



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

G1 21.45-



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

C. Francis.

1855.

★



TRAITÉ
DU SUBLIME
DE LONGIN.

*Les exemplaires voulus par la loi ont été déposés.
Toute contrefaçon sera poursuivie conformément aux lois.*

TYPOGRAPHIE DE BONNAL ET GIBRAC,
RUE SAINT-ROME, 16, TOULOUSE.



Longin offrant la palme du génie à Homère, Platon et Démosthène .



Joh. Salsetta sculp. et F. Filippi del.

Υαῖς ἑαυτῶν περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα. Long. Sect. 1.

TRAITÉ
DU SUBLIME

Diogenius Cassius
DE LONGIN.

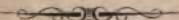
TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC LE TEXTE GREC EN RÉGARD ET DES NOTES ;

ACCOMPAGNÉE D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LES QUESTIONS DE CRITIQUE
ET DE LITTÉRATURE RELATIVES AU TRAITÉ DU SUBLIME.

Par G. -M. -Auguste PUJOL

Ancien professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Toulouse, et
Mainteneur des Jeux-Floraux.



TOULOUSE,
EDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES TOURNEURS, 45, HOTEL SIFIÈRE.

PARIS,
L. HACHETTE ET C^e, LIBRAIRES, RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1853.

9821.45



7974
52-43
24

A Son Excellence

Monsieur le Ministre

de l'Instruction Publique.

Monsieur,

En dédiant à Votre Excellence le *Traité du Sublime de Lougin*, nous sommes dispensés de relever le mérite de ce célèbre rhéteur, si estimé de tant d'hellénistes et de littérateurs distingués, dans tous les pays où les lettres ont été cultivées avec succès. De quelle prédilection n'a-t-il pas été l'objet, surtout en Angleterre, en Italie, en Allemagne ? On peut dire, toutefois, malgré l'accord des savants en faveur de cet écrivain, que son chef-d'œuvre manquait, en quelque sorte, à notre littérature. Un professeur connu par ses

talents et ses lumières, et qui a longtemps occupé
la Chaire de Littérature latine à la Faculté
des Lettres de Toulouse, a entrepris de le publier.

Vous permettez-vous, Monseigneur, de
vous soumettre un ouvrage si important ? Votre
approbation, en le recommandant à l'enseignement,
ferait en même temps l'opinion publique en sa
faveur.

Agreez,

Monseigneur,

les sentiments respectueux

de vos très humbles et très dévoués serviteurs

E. H. D. Lujol.

Fils de l'auteur, éditeurs.

FAC-SIMILE
du Manuscrit de Longin.

Bibl. Reg. Num. 3083.

λ ~
β ~
ὁ διασημὸς τῶν ἁγίων ἰατρῶν ἰωάννης! ἡ ἀνθρώπινη
μὲν παρὰ μου τῆς οὐσίας ἡ τὸ ἴδιον οὐκ ἔστιν ἀπὸ χιλιῶν
ἀπέχεται, ἐπὶ τῆν ἴσην ἀναλαμβάνεται, ἡ δὲ διασημὸς γὰρ
αὐτῆς ποιοῖ ἀσθενήσασθαι. ἵνα τὴν ἴσην ἀναλάβω χιλιῶν
τῶν οὐκ ἔστιν ἀσθενήσασθαι ὅσα ἴση ἀσθενήσασθαι

TRAITÉ DU SUBLIME

PAR LONGIN.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Quand Boileau fit paraître sa traduction du *Traité du Sublime*, cet ouvrage ne jouissait pas de la réputation que depuis il a si justement acquise. Sorti de la poussière des bibliothèques et imprimé depuis cent ans, il n'était connu que d'un petit nombre d'érudits, plus occupés de débrouiller le texte, que d'en apprécier le mérite et d'en faire sentir les beautés. Il était digne du législateur de la littérature moderne d'appeler l'attention des gens de lettres sur un auteur qui, moins heureux que lui, avait été l'oracle du bon goût dans un siècle de décadence. C'est à Boileau qu'il doit cette célébrité qui n'a fait que s'accroître à mesure qu'il a été mieux connu. Quand on vit que ce grand homme l'estimait assez pour avoir voulu devenir son traducteur, tout le monde désira de lire ce *Traité*, et tout le grand siècle l'admira. Racine en prescrivait la lecture à ses enfants; Fénelon ne craint pas de dire qu'il surpasse

la Rhétorique d'Aristote : « Il échauffe, dit-il, » l'imagination ; il élève l'esprit du lecteur, il lui » forme le goût et lui apprend à distinguer judi- » cieusement le bien et le mal dans les orateurs » célèbres de l'antiquité (1). » Aux suffrages des premiers écrivains de notre nation, il faut ajouter celui de nos meilleurs critiques. Rollin, après avoir dit que son *livre est seul capable de former le goût des jeunes gens*, en a fait un très bon résumé dans le *Traité des études*. Geoffroy l'appelle un critique excellent, le seul critique, depuis Aristote, qui ait su développer et faire sentir les beautés réelles et solides des poètes et des orateurs (2). Je n'ai pas besoin de parler de La Harpe : son *Cours de littérature* se trouve partout : on y lira une analyse du *Traité du Sublime* agréable et instructive, quoique superficielle, comme la plupart de ses dissertations sur les anciens.

L'admiration de nos grands écrivains pour cet auteur passa bientôt, avec leurs ouvrages, chez les nations voisines. Les Anglais ont pour lui une estime singulière, qui va quelquefois jusqu'à l'enthousiasme ; comme on en peut juger par ces vers de Pope dans son 4^e chant de l'*Essai sur la critique* :

(1) *Dialogue 1^{er} sur l'éloquence.*

(2) *Discours sur la critique*, par Geoffroy ; *Annales littéraires* de M. Dussault, tome 1^{er}.

Pour toi , hardi Longin , les neuf sœurs à la fois
Paraissent t'inspirer et soutenir ta voix.
Malgré les fiers transports de ton feu poétique ,
Sage dans tes excès , ta puissante critique ,
Marchant toujours au vrai , jamais ne se dément ,
Et malgré nous , *saisit notre consentement*.
Des lois que tu prescis observateur fidèle ,
Toi-même du sublime es un rare modèle.

Traduct. de Du RESNEL.

Mais les peuples du Nord ont marqué d'une autre manière le cas particulier qu'ils font de Longin. Plus laborieux, plus profonds que nous dans l'étude des langues anciennes, ils se sont appliqués avec des soins infinis à purger le texte des fautes dont les manuscrits fourmillent, à l'éclaircir par de savantes notes, à se surpasser les uns les autres par la correction, la beauté, le luxe même de leurs éditions. Dans cette vue il n'est point de travaux ni de dépenses qu'ils aient épargnés. Leurs recherches dans l'antiquité pour lever les difficultés du texte ont été incalculables. Ils ont entrepris de longs voyages, entretenu des correspondances dans les pays étrangers, fouillé dans les grandes bibliothèques de l'Europe, lu et relu tous les manuscrits. Il n'y a point d'auteur ancien plus souvent traduit et commenté par des savants de premier ordre. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne se disputent encore cet honneur; notre nation n'est point demeurée étrangère à leurs travaux. Nous aurons occasion de parler ailleurs

9221.75

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

7974
52-43
24

A Son Excellence

Monsieur le Ministre

de l'Instruction Publique.

Monsieur,

En dédiant à Votre Excellence le Traité du Sublime de Lougin, nous sommes dispensés de relever le mérite de ce célèbre rhéteur, si estimé de tant d'hellénistes et de littérateurs distingués, dans tous les pays où les lettres ont été cultivées avec succès. De quelle prédilection n'a-t-il pas été l'objet, surtout en Angleterre, en Italie, en Allemagne? On peut dire, toutefois, malgré l'accord des savants en faveur de cet écrivain, que son chef-d'œuvre manquait, en quelque sorte, à notre littérature. Un professeur connu par ses

talents et ses lumières, et qui a longtemps occupé
la Chaire de Littérature latine à la Faculté
des Lettres de Toulouse, a entrepris de le publier.

Vous permettez-vous, Monseigneur, de
vous soumettre un ouvrage si important ? Votre
approbation, en le recommandant à l'enseignement,
fixerait en même temps l'opinion publique en sa
faveur.

Agreez,

Monseigneur,

les sentiments respectueux

de vos très humbles et très dévoués serviteurs

E. H. D. Lujol.

Fils de l'auteur, éditeur.

Toulouse, le 1^{er} juillet 1853

pendant plusieurs années. Ammonius et Origène étaient ceux pour lesquels il témoigne le plus d'estime : il les regarde comme bien supérieurs à leurs contemporains. Ammonius occupait alors l'école d'Alexandrie. Le peuple de cette ville, naturellement railleur, l'avait surnommé Saccas, espèce de sobriquet qui lui est resté, par lequel on faisait allusion à la première profession d'Ammonius, qui dans sa jeunesse fut contraint de porter des sacs pour gagner sa vie. Ses élèves lui avaient fait une grande réputation, soit qu'il la méritât par son esprit, ou qu'il la dût à cette admiration naturelle aux jeunes gens pour des maîtres qui en imposent facilement à cet âge par la nouveauté ou par la hardiesse de leurs opinions. Il prétendait réconcilier entre elles toutes les sectes, accorder ensemble Aristote et Platon, et ne faire de ces doctrines différentes qu'un même corps de doctrine : système pacifique mais faux, souvent renouvelé depuis, et dont le succès a été toujours de donner naissance à un nouveau parti également réprouvé des uns et des autres (1).

(1) Les disciples d'Ammonius avaient exposé dans leurs écrits les idées de leur maître. On les trouve dans Plotin, un des plus célèbres sophistes de son école. Photius, dans sa Bibliothèque (cahier 214, p. 549 et suiv., *édit. de Rouen*), cite l'ouvrage d'Hiéroclès sur cette doctrine, et il en fait une analyse propre à fixer nos idées sur l'esprit et la doctrine du moderne platonisme. On s'aperçoit que la religion chrétienne,

L'autre sophiste, qui fut aussi le maître de Longin, était Origène, disciple d'Ammonius, non moins estimé que Plotin, et qu'il ne faut pas confondre avec le fameux Origène, le plus beau génie suscité par la Providence pour venger l'Eglise des attaques du philosophisme de ce siècle, et qui fut aussi un des disciples d'Ammonius, mais un disciple infiniment supérieur à son maître. Celui dont nous parlons était un sophiste païen, auteur de quelques ouvrages composés à la hâte et sans aucun soin du style et des grâces de l'expression. On n'en a plus que les titres et quelques fragments. Il jouissait de la plus haute considération, et les plus habiles le respectaient comme leur maître. Etant à Rome, il voulut un jour aller entendre Plotin qui donnait des leçons

alors répandue partout, avait fourni aux philosophes païens les explications qu'ils donnent des dogmes d'Aristote et de Platon. Tel est le principe fondamental du système d'Hiéroclès, savoir : que Dieu n'a pas soumis à ses lois une matière indépendante ; mais qu'il l'a créée, et que pour la créer il n'a eu besoin que de sa volonté. Il est visible que ce principe, ainsi que les explications forcées par lesquelles il prétend concilier les deux écoles, n'ont jamais été dans la pensée de leurs chefs. Mais sa manière de modifier leurs opinions et de les ajuster entre elles est d'autant plus remarquable, qu'elle est exactement celle de nos philanthropes, lorsqu'ils ont voulu bâtir un système de morale et de religion naturelle. Ils ont trouvé tout simple d'emprunter au christianisme les idées fondamentales, sans lesquelles ils n'auraient jamais pu concilier entre eux les rêves philosophiques du XVIII^e siècle.

publiques. Celui-ci ne l'eut pas plutôt aperçu dans son auditoire, qu'il se troubla, et dit en rougissant : « *Il est trop pénible de parler en présence de ceux qui en savent autant que nous.* »

« Quelque estime que ces hommes eussent inspirée à Longin pour leur mérite, on voit, par le peu qui nous reste de ses œuvres philosophiques, qu'il n'adoptait pas toujours leurs méthodes. Il combat ouvertement la doctrine d'Ammonius et de Plotin, sur plusieurs points. Il n'était pas possible qu'un esprit si élevé, si sain, goûtât leur métaphysique entortillée, leurs dissertations mystiques sur la divinité, sur les démons, et toutes les extravagances dont ils défiguraient la belle philosophie de Platon. Il ne puisait pas dans ces sources bourbeuses : c'est dans Platon même et dans le grand siècle qu'il chercha les dignes objets de ses méditations. La plupart des ouvrages qu'il avait composés, annoncent le noble dessein d'y ramener ses disciples ; voilà pourquoi il allia constamment les connaissances de la littérature proprement dite à la science de la philosophie, alliance qu'on ne peut rompre sans nuire infiniment à l'une et à l'autre : à la littérature, toujours frivole sans le poids que lui donne la morale, à la philosophie, toujours aride et triste sans les agréments qu'elle emprunte aux belles-lettres. Également occupé de l'une et de l'autre, il s'appliqua toute sa vie à étudier les grands écrivains de sa nation, à les expliquer et les commenter,

à descendre même aux petits détails de la philologie, en faveur de la jeunesse. C'est ce goût exclusif de l'antiquité qui l'avait fait surnommer *l'ami des anciens* (φιλόρχαιος) par ses contemporains. Il semble même qu'il l'ait poussé trop loin, si nous en jugeons par le *Traité du Sublime*, où, parmi tant d'exemples, on ne trouve pas un seul moderne cité pour ses beautés ni pour ses défauts : tant il les jugeait, sans doute, étrangers à ce genre d'éloquence.

Quelques fragments de son Commentaire du *Timée* de Platon, attestent qu'il était digne d'interpréter ce grand philosophe. Proclus, en les rapportant, préfère de beaucoup les interprétations mystiques de Plotin son maître, à l'explication naturelle que donnait Longin. Tel était le fanatisme de ces temps. Dans ses commentaires, Longin, suivant l'exemple de Platon, ne s'occupait pas seulement des choses, mais encore de la manière dont elles sont dites. Comme lui, il voulait que la sévérité des dogmes moraux fût tempérée par l'agrément du style, et que la magnificence des expressions répondît à la noblesse des pensées ; bien différent de ses rivaux qui débitaient sans aucune grâce une doctrine aussi rebutante par le fonds des choses que par la sécheresse et l'obscurité de leur langage. Il est impossible, en effet, que nos expressions ne se ressentent pas de la nature de nos idées. Un jargon dur et sec convenait parfaitement à cette métaphysique épineuse et barbare.

Le mauvais goût avait tellement prévalu, que le talent de l'écrivain devenait un titre de proscription pour un livre philosophique. Longin venait de publier un écrit intitulé : *Des Éléments*, dans lequel il combattait le système de Plotin sur les idées ; celui-ci le lut, et dédaigna d'y répondre : *Longin, dit-il, est un littérateur, mais il n'est pas philosophe.* Ce mot fut un oracle pour son école : il n'en fallut pas davantage pour décrier un livre où la doctrine du maître était attaquée avec les armes, alors si méprisées, de la raison et de l'éloquence.

Cependant l'élève d'Ammonius et d'Origène, après avoir profité des lumières de beaucoup d'autres savants qu'il eut occasion de voir et d'entretenir dans sa jeunesse, de retour enfin de ses longs voyages, ouvrit dans Athènes une école que le rhéteur Phronton, son oncle, avait déjà illustrée. Quoique bien déchue de sa première splendeur, Athènes conservait toujours, depuis Périclès, la prééminence que la capitale du monde ne lui avait pas fait perdre, même après le siècle d'Auguste. C'était encore la patrie, la terre classique des arts : nulle part la langue n'était parlée avec plus de pureté, ni le goût n'était plus sain. On y jouissait de la liberté de penser et d'écrire, qu'on ne connaissait plus à Rome sous l'œil ombrageux des empereurs. Le nombre des écoles était grand, et les auditeurs affluaient de toutes les parties de l'Empire. De là,

naissait parmi les maîtres une rivalité qui s'augmentait encore de la diversité des doctrines, et qu'ils savaient communiquer à leurs disciples : heureuse émulation qui eût tourné au profit de la science, si, dans ces temps de vertige, un grand savoir n'eût été un grand égarement.

Longin parut au milieu d'eux avec tant d'éclat, qu'au rapport de Jean de Sicile, commentateur d'Hermogène, il ne pouvait suffire à la foule de ses élèves, ni trouver assez de loisir pour soigner ses propres compositions : sur quoi, ce commentateur le compare à l'oiseau dont parle Homère, qui nourrit ses petits, et lui-même souffre la faim. Jean de Sicile, en rapportant ce mot, pourrait bien n'être que l'écho d'une secte ennemie ; et personne n'ignore avec quelle aveugle persévérance les préjugés de parti se propagent et se perpétuent dans le monde littéraire. Cet homme était assurément bien mal instruit, si l'on en juge par la quantité d'ouvrages que Longin nous avait laissés, et dont la seule ébauche exigeait beaucoup de temps, de recherches et d'érudition. Il les avait écrits la plupart dans Athènes et pour ses disciples ; le seul qui nous reste prouve assez avec quel soin il les travaillait. D'autres, au contraire, ont peine à comprendre qu'une production si parfaite appartienne à un siècle si gâté. Pour moi, je ne m'étonne pas qu'un esprit tel que le sien se soit élevé au-dessus de ce siècle, et par la pureté de son goût, et par la beauté de son

style. Nourri des anciens , et leur admirateur passionné , il puisait à leur source les traditions du génie : les chefs-d'œuvre de ces grands hommes , lus sur les lieux qui les avaient inspirés , parlaient plus vivement à son imagination : leurs images , leurs souvenirs , leurs monuments , qui se présentaient en foule à ses yeux , la tribune où harangua Démosthène , le Lycée , le Portique , le bois d'Académus que Platon rendit immortel , tous ces objets étaient bien propres à l'enflammer , à lui inspirer ces pages éloquentes et sublimes qui ravissaient d'admiration ses disciples et lui assurèrent le haut rang où l'ont placé les suffrages de la postérité.

Parmi les disciples sortis de cette école , et qui ont fait le plus d'honneur au maître , Porphyre occupe la première place. Ce sophiste , il est vrai , fut un des premiers et des plus dangereux ennemis du Christianisme ; mais alors il ne se livrait qu'à des études littéraires , bien opposées à ces dogmes impies dont il puisa les principes dans une autre école. Il était Syrien , et s'appelait Malchus. Ce nom , qui sonnait mal aux oreilles d'un Athénien , son maître le changea en celui de Porphyre ; comme , autrefois , Aristote avait donné à son élève Tyrtames le nom plus doux de Théophraste.

Est-ce la philosophie ou les belles-lettres que Longin enseignait dans Athènes ? Les savants ne s'accordent point à cet égard. Appelé par ses

contemporains, tantôt philosophe, tantôt critique ou philologue, connu pour être l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui roulent et sur des questions de philosophie et sur des points de littérature ou de grammaire, il semble qu'il ne séparait pas entièrement ces deux objets dans ses leçons publiques. Eunape dit en termes formels qu'il enseigna la grammaire et la rhétorique à Porphyre; et il nous apprend lui-même, dans un de ses fragments (*de finibus*), que son élève préféra la philosophie de Plotin à la sienne. On ne peut donc guère douter qu'il n'ait allié ce double enseignement, comme on ne peut lui contester le double titre de rhéteur et de philosophe; et rien ne prouve que le premier de ces titres ait dû lui faire perdre le second, auquel un homme de sa profession devait tenir plus qu'à tout autre, surtout à une époque où la philosophie avait envahi, comme de nos jours, le domaine des arts avec la faveur publique et la bienveillance des grands. Le fait suivant vient encore à l'appui; nous le tenons de Porphyre.

C'était un usage parmi les philosophes de célébrer le jour anniversaire de la naissance de Platon, appelé par les Grecs (Πλατωνεια). On ne trouve nulle part que cet usage ait été commun aux rhéteurs et aux grammairiens. « *Longin, qui célébrait cette fête, dit Porphyre, m'invita ainsi que plusieurs autres.* » Tout ce qu'Athènes avait alors de beaux-esprits assista à ce banquet philo-

sophique. Le nom des convives est parvenu jusqu'à nous, et tous étaient sophistes : il en est quelques-uns dont les ouvrages ont échappé en partie aux ruines du temps et sont connus des érudits.

Il faut l'avouer cependant : la culture des belles-lettres a fait la principale gloire du maître de Porphyre, et le littérateur a éclipsé le philosophe. Soit qu'effrayé des succès du nouveau Platonisme, il eût désespéré de son siècle, ou que la littérature lui offrit une prééminence moins disputée par des rivaux, il est certain qu'il tourna vers la critique ses plus profondes méditations, et bientôt il étonna ses contemporains, sur lesquels il semble avoir exercé une sorte de dictature. Rien n'était jugé bon, en fait de poésie et d'éloquence, disent les anciens, si Longin ne l'avait approuvé. L'excellence de ses jugements et sa vaste érudition, le firent surnommer *le Critique*. C'est ainsi qu'on le trouve fréquemment qualifié dans les auteurs. Leurs éloges vont quelquefois jusqu'à l'excès, et passent toutes les bornes d'une admiration raisonnable. Eunape l'appelle *une bibliothèque vivante, un musée ambulante*. Ses rivaux même rendaient hommage à ce talent supérieur, et Porphyre, qui donnait la préférence aux rêves de Plotin quand il était question de philosophie, reconnaissait néanmoins ce mérite éminent du littérateur, et l'exprimait par un superlatif que nous n'avons point dans notre langue (*κριτικώτατος*). Les âges suivants ont encore ajouté à ces louanges.

Dans le 4^{me} et dans le 5^{me} siècle, on le regardait comme un juge infaillible en matière de goût, et le plus parfait modèle en son genre. Saint Jérôme disait d'un littérateur de son temps : *vous le prendriez pour le critique Longin et le censeur de l'éloquence romaine*. Jamais personne avant lui n'avait obtenu un tel ascendant sur l'opinion des gens de lettres. Denys d'Halicarnasse avait beaucoup écrit sur les mêmes matières, dans un bien meilleur temps ; Varron, Quintilien, Porphyre lui-même, et bien d'autres, s'étaient fait un nom par des ouvrages de critique ; Longin est le seul dont les arrêts aient été constamment regardés comme infaillibles. Les commentateurs du bas-empire croyaient avoir tout dit, quand ils avaient appuyé leurs décisions de son suffrage. Un d'entre eux ayant écrit, au bas de l'éloge de Minerve par l'orateur Aristide : *ce discours ne mérite aucune attention* ; un autre, pour toute réplique, se contenta d'ajouter au-dessous : *vous n'en jugez pas comme Longin*. Son nom était en quelque façon devenu proverbe ; c'est un honneur qu'il a partagé avec Aristarque (*sic Aristarchus*), et pour exprimer en un seul mot toutes les qualités d'un parfait critique, on disait de lui : *c'est un Longin*.

Une autorité, une célébrité si extraordinaires s'expliquent aujourd'hui difficilement : on se demande avec surprise quels en sont les titres. Le seul qui soit parvenu jusqu'à nous, le *Traité du Sublime* ne suffirait pas pour établir que son auteur ait

prononcé sur toute la littérature. On y trouve assurément cette excellente critique qu'on lui attribue ; mais elle est bornée à un seul genre , et tous les exemples se réduisent à quelques passages fort courts, uniquement puisés dans les chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce. Les fragments de Longin expliquent encore moins une si haute réputation : ils sont, pour la plupart, d'un médiocre intérêt pour l'homme de lettres. S'il est donc possible de résoudre aujourd'hui ce problème, il faut en chercher la solution dans ceux de ses écrits dont le temps et la barbarie ont respecté seulement les titres. Or, il en est un, qui, si nous recueillons les divers témoignages de l'antiquité, paraît avoir été le plus beau monument de sa gloire. Il l'avait intitulé : *Entretiens philologiques* (1). Qu'on juge de son étendue par le nombre de livres qu'il contenait. Jean de Sicile en a cité le 21^{me}, et ce n'était pas (2)

(1) Le savant Runhken, trompé par le titre imparfait qu'il avait vu dans le commentaire manuscrit de Jean de Sicile, l'avait intitulé : *Les philologues*. Une faute d'impression dans ce même titre , rapportée dans la vie d'Apollonius , le confirmait dans son erreur : il y a τρις au lieu de τρις φιλολόγοις. M. Bast a rétabli la véritable leçon. Il a trouvé dans le manuscrit d'Hermogène, réuni à celui de Longin de la bibliothèque royale à Paris , une scolie où cet ouvrage est désigné sous son titre entier : τῶν φιλολόγων ὀμιλίῳν , c'est-à-dire *des Entretiens philologiques*.

(2). La dernière phrase du *Traité du Sublime* annonce une suite, un autre écrit, qui devait avoir pour sujet *les passions*. Or , il sera dit plus bas , que le *Traité du Sublime* est tiré de ce 21^{me} livre des *Entretiens philologiques*, dont il faisait partie.

probablement le dernier. Cet ouvrage aura sans doute fait dire à Eunape *que Longin avait entrepris de juger tous les anciens, comme Denys d'Halicarnasse l'avait fait avant lui*. Il y passait, en revue orateurs, poètes, historiens ; il y jugeait les formes du style et le fond des choses ; il démêlait tous les secrets de la composition. Les décisions des rhéteurs étaient soumises à une révision plus exacte et mieux motivée. Philologue profond, il donnait de savantes étymologies, et prononçait sur la valeur et l'emploi des mots. Il traitait aussi des questions littéraires, telles que la suivante, rapportée dans le commentaire de Jean de Sicile : *le travail et l'étude ont quelquefois triomphé d'une nature ingrate et rebelle* ; et il en citait des exemples parmi les sophistes et les poètes. Son travail ne se bornait pas aux anciens : on a conservé des passages relatifs aux modernes, comme celui-ci sur l'orateur Aristide, qui fut presque son contemporain. *C'est, dit-il, un orateur fécond, véhément, plein de force, qui a parfaitement imité Démosthène.*

Voilà l'idée générale qu'on nous a donnée de cette vaste composition. Quelques savants ont estimé, non sans fondement, que plusieurs opuscules du même auteur en avaient été séparés dans la suite par les copistes, selon le degré d'intérêt qu'ils attachaient à telle ou telle partie. Runhken mettait dans ce nombre les commentaires sur Xénonphon, dont il est fait mention dans le *Traité du Sublime*.

Le *Traité du Sublime* ne serait-il pas aussi un opuscule détaché des *Entretiens philologiques* ? Toutes sortes de raisons nous portent à le penser. La forme est absolument la même : l'auteur s'entretient avec un ami, il l'interpelle fréquemment. C'est encore la même manière et le même fond : il établit les principes ; il combat les fausses doctrines ; il rapporte des exemples dont il analyse les beautés et les défauts ; il traite des questions de littérature qui se lient au sujet ; la critique y domine, elle en fait la partie la plus brillante. Un sujet si beau, et la supériorité de l'exécution, ont pu, dans un temps où les livres coûtaient beaucoup à transcrire, déterminer les connaisseurs à copier cette éloquente dissertation, pour la conserver à part. Plus on l'examine attentivement, plus on se confirme dans cette opinion. Vous sentez, en vingt endroits, que l'auteur avait en vue beaucoup d'antécédents ; comme aussi vous remarquez plus d'une fois qu'il se propose de s'expliquer et de s'étendre ailleurs plus amplement. Enfin, une circonstance frappante rend cette conjecture infiniment probable. Suidas nous a laissé une liste de plusieurs écrits de Longin ; d'autres ont cité les titres de quelques-uns dont Suidas n'a point parlé ; en les rassemblant tous, on est parvenu à en compter plus de trente : dans ce grand nombre il n'y en a pas un seul qui porte le nom de ce traité. Comment expliquer ce silence à l'égard d'un livre si remarquable sous tous les

rappports ? Il n'y a qu'un seul moyen d'en rendre raison : c'est que, faisant partie d'un ouvrage plus ample, ce fragment n'a pu être cité par les anciens sous son titre particulier. Il y a plus : ce que j'avance n'est pas simplement une conjecture : grâce à une découverte assez récente, c'est un fait qui se prouve comme tous les faits historiques, par le témoignage des contemporains. L'ancien commentateur d'Hermogène, Jean de Sicile, parle de quelques vers d'une tragédie d'Eschyle, intitulée ORITHYIE (1) ; puis il ajoute : « Longin les critique avec sévérité dans son 21^{me} livre des *Entretiens philologiques*. » On trouve en effet ces vers d'Eschyle, au commencement de la 3^e section du *Traité du Sublime* (chap. 4.), critiqués avec une juste sévérité. Voilà, si je ne me trompe, le problème résolu. Ne suis-je pas suffisamment autorisé à dire que le *Traité du Sublime* n'est point un livre à part, mais un fragment détaché des *Entretiens philologiques* de Longin ? Nous reviendrons sur cette question, dans l'article suivant.

Nous avons vu jusqu'ici le peu que nous savons des premières années et des travaux de Longin ; il nous reste à parler encore des derniers temps de sa vie, et de sa fin malheureuse.

Après avoir passé dans Athènes la plus grande

(1) Voyez ce passage de Jean de Sicile, rapporté par Runken, dans sa dissertation, *de vita et scriptis Longini*, édit. de Weiske, page 94.

partie de sa vie , formé par ses leçons une jeunesse nombreuse, et illustré son école par des ouvrages dignes des plus beaux temps de la Grèce, il quitta cette ville, et partit pour l'Orient, où le désir de revoir ses proches, et peut-être des intérêts domestiques, l'appelèrent dans un âge avancé. L'Orient était alors gouverné par une femme également célèbre dans l'histoire profane et dans les fastes de l'Eglise (1). Septimie Zénobie , après la mort d'Odenath son époux, régna sur une province de Syrie , qui portait le nom de Palmyre, sa capitale, et se trouvait placée entre l'empire romain et celui des Parthes. Cette ville, appelée aujourd'hui Tadmor, a été une des plus belles et des plus considérables de l'Asie ; ses ruines, qui font

(1) Saint Athanase , Photius et plusieurs Pères de l'Eglise ont dit que Zénobie était juive. Runhken rejette cette assertion comme fabuleuse. Les juifs, dit-il, avaient horreur des lettres et de la philosophie des Grecs : quelle apparence que Zénobie eût voulu d'un pareil maître, si elle eût été juive ? Cet argument nous paraît bien faible. Quelque aversion que les juifs eussent pour ces études, on voit néanmoins qu'à cette époque, ils ne les rejetaient pas absolument. On en a une preuve sans réplique dans l'exemple de Philon et dans l'historien Josèphe. Il faudrait des faits bien positifs pour détruire l'autorité des Pères de l'Eglise, témoins mieux instruits que nous et presque contemporains. Ici Runhken se livre à des réflexions amères contre les orthodoxes , à la manière des protestants ; leurs attaques dirigées contre les plus saints personnages des premiers siècles, ont pour objet d'affaiblir une autorité qui les accable.

l'admiration des voyageurs, ont donné lieu à des recherches aussi curieuses que savantes. Zénobie n'était pas seulement une femme d'un caractère viril dans le gouvernement de l'Etat, une héroïne à la tête des armées ; elle aimait encore les lettres, qu'elle cultivait à la manière des grands rois, en protégeant les hommes instruits, et les honorant par des distinctions flatteuses. Un homme du mérite de Longin ne pouvait se dérober longtemps aux regards de la reine, et son séjour à Emèse ne fut pas de longue durée : Zénobie l'appela à Palmyre. On croit qu'elle voulut apprendre de lui les lettres grecques. Ces nouveaux honneurs ne pouvaient lui faire oublier ce qu'il avait perdu en quittant le séjour d'Athènes, loin du commerce des gens de lettres, manquant de livres, obligé peut-être d'étudier une langue qui ne lui était pas familière. Au milieu de ces privations, il chercha le seul dédommagement convenable à ses habitudes : il entretint un commerce de lettres avec les amis qu'il avait laissés dans la Grèce, et particulièrement avec ceux de ses disciples auxquels une estime réciproque l'avait attaché. Nous avons encore une de ses lettres à Porphyre, qui suffirait seule pour nous donner une juste idée de sa situation. Porphyre lui avait écrit de Sicile qu'il se proposait de voyager pour sa santé, et lui annonçait en même temps quelque nouvelle production de Plotin, qu'il devait lui envoyer. Longin lui répond : « Vous m'enverrez ces livres quand il

» vous plaira. J'aimerais bien mieux que vous en
» fussiez vous-même le porteur. Souffrez donc
» que je vous prie instamment de préférer ce
» voyage à tout autre. Je sais bien qu'en venant
» ici , vous ne gagnerez rien auprès de moi pour
» votre instruction ; mais , n'eussiez-vous point
» d'autre motif , vous le devriez à cause de notre
» ancienne amitié. D'ailleurs, ce climat est si con-
» venable à l'état de votre santé dont vous me
» parlez, qu'il doit vous engager à nous donner
» la préférence. Mais encore une fois , n'attendez
» de moi aucun ouvrage nouveau ; je ne puis
» même vous offrir ceux que j'ai composés autre-
» fois et que vous n'avez plus , dites-vous. Il y a
» ici une si grande disette d'écrivains, que depuis
» ce long espace de temps , je n'ai pu sans beau-
» coup de peine me procurer ce qui me manquait
» de Plotin. Il a fallu détourner mon secrétaire
» de ses occupations ordinaires, pour l'appliquer
» uniquement à ce travail. J'ai donc à présent ,
» si je ne me trompe , tout ce qu'il a publié, en y
» comprenant ce que j'avais déjà reçu de vous ;
» mais tout cela bien imparfait, par la faute des
» copistes. Je m'étais flatté qu'Amélius , notre
» ami commun, prendrait la peine de le corriger ;
» il a eu sans doute des occupations qui devaient
» passer avant celle-là. Ainsi , quelque envie que
» j'aie de connaître cette doctrine *sur l'esprit et*
» *sur l'être* , je ne vois point comment je pourrai
» faire usage de ces manuscrits ; ils sont pleins

» de fautes. Puisse l'exemplaire que j'attends de
» vous être plus correct ! Bien entendu que je
» vous le rendrai fort exactement, après avoir
» collationné le mien sur le vôtre. Mais encore
» un coup, je souhaite de le recevoir de vos
» mains, avec les autres livres de Plotin, s'il en
» est dans le nombre qu'Amélius ait négligés.
» Car j'ai fait copier sur-le-champ ceux qu'il a
» bien voulu m'apporter ici. »

Nous ignorons si le roi de Palmyre, Odenath, vivait encore quand Longin parut à sa cour. Mais après sa mort, Zénobie, qui prit en mains les rênes du gouvernement, ayant déjà reconnu dans son maître une grande capacité pour la conduite des affaires, l'éleva aux premiers honneurs, et en fit son confident et son ministre. Photius nous a appris qu'il l'aida puissamment dans la paix et dans la guerre, et qu'ainsi il eût contribué plus que tout autre à sauver l'Orient menacé par les Romains, s'il eût trouvé, dans les peuples unis pour la même cause, des alliés dignes de Zénobie. Nous allons voir que leur défection perdit à la fois Palmyre, Zénobie et Longin.

L'empire romain, menacé en Europe et en Asie par les barbares et par les nations fatiguées de son joug, avait déjà vu plusieurs provinces se détacher de son obéissance. Vers le milieu du 5^e siècle, l'empereur Aurélien forma le projet de les réduire, et voulut commencer par l'Orient. Il part de Rome à la tête de ses armées, entre dans l'Illyrie et

dans la Thrace, où il défait en passant les barbares et tue Cannabe, général des Goths ; il pénètre par Byzance dans la Bythinie, sans qu'on lui résiste ; Thyane se soumet, Antioche lui ouvre ses portes, et il arrive enfin devant Emèse, où l'attendait Zénobie avec toutes les forces de l'Orient. Un grand combat y décida de cet empire. Aurélien, maître de la ville, poursuit la reine dans sa capitale. Mais Palmyre était mieux défendue qu'Emèse. Le vainqueur, harcelé dans la route par des bandes de Syriens, eut encore plus à souffrir des longueurs du siège et de la résistance courageuse des Palmyréniens. Il désespérait de les vaincre ; honteux de céder à une femme, il écrit une lettre adressée à la reine et aux habitants : il offrait à la reine la vie et une retraite honorable, et aux habitants la conservation de leurs droits. La réponse de Zénobie fut noble et fière ; elle était conçue en ces termes :

« La reine Zénobie à l'empereur Aurélien.

« Jamais personne n'a demandé par lettres ce
» que tu me proposes. C'est la valeur qui doit
» exécuter tout ce qu'on entreprend à la guerre.
» Tu veux que je me rende, comme si tu ne
» savais pas que Cléopâtre aima mieux mourir
» sur le trône que de vivre dans une autre condi-
» tion, quelque honorable qu'elle fût. Les Perses
» nous ont promis des secours qui ne nous man-
» queront pas ; nous avons pour nous les Sarra-

» sins ; les Arméniens se déclarent pour nous.
» Aurélien , quelques Syriens vagabonds ont
» vaincu ton armée ; que sera-ce quand tu verras
» arriyer de toutes parts les troupes que nous
» attendons ? Tu rabattras certainement de cet
» orgueil avec lequel tu me prescrist de me ren-
» dre , comme si tu étais déjà maître absolu de
» tout. »

Zénobie dicta elle-même cette lettre en langue syrienne. Aurélien, en la recevant, outré de dépit et de honte, ne songea plus qu'à presser le siège, et à emporter la place à quelque prix que ce fût. Il surprit les Perses qui venaient à son secours ; il intimida ou gagna les Sarrasins et les Arméniens. Enfin , après de longs efforts et des pertes inouïes , il parvint à se rendre maître de Palmyre. Zénobie lui échappait ; montée sur un dromadaire, elle s'enfuyait chez les Perses ; on l'atteignit, on la ramena dans le camp. Les soldats demandaient sa mort à grands cris : le vainqueur ne voulut point se souiller du sang d'une femme ; mais il livra aux supplices ses ministres , ses généraux , tous ceux qui l'avaient aidée de leurs conseils et de leurs bras. Tant de cruauté ne doit pas surprendre de la part d'un vainqueur atroce , qui peu d'années après écrivait à l'un de ses généraux chargé de punir un nouveau soulèvement de cette province : « C'est assez de sang répandu : nous » avons massacré les femmes et les enfants, égorgé » les vieillards, fait main basse sur les gens de

» la campagne. Qui habitera désormais cette
» contrée et cette ville ? Laissons vivre le peu qui
» reste. »

Parmi ceux que ce barbare envoya au supplice, il est triste, dit l'historien de son règne, de compter un homme tel que le philosophe Longin. On croit, ajoute-t-il, que ce fut à cause de cette lettre qui avait paru trop hautaine, et dont il fut accusé d'être l'auteur, quoiqu'elle eût été écrite dans la langue des Syriens. On a voulu de nos jours justifier cette cruauté d'Aurélien, en disant qu'il punissait un sujet rebelle : comme s'il était prouvé que Longin a été le sujet de l'empereur, et non pas celui de la reine de Palmyre (1). S'il fut réellement l'auteur de cette lettre, on ne peut lui faire un crime d'avoir prêté à cette princesse un langage conforme aux circonstances où elle se trouvait alors, et surtout à ce beau caractère qu'elle avait montré jusqu'à ce moment. Il est vrai qu'elle le démentit dans les fers : séparée de ceux qui auraient soutenu son courage contre l'adversité, elle ne trouve plus en elle-même que la faiblesse naturelle de son sexe. Effrayée des cris de mort qu'elle entendait retentir dans tout le camp, et dans l'espoir d'adoucir la rigueur de son sort, elle rejette sur ses ministres tout ce

(1) Voyez la préface de l'éditeur, en tête de la traduction du *Traité du Sublime*, dans l'édition de Boileau donnée par M. Amar.

qu'elle avait fait contre son ennemi. Longin ne murmura point contre la princesse qui payait ainsi les plus fidèles services. Il subit son arrêt injuste avec la résignation d'un sage. L'historien Zozime le représente, dans ce moment terrible, supérieur aux faiblesses de l'humanité, s'oubliant lui-même pour consoler ses amis qui fondaient en larmes.

Rien n'honore la philosophie dont il faisait profession, comme ce courage avec lequel il la mit en pratique jusqu'à son dernier jour. Il l'avait puisé dans l'école de Socrate, où il n'apprit pas seulement à bien parler de la sagesse, mais encore à vivre et à mourir en véritable sage; et si parmi ses disciples formés par ses leçons, quelqu'un eût retrouvé le style de Platon pour raconter sa fin cruelle, nous ne donnerions pas aujourd'hui moins de larmes à sa mort qu'à celle de Socrate.

C'est alors qu'il fit bien paraître cet empire qu'il avait sur lui-même. On en voit encore une belle preuve dans la conduite qu'il tint envers son disciple Porphyre. Il y avait de la part de ce disciple autant de légèreté que d'ingratitude à quitter un maître de ce mérite, son ami, son second père, et à lui préférer Plotin et sa doctrine insensée. Longin ne se vengea qu'en lui prodiguant les marques de la plus constante amitié; il lui dédia un de ses écrits philosophiques (*περι ὀρμηζης*); il l'invita et le pressa de venir partager avec lui le séjour de Palmyre et peut-être les faveurs de la cour. Il est douteux que ce transfuge se soit

montré sensible à tant de bonté. C'était un esprit chagrin, que dévorait une humeur atrabilaire ; on assure que, dans les accès de cette sombre maladie, il voulut plus d'une fois se donner la mort.

Tant de modération dans un sage du paganisme a donné lieu à quelques savants de penser que Longin n'était pas étranger aux principes du christianisme. Malheureusement cette opinion n'est pas prouvée. On ne peut point l'autoriser sur ce passage de Moïse si justement loué dans le *Traité du Sublime*, car il faudrait aussi compter au nombre des chrétiens beaucoup d'autres philosophes païens qui ont également cité l'écriture avec éloge. Les philosophes de ce siècle s'appliquaient en général à connaître nos livres saints, soit pour les combattre, comme ont fait Celse et Porphyre ; soit qu'ils aient regardé nos dogmes comme un système de philosophie particulier aux orientaux. Les livres des Hébreux étaient alors assez répandus pour que Longin, plus capable que tout autre de sentir ce qu'il y a de sublime dans l'expression de Moïse, ait relevé cet exemple ; mais un chrétien n'aurait pas désigné la Genèse par un titre aussi inexact que celui-ci, *des lois de Moïse* (1) ; il ne se serait pas contenté de

(1) Ce titre, *les lois de Moïse*, n'est peut-être pas aussi inexact que je l'ai dit après Weiske et quelques autres. Les livres saints désignent ainsi l'ancien Testament : *Lex et Prophetæ*. Par le mot *lex*, on entend les livres de Moïse, et le reste de l'ancien Testament par le mot *prophetæ*.

l'appeler *un écrivain qui n'était pas commun*, *un écrivain qui n'était pas ordinaire* ; il n'eût pas laissé échapper cette occasion de remarquer que les écrits des prophètes sont pleins de traits également sublimes.

Voilà peut-être tout ce qu'il est possible de recueillir de plus certain sur un personnage autrefois si célèbre, mais aujourd'hui connu seulement par le brillant opuscule échappé à la destruction de tant d'autres écrits, et qu'on a voulu même lui disputer de nos jours. Il ne s'agit pas encore d'apprécier ce beau monument de son génie. Je me suis proposé d'examiner auparavant les raisons sur lesquelles on s'est fondé pour dire que Longin n'en est pas l'auteur : question importante qui va nous occuper dans l'article suivant.

ARTICLE SECOND.

LONGIN EST-IL LE VÉRITABLE AUTEUR DU TRAITÉ DU SUBLIME ?

Avant d'examiner cette question, je dirai d'abord ce qui, de nos jours, a donné lieu à quelques savants de la regarder comme problématique.

Les anciens n'ayant cité nulle part le *Traité du Sublime*, ni désigné son auteur, c'est uniquement sur le titre des manuscrits qu'on peut établir la preuve que ce traité soit de Longin.

Or, jamais personne n'avait rien remarqué dans les originaux qui rendit cette preuve incertaine.

Mais en 1809 , un helléniste allemand , Weiske , ayant fait paraître à Leipzick une nouvelle édition , attaqua le premier cette preuve dans une note très étendue , dont je vais rendre compte en peu de mots.

Cette note appartient à M. Jérôme Amati , bibliothécaire chargé des manuscrits du Vatican. Il a remarqué une variante dans le titre du manuscrit de Paris , qu'on retrouve dans un des trois du Vatican ; elle porte nettement ces mots : Διονυσίου ἢ Λογγίνου περι ὕψους ; c'est-à-dire , *du Sublime par Denys ou par Longin*.

Ainsi , à s'en tenir à cette leçon , *le Traité du Sublime* ne serait plus l'ouvrage de *Denys Longin* , comme on l'a toujours cru jusqu'à nos jours , mais de *Denys* ou de *Longin*. Lequel des deux en est l'auteur , et quel est ce Denys ? Deux questions qui se présentent naturellement dans cette hypothèse.

M. Amati allègue beaucoup de raisons pour montrer que *le Traité du Sublime* n'est pas de Longin , mais de Denys d'Halicarnasse.

Le nouvel éditeur Weiske pense également que Longin n'en est pas l'auteur ; mais il ne croit pas qu'on puisse l'attribuer à Denys d'Halicarnasse , et il aime mieux en faire honneur à un Denys de Pergame dont Strabon a loué le talent.

Enfin , M. Boissonnade , rédacteur de l'article de Longin dans la *Biographie Universelle* , après avoir parfaitement résumé les preuves de ces deux

savants, a démontré qu'il ne peut être ni de l'un ni de l'autre Denys; mais il ajoute en même temps, qu'il est *désormais absolument impossible d'affirmer que le Traité du Sublime soit de Longin.*

Que faut-il penser de cette assertion? Toute la difficulté se réduit à savoir si l'autorité des deux manuscrits déjà cités est suffisante pour rendre incertaine la preuve en faveur de Longin. Je ne le pense pas, et voici mes raisons.

Il existe neuf manuscrits du *Traité du Sublime*. Celui de Paris et un des trois du Vatican ont cette variante. Celui de Florence offre simplement ces mots : *Du Sublime, par un anonyme*. Les six autres (1) ont le titre qu'on lit dans tous les imprimés : *par Denys Longin*. Voilà donc que, sur neuf témoins, six déposent en sa faveur, deux hésitent, et le neuvième se tait. Si l'on ne devait avoir égard qu'au nombre des témoins, la cause serait jugée en faveur de Longin.

Mais on dira que le manuscrit de Paris, étant de beaucoup le plus ancien, est une autorité préférable à toutes les autres. Je le crois aussi; mais il ne s'ensuit pas que les autres soient à dédaigner, surtout lorsqu'il s'agit de rectifier les fautes palpables, et voilà justement le cas où se trouve dans cet endroit le manuscrit de Paris. On sait qu'il a deux titres différents et de la même main,

(1) Voy art. 5 de ce Discours, une notice sur les manuscrits et sur les différentes éditions du *Traité du Sublime*.

l'un en tête du traité, l'autre au commencement du volume; le premier porte la variante, le second ne la porte pas. Il y a donc une méprise évidente dans l'un des deux. Qui prouvera (4) qu'elle se trouve dans le second, et non pas dans le premier? Si nous nous en tenons à ce manuscrit seul, la difficulté est insoluble; il faudra convenir avec M. Boissonnade « qu'il est désormais impossible d'affirmer que le *Traité du Sublime* soit de Longin. » Si, au contraire, on reconnaît que la bévue du copiste oblige de recourir à d'autres manuscrits, est-il juste de préférer la variante parce qu'on la retrouve dans celui du Vatican? N'est-il pas plus conforme à toute bonne critique de préférer le titre qui ne la porte point, puisqu'il s'accorde avec le plus grand nombre des manus-

(4) Je ne m'arrête pas à l'explication toute gratuite que Weiske a donnée de cette méprise. Le copiste, dit-il, ayant ce titre sous les yeux, l'a copié fidèlement; au lieu qu'en l'écrivant en tête du volume, il l'a transcrit de mémoire, et voilà la cause de sa méprise; sa mémoire l'a trompé.

Un autre helléniste a donné une explication tout opposée à celle-là, en remarquant que le titre se trouve écrit ainsi dans le manuscrit :

Διονυσίου ἢ Λογγίνου π ὕψους.

Il a pensé que le copiste avait commencé d'écrire l'abréviation π entre les deux noms propres, et que, s'étant aperçu trop tard de sa méprise, il l'avait laissée imparfaite, sans se mettre en peine de l'effacer.

crits, avec les premières éditions, avec l'opinion éclairée de tous les hellénistes ?

Cette considération paraîtra d'une grande force, si l'on veut bien s'y arrêter un moment. Quoiqu'on regarde le manuscrit de Paris comme l'original de tous ceux qui sont connus aujourd'hui, on a remarqué dans ceux-ci des leçons et des variantes qu'on ne trouve point dans celui de Paris; aussi tous les savants, et Weiske (1) le premier, ont reconnu que les copistes avaient consulté d'autres manuscrits qui existaient de leur temps. Croirons-nous donc que six se soient trompés dans le titre, dans un endroit si apparent, lorsqu'ils se sont tous accordés à préférer une leçon à l'autre? qu'ils l'aient préférée au hasard et sans preuves? La variante se trouve au commencement du traité; comment se fait-il qu'au lieu de la copier, ils aient été chercher une autre leçon au commencement du volume, dans un endroit si (2) éloigné du *Traité du Sublime*, et où le titre ne se trouve point aussi convenablement? On a cru répondre à tout, en disant que c'est par une

(1) Voyez son édition de Longin : préface de l'éditeur, pag. 43 et 44.

(2) Le volume est un petit in-4°; il se compose en partie des problèmes d'Aristote, qui occupent les 355 premières pages. Le reste contient le *Traité du Sublime*. Le titre ordinaire est avant les problèmes d'Aristote; le titre avec la variante est en tête du *Traité du Sublime*. (LÈVESQUE).

inadvertance inexplicable. Pour moi, je soutiens qu'une pareille inadvertance est impossible.

A cette preuve, tirée des manuscrits, ajoutons le témoignage non moins respectable des deux premières éditions : la première, donnée à Bâle, en 1554, par Robertet, sur un très bon manuscrit qui n'est plus connu ; la deuxième, à Venise, par P. Manuce, sur le manuscrit que le cardinal Bessarion avait apporté de la Grèce, sa patrie, et qui serait le plus précieux de tous, s'il était possible de le recouvrer. L'une et l'autre portent également le titre ordinaire : *par Denys Longin*. Mais, si la variante eût existé dans leurs originaux, deux éditeurs aussi habiles que Robertet et P. Manuce l'auraient-ils absolument négligée ? N'en auraient-ils pas fait mention, même dans une note ? Voilà donc huit témoins contre un seul, qui déclarent que le manuscrit de Paris s'est trompé dans l'endroit où il a placé la variante ; ou, ce qui revient au même, qui attestent que le manuscrit de Paris ne s'est point trompé dans l'endroit où il n'a point mis cette variante.

Enfin, récuserons-nous l'opinion de tous les éditeurs subséquents, de tous les hellénistes, qui, depuis trois siècles ou environ, ayant examiné les manuscrits avec beaucoup de soin, n'ont jamais élevé le plus petit doute à cet égard ? Dira-t-on qu'ils n'avaient pas aperçu cette variante ? Cela n'est pas croyable, et Weiske nous fournirait, au besoin, la preuve du contraire. Il a

vu, dans la bibliothèque de l'Académie de Leipzig, un exemplaire de l'édition de Tollius, où elle se trouve copiée en gros caractères, dans une note écrite de la main d'un savant. Un helléniste aussi habile que Boivin ne l'aurait-il pas aperçue, lui qui nous a donné une notice si exacte de ce manuscrit, qu'il n'a rien laissé à dire d'important à ceux qui l'ont examiné après lui? Enfin, Lévesque, auteur des *notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. 7, p. 101, est entré dans les plus petits détails sur ce précieux dépôt, et n'a rien conclu cependant de cette variante.

Sur quoi donc tant d'habiles gens se sont-ils déterminés à la négliger, à n'en tenir aucun compte? Je l'ai déjà dit : ils ont vu les deux leçons contradictoires, et ils n'ont point douté qu'on ne dût s'en tenir à celle qui se trouvait conforme aux autres manuscrits et aux premières éditions.

MM. Weiske et Amati, qui sentaient la faiblesse de leur argument, ont cherché ailleurs beaucoup d'autres raisons pour le fortifier. Ils les ont cherchées et dans l'histoire de l'auteur et dans son ouvrage. Mais leurs efforts n'ont pas été plus heureux : ce ne sont, comme on va le voir, que des allégations fausses ou de vagues conjectures.

Je ne m'arrête pas à l'induction qu'ils ont voulu tirer du silence de toute l'antiquité. Dire que le *Traité du Sublime* n'est pas de Longin, parce que aucun auteur ancien ne le lui a jamais attribué, c'est ne rien dire ; car jamais aucun ancien n'a

cité cet ouvrage par le nom qu'il porte aujourd'hui (1).

La première attaque de M. Amati est dirigée contre ces deux noms réunis dans le titre ordinaire, *Denys Longin*. Ce savant s'étonne, je pourrais dire s'effraie, de cette alliance de deux noms propres : il l'appelle *monstrueuse*, *horriblement monstrueuse* : *monstrum horrendum dixi illud*. Les Grecs, dit-il, lorsqu'ils ont pris plusieurs noms, à l'exemple des Romains, n'ont jamais allié deux noms propres ensemble : l'un des deux était toujours un surnom tiré des qualités du corps, de la patrie, etc. M. Boissonnade ne tranche pas ainsi la difficulté. Il observe judicieusement que cette alliance est *insolite*, *peu commune*. Elle n'est donc pas sans exemple, et cela nous suffit. Au siècle de Longin, l'usage dont parle M. Amati était entièrement négligé. L'empereur Caracalla avait publié une loi, par laquelle il donnait le nom de citoyen à tous les sujets de l'Empire ; et, dès-lors, chacun prit des noms à sa fantaisie. Nous avons vu, dans la vie de Longin, d'où lui venait apparemment celui de *Cassius Longinus*.

(1) Ce silence s'explique à présent, et donne une nouvelle force au témoignage de Jean de Sicile, dans son commentaire manuscrit. Comment, en effet, les anciens auraient-ils cité le *Traité du Sublime* comme un ouvrage à part, puisqu'il n'est qu'un fragment qui faisait partie d'un livre plus considérable ?

Nous avons remarqué aussi qu'il serait bien peu vraisemblable qu'un Grec ou un Syrien n'eût porté qu'un nom étranger, un nom purement latin; et le docte Runhken a pensé que celui de Denys avait été donné à Longin dans son enfance. L'autorité du manuscrit, qui vient à l'appui de ce sentiment, ne suffit-elle pas? Où peut-on espérer de trouver plus exactement les noms d'un auteur que dans le titre de ses ouvrages?

J'ai déjà dit que M. Amati attribuait le *Traité du Sublime* à Denys d'Halicarnasse, et Weiske à Denys de Pergame. Ces deux rhéteurs vivaient sous Auguste. M. Boissonnade a suffisamment réfuté ces deux opinions, dans la Biographie Universelle; mais il ne dit point ce qu'il faut penser de la manière dont M. Amati explique la disjonctive *ou*. Elle indique, dit-il, peut-être que Longin fit un abrégé de l'ouvrage de Denys; c'est ainsi que les abrégés sont désignés par les anciens, et il en rapporte ces exemples : *par Cornelius Nepos ou par Probus : par un anonyme ou par Zozime : par Dion ou par Xiphilin*. Cette conjecture ingénieuse expliquerait la difficulté que présente la disjonctive; mais la difficulté essentielle reste, celle qui consiste à prouver que le *Traité du Sublime* est un abrégé. Or, je soutiens qu'il est impossible d'y reconnaître les plus légères traces d'un semblable travail. Il porte un caractère d'originalité trop évident; il a, comme on l'a dit, trop d'éclat et de verve pour être l'ouvrage pénible et froid d'un abrégiateur.

Plusieurs considérations ont déterminé M. Amati à soutenir que l'auteur devait être contemporain d'Auguste. On n'écrivait pas si bien, dit-il, dans le troisième âge: Oui, ce style est étonnant pour ce temps-là. Mais pourtant les connaisseurs y ont aperçu beaucoup de choses qui décèlent le goût de ce siècle: une critique quelquefois subtile et pointilleuse; des métaphores dures et trop accumulées; des locutions propres aux auteurs contemporains, tels qu'Origène, Clément d'Alexandrie, Maxime de Tyr, etc. Il suffit de parcourir les remarques critiques de Morus, pour s'en convaincre. Toup cite, dans ses notes, de fréquentes imitations de Plutarque.

L'auteur, ajoute-t-on, n'emploie le témoignage d'aucun écrivain postérieur au siècle d'Auguste. — On se trompe: vous trouverez ces mots au chapitre douzième (*de l'Imitation*): « J'en pourrais » fournir la preuve, si Ammonius n'en avait relevé » des exemples dans tous les genres. » Voilà le nom d'Ammonius, qui vivait au temps de Longin, son ami, son admirateur.

Mais il n'offre aucun exemple du véritable Sublime, hors des pages classiques de la littérature grecque. — Il en offre un très frappant: c'est celui de Moïse. « Au temps de Denys, les livres » juifs n'étaient pas assez connus, assez répandus, pour qu'un rhéteur grec y allât puiser des » exemples. Mais Longin, au siècle d'Aurélien, » a pu citer Moïse ». Ce sont les propres paroles de M. Boissonnade.

Oui, dit-on encore; mais parmi les poètes et les orateurs mal inspirés des écoles récentes de la Grèce et de l'Asie, ne pouvait-il pas trouver des modèles frappants d'enflure, de recherche et d'affectation? Il n'en a pas cité un seul exemple. — C'est ce qu'on ne peut affirmer aujourd'hui. Les deux chapitres où il traite des vices opposés au Sublime, l'un au commencement, l'autre vers la fin du livre, sont tronqués, et il y a dans ces deux endroits une lacune considérable. Remarquez cependant que dans le chapitre seizième (*des Images*), il reproche aux orateurs de son temps ce style trop poétique, ces figures outrées qui accusent un siècle de décadence. Il y a plus : l'enflure, la recherche, l'affectation sont précisément les défauts qu'il reproche à son siècle, chapitre 4 : « Ils naissent, dit-il, de la même source : c'est » l'envie de dire du nouveau, qu'on porte aujourd'hui au dernier excès. »

Le *Traité du Sublime*, continue M. Amati, est dirigé contre le rhéteur Cécilius, qui vivait sous Auguste. Il n'est pas probable que Longin ait pu croire nécessaire de réfuter un ouvrage de rhétorique publié 200 ans avant lui. — On ne fit jamais d'objection plus frivole. Sait-on d'abord quel était ce rhéteur (1) appelé Cécilius? Si c'est celui qui

(1) Weiske le premier a imprimé *Καικιλιος*, contre l'autorité des manuscrits et des éditions antérieures, où on lit : *Κεκίλιος*. Le nom du rhéteur contemporain d'Auguste s'écrit par *αι*; l'au-

vécût sous Auguste, Longin ne pouvait-il pas réfuter son livre sur le Sublime? Ecrivain sur le même sujet, il devait naturellement relever les erreurs de ses devanciers, et celui-ci méritait d'autant moins d'être négligé qu'il jouissait d'une grande réputation. N'est-ce pas ce que les modernes pratiquent journellement? La date du livre ne fait rien à l'affaire; c'est surtout l'autorité de son auteur et l'importance de la question, qui déterminent la critique à parler ou à se taire.

Autre objection de M. Amati : Suidas, dans sa liste des écrits de Longin, ne parle point du *Traité du Sublime*. — Qu'est-ce que cela prouve? Suidas a-t-il parlé de vingt autres qui sont incontestablement de lui? A-t-il même nommé les plus considérables? Il a eu le soin de nous avertir, au contraire, que *plusieurs autres* ne sont pas compris dans cette liste.

M. Amati demande encore si cette paix universelle, dont il est parlé dans le dernier chapitre, se trouve au temps d'Aurélien. — Ceci est encore plus faible que tout le reste. Le texte dans cet endroit est défectueux; on y lit seulement : « la paix du monde entier.... » Les interprètes ajoutent ensuite ce qu'ils veulent : *la paix qui règne dans le monde entier, ou la paix enlevée au monde entier.*

teur cité par Longin est écrit par un ε. De là le doute bien fondé, si c'est le même auteur. Weiske lui-même n'a là-dessus, dans une longue note, que des conjectures très incertaines.

Il est clair qu'on ne peut rien conclure d'un passage ainsi mutilé.

M. Amati termine toutes ses objections par la suivante : « Longin, dit-il, introduit vers la fin de » l'ouvrage un philosophe réel ou imaginaire, » qui regrette la liberté perdue, avec une sensibilité si profonde, que ce morceau n'a pu être » écrit que par un homme qui avait pu voir quelque ombre de liberté : circonstance qui ne convient en aucune façon à Longin, contemporain » d'Aurélien ; mais qui peut convenir à Denys » d'Halicarnasse, contemporain d'Auguste. » — La réponse à cette objection est dans le passage même qu'on allègue ; et cette réponse est péremptoire. Voici le texte : « Formés, dès notre enfance, » à l'école d'une légitime servitude , nourris dans » ses habitudes et dans ses principes , et comme » enveloppés de leurs langes , il paraît bien que » nous n'avons jamais goûté de cette source si » belle et si pure, je veux dire de la liberté. » Comment, après un texte si formel, a-t-on pu dire que ce morceau n'a pu être écrit que par un homme qui avait vu quelque ombre de liberté ? On y lit en propres termes le contraire ; et ce passage suffirait pour démontrer qu'il n'a pu être écrit par Denys d'Halicarnasse, contemporain d'Auguste. Au reste, le langage de ce philosophe respire moins cette sensibilité, dont parle M. Amati, que la fierté d'une ame élevée, d'un grand caractère, tel que l'histoire a représenté le maître de Zénobie, tel qu'on

peut le rencontrer sous un gouvernement quelconque, tel enfin qu'on a vu Tacite sous la tyrannie de Domitien.

Observons, en passant, que Weiske et M. Boissonnade ont rejeté l'opinion de M. Amati, qu'un écrivain aussi froid que Denys d'Halicarnasse soit l'auteur de ce livre. Son style, disent-ils avec raison, sa manière de composer n'ont rien de la verve et de l'éclat qui brille dans le *Traité du Sublime*.

Enfin, il nous reste encore une dernière difficulté que propose Weiske. Il ne conçoit pas « que » l'auteur capable d'écrire un si noble traité, ait » pu s'abaisser à faire des scolies sur Ephestion, » ou à recueillir sèchement des noms de peuples, » ni à admirer, comme il le fait quelque part, le » style et la gravité de Plotin. » Peut-on sérieusement nous proposer aujourd'hui de pareilles conjectures ? Nous ne savons plus ce qu'étaient ces ouvrages : ni Ephestion, ni les scolies de Longin, ni cette nomenclature dont on nous parle, rien de tout cela n'est plus connu. Mais en supposant que ces écrits fussent tels qu'on les imagine, Longin ne pouvait-il pas, sans déroger à son talent, s'occuper de ces petites choses, en faveur de la jeunesse qu'il instruisait ? Il faut donc aussi trouver bien étrange que Fénelon se soit abaissé jusqu'à ces petits thèmes qu'il a composés pour son illustre élève ? On pourra donc aussi prouver, dans 2000 ans, que l'auteur d'ouvrages si chétifs ne saurait être celui du Télémaque ? Quant à cette admira-

tion qu'on lui reproche pour Plotin, observons que cela se trouve dans une lettre à son disciple, à son plus grand admirateur, et qu'il serait injuste de regarder ce langage comme un jugement porté sur ce sophiste, plutôt que comme une de ces concessions que font la politesse et l'amitié, et dont l'écrivain s'autorise pour relever ensuite ce qui est plus répréhensible. Or, nous avons déjà vu, dans sa vie, combien il était loin d'admirer Plotin et sa doctrine; et dans la lettre même dont je viens de parler, il dit en propres termes : *je ne goûte pas beaucoup cette philosophie.*

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on peut opposer de plus raisonnable à l'opinion que je viens de combattre dans cet article; et tout cela se réduit à ce peu de mots.

Le manuscrit le plus authentique présente deux titres contradictoires; il y a donc une méprise dans l'un des deux, cela est incontestable. Avons-nous quelque moyen de reconnaître où est l'erreur du copiste? Oui, si les autres manuscrits et les premières éditions font autorité. Leur témoignage unanime fait tomber toutes les objections; il y aurait un vrai scepticisme littéraire à douter encore. Doit-on au contraire rejeter cette autorité? Dans ce cas il est inutile de s'épuiser en conjectures avec MM. Weiske et Amati; elles ne s'élèveront jamais jusqu'à la preuve historique. Il ne reste plus qu'à dire, avec M. Boissonnade, que la difficulté est insoluble. — Mais alors il faudra

prouver que ces manuscrits et ces premières éditions ne méritent aucune confiance. Voilà, dis-je, ce qu'il faudra prouver avant tout, et c'est ce qu'on n'a point fait encore. On a trouvé plus facile d'assembler des nuages sur une question qui tient aux temps les plus éloignés de nous, et sur laquelle l'antiquité toute entière garde un silence absolu.

Dans cet état de choses, et surtout quand on considère que tous les manuscrits, quoique plus ou moins anciens, plus ou moins défectueux, sont tous sans exception très imparfaits, le parti le plus sage eût été d'imiter les anciens éditeurs, les hellénistes et les meilleurs critiques; de laisser là une question dont le dernier résultat, s'il n'était point favorable à Longin, ne pourrait être jamais qu'un doute; et de ne pas contester à cet auteur une possession paisible et non interrompue depuis près de trois siècles que l'ouvrage est imprimé, traduit, et cité partout sous son nom. Car son nom, prononcé jusqu'à ce jour avec respect dans toute l'Europe savante, ne semble plus pouvoir se séparer de l'ouvrage qui le porte: nous l'avons, si je puis parler de la sorte, identifié avec le Sublime. MM. Weiske et Amati, sans avoir aucun égard à cette espèce de prescription, ont évidemment outré les conséquences de leur prétendue découverte. M. Boissonnade, en meilleur logicien, en a tiré la seule induction raisonnable. Peut-être a-t-il donné trop d'importance à cette question. Sans son article de la Biographie Universelle, on l'aurait proba-

blement laissée enfouie dans le volumineux recueil des notes de Weiske : du moins elle n'a pas eu jusqu'ici beaucoup de partisans. Les gens de lettres en général la négligent. Amar, qui nous a donné une belle édition de Boileau, n'a pas cru devoir s'y arrêter ; et Weiske lui-même, tout en déclarant qu'il a pris congé de Longin, n'a pourtant pas rétabli la variante dans le frontispice, ni changé le titre ordinaire dans une bonne édition de Longin donnée à Leizik et qui n'a paru qu'après sa mort.

P. S. On a vu, dans l'article précédent, la preuve que le *Traité du Sublime* est sans aucun doute l'ouvrage de Longin ; et telle est cette preuve que, si elle était mieux connue des gens de lettres, il eût été inutile de s'occuper de cette question (voyez page 35).

Il parut à Venise une traduction de Longin sous ce titre : *del Sublime, trattato di Dionysio Longino, tradotto ed illustrato*, 1834, 8°. L'auteur, Emilio de Tipaldo, soutient que Longin est l'auteur de ce traité, contre l'opinion de Weiske et Amati. Voyez *Longini quæ supersunt, etc.* par A. E. Egger, Paris, 1837, petit in-12, page 251.

ARTICLE TROISIÈME.

ANALYSE DU TRAITÉ DU SUBLIME.

1.^o PARTIE.*Le plan de ce traité.*

Longin a consacré les premiers chapitres de son livre à des observations préliminaires, dont je vais rendre compte en peu de mots.

Il annonce d'abord son dessein : c'est de suppléer dans son ouvrage aux omissions de Cécilius, qui avait composé avant lui un *Traité du Sublime*, et n'avait point parlé des moyens de former les jeunes orateurs à ce genre d'éloquence.

Il donne ensuite, dans deux chapitres différents (le 2^o et le 5^o), une idée précise du Sublime. On sait qu'il y en a de deux sortes : l'un, qui consiste dans un trait, un mot vif et frappant, et c'est le Sublime proprement dit : l'autre, qui a plus d'étendue et qui se trouve dans la suite du discours ; nous l'avons appelé le *Style Sublime*, ou le *Sublime oratoire*.

Les notions qu'il a données du Sublime dans ces deux chapitres, et la manière dont il en a marqué les caractères distinctifs, sont, de l'aveu de tout le monde, ce qu'on a dit jamais à cet égard de plus juste, de plus lumineux et de plus profond.

Mais ces notions générales peuvent s'appliquer au Sublime proprement dit et au Sublime ora-

toire , puisqu'on trouve également dans l'une et dans l'autre espèce ce caractère de grandeur et de force qui fait proprement le Sublime. Cependant la suite fait voir que l'auteur avait principalement en vue le Sublime oratoire.

En effet , il prouve aussitôt après , qu'il y a un art du Sublime , contre l'assertion de ceux qui contestaient la nécessité des règles pour le Sublime. Mais cette dispute n'aurait pas lieu aujourd'hui que nous avons reconnu la distinction dont je viens de parler. Il est évident que , s'il s'agit du Sublime proprement dit , il n'y a point de règles à donner : c'est l'œuvre du génie , et l'on n'apprend point à avoir du génie. Longin n'a donc pu se proposer un pareil dessein. Il a voulu dire et il a prouvé qu'il y a un art pour le Sublime oratoire. Toute la suite de son *Traité* confirme ce sentiment et en offre à chaque page la plus complète démonstration.

Pourquoi donc n'a-t-il pas établi d'abord cette distinction qui aurait tranché la difficulté sur-le-champ ? Il est possible que cette difficulté , qui a tant exercé les modernes , n'en ait pas été une pour les anciens. Nous avons traduit le titre grec par celui de *Sublime* , qui , dans notre langue , a deux sens très différents , comme on vient de le voir ; au lieu que les Grecs entendaient par là , sans doute , la sublimité , c'est-à-dire la qualité de ce qui est sublime , soit qu'il consiste dans une pensée exprimée en très peu de mots , ou qu'il

résulte de la suite du discours. Ainsi, toute cette querelle entre les modernes tiendrait uniquement à l'ignorance où nous sommes de l'acception primitive que les rhéteurs ont pu donner à ce mot. On ne doit donc pas faire un crime à Longin de n'avoir pas distingué ce qui, dans sa langue, n'avait pas besoin de distinction ; et l'on voit en même temps combien sont hasardées toutes ces critiques des modernes et, en particulier, celle de Blair, lorsqu'ils lui reprochent d'avoir confondu les notions du Sublime dans un livre élémentaire.

L'auteur passe maintenant aux vices de style les plus opposés au Sublime ; il en marque trois principaux : l'enflure, les ornements recherchés et la fausse chaleur ; il relève un grand nombre d'exemples de ce mauvais goût, dans tous les écrivains du meilleur temps, et même dans les plus parfaits, tels que Platon et Xénophon.

Pourquoi a-t-il parlé de ce qu'il faut éviter, avant d'établir ce qu'on doit faire ? C'est l'objection de Laharpe. Mais il y a dans cet endroit une lacune considérable qui ne permet pas d'en voir la liaison avec ce qui précède. Il est possible qu'en marquant d'abord les écueils qu'il est difficile d'éviter dans ce genre d'éloquence, il ait voulu prouver de plus en plus la nécessité d'une théorie, que ses contemporains lui contestaient.

DIVISION DU SUBLIME EN CINQ SOURCES.

Après ces observations générales, l'auteur expose son dessein. C'est ici la division de son Traité.

Il y a dans son système cinq sources du Sublime, c'est-à-dire cinq choses principales qui peuvent y conduire, les voici : une audace heureuse dans les pensées ; l'enthousiasme de la passion ; l'usage des figures ; le choix des mots, et l'harmonie de la phrase.

Il expose ce plan avec beaucoup de méthode ; et il promet de traiter chaque source en particulier. La suite fera voir qu'il ne s'est point écarté de son dessein ; il sera aisé de le suivre, si l'on a soin de remarquer qu'il lui arrive fréquemment de faire des digressions relatives à son sujet.

PREMIÈRE SOURCE DU SUBLIME.

Les grandes pensées.

C'est avec raison que Longin a placé au premier rang la grandeur des pensées. Elle n'appartient pas seulement au Sublime proprement dit, comme on l'a souvent avancé ; on la retrouve aussi dans le style sublime. En voici un exemple remarquable.

Bossuet avait dit, dans son discours sur l'Histoire Universelle, en parlant de l'idolâtrie : *tout était Dieu, excepté Dieu même.* Voilà le Sublime proprement dit : ce n'est qu'un trait fort court. Étendez cette pensée, donnez-lui les développe-

ments dont elle est susceptible : elle perdra peut-être de sa vivacité et de sa force , mais elle conservera encore sa grandeur , et elle appartiendra dès-lors au Sublime oratoire. C'est ce qu'a fait Massillon , dans son sermon pour le jour de Noël :

« Chaque peuple , dit cet orateur , fut jaloux
» d'avoir ses dieux : au défaut de l'homme, il offrit
» de l'encens à la bête ; les hommages impurs
» devinrent le culte de ces divinités impures ;
» les villes , les montagnes , les champs , les déserts
» furent souillés , et virent des édifices
» superbes consacrés à l'orgueil , à l'impudicité ,
» à la vengeance. La multitude des divinités égala
» celle des passions : les dieux furent presque
» aussi multipliés que les hommes : tout devint
» dieu pour l'homme , et le Dieu véritable fut
» le seul que l'homme ne connût point. »

Sans doute , il ne saurait y avoir un art pour produire les grandes pensées. Aussi Longin ne prétend-il point donner des règles aux orateurs pour les produire , mais leur montrer les moyens que l'art peut fournir au talent , sans lequel il n'y a rien , comme il le dit lui-même.

Ces moyens sont au nombre de cinq. Chacun est traité dans un chapitre à part.

Le premier de ces moyens est tout entier dans la nature ; mais on peut le fortifier par l'heureuse habitude de penser et de s'exprimer toujours noblement. Longin en propose un modèle admirable dans Homère. Ce chapitre se distingue par le

sublime des exemples qu'il emprunte à l'Iliade, et par une critique tout aussi sublime.

Le second moyen consiste dans le choix des grandes circonstances ; c'est là qu'on trouve l'ode fameuse de Sapho. Blair a pensé que cette ode n'appartient point au sublime des pensées. Il semble, en effet, qu'elle eût trouvé mieux sa place dans la deuxième source, parmi les exemples du sublime de la passion ; mais elle offre un très beau choix de circonstances, et, sous ce rapport, je ne vois point ce qui pouvait empêcher Longin de la proposer ici pour modèle.

Le troisième moyen est l'amplification ; mais ce chapitre est tronqué. Ce qui en reste, ne présente que des distinctions subtiles et des définitions un peu obscures. Toutefois, on y lira cette observation importante, que l'amplification tire sa force du sublime, et qu'il en est l'ame.

Ce chapitre devient précieux pour décider si Longin a connu la distinction du sublime proprement dit et du style sublime. Il dit que le sublime peut se trouver dans une pensée toute seule, au lieu que l'amplification sublime veut de plus le nombre et la quantité : l'une consiste dans l'élévation, l'autre dans l'abondance. N'est-ce pas là la distinction précise des deux sublimes ? C'est dommage que ce chapitre soit tronqué. La suite eût peut-être levé bien des difficultés et répondu à l'objection de Blair, qui reproche à Longin d'avoir méconnu cette distinction.

Les deux derniers moyens se trouvent développés dans les deux chapitres suivants : ce sont l'imitation et l'émulation. L'un et l'autre chapitre respirent l'enthousiasme d'un grand homme pour les productions de ses semblables.

On trouve, dans cette première partie, deux belles digressions : le parallèle de l'Iliade et de l'Odyssée, et celui de Démosthène et de Cicéron. La supériorité qu'il accorde à l'Iliade sur l'Odyssée a été l'objet de plusieurs critiques. On peut voir les plus spécieuses dans le discours préliminaire que Bitaubé a mis en tête de sa traduction de l'Odyssée. Mais je ne crois pas qu'une seule réponde à Longin. Quelques avantages qu'on accorde à ce poème sous plusieurs rapports, il n'en est pas moins incontestable que l'Iliade a un caractère de grandeur et de force très supérieur à l'Odyssée, et c'est tout ce que Longin a prétendu et ce qu'il a prouvé sans réplique.

Son parallèle de Démosthène et de Cicéron n'est pas moins célèbre. Il y marque avec beaucoup de justesse le caractère propre de ces deux orateurs, et le peint avec des images pleines d'éclat et de force.

DEUXIÈME SOURCE DU SUBLIME.

L'enthousiasme de la passion.

Il se présente ici une difficulté considérable, dont il suffit de parler en peu de mots.

Longin est dans l'usage d'avertir son lecteur

toutes les fois qu'il passe d'une division à l'autre , mais il ne l'a point fait ici ; de plus , on observe que , dans la dernière phrase de son livre , il annonce qu'il va traiter à part des passions considérées comme une partie des plus importantes du Sublime. Ces raisons ont persuadé aux commentateurs que Longin n'avait point distingué cette deuxième source de la première. Cependant , quoique cette distinction ne se trouve point exprimée dans le texte , voici un chapitre intitulé, *des Images* , qui précède immédiatement la troisième division , et qui ne peut appartenir qu'à la seconde. Il n'y a pas un mot , un exemple , qui ne regarde les passions. Pourquoi donc l'auteur , contre sa coutume , n'en a-t-il point averti ? Pourquoi , dans un sujet si abondant , s'est-il borné à un seul chapitre ? Son texte serait-il défectueux en cet endroit , ou n'aurait-il glissé si rapidement sur les passions oratoires que parce qu'il se proposait d'en parler ailleurs plus au long ? Voilà des questions sur lesquelles je ne puis m'arrêter ici , à cause des longs développements qu'elles exigent et qui trouveront leur place dans la première note (ch. 15.)

Qu'il nous suffise pour le moment de reconnaître , ce qui est incontestable , que ce chapitre appartient à la deuxième source du sublime. Il a pour titre : *Des Images*. L'auteur appelle ainsi cette représentation vive et passionnée des objets , qui fait une forte impression sur l'esprit de l'auditeur.

Ce chapitre est un des plus brillants, et par la beauté des exemples, et par l'excellente critique dont ils sont accompagnés. On doit y remarquer le jugement porté sur Eschyle et sur Euripide, ainsi que cette observation sur les images oratoires et sur les images poétiques, dont l'effet est fort différent : dans l'éloquence, elles ont pour objet de donner plus de force à la preuve, et, dans la poésie, de frapper vivement l'esprit. Ceux qui se sont appliqués à chercher les limites qui séparent la poésie de la prose, n'ont rien dit de plus juste sur une question si difficile.

TROISIÈME SOURCE DU SUBLIME.

Les figures.

Tous les anciens ont regardé les figures comme une des principales sources du sublime et du merveilleux. *Ex his oritur mira sublimitas*, dit Quintilien. Quelques rhéteurs modernes se sont élevés contre cette doctrine. On ne fait point de sublime avec des figures, disent-ils; et Quintilien leur a répondu d'avance : vous vous trompez. Si Virgile eût dit, par exemple, les eaux de l'Araxe frappent avec force contre un pont, il eût exprimé simplement une idée commune, mais il a dit :

Pontem indignatus Araxes.

L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage.

Qui ne voit ici l'effet merveilleux de cette méta-

phore hardie, *indignatus*? Mais je me réserve de traiter cette question plus amplement dans la deuxième partie de cet article troisième. Il me suffit d'avoir fait sentir en passant que c'est avec beaucoup de raison que Longin a consacré aux figures quelques chapitres de son *Traité*.

Cette troisième source a essuyé plus de critiques que toutes les autres. On a reproché à l'auteur trop de détails pour un livre d'une si médiocre étendue : encore même ne sait-on pas s'il n'avait point parlé de bien d'autres figures ; car il y a plusieurs lacunes.

On a dit encore que quelques-unes appartiennent moins au genre sublime qu'au genre tempéré, comme le prouvent les exemples mêmes cités par Longin.

On a dit que la plupart sont devenues familières et d'un usage habituel. Mais si elles sont devenues communes, du moins il n'est pas commun qu'on en fasse un usage heureux.

Enfin, on a pu voir dans la division en cinq sources, que l'auteur distingue les figures de pensée des figures de diction, ce qui semble annoncer qu'il observera cette distinction, en traitant des figures. Mais rien ne prouve qu'il se soit assujetti à marquer cette différence. Il y en a même qui sont à la fois des figures de pensée et des figures de mots.

On trouve cependant dans cette troisième division plusieurs passages qui ne le cèdent point

aux plus beaux endroits de ce Traité. Tels sont, entre autres, le chapitre sur l'interrogation, dans lequel il cite ces éloquents interpellations de Démosthène aux Athéniens dans la première Philippique ; le chapitre sur l'hyperbate, dans lequel il a si heureusement caractérisé la phrase oratoire de Démosthène ; et surtout cet autre chapitre où il rapporte le serment prononcé par Démosthène au nom des héros morts à Marathon, à Salamine et à Platée. Rien n'est plus fameux dans l'éloquence que ce serment, dont Longin a si bien analysé les beautés oratoires. C'est dans de pareils morceaux qu'il faut étudier les modèles de cette critique lumineuse, de ce coup-d'œil profond, de ce sentiment vif des beautés de l'art, qui ont placé Longin au-dessus de tous les rhéteurs.

Rien n'est plus sage ni d'un plus grand sens que le précepte qu'il donne sur les figures en général. Il veut que la force de la pensée ou des sentiments soit telle, qu'elle couvre la figure et empêche qu'on ne l'aperçoive. Cette observation, qu'il a parfaitement développée, peut également servir à bien employer les figures et à bien juger de leur emploi.

QUATRIÈME SOURCE DU SUBLIME.

Le choix des mots.

Cette quatrième source rentre un peu dans la précédente : l'une et l'autre appartiennent à l'élo-

cution, comme l'auteur en convient lui-même, lorsqu'il dit en commençant : *Voyons ce qui nous reste à dire de l'élocution.*

Cette partie a beaucoup souffert de l'imperfection des manuscrits. Longin avait promis, dans la division générale, de parler d'abord du choix des mots, et ensuite des tropes.

Il ne reste plus qu'un fragment très imparfait sur le choix des mots ; la deuxième partie, qui regarde les tropes, présente aussi plusieurs lacunes.

Le début paraît être une suite de ce qu'il avait dit d'abord des métaphores ; il se borne à quelques observations dont voici la substance.

C'est la passion qui détermine seule le nombre des métaphores qui peuvent entrer dans une même période ; c'est elle seule qui justifie leur hardiesse.

Leur emploi le plus convenable et le plus brillant est dans les descriptions et dans les lieux communs. Elles contribuent à la sublimité du style, et conviennent parfaitement au pathétique.

Il en montre aussi l'abus, et fait voir par l'exemple des meilleurs écrivains, et surtout de Platon, combien il est facile de tomber dans l'excès.

Quant aux autres tropes dont il traitait, il ne reste plus qu'un fragment sur l'hyperbole, où vous remarquerez une critique fort juste d'un exorde d'Isocrate.

Mais si la partie didactique de cette division

est la plus incomplète, nous en sommes dédommagés par une digression qui en fait un des plus brillants morceaux de ce Traité.

L'objet qu'il s'y propose, est d'opposer les beautés éminentes du genre sublime aux qualités du genre médiocre ou tempéré; et, de cette comparaison, il conclut que le sublime, avec de moins nombreux avantages, l'emporte sur le médiocre, parce que les qualités du sublime ont un caractère de grandeur qui leur est propre, ou, pour m'exprimer comme Longin, par cela même qu'il est sublime.

Cette digression est fort étendue. Il paraît bien que l'auteur l'a regardée comme décisive en faveur du sublime; il y déploie toutes les forces de son talent. On ne peut la lire avec attention sans éprouver cet enthousiasme dont il était pénétré pour son sujet, sans concevoir tant d'estime pour cette partie de l'éloquence, que tout le reste paraît petit en comparaison.

Je suis surpris que Laharpe n'ait pas vu la question que Longin s'est proposée. Voici comment Laharpe s'exprime : « A proprement parler, » ce n'est pas une question, *si le médiocre qui* » *n'a point de défauts est préférable au sublime* » *qui en a.* On peut répondre d'abord qu'il y a » une sorte de contradiction dans les termes, car » c'est un défaut très réel que de n'avoir point. » de grandes beautés dans un sujet qui en est » susceptible. »

Laharpe change absolument la thèse ; voici la pensée de Longin : il y a des sujets qui ne sont point susceptibles d'une grande élévation , et qui ne peuvent dès-lors appartenir qu'au genre tempéré. Or , il s'agit de comparer le genre tempéré avec le genre sublime , d'opposer les qualités de l'un aux qualités de l'autre. On voit , par la discussion de Longin , que celles du genre tempéré sont plus variées et plus nombreuses , et il prouve très bien que cet avantage ne lui assure point la préférence.

Pour appuyer cette conclusion , il compare Hypéride et Démosthène , les deux plus célèbres orateurs de sa nation , l'un dans le genre tempéré , l'autre dans le sublime. C'est un des plus beaux parallèles qu'on puisse lire dans les anciens rhéteurs. Il ne le cède point à celui de Démosthène et de Cicéron par Quintilien ; il me paraît même supérieur , en ce qu'il a , non-seulement autant de justesse et d'éclat , mais encore un ton plus animé et des traits plus vigoureux.

Cette question le conduit à rechercher la cause de la supériorité que nous accordons à ce genre d'éloquence ; il la trouve dans la nature et la dignité de l'homme , qui , placé dans l'univers comme sur une scène magnifique , pour contempler et pour imiter les ouvrages de son auteur , n'est jamais plus admirable que lorsqu'il se rapproche de la grandeur du modèle ; il la découvre encore dans cet attrait invincible que nous avons pour

ce qui est beau , pour ce qui est grand ; tandis que les autres objets , quoique utiles , quoique agréables , n'excitent point en nous les mouvements de l'admiration.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE SOURCE DU SUBLIME.

L'harmonie ou la construction oratoire.

La cinquième source du sublime , qui termine l'ouvrage , est la construction , que les anciens appelaient la composition , c'est-à-dire l'arrangement des mots et le nombre , cette partie qu'il avait bien raison de traiter comme une des plus essentielles au sublime , dit Laharpe (Anal. de Long , t. 1 , C. de litt.)

Si l'ouvrage n'est point tronqué dans cet endroit comme dans tant d'autres , Longin s'est très peu étendu sur cette partie.

Il expose d'abord l'utilité et les effets merveilleux de l'harmonie. Un exemple de Démosthène dont il appuie ses réflexions , et la critique dont il l'accompagne , prouvent que , pour bien juger de la phrase harmonique , il ne suffit pas de savoir une langue , mais qu'il faut encore avoir l'oreille formée à ses inflexions les plus délicates. Longin prouve encore cette puissance de l'harmonie par divers passages de plusieurs écrivains et , entre autres , d'Euripide ; il en cite quelques vers pour montrer qu'un mot bien placé devient noble , et qu'il produit l'effet du sublime.

Il termine ses leçons par des conseils généraux

sur le style coupé et sur le style périodique, et ne condamne ni l'un ni l'autre; mais il observe sagement que la longueur et la brièveté de la phrase, sont également louables, si la pensée est rendue de manière à lui donner le degré de force et de clarté qui lui convient.

Le chapitre suivant, intitulé : *de la bassesse des termes*, n'a pas un rapport bien direct avec l'objet principal de cette dernière division; il appartiendrait plutôt à la précédente, où il s'agit de l'emploi des mots. Peut-être a-t-il été transposé par les copistes. Il est vrai que le premier exemple cité, d'Hérodote, regarde l'harmonie; mais cet exemple paraît déplacé. Il semble aussi qu'il y ait un défaut dans le plan de Longin qui, après avoir parlé des vices opposés au sublime, au commencement de son livre, y revient encore à la fin. L'imperfection des manuscrits ne permet pas de prononcer sur ces légères taches, qui pourraient bien n'appartenir qu'à des copistes.

Longin a consacré le dernier chapitre de son ouvrage à une question littéraire qui ne pouvait être mieux placée qu'à la fin d'un *Traité* semblable; il y déplore la perte de la grande éloquence, et en assigne les causes morales, en philosophe qui avait des idées bien élevées au-dessus de son siècle. On a toujours regardé cet épilogue comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de philosophie, qui fait autant d'honneur au talent de l'écrivain qu'aux mœurs et aux sentiments du sage.

La principale cause de la perte de l'éloquence est, selon lui, la destruction des républiques anciennes, où le talent était sans cesse excité par la liberté, par de nobles rivalités, par l'importance des questions politiques agitées à la tribune, et par la vue des plus grandes récompenses. Ainsi, le genre sublime a dû tomber avec les gouvernements aristocratiques et populaires, et Longin a vu parfaitement cette première cause de sa décadence; mais ce qu'il n'a point vu et qui devient singulièrement remarquable pour nous, c'est qu'à l'époque même où il déplorait cette perte, le Christianisme vint ouvrir une route nouvelle au génie oratoire; et, tandis que les lettres profanes ne comptaient plus un écrivain digne du nom d'orateur sublime, l'Eglise admirait, dans l'éloquence des Pères, ces traits élevés, cette majesté à laquelle il n'a manqué qu'un meilleur siècle, sous le rapport du langage et du goût.

Observez encore que, depuis la renaissance des lettres, la haute éloquence a reparu avec toute sa dignité dans la chaire chrétienne. Là, elle a eu les avantages qui manquaient aux Pères de l'Eglise; elle a trouvé une langue arrivée à sa perfection, et a pu dès-lors égaler par le style les plus parfaits modèles de l'antiquité.

La religion a ressuscité le plus beau de tous les arts qui honorent l'esprit humain; la chaire a remplacé la tribune. Les causes étant les mêmes, le succès a dû être et a été semblable. La chaire a

réuni tous les avantages que l'antiquité se vantait de posséder dans les délibérations publiques : de grandes assemblées, des questions du plus haut intérêt, la liberté nécessaire à l'orateur, et cette autorité qu'il n'avait pas à Rome et dans Athènes, l'autorité dont l'investit un sacerdoce auguste qui, d'un simple mortel, fait à nos yeux le ministre, l'organe et le représentant de la divinité.

Tel est, dans sa plus simple exposition, le plan tout entier du *Traité du Sublime*. Quel est le jugement que nous devons maintenant porter de cet ouvrage ? C'est ce qui va nous occuper dans la deuxième partie de cet article.

ANALYSE DU TRAITÉ DU SUBLIME.

2^e PARTIE.

Longin a consacré les premiers chapitres de son *Traité* à des notions préliminaires sur la nature du sublime ; il expose ensuite le système sur lequel il a fondé sa théorie ; en la développant dans le cours de l'ouvrage, il s'autorise d'un grand nombre d'exemples, pris dans les meilleurs écrivains de sa nation, et il les juge avec un talent qui a rendu sa critique célèbre. Voilà tout le plan de son livre ; mais si le plan est facile à saisir, l'exécution présente des difficultés qui partagent encore les gens de lettres. J'ai cru qu'il ne serait

pas inutile de soumettre leurs différentes opinions à une discussion nouvelle ; elle nous donnera lieu d'examiner des questions intéressantes , et nous mettra peut-être à même d'apprécier de plus en plus un ouvrage si justement admiré. C'est tout ce que je me propose dans cette dissertation.

Un rhéteur , appelé Cécilius , dont on ne connaît plus que le nom , avait composé un *Traité du Sublime* , dans lequel , entre autres omissions , il ne parlait pas des moyens qui peuvent former les jeunes orateurs à ce genre d'éloquence. L'imperfection de ce *Traité* détermina Longin à composer le sien : il l'entreprit , à la sollicitation de son ami et peut-être son disciple Posthumius Terentianus , auquel l'ouvrage est adressé.

Le sujet , par son importance , était bien digne d'occuper un esprit si élevé. Quelques littérateurs peu attentifs ont cru n'y voir qu'une simple question de rhétorique ; mais les plus habiles maîtres n'en ont pas jugé comme eux. En effet , si l'éloquence qui n'excite point l'admiration , doit être comptée pour rien (1) , traiter du sublime , c'est présenter à l'orateur ce qui fait l'orateur même. Les autres traités peuvent enseigner l'art d'instruire , de convaincre et de plaire ; celui-là , seul , apprend par quels moyens on peut toucher , émouvoir , ravir les esprits , et se rendre entiè-

(1) *Eloquentiam quæ admirationem non habet , nullam judico.* Cic. , *epist. ad Brut.*

rement maître des cœurs. C'est là proprement l'éloquence : tout le reste est appelé par les anciens une éloquence à jeun. Telle est celle du genre médiocre ou tempéré, dans lequel chaque siècle fournit assez d'orateurs, parce qu'il n'exige qu'un talent médiocre, c'est-à-dire un esprit juste, de l'instruction, et cette facilité d'élocution qui s'acquiert par l'exercice et l'usage fréquent de la parole. Un bon ouvrage sur le Sublime s'adresse donc aux véritables orateurs, et vaut pour eux une rhétorique tout entière. Ce petit nombre d'observations profondes et lumineuses, appuyées d'exemples bien choisis, bien analysés, formeront le talent et l'instruiront mieux que ces écrits volumineux, dans lesquels il entre nécessairement beaucoup de choses communes ou simplement spéculatives et curieuses. Le grand nombre des préceptes accable l'esprit, bien plus qu'il ne l'éclaire; le fruit qu'on peut en retirer ne vaut pas le temps qu'il en coûte pour les apprendre : le génie y supplée aisément; il n'aime point qu'on l'occupe de petits détails; la carrière qu'il doit parcourir est trop vaste pour l'arrêter si longtemps à en mesurer toutes les dimensions. C'était là, sans doute, la pensée de Fénelon, quand il n'hésitait pas à préférer le *Traité de Longin* à la *Rhétorique* même d'*Aristote*; il réfutait ainsi d'avance ceux qui le jugent par son titre et par la petitesse du volume.

Longin reproche encore à Cécilius de s'être

trop étendu sur les notions générales, et d'avoir sacrifié la partie didactique à ces brillantes descriptions. On pourrait également faire ce reproche à tous les autres rhéteurs, sans en excepter même Cicéron et Quintilien. Ils ont décrit avec éloquence les effets merveilleux du sublime oratoire ; Longin seul en a recherché les causes, assigné les principales sources, et fondé un système régulier sur une suite d'observations qu'il a puisées dans la nature et dans les plus parfaits modèles du genre.

Les autres rhéteurs, il est vrai, ne parlant de cette éloquence que par occasion, et relativement à un dessein plus vaste qu'ils s'étaient proposé, ont pu se borner à quelques idées générales sur le sublime, sans approfondir la question ; mais on exige davantage de celui qui en a fait l'objet spécial d'un Traité. On veut y trouver d'abord une définition nette et précise ; on veut ensuite que toutes les parties répondent à cette notion claire et distincte ; on veut enfin qu'il n'y mêle rien d'étranger qui la dénature, rien qui sorte des limites où son sujet lui prescrit de se renfermer. En est-il ainsi de Longin ? C'est une question sur laquelle les gens de lettres se sont beaucoup exercés, et qui souffre encore plusieurs difficultés.

Premièrement, on convient que Longin n'a pas défini le sublime, si l'on entend par ce mot une explication de la nature du sublime par le genre et la différence, comme parle l'école. Pour excuser cette omission, on a dit qu'il n'était pas pos-

sible de le définir. C'est l'opinion de Laharpe ; mais ses preuves sont plus oratoires que philosophiques. « Comment, dit-il, définir ce qui ne peut jamais être préparé par le poète ou l'orateur, ni prévu par ceux qui lisent ou qui écoutent ; ce qu'on ne produit que par une espèce de transport, ce qu'on ne sent qu'avec enthousiasme ; enfin ce qui met également hors d'eux-mêmes et l'artiste qui compose et la multitude qui admire ? Comment rendre compte d'une impression qui est à la fois la plus vive et la plus rapide de toutes ; et quelle explication n'est pas aussi froide qu'insuffisante , lorsqu'il s'agit de développer aux hommes ce qui a si fortement ébranlé toutes les puissances de leur âme ? Qui ne sait que , dans tous les sentiments extrêmes, il y a quelque chose au-dessus de toute expression, et que, quand notre âme est émue à un certain degré, c'est pour elle une espèce de tourment de ne plus trouver de langage ? » (LAHARPE, *Cours de littérat.*, t. 1, Analyse de Longin.)

Tout cela prouve seulement qu'il n'y a point de langage pour exprimer les vives émotions que le sublime fait naître ; mais il ne s'ensuit pas du tout qu'il soit impossible de le définir lui-même ; car, en bonne logique, de ce que les effets sont inexplicables, on ne peut pas conclure que la cause le soit aussi.

A cette première considération, Laharpe en ajoute une autre qui n'est guère plus satisfai-

sante. « Ne cherchons point, dit-il, à soumettre à aucun art, à aucune recherche, ce qui ne peut être qu'une rencontre heureuse et, pour ainsi dire, une bonne fortune du génie.... Cependant plusieurs écrivains ont cherché à le définir.... Je vais rassembler plusieurs de ces définitions. » Il rassemble, en effet, les meilleures qu'on ait faites jusqu'à présent. Celles de Boileau, de Labruyère, de la Motte Houdard, etc., et, après avoir montré qu'elles sont toutes plus ou moins défectueuses, il nous laisse à conclure de leurs essais infructueux l'impossibilité d'obtenir une bonne définition. Mais parce que personne encore n'y a réussi parfaitement, s'ensuit-il qu'on n'y parviendra jamais ? Non, sans doute ; et voilà pourtant ce qu'il aurait fallu prouver.

La nature même du sublime, étudiée avec plus de profondeur, l'aurait conduit à cette démonstration, beaucoup mieux que ce qu'il dit des efforts impuissants des gens de lettres pour le définir et des émotions plus ou moins inexplicables dont il est la source. C'est ce qu'a fait le docteur Blair dans sa troisième leçon de littérature, où il développe très heureusement les causes si variées de toute espèce de sublimité, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Il observe d'abord qu'elles ont toutes, malgré leur diversité, un résultat semblable, un effet commun, qui est de produire intérieurement une sorte d'expansion, d'élever l'esprit fort au-dessus du degré ordinaire,

d'exciter enfin un mouvement inexplicable de surprise, mouvement délicieux, quoique d'un genre sérieux et même approchant de l'austère. Or, il faudrait, ajoute-t-il, pour arriver à une bonne définition, pouvoir découvrir un principe fondamental, une qualité commune à tous les objets sublimes, qui expliquât pourquoi ils produisent dans notre esprit la même émotion. Qui nous révélera cette cause efficiente? Voilà toute la difficulté, et malheureusement cette difficulté paraît insurmontable. Elle tient à la connaissance des premiers principes de nos sensations intérieures, que la nature a couverts d'un voile impénétrable; à la subtilité de tout ce qui concerne le sentiment du goût, sentiment vif, exquis, mais si délié qu'on ne peut l'analyser, et si fugitif qu'il nous échappe dès qu'on veut le saisir.

On ne peut donc qu'applaudir à Longin qui, dès le début de son livre, au lieu de définir le sublime, se contente d'en marquer avec justesse et profondeur les caractères distinctifs; et c'est ici le cas d'observer que ceux qui ont prétendu faire mieux que lui, en suppléant à cette omission, n'ont fait qu'attester leur propre impuissance et la sagesse de cet ancien.

Ces caractères distinctifs, ces notions générales, destinés à nous bien fixer sur la nature du sublime, il les présente d'abord au commencement de son livre; on les trouve aussi répandus dans toute la suite de son Traité; il n'y a presque pas

un chapitre où il n'offre quelque vue nouvelle, où il n'envisage son sujet sous quelque rapport nouveau. L'objet qu'il traite, l'exemple qu'il cite, l'erreur qu'il réfute, un précepte, une digression, tout lui en fournit l'occasion et l'y amène naturellement. Courtes et substantielles, ces considérations sont peu susceptibles d'être abrégées; il faudrait les transcrire, les lier entre elles en les dégageant de tout le reste, les ramasser et en former un tableau qui en montrât l'ensemble au lecteur sans distraction et sans interruption; il aurait alors une vue nette du sublime, tel que Longin l'a entendu; il verrait que ses idées ne sont pas seulement les plus justes, les plus profondes, les plus lumineuses, sur le sublime des compositions littéraires; il y découvrirait encore un mérite sur lequel je dois d'autant plus insister que personne jusqu'ici peut-être ne lui a rendu la justice due à ses recherches en tout genre de sublimité.

En effet, Longin ne s'étant proposé dans son ouvrage que le sublime des écrits, on a cru trop légèrement que sa pensée ne s'était jamais portée au-delà. Les modernes, au contraire, qui ont envisagé la question dans toute son étendue, passent pour les véritables créateurs de cette théorie; on va même jusqu'à dire que *Longin est meilleur à consulter pour les beautés générales de l'art d'écrire, que pour le sublime en particulier*. Cette assertion du docteur Blair paraît d'autant plus

étrange qu'il a pris soin de la réfuter lui-même, en empruntant à Longin la plus grande partie de sa doctrine sans lui en faire honneur, comme on le verra dans le moment.

On conviendra d'abord, qu'avant Longin, nous ne trouvons rien dans toute l'antiquité qui prouve que les anciens aient poussé aussi loin leurs méditations sur cet objet, et qu'ainsi il doit être considéré comme un écrivain original à leur égard. Les modernes, il est vrai, ont agrandi cette théorie, en l'étendant à tous les objets susceptibles de quelque genre de sublimité, en l'appliquant au discours, aux mœurs, aux phénomènes de la nature; on cite avec de justes éloges les articles d'Addisson, dans le sixième volume du *Spectateur Anglais*, la recherche philosophique de Burke sur l'origine de nos idées du sublime et du beau, et le docteur Blair, dans ses 3^e et 4^e leçons de littérature. Nous avons encore quelques autres essais sur cette matière, estimables quoique moins fortement pensés. La plupart ont sur Longin l'avantage d'avoir généralisé leur système; ils l'emportent par les développements et par cet art de filer une pensée et d'en faire un livre, en quoi les anciens ont été surpassés par les modernes; mais le fond de leurs idées n'est peut-être pas aussi neuf qu'on pourrait le croire. Une lecture attentive de Longin fait apercevoir une infinité de choses dont ils lui ont été redevables, peut-être même à leur insu. Ces traits épars dans son livre,

considérés dans leurs rapports les plus étendus , et rattachés à une idée principale dont ces auteurs ont fait la base de leur système, développés ensuite avec ordre , et agrandis par une étude profonde de l'homme et de la nature , forment en partie les éléments de leurs théories nouvelles. La plupart n'ont qu'une relation éloignée avec le *Traité du Sublime oratoire* ; mais il n'en est pas ainsi du système de Blair , sur lequel , pour ce motif même , je crois devoir m'arrêter. Il me sera facile de faire voir , par de nombreux rapprochements , qu'il n'a presque rien dit de fondamental dont on ne découvre le germe dans cette mine féconde.

Toute sublimité repose sur une considération qui doit frapper un homme attentif à ses effets merveilleux : c'est que l'auteur de la nature n'a pas borné notre intelligence, comme celle des animaux , à nous faire discerner dans les objets extérieurs ce qui suffit aux besoins physiques ; il a voulu en outre que ces objets nous offrent un spectacle digne de l'être immatériel et pensant , en y attachant des idées de grandeur et de beauté qui deviennent pour l'homme une source inépuisable de jouissances. Cette belle pensée, dont le docteur Blair a fait hommage à Addison comme à son premier auteur , que le poète anglais Aken-side a très heureusement reproduite dans son poème de *l'Imagination* , et qu'on pourrait appeler la raison première de nos sentiments et en

particulier du sublime, on la retrouve dans Longin, rendue avec force et noblesse; elle a même chez lui l'avantage de nous montrer en même temps la cause de cette prééminence que nous accordons naturellement aux compositions sublimes sur toutes les autres, quel que soit d'ailleurs le mérite qui les distingue. Voici ce passage.

« La nature n'a pas traité l'homme comme un être petit et méprisable : en le plaçant sur la scène magnifique du monde pour contempler ses ouvrages et pour les imiter, elle a mis dans son âme un invincible attrait pour tout ce qui est grand et, par là même, plus divin, au moins par rapport à nous ». (*Traité du Sublime*, chap. 35).
Ce qu'il ajoute immédiatement, sur le sublime observé dans les phénomènes de la nature, tels que les montagnes, les volcans, la mer, les fleuves et la voûte céleste, est d'autant plus remarquable, qu'il y jette les fondemens de cette théorie admirablement développée dans la troisième leçon de Blair.

Le critique anglais a consacré sa leçon suivante au sublime des compositions littéraires. Quoiqu'il y parle de Longin, et qu'en donnant les plus grands éloges à son talent pour la critique, il juge son système avec sévérité, on s'aperçoit qu'il ne lui a pas été inutile, comme il est aisé de le faire voir par un simple résumé de cette leçon.

Il établit pour règle principale le rapport nécessaire entre la pensée et l'expression; il croit

que la précision, la simplicité et la force sont essentielles au sublime; il les fait dépendre, dans les descriptions, du choix sévère des circonstances; il regarde les anciens et, en particulier, Homère et les livres hébreux, comme les plus parfaits modèles; il assigne enfin, comme les défauts directement opposés à ce genre, la froideur, le phébus ou l'enflure. Telle est en substance la doctrine qu'il a développée dans le cours de ce chapitre. Mais qui ne reconnaît dans tous ces principes la doctrine même de Longin? Une lecture rapide de son *Traité* suffit pour s'en convaincre. Qu'a donc prétendu le docteur Blair, lorsque, dans l'endroit même où il ne fait que reproduire ses principes, il avance que son livre est *meilleur à consulter pour les beautés générales de l'art d'écrire, que pour le sublime en particulier?*

Oui, sa critique en est sans doute une partie des plus brillantes, nous le verrons bientôt; mais les notions générales du sublime ne le cèdent pas à cette partie. Moins habile que les modernes à diviser, à distinguer les genres et les espèces, mais plus fort, plus animé, et par là même plus en harmonie avec son sujet, il a sur eux les avantages que l'éloquence aura toujours sur une philosophie sans chaleur. Parcourez ces pages courtes, mais si belles, où il trace à grands traits les caractères du sublime, où il le peint comme le plus noble attribut du génie, le sceau de sa gloire, son titre à l'immortalité, comme une puissance in-

vincible qui étonne et subjugué les esprits les plus rebelles ; comme un foudre dans la main de l'orateur, qui, lorsqu'il éclate à propos, brûle et renverse tout. Voyez avec quelle énergie il montre ses effets prodigieux : l'âme qui s'élève en l'entendant et se remplit d'une joie orgueilleuse ; sa pensée qui s'agrandit dans une étendue sans bornes ; l'impression vive qu'elle reçoit et ne peut pas repousser ; le souvenir qui lui en reste, profond et ineffaçable ; enfin, l'admiration universelle de tous les siècles et de tous les hommes. Suivez encore ses pas, soit lorsqu'il remonte à sa première source, et qu'il la découvre dans la noblesse des sentiments, dans le mépris de la richesse et des voluptés, dans une courageuse émulation ; soit lorsqu'il en relève l'excellence, et que, plaçant l'homme sur la scène de l'univers, comme sur un théâtre magnifique que Dieu l'appelle à contempler et à imiter, il en infère que ce qui est grand l'emporte même sur ce qui est utile, parce qu'il porte à ses yeux, plus que tout le reste, l'image de la divinité. Quelle hauteur ! quelle force ! quelle verve ! Ce n'est pas un rhéteur tristement embarrassé de définitions et de divisions, un métaphysicien absorbé dans les abstractions d'un système subtil : son génie est au niveau de son sujet ; il le possède, il le domine : son enthousiasme échauffe, son ton de conviction persuade, son autorité en impose : c'est Platon qui nous instruit, c'est Démosthène qui tonne, c'est

Homère, ou plutôt c'est Jupiter même, qui ébranle à la fois le ciel, la terre et les enfers.

Voilà les notions générales qu'il a si noblement développées, et dont je n'ai pu donner ici qu'une idée très imparfaite. Toutefois son dessein principal n'est pas de traiter son sujet d'une manière stérile et purement spéculative : il a voulu surtout le rendre profitable à son lecteur, en le lui montrant soumis aux règles de l'art et en lui révélant les secrets de cette composition merveilleuse que nous admirons dans les écrivains d'un ordre supérieur; et c'est aussi sous ce dernier rapport que je dois envisager la question et faire connaître son dessein. Mais ici s'élève une difficulté qui n'est pas facile à résoudre : qu'est-ce que Longin a entendu par le sublime? Boileau, si l'on en croit Laharpe, s'y est évidemment mépris; Blair l'a jugée avec trop de sévérité; Rollin l'a laissée indécise; la plupart des littérateurs la regardent comme problématique. En rendant compte de ces différentes opinions, j'aurai lieu de faire voir que, si le dessein de notre auteur souffre des difficultés sur lesquelles on n'est pas toujours d'accord, elles tiennent principalement à l'idée que les anciens avaient du sublime dans les ouvrages d'esprit.

Au reste, je ne crois pas qu'on exige de moi que je m'arrête à une foule de commentateurs, français, anglais, allemands, qui ont entrepris de nous expliquer cette doctrine. Leurs essais qui surchargent la plupart de leurs éditions, d'ailleurs

excellentes, sont si nombreux, si diffus, qu'on entasserait vingt volumes de nul prix, si l'on voulait en rendre un compte exact. Ils sont tombés dans la faute reprochée à Cécilius, de s'étendre fort au long sur ce qui est clair pour tout le monde : raisonnements à perte de vue sur la nature du sublime, sur ses qualités essentielles, ses nuances, ses espèces, ses différents noms ; philologie vague, obscure, dénuée d'exemples et sans application ; laborieuse érudition dont l'ennui est grand et l'utilité presque nulle. Et qu'on ne m'accuse pas de pousser trop loin mes dégoûts, parce qu'il s'y rencontre quelques traits estimables : je n'en disconviens pas, c'est une moisson d'ivraie où l'on peut glaner quelques épis d'un bon grain (1).

Bornons-nous donc à discuter les opinions de Boileau, de Rollin, de Laharpe et de Blair, qui nous conduiront par des chemins plus courts à une solution plus satisfaisante.

Boileau avait dit, dans la préface de sa traduction, que le Sublime dont il s'agit dans ce traité n'est pas celui que les rhéteurs appellent le style sublime, mais « cet extraordinaire et ce merveilleux qui frappe dans le discours, qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. » Qu'est-ce que cet *extraordinaire* et ce *merveilleux*, qu'il distingue

(1) Voyez dans les œuvres de KANT, ce qu'il dit du Sublime.

du style sublime? Rollin, embarrassé de cette distinction délicate, n'a point voulu entrer dans un examen qui souffre, dit-il, plusieurs difficultés; mais Laharpe tranche la question: il décide que Boileau a cru que Longin traitait uniquement du sublime proprement dit, de ce que nous appelons le sublime de trait, tel, par exemple, que le *moi*, de Médée, et le fameux *qu'il mourût*, du vieil Horace. Après quoi, il combat ce sentiment fort au long et par des raisons très péremptoires(1). Mais est-il également prouvé que ce soit, en effet, la pensée de Boileau? Il est bien difficile de le croire. Ce genre de sublime, comme le dit Laharpe, n'est qu'une rencontre heureuse, une bonne fortune du génie. Or Boileau, qui le savait aussi très bien, aurait-il pu se persuader que Longin, cet habile rhéteur, avait fait un livre exprès pour nous apprendre à avoir du génie; qu'en conséquence il avait fait d'abord un chapitre à part pour établir qu'il y a un art de ce sublime, l'art d'avoir du génie; que cet art consiste dans cinq sources principales et des sources telles que les figures, les beaux mots et l'harmonie de la phrase, comme si, avec des figures, de beaux mots et des cadences harmonieuses, on pouvait produire ces traits ou plutôt ces éclairs du génie? En vérité,

(1) V. ROLLIN, *Trait. des étud.*, t. 2, du genre sublime. — LAHARPE, *C. de litt.*, t. 4., Anal. de Long.

l'erreur serait trop grossière , et on ne peut pas raisonnablement la prêter à un écrivain tel que Boileau. Mais il y a plus , et nous allons voir qu'il a pris soin de nous prémunir contre cette fausse interprétation. Voici d'abord comment il s'explique lui-même, dans sa 12^e réflexion critique : « Le Sublime... provient de la grandeur de la pensée , de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux , vif et animé de l'expression ». Il avertit son lecteur que c'est là le sens dans lequel Longin l'a entendu ; il en indique des exemples ; il en cite lui-même plusieurs , en donnant très clairement à entendre que là, comme en vingt autres endroits, le Sublime consiste , non dans un trait seulement, et, comme je l'ai dit, dans un éclair, mais dans la suite et l'ensemble d'un passage dans lequel il trouve un des trois caractères qu'il vient de marquer ou ces trois choses réunies ensemble. On peut même avancer hardiment que toute sa doctrine, dans la plupart de ses judicieuses réflexions, tend à établir ce principe. Il est donc prouvé jusqu'ici que, par cet *extraordinaire* et ce *merveilleux*, Boileau entendait autre chose que ce qu'il a plu à Laharpe de lui faire dire. Mais qu'a-t-il donc entendu par là ? Le voici , si je ne me trompe.

A l'époque où ce grand homme s'occupait de ces questions, la plupart des gens de lettres , trompés par les magnifiques descriptions qu'ils lisaient dans les rhéteurs , s'étaient faussement

persuadé que le style sublime consiste dans je ne sais quel langage pompeux qui, d'ordinaire, couvre la pauvreté des idées ; ils ne concevaient pas qu'on pût être à la fois simple, naturel et sublime : tel était en particulier le sentiment de Leclerc et du savant évêque d'Avranche, lorsqu'ils soutenaient que le fameux passage de la Genèse cité par Longin n'est pas sublime, parce que l'expression en est très simple. C'est cette erreur qui domina longtemps au barreau, dans la chaire et dans la littérature, qui se maintenait encore dans les pays étrangers, et qui rendait la *Pharsale* de Brébœuf *si chère aux provinces*. C'est cette erreur que Boileau combattit de toutes ses forces, c'est ce mauvais genre qu'il condamne ici, et dont il a bien raison de dire que Longin n'avait pas entendu traiter. « Vous voyez, Monsieur, dit-il à Leclerc, que ce n'est pas le style sublime, *ni par conséquent les grands mots*, qui font toujours le Sublime dans le discours, et que ni Longin ni moi ne l'avons jamais prétendu. » Quelques lignes après, il reproduit ce long passage de Démosthène qu'admirait Longin et qui commence par ces mots : *Jusques à quand, Athéniens, irez-vous ça et là sur la place publique, vous demander les uns aux autres : que dit-on de nouveau ?* Après quoi, il ajoute : « Y a-t-il rien de plus simple, de plus naturel et de moins enflé que ces demandes et ces interrogations ? Cependant qui est-ce qui n'en sent point le sublime ? Vous, peut-être, Monsieur, parce

que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta*, en quoi vous le faites consister, et en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid et plus languissant que les grands mots mis hors de leur place (1). » N'est-il pas évident, par tous ces passages et une infinité d'autres qu'il serait trop long de rapporter, que Boileau n'entendait condamner le style sublime, auquel ils appartiennent tous, que dans le sens de Leclerc; qu'il ne l'excluait du Traité de Longin que pour ne pas donner à son siècle une fausse idée attachée à ce mot; et que, pour lever toute équivoque, il crut devoir recourir à cet extraordinaire et ce merveilleux, sans lequel il n'y a point de sublime suivant lui; comme s'il eût dit: il importe peu qu'il se rencontre dans un seul mot ou dans un discours plus ou moins étendu; pourvu qu'on y trouve ou la grandeur de la pensée et la noblesse du sentiment, ou cette expression, ou cette harmonie qui frappe, ravit, transporte, c'est le sublime de Longin; c'est ce que j'appelle extraordinaire et merveilleux? Ainsi, Boileau, si l'on prend la peine d'examiner attentivement sa doctrine, ne s'écarte pas, au fond, du sentiment de Rollin, qui, tout en ayant l'air de ne vouloir point prononcer sur cette question, ne dit pourtant que ce que Boileau

(1) BOILEAU: 10^e réflex. critiq. sur quelques passages de Longin.

a voulu dire , quoique avec moins de netteté. « Je me contente d'avertir, ce sont ses termes, que par *Sublime* j'entends également, et celui qui a plus d'étendue et se trouve dans la suite du discours, et celui qui est plus court et consiste dans des traits vifs et frappants; parce que, dans l'une et dans l'autre espèce, je trouve également une manière de penser et de s'exprimer avec noblesse et grandeur : ce qui fait proprement le Sublime (1). » Nous verrons bientôt que cette doctrine est précisément celle de Longin; et je crois avoir suffisamment prouvé que c'est aussi celle de Boileau, de Rollin et de Laharpe.

Quant au docteur Blair, il a borné ses leçons au Sublime proprement dit, et condamne le style sublime dans le même sens que Boileau, dont il emprunte les raisons pour le combattre. Il convient cependant qu'on peut citer des auteurs dont les conceptions toujours nobles et soutenues maintiennent l'esprit du lecteur dans une élévation qui approche du Sublime, et dans ce sens restreint, on pourrait, dit-il, les considérer comme des écrivains sublimes; il place Démosthène et Platon dans ce nombre. Le voilà, si je ne me trompe, réconcilié avec le style sublime entendu dans le bon sens; le voilà d'accord jusqu'ici avec Longin et les autres auteurs dont je viens d'exposer l'opinion. La

(1) Rollin, *Trait. des étud.*, t. 2; du genre sublime.

seule différence est que Blair a borné ses leçons à la première espèce, au lieu que les autres ont traité de toutes les deux, sans les distinguer aussi sévèrement. Cette méthode, sans doute, est moins exacte; il en résulte, dans un ouvrage élémentaire tel que celui de Longin, un peu d'embarras et de confusion; Blair le lui reproche avec trop de sévérité; mais enfin, tel est le dessein de l'auteur: le simple exposé de son système va le montrer avec évidence.

J'ai déjà dit qu'il divise son traité en cinq parties, ou en d'autres termes, qu'il a distingué cinq sources principales du sublime, savoir: la grandeur des pensées, le pathétique ou l'enthousiasme de la passion, l'usage des figures, le choix des expressions, et l'harmonie du style. Il avertit, en même temps, que la première est la plus considérable, et que celle-ci et la seconde doivent presque tout à la nature. Arrêtons-nous à cette observation importante: je crois y voir la distinction que les modernes ont si bien marquée entre les deux espèces. Blair convient que les deux premières sources appartiennent au Sublime proprement dit; ainsi Longin, qui les a traitées à part, ne peut être accusé de l'avoir méconnu, d'autant plus que toutes ses observations, ainsi que ses exemples, y conviennent parfaitement (1).

(1) Blair observe que l'ode de Sapho n'appartient point au Sublime proprement dit. Sans examiner cette assertion, qui

Quant aux trois autres sources , il observe qu'elles doivent beaucoup plus à l'art qu'à la nature ; aussi appartiennent-elles plus spécialement au style sublime, pour lequel l'art est indispensable ; elles ne sont donc, dans sa pensée, que des moyens et des secours , car il ne dit pas qu'elles produisent par elles-mêmes le Sublime ; il dit, au contraire, qu'elles le produisent par le moyen de l'art (1), ce qui suppose nécessairement que le principe du Sublime est dans la pensée , et que l'art qu'il y a dans la figure, l'expression ou l'harmonie, est le moyen qui le fait paraître : c'est absolument le langage de Quintilien sur le même sujet, à propos de métaphores, dans lesquelles on emploie des termes qui marquent de la vie et de l'action, comme je l'ai déjà fait voir ailleurs. Il est inutile d'insister sur ce point. Rien n'est mieux établi que cette doctrine de Longin, que le style sublime n'est pas seulement dans la pensée, mais qu'il dépend encore des moyens auxquels l'art n'est jamais étranger. C'est ce qu'il ne faut point perdre de vue en lisant cette partie de son Traité. Il y insiste, et répète fréquemment que les figures, les belles expressions et l'har-

pourrait être contestée à certains égards , je me contente d'observer que Longin l'a citée comme un exemple du choix des circonstances, qui, selon Blair lui-même, contribue tant au sublime.

(1) *αἱ λοιπαὶ ἢ ὁ καὶ διὰ τέχνης.*

nie sont *vides* (κενοῦται), si la pensée ou la passion ne sont pas susceptibles de quelque degré d'élévation : mais il observe en même temps que, lorsqu'elles en sont susceptibles, l'une et l'autre ne peuvent y parvenir qu'à l'aide des figures, des mots bien choisis ou de l'harmonie ; et c'est en cela que le style sublime diffère essentiellement du Sublime proprement dit, lequel n'a souvent besoin pour se produire que de l'expression la plus simple. Une foule d'exemples viennent à l'appui de cette observation, et en les proposant comme des modèles admirables, il ne manque guère d'ajouter que la pensée est simple, commune, mince ; mais que l'une de ces trois choses lui a donné de la grandeur, de la noblesse, un air sublime. Ainsi, toute la suite de son Traité est une preuve incontestable qu'il a regardé les trois dernières sources comme les moyens que l'art fournit pour le style sublime, et les deux premières comme le principe du Sublime proprement dit (1).

Sur cet exposé, on peut faire deux objections contre un pareil système. La première, que les deux espèces de Sublime n'y sont pas nettement séparées et distinguées, et la seconde qu'en traitant du style sublime, il traite indifféremment de

(1) αἱ μὲν δύο αὐται τοῦ ὕψους κατὰ τὸ πλεον αὐτιγενεῖς.

Hi quidem duo fontes plerumque naturâ sublimitatem efficiunt, gignunt. LONGIN, chap. 8.

toutes les beautés supérieures de la composition. Quant à la première, il ne paraît pas juste d'en faire, comme le docteur Blair, un sévère reproche à l'auteur. Cette distinction n'a jamais été bien marquée par les anciens, quoiqu'elle ne leur fût pas entièrement inconnue. J'ignore jusqu'à quel point elle peut être utile aux orateurs, pour lesquels Longin écrivait bien plus que pour les philologues spéculatifs. Quelque réelle qu'elle soit, avant le siècle dernier on s'en était occupé fort peu : nous venons de dire que Rollin l'a négligée, parce qu'il a vu que, dans l'une et l'autre espèce, le résultat est le même : on dirait que Boileau s'est obstiné à n'en tenir aucun compte, lors même qu'il avait les plus belles occasions de la bien établir dans ses réflexions critiques ; mais de nos jours les progrès de la philologie nous ont rendus plus difficiles, et personne ne saurait plus s'y méprendre.

La deuxième objection tendrait à prouver que Longin a dénaturé la notion du Sublime, en l'appliquant indifféremment à toutes les beautés de la composition.

Il est, en effet, hors de doute que, par ce mot, il a entendu tout ce qui est digne d'admiration, mais dans un ordre élevé. Une foule de passages et d'exemples, cités dans les trois dernières divisions, le prouvent sans réplique. On y chercherait vainement cette force, cette grandeur, cette véhémence qui doivent caractériser le genre

qu'il décrit. Les mots mêmes dont il se sert alors pour en marquer le mérite particulier, font voir que ces exemples n'appartiennent point à ce style, tel que nous l'entendons aujourd'hui : tantôt il observe qu'il y a de l'éclat ou de l'ornement dans l'expression ; tantôt il y remarque de la vivacité, de la rapidité, de l'harmonie dans le tour : qualifications plus convenables au style tempéré qu'au sublime.

Toutes ces raisons me portent à penser que les anciens rhéteurs n'avaient pas toujours adopté la distinction des trois genres de style. Il est certain qu'elle est postérieure à Aristote, qui ne l'a point connue dans sa Rhétorique ; il est bien présumable qu'on se contenta d'abord d'établir la différence entre le simple et le sublime : elle est évidente ; on ne pouvait manquer de l'apercevoir et de la marquer ; mais il n'en est pas ainsi de celle qui sépare le sublime du genre tempéré : la nuance est délicate, souvent même difficile à saisir dans tel ou tel endroit d'un orateur, d'un poète, d'un historien, d'un philosophe. Les rhéteurs ont bien exposé les règles de l'un et de l'autre et marqué leurs limites : cependant lorsqu'il faut venir à l'application, il arrive plus d'une fois qu'ils ne sont point d'accord : par exemple, quelques-uns ont cité la description des Champs-Élysées du Télémaque comme un modèle du genre tempéré, tandis que d'autres n'hésitent point à la regarder comme très sublime.

Il ne serait donc pas étonnant que cette distinction , si souvent arbitraire , n'eût pas été généralement avouée par les anciens , et qu'ainsi ils eussent donné la plus grande extension au mot de Sublime. Le système suivi par Longin m'en paraît une preuve nouvelle. Personne assurément ne savait mieux que lui qu'Hérodote n'est pas aussi sublime qu'Homère ; que Xénophon n'a pas la véhémence de Démosthène : il les propose néanmoins les uns et les autres comme des modèles de sublimité. Pourquoi ? Qu'on me permette une comparaison fort simple. Parmi les objets qui s'élèvent , tous ne sont pas à la même hauteur , mais cependant tous sont élevés. Il en est de même dans le système de Longin : après nous avoir montré ce qui monte jusqu'à la plus haute région , il nous fait admirer ensuite ce qui , sans avoir la même hauteur , s'élève pourtant au-dessus du médiocre et du vulgaire. C'est dans ce sens que les anciens , et notre auteur en particulier , ont sans doute entendu le style sublime. Et qui pourrait , enfin , se persuader qu'un écrivain de ce mérite fût tombé dans la plus grossière méprise ; qu'il n'eût point connu la valeur des mots de sa langue , ni la question qu'il traitait après tant d'autres rhéteurs excellents , lui qui les surpassé tous lorsqu'il s'agit de caractériser le genre qu'il décrit et d'en observer les plus délicates nuances ?

En dernier résultat , il ne s'agit pas tant de savoir ce qu'il faut entendre par Sublime , que de

se bien fixer sur ce que Longin a lui-même entendu par ce mot ; et c'est ce que je crois avoir suffisamment expliqué. Les hommes de lettres qui ont approfondi cette question , ont , pour la plupart , adopté l'opinion que je défends. Après Boileau , Rollin et Laharpe , je citerai comme une autorité des plus respectables , le docteur Lowth , dans son excellent ouvrage sur *la poésie sacrée des hébreux*. « J'entends parler , dit-il , du sublime dans le sens le plus étendu ; non-seulement de celui qui exprime de grandes choses avec des images et des paroles magnifiques ; mais de cette force du discours , quelle qu'elle soit , qui frappe et étonne , qui remue les passions , qui peint les objets clairement et d'une manière éminente ; sans me mettre en peine si la diction est simple ou ornée , élégante ou vulgaire : *en quoi je prends pour guide Longin , dont l'autorité sur cette matière est d'un si grand poids et pour le précepte et pour l'exemple* » (1).

Au reste , je ne puis entrer ici dans la discus-

(1) Sublimitatem autem hic intelligo sensu latissimo sumptam : non eam modò quæ res grandes magnifico imaginum et verborum apparatu effert ; sed illam , quæcumque sit , orationis vim , quæ mentem ferit et percellit , quæ movet affectus , quæ rerum imagines clarè et eminenter exprimit ; nihil pensi habens , simplici an ornatâ , exquisitâ an vulgari dictione utatur : in quo Longinum sequor , gravissimum in hoc argumento et intelligendi et dicendi auctorem. Lowth , *de sacrâ poesi hebræorum* , prælectio 14 , pag. 167 , edit. altera , Oxonii.

sion de plusieurs exemples cités par Longin , auxquels on conteste le droit de nous être donnés pour sublimes ; c'est une critique de détail qui trouvera plus convenablement sa place parmi les notes à la suite du texte.

J'ai considéré jusqu'ici cet auteur par rapport au système général qu'il a suivi : une autre partie non moins importante , plus brillante peut-être la critique de Longin, mérite encore une attention particulière. C'est par là que je vais terminer cette dissertation.

Parmi les anciens et les modernes qui ont écrit sur la littérature , on n'a peut-être pas assez distingué les critiques des rhéteurs. Il existe néanmoins entre eux des différences trop essentielles pour qu'on les confonde : l'art qui trace les règles, et celui qui juge de leur application, ne sauraient être absolument le même. Nous sommes aujourd'hui plus que jamais à portée de faire cette distinction ; ce sont deux genres à part, qui ont un objet différent, qui supposent un talent divers, et dans lesquels on ne peut pas réussir également à toutes les époques de la littérature.

La république des lettres, comme la société civile, avait longtemps existé avant qu'on eût écrit sa constitution. Ses lois, ouvrage de la raison, n'avaient pas eu besoin qu'une autre puissance soumit l'esprit humain à leur empire ; elles tiraient leur sanction et leur force de l'autorité souveraine qui régit les intelligences : Homère et

Sophocle les avaient connues, lorsque Aristote en rédigea le premier code ; Virgile les avait observées, lorsque Horace les fit connaître aux Romains ; Corneille et Racine les avaient suivies, lorsque Boileau les publia sur le Parnasse français. Constantes et invariables, comme la source dont elles émanent, on les retrouve partout, antérieures au législateur, et jamais elles n'ont été plus fidèlement obéies qu'avant leur promulgation. Il semble même qu'en la proclamant, les auteurs de la loi n'aient fait qu'attester leur propre impuissance : ils ont eu beau la puiser dans la nature, en révéler les mystères les plus secrets, et la présenter avec tout l'appareil du précepte : leurs leçons, trop souvent éludées par le faux bel esprit, obscurcies par le mauvais goût, quelquefois même systématiquement attaquées, auraient été perdues pour les âges suivants, si les interprètes naturels de la loi, ses défenseurs et ses organes, les critiques n'avaient reçu de leur talent la noble mission de l'expliquer, d'y ramener leur siècle, d'appeler même à leur tribunal les auteurs avec leurs ouvrages, et ce code à la main, de les juger souverainement.

Les rhéteurs ont tracé, il est vrai, le chemin qu'il faut suivre, et marqué les écueils qu'on doit éviter. Mais à combien d'auteurs ce secours est-il profitable ? Il est à-peu-près perdu pour la foule à qui la nature a refusé le talent : ils feront peut-être quelques fautes de moins ; mais les véritables

beautés, on ne les puise point dans Aristote , on ne les trouve qu'en soi. Il n'est donné qu'aux hommes supérieurs de bien comprendre les leçons de l'art , et d'y puiser des lumières plus étendues, le sentiment du beau , le développement de leurs forces ; tous les autres , et c'est le plus grand nombre , n'y voient que des règles gênantes , dont ils négligent la première et la plus essentielle, la connaissance d'eux-mêmes et la conviction de leur médiocrité. La critique seule , s'ils étaient sages , pourrait les instruire en les détrompant.

Les rhéteurs ne sont guère plus utiles à la plupart des hommes qui lisent , qui cultivent leur raison. Ceux-ci n'ont point assez approfondi, assez médité ces théories savantes pour en faire une juste application : ils n'ont point reçu ce sens délicat qui discerne le bon et le mauvais usage des préceptes : ils ont besoin qu'une autorité vienne à leur secours , qu'elle détermine leurs incertitudes , éclaire leurs doutes et dicte leurs admirations ou leurs censures ; incapables d'avoir un avis motivé, ils ne pensent qu'après elle.

L'opinion publique , elle-même , est soumise à cette autorité. Qu'un ouvrage nouveau s'annonce avec éclat ; et, sortant des routes battues, qu'il étonne par une manière neuve et hardie : qui l'appréciera à sa juste valeur ? qui fixera l'opinion d'abord incertaine , flottante, et quelquefois trompée ? qui vengera l'écrivain de ces injustices, et lui assignera son rang ? La critique seule,

qui tôt ou tard réforme les arrêts de l'opinion ; la critique , qui vengea Milton d'un injurieux oubli , et consola Racine effrayé des aveugles dédains du parterre.

Toutes les rhétoriques ensemble n'ont pas empêché que l'ascendant d'un écrivain n'ait égaré son siècle : celui d'un grand critique a suffi pour ramener le sien.

Laissons ces vieilles hérésies de la littérature grecque et de la romaine : une secte d'Isocrate énervant toute la vigueur de l'éloquence ; celle d'Hypéride , celle de Démétrius de Phalère , substituant le bel esprit à la force et à la véhémence oratoires ; un Sénèque instruisant la jeunesse de Rome à dédaigner l'éloquence de Cicéron ; une école d'Alexandrie avec ses grammairiens , tristes commentateurs des épithètes et des syllabes , avec ses sophistes occupés de plaire aux peuples oisifs par un vain bruit de paroles flatteuses , avec ses poètes sans feu , sans inspiration , dont la muse s'appesantit sur des sujets scientifiques , ou va se perdre dans des genres faux : ne parlons point d'une époque bien plus récente , où l'on vit sous d'autres noms s'élever parmi nous des sophistes plus habiles , mais aussi plus dangereux ; où la critique eut à combattre à la fois et le bel esprit de Fontenelle , et l'enflure de Thomas , et le jargon méthaphysique de Marivaux , et le tragique bourgeois de Lachaussée , et tant d'autres travers , tant de pitoyables erreurs alors décorées

du beau nom de philosophie : un autre objet arrête aujourd'hui les regards de la critique, et appelle tous ses efforts : il ne s'agit plus de défendre un dogme isolé, un grand homme calomnié, mais toute la littérature attaquée à la fois dans ses principes, dans ses monuments, dans ses grands hommes. L'anarchie, parée d'un nom magique, mais vague, indéfinissable comme elle, leur a déclaré cette guerre. Fille de la révolution morale et politique, elle l'a transportée toute entière dans la république des lettres : le respect des principes est à ses yeux le despotisme qu'il faut détrôner ; l'imitation et l'admiration de nos chefs-d'œuvre sont les préjugés qu'il faut détruire ; nos grands hommes sont la caste privilégiée qu'il faut proscrire. Sous ses drapeaux affluent de tous les points de l'Europe les nombreux auxiliaires du mauvais goût, les esprits faux, les têtes exaltées, les littérateurs à paradoxes, les demi-savants à préjugés, les poètes brûlant d'une chaleur factice. Quelle foule d'apologistes et d'admirateurs ! Où nous conduira cette étrange conjuration, si la critique n'élève enfin sa voix, si elle ne fait justice d'une rivale qui, tantôt usurpatrice, ose s'attribuer des avantages que nous possédons, et tantôt extravagante et folle, se plonge dans le chaos de la barbarie, en exhume les monstres, et les propose pour modèles à un siècle dégoûté ou plutôt rassasié de chefs-d'œuvre ?

On lit peu les rhéteurs, nous dit-on; tant pis. C'est cet affaiblissement des bonnes études, c'est cet oubli des spéculations profondes de l'art, qui nous a conduits à toutes les extravagances de la littérature romantique. Ils ne les dédaignaient pas, ces esprits supérieurs de notre grand siècle, qui, même au sein des devoirs les plus sévères, cultivaient les trésors de l'érudition; qui, nous offrant d'abord des modèles dans leurs propres écrits, et consacrant ensuite les jours du délasement à recueillir les leçons de leur expérience, les fruits de leurs méditations sur les théories de leur art, nous ont laissé, sous tant de formes différentes, les meilleurs commentaires des anciens rhéteurs, avec la preuve du cas qu'ils en ont fait et de l'importance qu'ils y attachaient. Je serais infini, si j'entreprenais seulement de les compter. Est-il d'ailleurs un homme passablement instruit, à qui ces faits soient absolument étrangers? Ai-je besoin de lui rappeler les préfaces de Corneille et de Racine, où brillent avec éclat, et le savoir profond, judicieux, modeste du premier, et le goût plus épuré, la critique non moins savante du second? Dois-je parler de Fénelon, qui, sous les formes élégantes et légères du dialogue et d'une simple lettre, a caché les savantes études du rhéteur? N'est-ce pas là ce qui occupait les loisirs des hommes instruits de son temps, des corporations, des académies, des cercles même et des entretiens

familiers? Quels travaux ont plus honoré les talents de Port-Royal? Quels délassements ont paru plus doux à Daguesseau dans sa terre de Frênes? Ne croyons-nous pas entendre Cicéron entouré de ses éloquents amis à Tusculum, lorsqu'on nous raconte les doctes entretiens de Lamoignon à Bâville? Certes, ce n'est pas à de pareils hommes qu'on aurait fait goûter les belles découvertes de nos romantiques; M^{me} de Staël serait venue trop tôt pour ce siècle-là. Le suivant a marché longtemps encore sur les mêmes traces: on n'avait pas encore appris à préférer les rêves sombres et froids du nord de l'Europe aux brillantes conceptions du midi. Voltaire et Buffon n'appelaient pas ces études pédantesques: le premier surtout en avait fait l'objet assidu de ses méditations; il a plus écrit lui seul sur la rhétorique que tous les grands rhéteurs ensemble.

Pourquoi donc sont-ils aujourd'hui si peu lus? Plusieurs causes y concourent; mais la principale me paraît être la multiplicité des livres plus agréables où leur doctrine se trouve développée. Chercher cette doctrine dans les sources, est une étude longue, pénible, souvent impossible à cause des langues savantes qu'il faut étudier à fond. On se flatte que les critiques doivent faire ce travail pour nous, et on le leur abandonne: car on sait que ce travail leur est indispensable. Lire les rhéteurs est leur première éducation; c'est là qu'ils se forment, l'arsenal où sont

déposées les armes que leur raison et leur goût doivent tourner un jour à la défense des saines doctrines. Que de motifs doivent assurer la préférence aux critiques, chez un peuple aussi avide de lecture que prompt à se détacher d'un livre ! Ils n'ont point la sécheresse dogmatique, l'austère concision, l'enchaînement des principes abstraits qu'on ne peut entendre ni suivre sans quelque effort d'esprit : plus agréables par les formes, ils le sont aussi par le fond : ils savent développer avec intérêt une règle de goût, amener avec un heureux à-propos un axiome littéraire, piquer l'attention par des rapprochements ingénieux, charmer le lecteur par une polémique enjouée, l'attacher par des récits, des anecdotes et des mots pleins de sel, et relever la monotonie doctrinale par un heureux choix d'exemples. La publication d'un livre nouveau, la réimpression d'un ancien, un démêlé littéraire, une question agitée parmi les gens de lettres, un poème, un discours, un opuscule, que sais-je ? un recueil de chansons, tout devient aujourd'hui, pour eux, le texte d'une discussion attachante, instructive : l'intérêt du moment, cet intérêt auquel aujourd'hui tout cède, donne encore à leurs essais une importance réelle et des lecteurs sans nombre.

Terminons enfin ce parallèle : achevons de marquer l'intervalle qui sépare les rhéteurs des critiques. Les premiers ont paru dans les beaux

jours de la littérature ; les autres n'ont brillé qu'aux époques de sa décadence. Ce fait historique peut aisément s'expliquer. Quoique les théories soient puisées dans la nature , elles ne pouvaient naître cependant que de l'expérience : nulle force humaine n'eût été capable de les deviner : Aristote , le génie le plus pénétrant et le plus inventif , n'aurait pu devancer Homère ; et , comme on l'a dit , une constitution *à priori* est impossible. Le véritable législateur est donc celui qui portant un œil observateur sur l'art caché dans les modèles , a démêlé d'un crayon sûr les procédés au moyen desquels les poètes et les orateurs s'étaient élevés , par la seule force du talent , et pour ainsi dire par l'instinct de leur génie , à la souveraine perfection. Il en a tiré ensuite ces règles positives , ce corps de lois sanctionné par la raison de tous les âges , et dont il n'est pas plus permis de s'écarter que de la nature et du bon sens. Mais les critiques avaient d'autres devoirs , qu'ils ont dû remplir plus tard. Juges de la littérature , c'est à eux de prononcer sur l'usage bon ou mauvais que les auteurs ont fait de ces lois. Le moment où les auteurs publient leurs ouvrages n'est pas celui où l'on peut le mieux les apprécier. Mille obstacles s'y opposent : la nouveauté , le conflit des opinions , l'empire des préjugés dominants , l'esprit particulier du siècle. Un bon critique est donc celui qui , recueillant les suffrages des temps antérieurs sur les écrits littéraires , sait les dégager des faux

jugemens que les passions ou les mauvaises écoles en avaient portés avant lui : placé à de grandes distances des contemporains , il s'appuie également et des leçons de l'art et de l'autorité toujours infaillible des siècles. Mais quelles sont les qualités qui lui sont propres ? Cette question me ramène naturellement au sujet dont je me suis peut-être trop longtems écarté : je me flatterais d'y satisfaire pleinement , si , revenant à notre auteur, je parviens à donner une juste idée de son talent pour la critique.

Nous l'avons déjà vu : le siècle de Longin ne conservait plus une étincelle du génie qui inspira celui de Périclès. Les progrès successifs de la corruption avaient amené cet oubli total des règles et des modèles, si voisin de la barbarie. Il n'y avait ni élévation dans les ames, ni vigueur dans les esprits. Par un mélange inexplicable, on alliait la bassesse des pensées avec l'enflure des expressions, la dureté du style avec les recherches du bel esprit, la déraison avec les formes philosophiques. Tous les genres de composition étant corrompus et faux, on ne voyait éclore que des orateurs sophistiques, des poètes insipides et durs, des historiens nus et secs, des philosophes extravagants et inintelligibles. Voilà tout ce qu'on savait admirer alors. Dans cette dégradation profonde, le mal paraissait sans remède ; mais un homme courageux, s'élevant au-dessus de son siècle, entreprit de venger la gloire littéraire de sa nation

ainsi outragée , et de ressusciter autant qu'il était en lui des sentiments déjà presque éteints dans tous les cœurs. Son *Traité du Sublime* fut évidemment conçu dans ce beau dessein. L'auteur, laissant à part tout le reste , et ne s'attachant qu'à ce qui produit les plus nobles émotions de l'ame, ne voulut envisager dans les grands écrivains que le Sublime, afin de relever, s'il était possible, les esprits tombés de si haut. En remontant d'un vol hardi jusqu'aux premières sources de la sublimité, il redressait leurs vues ; il leur montrait la véritable poésie dans Homère , Pindare , Sophocle et Euripide ; la véritable éloquence dans Démosthène ; la véritable philosophie dans Platon ; le vrai talent de l'histoire dans Hérodote, Xénophon et Thucydide. La Grèce , si longtemps fertile en esprits excellents, pouvait encore lui fournir bien d'autres exemples ; mais son sujet le rendit sévère sur le choix. N'est-ce pas là d'ailleurs tout le siècle de Périclès ? Qu'avait-il besoin d'ajouter à tant de richesses ? Retracer un tableau si magnifique aux yeux de la Grèce dégénérée, était certainement l'idée la plus heureuse, la leçon la plus éloquente, la seule capable de réveiller en elle quelque sentiment de sa première dignité. Plus la corruption est générale , et moins il faut faire de concessions au mauvais goût : il importe alors plus que jamais de proposer les modèles de la perfection et toute la sévérité des principes.

Ainsi le goût d'un grand critique est toujours

sévère. Mais le goût n'est pas le seul attribut essentiel du critique : ce qui le distingue et le place au premier rang , c'est son ame ; et voilà aussi par où Longin l'emporte sur tous ses rivaux. « Je ne connais point , a dit Blair, de critique ancien ou moderne qui ait un sentiment plus vif, plus sûr des beautés de la composition. » D'autres ont embrassé plus de matière , et donné plus de développement et d'étendue aux leçons de l'art ; mais où trouver ailleurs une application plus heureuse de la théorie à la pratique , plus d'habileté à faire sentir les beautés et les défauts, et surtout le talent si rare de s'élever avec ses modèles , de devenir avec eux aussi sublime qu'eux-mêmes , et par là de nous passionner pour les chefs-d'œuvre de l'art , en nous inspirant cette admiration sans laquelle on ne peut ni les apprécier ni les imiter ? où trouver ailleurs les grands principes de l'éloquence mieux établis , et ses dernières finesses plus habilement saisies ? où trouver surtout une manière plus propre à former le goût , à élever l'esprit, et à échauffer l'imagination ?

Qu'on veuille bien observer un moment cette manière avec quelque attention : on ne pourra s'empêcher d'en être vivement frappé. Longin pose d'abord les principes , il les présente avec brièveté , avec force , avec autorité ; il les appuie d'exemples ordinairement fort courts ; il y démêle avec une étonnante pénétration tout ce qu'ils ont de plus remarquable , et son jugement porte tou-

jours, et sûrement, sur ce qui mérite en effet d'être relevé; il y oppose assez souvent quelque exemple vicieux du même genre, et par le contraste il fait mieux ressortir le mérite du premier; enfin son admiration pour ce qui est vraiment beau l'élève au-dessus du style ordinaire de la critique, et le rend quelquefois aussi sublime qu'Homère, aussi véhément que Démosthène, aussi passionné qu'Euripide et Sapho. C'est moins le commentaire d'un rhéteur que l'ouvrage d'un orateur éloquent: cela paraît partout et en toute manière: s'il parle du Sublime, il est lui-même très sublime; s'il donne son jugement, c'est avec le ton d'une conviction intime: il persuade plus qu'il ne disserte: critique, préceptes; digressions, parallèles, il prend toujours la couleur du sujet qu'il traite: s'il parle des figures, son style est très figuré; il a le désordre de l'hyperbate, la vivacité de l'interrogation, la hardiesse de la métaphore. On lui a reproché relativement aux figures quelques détails minutieux; mais Longin écrivait pour un siècle où les vétilles grammaticales occupaient sérieusement les beaux esprits, où l'on a composé la plupart de ces scolies qui descendent aux petits détails et s'élèvent rarement aux vraies beautés des originaux. Il y a plus: ces endroits mêmes sur lesquels il paraît trop insister, sont toujours importants sous quelque rapport; il y découvre l'art des grands maîtres, et l'emploi juste et mesuré qu'ils ont fait des plus petits moyens. C'est donc

avec raison que Geoffroi a dit que Longin n'était pas minutieux (1). Je pourrais ajouter que ce défaut, si c'en est un pour nous, était pardonnable aux anciens, chez qui l'éloquence était d'un si grand usage que rien ne devait leur paraître indifférent de tout ce qui contribue à la perfectionner. On retrouvera ces petites choses dans Cicéron et dans Quintilien : plus elles sont petites, et plus on a lieu de convenir qu'il fallait un tact bien exercé, un œil pénétrant, pour démêler jusqu'aux dernières finesses de l'art dans des exemples en apparence si simples. Notre siècle ne peut pas bien juger de ce mérite. Accoutumés au luxe de nos écrivains, qui prodiguent les richesses de la langue jusque dans les gazettes, nous ne sommes guère plus en état de goûter cette antique simplicité si essentielle au Sublime, suivant la judicieuse remarque de Blair.

On a dit encore que Longin reproduit souvent les leçons qu'avaient déjà développées Cicéron et Quintilien. Mais il n'est pas raisonnable d'en conclure qu'il les ait copiés. Les Grecs, bien plus riches que les Romains, comptaient une infinité de bons livres sur la rhétorique, où puisèrent abondamment les rhéteurs latins. Quintilien en particulier les cite fréquemment, les traduit, les explique et les compare. Il est donc plus naturel

(1) V. *Annal. littér.* de Dussault, t. 4, p. 30.

de penser que cette conformité entre ces trois auteurs vient de ce que, élevés à la même école et nourris des mêmes lectures, ils ont également enseigné les mêmes doctrines, sans avoir eu besoin de se copier les uns les autres.

Toutefois, en défendant Longin contre toute injuste agression, je n'imiterai pas ces traducteurs habituellement prosternés devant leur modèle sans oser lever les yeux jusqu'aux défauts qu'on peut y reprendre. J'userai de ce droit avec d'autant plus de liberté que les reproches les mieux fondés qu'on puisse lui faire prouvent seulement que, de son temps, la critique n'avait pas encore ces règles positives aujourd'hui si connues que le plus médiocre compilateur ne les ignore pas. Peut-on penser autre chose, en effet, de l'usage perpétuel où est Longin (1) d'altérer les textes qu'il cite, de les rapporter de mémoire, de les accommoder à l'objet qu'il se propose, de prêter à un auteur des fautes qu'il n'est pas sûr qu'il ait

(1) On pourrait faire le même reproche à Quintilien. Il ne cite pas exactement des passages qu'il prend dans les auteurs de sa nation. Est-ce qu'il les rapportait aussi de mémoire ? La diversité des manuscrits et des copies ne serait-elle pas une des causes de cette infidélité ? Est-il, enfin, possible de juger aujourd'hui de ce défaut de critique assez commun chez les anciens ? Qui peut dire combien les manuscrits ont dû souffrir d'altérations dans une si longue suite de siècles et à travers tant de révolutions ?

faites , de fonder ainsi ses éloges et ses censures sur des passages inexacts? Voilà ce que je crois être les véritables défauts de sa critique, beaucoup plus que cette manière subtile et pointilleuse qu'on y remarque en deux ou trois endroits. De plus , on peut le soupçonner au moins , car l'imperfection des manuscrits ne permet pas d'aller plus loin , de n'avoir pas toujours cette clarté qui est de rigueur pour celui qui enseigne. Quelques-unes de ses définitions sont presque inintelligibles : telle est celle de l'amplification, et d'autres passages sur lesquels vous ne trouverez pas deux interprètes d'accord.

A ces imperfections légères opposons celles qu'il a su éviter. L'écueil le plus ordinaire des ouvrages de ce genre est la longueur et la diffusion. Nos meilleurs aristarques ne sont pas exempts de ces reproches : quelque agréables que soient leurs dissertations, on y trouve plus de développements que d'idées et de substance. Le *Traité du Sublime*, au contraire, est fort court , mais plein de vues profondes , écrit avec une précision énergique , et plus fait pour être médité que lu. Un moderne traitant le même sujet aurait infailliblement multiplié les volumes : celui-ci , malgré sa petitesse , satisfait pleinement un lecteur instruit et réfléchi , parce qu'il lui donne plus à penser qu'à lire. Nul n'a fait mieux connaître le siècle de Périclès et l'esprit de sa littérature : on ne peut même l'apprécier à sa juste va-

leur, sans avoir fait une étude particulière de cette grande époque; et plus on est versé dans cette connaissance, plus on a d'estime et d'admiration pour Longin.

Les érudits l'ont souvent comparé avec Denys d'Halicarnasse et avec Photius. Mais il ne leur ressemble sous aucun rapport. Photius excellait par le talent des extraits et de l'analyse : c'est la tâche du savant et de l'érudit : Longin était à la fois homme de goût et de génie. Quant à Denys d'Halicarnasse, qui songerait à établir quelque relation entre sa méthode timide, sèche, inanimée, et la brillante verve de Longin? Les seuls émules avec lesquels il soit digne de rivaliser seraient Platon et Cicéron. Comme eux, il a fait d'abord ce qu'il enseigne aux autres; et pour former des hommes éloquents, il ne s'est pas borné à leur prescrire les leçons, il leur donne encore l'exemple de l'éloquence. Il l'emporte même à cet égard sur Quintilien, rhéteur et critique éminemment judicieux et sage, mais qui n'a pas autant de chaleur, d'élévation et de force.

Fénelon (1) observait, à ce propos, que Longin est inférieur aux anciens philosophes, en ce qu'il s'applique plus à l'admirable qu'à l'utile : j'ai entendu quelquefois abuser de cette remarque, quelque soin que Fénelon ait pris d'avertir que ce

(1) Dialogue 1^{er} sur l'Éloquence de la chaire.

défaut est excusable dans un traité particulier où il s'agit, non de ce qui instruit les hommes, mais de ce qui les frappe et qui les saisit. Je ne saurais mieux répondre à ce reproche qu'en empruntant à un écrivain de nos jours un passage très-remarquable par la noblesse et la solidité des pensées, et qui, quoique d'abord écrit dans une autre vue, trouve encore ici une juste application. L'auteur venait de parler de la ville de Bologne, en Italie, et de la magnificence de ses édifices; voici maintenant ce qu'il ajoute (1) : « On trouve là le luxe sévère et même un peu sauvage du commencement du XVI^e siècle : rien n'amuse, mais tout occupe; rien n'est fait pour les besoins ordinaires de la vie; tout est combiné pour être imposant et digne; l'utile est toujours sacrifié au beau, ou, pour parler d'une manière plus équitable, on reconnaît qu'à certaines époques du monde le beau était la chose la plus utile. Car enfin, de quel droit substituons-nous nos préjugés à ceux des hommes qui nous ont précédés, et prétendons-nous mieux faire qu'eux? Nous trouvons qu'ils ont entassé inutilement monument sur monument, sans penser à se ménager une chambre à coucher ou une salle de billard; mais que diraient-ils, eux, ces hommes de fer dont l'âme et

(1) V. le *Journal des Débats*, 5 octobre 1823, 41^{me} Lettre à un Parisien, sur l'Italie.

le corps étaient trempés si fortement, qui sacrifiaient le bien-être du moment pour vivre dans l'avenir, que diraient-ils de nos habitations si délicatement ornées dans l'intérieur, et dont les parois tremblantes se disloquent au premier rayon du soleil ou se délaient sous l'effort d'une pluie d'orage? Croit-on qu'ils ne nous rendraient pas à bon droit ce souris moqueur dont nous accueillons leurs palais fortifiés, leurs églises gigantesques et leurs portiques sans fin? Qu'a donc de si plaisant une race d'hommes qui a chargé le sol où elle a vécu de monuments durables dont la disposition fortement caractérisée fait retrouver à l'observateur tout le détail de ses mœurs, de ses défauts et de ses vertus? Pourquoi blâme-t-on avec ironie ces masses de pierre qui vous font traverser une partie de l'Europe pour venir les considérer? Non, mon ami, ce sourire est celui de la vanité blessée; et si l'on revient toujours pour revoir les ruines de la Grèce et de l'Italie, c'est que le beau a un ascendant irrésistible sur le cœur de l'homme; c'est que le Français, l'Anglais, blasés sur les douceurs de la vie, ennuyés du retour périodique du *confortable*, sentent le besoin de faire usage d'une faculté plus grande, plus noble que de boire, de manger et de dormir à l'aise; c'est que le *beau* est nécessaire à l'âme comme le sommeil et la nourriture le sont au corps, et que le sentiment n'en est vraiment réveillé chez nous que par les objets qui éloignent

de notre esprit l'idée de l'indispensable, du nécessaire et de l'utile. »

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur le style de Longin, et je termine cette dissertation déjà peut-être trop étendue. Noble, périodique, animée, riche de métaphores, de comparaisons et de similitudes, sa diction est si hardie, si nerveuse, si serrée malgré la longueur de sa phrase, qu'il est impossible d'en conserver le caractère dans une autre langue que la sienne. Les hellénistes ont cru y voir plus d'une fois des expressions et des tours habilement empruntés à Platon et à Démosthène, avec des mots plus modernes et des métaphores trop accumulées, à la manière de Plutarque. Quoi qu'il en soit, son style décele un homme de génie chez un peuple dont la langue est dégénérée. Mais comment ce peuple dégénéré a-t-il produit un goût si pur? Comment un écrivain si noble s'est-il formé parmi des écrivains barbares? Comment du sein des doctrines les plus abjectes a-t-il pu s'élever un enseignement si sublime? Pour satisfaire à ces questions, je ne chercherai point à m'appuyer de semblables phénomènes que l'histoire nous présente de temps en temps : je ne reviendrai point sur les preuves positives que j'ai déjà données dans l'article précédent : l'auteur même me fournit la plus satisfaisante, la plus honorable de toutes, son caractère et ses mœurs. Lorsque, vers la fin de son livre, il déplore la perte de la grande éloquence, parmi les causes qu'il

assigne, il n'en a point trouvé de plus influente que la dégradation morale des esprits. Voilà précisément le genre de corruption dont il sut toujours se préserver avec tant de soin. Faut-il s'étonner, après cela, que son *Traité* le montre tel que l'a peint l'histoire de sa vie, supérieur à son siècle par son talent aussi bien que par ses mœurs ? Il respire d'un bout à l'autre ces sentiments élevés au-dessus de tous les préjugés, de toutes les faiblesses de l'humanité : c'est un esprit religieux, un austère partisan de la vertu, contempteur des voluptés et de la richesse et des voies communes de l'ambition ; un citoyen digne des beaux jours d'Athènes ; un sage plein de mépris pour les petits artifices du sophiste et du déclamateur : vous croyez entendre Socrate s'expliquant par la bouche de Platon. Il est impossible qu'il n'ait pas été, dans le cours de sa vie, ce qu'il est dans toute la suite de son livre ; une ame basse et livrée aux passions vulgaires ne pouvait pas concevoir un sujet si noble, ni le traiter si noblement. Les beautés morales, dit Blair, ont une influence plus ou moins directe sur les beautés littéraires ; et pour sentir les œuvres du génie, il faut avoir un cœur vertueux. Si cette disposition est indispensable à l'orateur pour produire les grands effets de l'éloquence, elle doit l'être aussi pour exciter dans le critique le sentiment de l'admiration : belle pensée à laquelle Voltaire a prêté les charmes d'une poésie facile et brillante.

Le Sublime en tout genre est le don le plus rare :
C'est là le vrai Phénix ; et sagement avare,
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière :
Les mortels ont à peine une faible lumière ,
Quelques vertus sans force et des talents bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire ,
A franchir des beaux-arts la limite ordinaire ,
La nature est alors prodigue en ses présents ;
Elle égale dans eux le mérite aux talents.
Le souffle du génie et ses fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames :
Il faut qu'on en soit digne ; et le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime (1).

ARTICLE QUATRIÈME.

LA TRADUCTION DU TRAITÉ DU SUBLIME.

L'art de traduire a fait parmi nous un progrès qui nous assure, dans cette partie, une incontestable supériorité sur le siècle de Louis XIV. Est-ce un avantage ? Il est bien permis d'en douter. J'y vois une des principales causes de cet affaiblisse-

(1) Voltaire, Epître à M^{lle} Clairon.

ment qu'on remarque aujourd'hui dans l'étude des langues savantes. Le plaisir de lire sans effort les anciens dans d'élégantes versions, fait qu'on néglige les originaux, et l'on se flatte après cela de les connaître : on les juge, on prononce sur leur mérite, à-peu-près comme ce peintre qui se vantait d'avoir bien étudié Raphaël, pour en avoir vu des copies dans nos Musées. Combien de littérateurs nous ont laissé de fort beaux portraits des grands écrivains de la Grèce, qu'ils n'étaient pas capables de lire dans le grec ! Tandis que le vulgaire admire leurs belles phrases, les hellénistes sourient en remarquant leurs fausses idées et leurs méprises. Dans l'instruction publique, le mal est plus grand encore. Depuis qu'on abrège ainsi la peine de l'écolier et le travail du maître, l'un avance sans progrès, et l'autre enseigne sans science. Virgile et Horace ne sont plus des auteurs dont l'intelligence décide de la capacité de l'élève et du professeur : tant nos malheureux secours aident la paresse et favorisent la présomption.

A l'égard des auteurs grecs, il n'en est pas tout-à-fait ainsi ; leur langue, malgré les plus louables efforts de l'Université, ne nous est pas, à beaucoup près, aussi familière que celle des Latins. A peine trouverez-vous quelques hellénistes capables de lire les originaux sans aucun secours. En général, on ne les lit qu'à l'aide de traductions latines qui accompagnent presque toujours le texte : aussi l'art de la traduction

est-il beaucoup moins avancé pour cette langue. Il n'existe peut-être pas deux traducteurs qui réunissent l'élégance du style à cette exactitude sévère qui distingue plusieurs traductions des auteurs latins. Les meilleurs, si l'on excepte un très petit nombre, étaient des savants et des érudits, qui ont compris le grec, comme l'abbé Auger, mais qui ne l'ont point senti. Il serait souvent impossible à ceux qui ont besoin de secours, de lire le texte à l'aide des versions françaises, tant elles se donnent de liberté.

Il y aurait donc une exception à faire en leur faveur, dans l'intérêt de l'art. Qui doute, en effet, qu'il ne fût très utile qu'on s'occupât de nous en donner de meilleures ? Mais si ce travail doit être encouragé, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages que les plus habiles même ne peuvent comprendre sans beaucoup d'étude et de pénibles recherches. Tels sont, en particulier, les rhéteurs de l'antiquité, tel est le *Traité du Sublime*. On ne me soupçonnera pas d'exagérer ici la difficulté de la traduction, à dessein d'augmenter le mérite de l'interprète. On sait assez quelles peines il faut se donner pour entendre les rhéteurs, et surtout les grecs. La distance des temps toute seule eût suffi pour répandre de grandes ténèbres sur le langage didactique des anciens. Leur manière subtile et leur extrême concision approchent de l'obscurité : quantité de mots propres à leur art n'ont pas été suffisamment expliqués dans nos lexi-

ques : les objets même dont ils s'occupent ne nous sont pas assez connus, comme, par exemple, ce qui regarde le chant, le rythme, l'harmonie, la versification des tragiques, etc.

Outre ces difficultés, communes à tous les rhéteurs, il en est d'autres particulières à Longin. Son livre, quoique fort court, ne nous est point parvenu tout entier. Boivin, qui avait bien examiné le manuscrit de Paris, assure « qu'il y a six grandes lacunes ; qu'entre ces six lacunes, les moindres sont de quatre pages, dont le vide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. » Nous aurons lieu de remarquer plus d'une fois les embarras qu'elles causent, soit pour le sens, soit pour l'analyse.

A ces difficultés, se joignent encore celles qui naissent d'un texte souvent incorrect et fautif, malgré les efforts d'un grand nombre d'éditeurs habiles, qui se sont donné des soins infinis pour le rétablir. C'est là ce qui ouvre un champ vaste aux conjectures, à la diversité des leçons, en un mot, à la hardiesse, ou, si l'on veut, à la pénétration des commentateurs.

Mais une source de difficultés toujours renaissantes, c'est le style même de cet écrivain. Je l'ai déjà dit : avec une diction noble, métaphorique, pleine d'images et de similitudes, Longin est si hardi, si énergique et si serré, malgré la longueur de sa phrase, qu'on n'en peut conserver

fidèlement le caractère sans courir le risque de parler grec en français.

Tel est l'auteur dont j'ai entrepris une version nouvelle. La seule qui ait paru jusqu'à ce jour, et que tout le monde connaît, a tout le mérite d'un premier essai, celui d'avoir frayé la route et fait connaître à notre nation un des plus précieux monuments de la littérature ancienne. Je ne croirai pas manquer au respect que je dois à un aussi grand homme que Boileau, en soumettant sa traduction à un examen impartial. Citons d'abord le jugement qu'en a porté Laharpe dans son *Cours de littérature*, t. 2, *Analyse de Longin*.

« La traduction du Sublime par Boileau n'est »
» pas digne de cet illustre auteur. Elle manque »
» d'exactitude, de précision et d'élégance, et je »
» n'ai pu en faire que peu d'usage. Ce n'est pas »
» qu'il ne sût bien le grec; mais s'étant mépris »
» sur le but principal de l'ouvrage, il est obligé »
» souvent de faire violence au texte de l'auteur »
» pour le ramener à son sens. On sait d'ailleurs »
» que sa prose est fort au-dessous de ses vers. »
» Elle est lâche, négligée, incorrecte; quoique, »
» dans plusieurs préfaces et dans les réflexions »
» qui suivent sa traduction, il y ait encore des »
» endroits où l'on retrouve le sel de la satire, et »
» ce sens droit qui le caractérisait partout. »

Pour rendre plus de justice à Boileau, je déclare que sa prose ne m'a pas été inutile: malgré ses défauts, elle ne saurait l'être, même à

ceux qui feront mieux que lui. Quant aux vers qu'il a traduits, on les conservera toujours. Qui oserait refaire les vers de Boileau? Ce n'est pas pour s'être mépris sur le but principal de l'ouvrage, qu'il fait souvent violence au texte de l'auteur. Ses contre-sens, comme on le verra bientôt, n'ont pour la plupart aucun rapport à ce but principal. Ils tiennent à d'autres causes qui peuvent quelquefois lui servir d'excuse, comme par exemple, à l'imperfection du texte grec à l'époque où il écrivait. Il est bien plus facile aujourd'hui d'en saisir le sens, l'ordre et l'ensemble, d'expliquer la plupart des passages obscurs, et de se tirer de beaucoup d'endroits épineux. Ainsi, le jugement de Laharpe me paraît trop sévère, injuste même sur plusieurs points. D'Alembert, plus indulgent, dit, dans ses Éloges des académiciens, que la traduction de Boileau est écrite avec correction et pureté, mais qu'on y désirerait plus de grâce et d'élégance. On voit que le panégyriste, étranger à la langue grecque, ne s'est pas mis en peine de la fidélité du traducteur.

Cependant, considéré sous ce rapport, on peut bien dire avec Laharpe que l'ouvrage n'est pas digne de cet illustre auteur. On convient généralement que la première moitié est bien supérieure à la seconde; et toutefois cette première moitié est si défectueuse, que, s'il fallait relever tout ce qu'il y a de répréhensible, on n'en finirait point. Tantôt ses fautes tiennent à l'imperfection du

texte, tantôt il se noie dans un commentaire inutile, ou, ce qui est bien pis, sa paraphrase est contraire à la pensée de Longin. Il l'altère, il la dénature dans des endroits où il serait essentiel de la rendre avec une fidélité scrupuleuse. Quelques exemples que je prends dans les premiers chapitres de son livre me dispenseront, je l'espère, de pousser plus loin cette critique de détail.

Chapitre 1^{er}. — « Lorsque nous lûmes ensemble le petit traité que Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que la bassesse de son style répondait assez mal à la dignité de son sujet. »

Longin ne parle ni de *la bassesse du style* de Cécilius, ni de *la dignité de son sujet*. Il dit seulement que *l'ouvrage de Cécilius est au-dessous de son sujet*.

« Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme instruit de toutes les belles connaissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matière, pour montrer que le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence et la souveraine perfection du discours. »

Longin ne pouvait mieux caractériser le Sublime que par ces deux mots : *ἀκρότης και ἕξοχή τις λόγων*, *ce qu'il y a de haut et de transcendant dans le discours*. Boileau, en les traduisant, *la souveraine perfection du discours*, a dénaturé cette notion si

juste et si précise du Sublime, qui tient ici lieu d'une définition. Car, la perfection peut convenir également à tous les genres. On peut dire, par exemple, que Lafontaine, dans le style simple, et Fénelon dans le tempéré, ont atteint la souveraine perfection du discours. Il ne s'agit donc pas ici de la perfection ; mais de la hauteur et de la grandeur du genre : ce que Longin exprime par ces mots, qui le caractérisent et le séparent de tout autre.

« Le Sublime produit en nous une certaine admiration, mêlée d'étonnement et de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seulement ou de persuader. »

Tout autre chose est une expression qui ne convient ni à la lettre ni à l'intention de l'auteur. Car il ne parle pas ici de la différence qu'il y a entre le Sublime et les autres genres, mais de sa supériorité sur tous les autres. *Il a une toute autre force*, πάντη... κρατεῖ, etc., *omnino vincit, præstat.*

« (Le Sublime) donne au discours une certaine vigueur noble. » Boileau ne fait pas sentir les figures que Longin emploie ici avec tant d'énergie, en comparant le Sublime à un cavalier puissant qui maîtrise le cheval qu'il monte. παντός ἐπάνω τοῦ ἀκρωμένου καθίσταται (ὑψος).

« La finesse de l'invention. » Le grec exprime une autre idée que celle de la finesse. Il veut dire l'art qu'on acquiert par l'expérience, par rapport à l'invention, *solertia.*

« Mais ce que je dis ici serait fort inutile pour
 » vous, qui savez ces choses par expérience, et qui
 » m'en feriez au besoin à moi-même des leçons. »
 Mot par mot le grec signifie : *ces choses et d'autres semblables, mon cher Térentien, vous pourriez les exposer vous-même d'après votre expérience.*

Chapitre 2^{me}. — « Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des ouvrages que la nature doit produire toute seule. » Cette phrase n'est point dans le grec.

« J'avoue que, dans toutes nos productions, il faut toujours la supposer (la nature) comme la base, le principe et le premier fondement. Mais aussi, il est certain que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, et à le dire en son lieu ; et que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime. »

Longin ne parle pas ici des productions littéraires en général ; il s'occupe de son sujet uniquement : il dit qu'il y a un art pour le Sublime. C'est là son objet ; car on ne lui conteste pas la nécessité de l'art en général, mais on prétend qu'il n'y en a point pour le Sublime, que l'art serait nuisible au Sublime. C'est là l'objection, et c'est aussi à cela qu'il doit répondre et qu'il répond en effet. Au reste, quand Boileau ajoute que la méthode peut nous acquérir la parfaite

habitude du Sublime, il n'a pas trouvé dans le grec un mot de tout cela. Il est juste cependant de remarquer que, par ce mot d'*habitude* dont il se sert, on ne doit pas entendre qu'il y ait, selon lui, une méthode pour acquérir l'usage habituel du Sublime : ce qui serait une absurdité qu'on ne peut pas prêter à un homme tel que Boileau ; mais cette sorte d'aptitude que donnent l'art et les règles, quand on les a bien étudiés.

« Comme les vaisseaux sont en danger de périr,
» lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté. »

La comparaison des vaisseaux n'existe point dans les meilleures éditions, comme on peut le voir dans les notes. Les expressions de l'auteur offrent seulement une allusion ingénieuse qui a pu donner à Boileau et à d'autres traducteurs l'idée des vaisseaux.

« Le plus grand bien qui puisse nous arriver
» dans la vie, c'est d'être heureux. »

Par ce mot *heureux*, il faut entendre sans doute ce genre de bonheur qui consiste à réussir dans nos entreprises. On sait qu'il y a des gens plus heureux que d'autres, en ce sens. Ce serait une niaiserie, à l'entendre autrement.

« La nature est ce qu'il y a de plus néces-
» saire pour arriver au grand : cependant, si l'art
» ne prend soin de la conduire, c'est une aveu-
» gle qui ne sait où elle va.... »

Tout ce passage est ajouté au texte. Boileau n'a pas traduit la suite jusqu'à la fin du chapi-

tre. Ce n'est point sa faute, on ne la trouve que dans les éditions postérieures à Boileau, comme on le verra dans les notes.

« Que si c'est un défaut insupportable dans » la tragédie..... que de s'enfler mal à propos, » à plus forte raison doit-il être condamné dans » le discours ordinaire. »

Il y a dans le grec *λόγοις ἀληθινοῖς*, *argumentis veris*, ce qui ne borne pas le sens au discours ordinaire, mais s'étend aussi à tous les ouvrages dans lesquels on n'emploie pas la fiction. Remarquez, en effet, qu'à l'appui de ce précepte, Longin cite incontinent des exemples pris dans les historiens auxquels il reproche ce défaut.

« Il n'y a rien de si bas, de si petit, de si » opposé à la noblesse du discours (que l'af- » fection). »

Longin ne se borne pas, comme Boileau, à qualifier ce défaut; mais il remonte à sa source, qui est dans l'esprit. Il dit que ce vice est bas; que c'est la marque d'un petit esprit, tout-à-fait incapable de penser noblement.

« C'est le vice (l'affectation) où tombent ceux » qui veulent toujours dire quelque chose d'ex- » traordinaire et de brillant,... parce qu'à la fin, » pour s'attacher trop au style figuré, ils tom- » bent dans une sorte d'affectation. »

Ces derniers mots ne rendent pas bien la pensée de Longin. Il dit que l'on tombe dans l'affectation, en s'attachant aux petits ornements

du discours avec un soin minutieux ; Boileau avait lu, τροπικόν, le style figuré, au lieu de ῥωπικόν, qui signifie dans cet endroit le soin des petites choses, les ornements minutieux du style.

Chap. 3^{me}. — « Timée.... sait beaucoup, et dit » même les choses d'assez bon sens...., si curieux » au reste d'étaler de nouvelles pensées, que » cela le fait tomber assez souvent dans la der- » nière puérité. »

Un auteur qui tombe assez souvent dans la dernière puérité, ne saurait dire les choses d'assez bon sens. Aussi Longin ne dit-il point cela. Il dit que Timée a beaucoup d'esprit ; mais qu'il tombe souvent dans une affectation puérole. Comme Boileau appelle ce vice, *puérité*, il a voulu dire que Timée tombe assez souvent dans ce défaut. Au reste, le mot grec ἐπινοητικός, qu'il traduit : *dit les choses d'assez bon sens*, signifie, *a beaucoup de pensées*.

Chap 5^{me}. — « Quand un homme de bon sens » et habile en ces matières nous récitera quel- » que ouvrage...., si, après l'avoir ouï plusieurs » fois, nous ne sentons pas qu'il nous élève » l'ame...., il n'y a point là de grand, puisque » enfin ce n'est qu'un son de paroles, qui frappe » simplement l'oreille, et dont il ne demeure » rien dans l'esprit. »

Il ne s'agit pas ici de l'ouvrage d'un homme de bon sens et habile dans ces matières, mais d'un ouvrage soumis à un homme habile dans

ces matières. On ne voit pas pourquoi Longin aurait appelé cet homme dont l'ouvrage n'est pas bon, un homme de bon sens et habile en ces sortes de matières. Au reste, Boileau, dans son édition de 1683, avait suivi le sens que je défends ici; on y lit: *quand un homme de bon sens..... entendra réciter un ouvrage, etc.* J'ignore pourquoi il préféra cette nouvelle version.

« Une chose est vraiment sublime, quand vous » voyez qu'elle plaît universellement et dans toutes ses parties. » Le texte porte: *dans tous les temps et à tous les hommes.*

Chap. 7^{me}. — « Cette élévation d'esprit est une » image de la grandeur d'ame. » L'expression de Longin est bien autrement juste, belle, heureuse. *Ce genre de sublime est le son que rend une grande ame.* Il s'agit ici du Sublime qui naît des grands sentiments, qui produisent les traits sublimes.

« Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui fit offrir la moitié de » l'Asie, avec sa fille en mariage, etc. »

Boileau ajoute au texte de Longin cette anecdote si connue, ainsi que la réponse d'Alexandre à Parménion. Il n'a point averti, dans ses notes, qu'il la devait à Gabriel de Petra, qui le premier l'a introduite dans le texte de Longin.

« Et c'est en cette partie qu'a principalement » excellé Homère, dont les pensées sont toutes » sublimes. » Autre addition au texte.

« A propos de la Déesse des Ténèbres. » Il s'agit de la tristesse, appelée en grec *Aclys*, et non pas de la Déesse des Ténèbres. La version de Boileau a trompé Laharpe, qui traduit de même ce mot grec, dans son analyse de Longin.

« Ajoutez que les accidents qui arrivent dans » l'Iliade, sont déplorés souvent par les héros » de l'Odyssée comme des malheurs connus et » arrivés il y a déjà longtemps. »

Longin veut prouver dans cet endroit que l'Odyssée est postérieure à l'Iliade. La preuve qu'il en donne, entr'autres, c'est que les accidents qui arrivent dans l'Iliade sont déplorés par les héros de l'Odyssée comme des malheurs qu'Homère a fait connaître ailleurs, et non pas, ainsi que Boileau traduit, comme *des malheurs connus et arrivés depuis longtemps*. Outre que ce n'est pas le sens, cette preuve ne serait pas bonne, puisque, de l'ancienneté des faits, on ne pourrait pas conclure que l'Odyssée ait été composée après l'Iliade. Car les faits dont il s'agit dans les deux poèmes étant fort antérieurs à Homère, il ne serait pas impossible qu'il eût traité le sujet de l'Odyssée avant celui de l'Iliade. Tout ce morceau est moins une traduction qu'une imitation extrêmement libre, où l'on ne reconnaît pas le raisonnement de Longin.

Je ne pousserai pas plus loin cette critique : ceux qui peuvent lire l'original n'en ont pas besoin, et les autres, qui sont bien plus nombreux, ne

m'entendraient pas. On s'explique maintenant pourquoi la plupart des gens de lettres qui ne connaissent Longin que par cette traduction estiment fort peu son livre, et ne peuvent comprendre qu'il ait été si admiré jusqu'à nos jours. Ce qui doit surprendre bien davantage, c'est que parmi nos meilleurs critiques qui l'ont cité dans leurs écrits, on en compte à peine un ou deux qui l'aient bien lu dans sa langue. Rollin, Marmontel et bien d'autres, ne paraissent l'avoir connu que par la traduction de Boileau : ils ne le citent que dans cette version, dont ils élaguent avec goût quelques mots inutiles ou sans grâce. Il est douteux que Laharpe, qui a fait l'analyse de ce traité, l'ait bien étudié dans l'original : mais du moins il avait senti qu'un ouvrage de ce mérite devait nous faire désirer une meilleure traduction : Amar exprime le même vœu dans son édition des œuvres de Boileau. Les papiers publics en avaient annoncé une nouvelle, il y a déjà plusieurs années. J'ignore si elle existe : l'état actuel de la littérature a peut-être refroidi le zèle de l'auteur et les spéculations du libraire. Quant à la mienne, il y a plus de vingt ans qu'elle repose dans mon portefeuille ; et si je consens enfin à la rendre publique, ce n'est qu'avec une extrême défiance et pour céder aux pressantes sollicitations d'une amitié dont j'aurais dû me défier peut-être, plus que de moi-même.

Quand on traduit un auteur ancien, on a ordi-

nairement un texte sur lequel tout le monde s'accorde. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de Longin. Nous comptons, comme on le verra dans l'article suivant, plus de vingt éditions estimées, où le texte offre à chaque instant des variantes, des omissions, des additions, des leçons incertaines. Celle que j'ai suivie, et qui doit être placée en regard, passe pour la plus exacte et la plus parfaite. Comme il n'y a presque pas une phrase qui ne présente des difficultés qu'on a diversement expliquées, je prie le lecteur de ne prononcer sur le sens que j'ai adopté, qu'après avoir consulté les notes de Morus, de Toup, de Ruhnken, qu'on trouve rassemblées dans l'édition de Weiske.

On a fait à Longin, dans le dernier siècle, un procès effrayant par la longueur des pièces. On peut les voir, dans l'édition volumineuse de Weiske et dans l'édition de Boileau par St-Marc, sous le titre d'*Additions à la préface du Sublime*. Faute d'avoir saisi son plan, on lui a reproché de n'avoir point d'objet fixe. Il eût été également long et superflu de répondre à tant d'objections, qui ne sont pour l'ordinaire que des méprises; et j'ai cru que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de leur opposer Longin même. J'ai donc suivi une division si méthodique, qu'on peut du premier coup-d'œil apercevoir l'ordre et le dessein de son livre. Si, pour cette raison, j'ai été obligé de faire un nouveau partage des

chapitres, c'est une liberté que j'ai pu me donner, puisque, selon Boivin, « le partage des chapitres n'est point dans l'ancien manuscrit; les chiffres qui en font la distinction y ont été ajoutés d'une main récente. A l'égard des arguments ou sommaires, il n'y en a qu'un très petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les imprimés. Après cela, il ne faut pas s'étonner si les imprimés ne s'accordent pas entre eux en ce qui regarde la division et les arguments des chapitres. »

Quant aux notes qui suivent la traduction, quelque nombreuses qu'elles soient, on ne m'accusera pas, je l'espère, de les avoir multipliées sans nécessité. L'objet que je m'y suis proposé, est de fixer le sens de quelques passages importants que les interprètes n'avaient pas suffisamment éclaircis, de faire voir le dessein ou la pensée de l'auteur dans quelques endroits obscurs ou défectueux, et de recueillir en peu de mots les observations des meilleurs critiques sur tout ce qui peut rendre la lecture de Longin plus aisée et plus profitable aux gens de lettres. Puisque ce travail est en bonne partie une affaire de patience et n'exige que du choix dans les recherches, je ne me suis pas fait un scrupule de mettre mes devanciers à contribution, quand j'ai trouvé chez eux ce que j'aurais dû trouver moi-même, si j'étais venu le premier. Comme il est juste de rendre

à chacun ce qu'on en a reçu, il y a aussi une noble modestie et une sorte de gratitude à indiquer les sources où nous avons puisé. Ne serait-ce pas un artifice bien malheureux si, pouvant par un simple aveu nous faire honneur de nos emprunts, nous nous exposions par un silence maladroit à passer honteusement pour des plagiaires? *Obnoxii profectò animi, et infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quàm mutuum reddere, cùm præsertim sors fiat ex usurâ.* PLIN. natur. Liv. 1, *epist. nuncup. ad Vesp.*

ARTICLE CINQUIÈME.

NOTICE DES MANUSCRITS ET DES ÉDITIONS DE LONGIN.

Manuscrits.

Les manuscrits connus des éditeurs de Longin sont au nombre de neuf. Voici le jugement qu'ils en ont porté.

Le manuscrit de la bibliothèque royale à Paris, n° 5083-2036.

C'est le plus beau, le plus complet et le plus ancien de tous; il a plus de 700 ans. On trouvera, dans le Discours préliminaire et dans les notes, de nouveaux détails sur ce manuscrit précieux.

**Le manuscrit de la bibliothèque de St-Marc,
à Venise.**

Quelques éditeurs l'ont consulté : ce qui ne paraît pas facile aujourd'hui. Weiske n'a pu obtenir qu'on lui en donnât communication ; il croit qu'il est vermoulu.

**Le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne,
à Milan.**

Sans être aussi ancien que celui de Paris, il est d'une assez vieille date. Il s'accorde assez avec celui-ci, et renferme des leçons qui lui sont propres et ne sont pas à dédaigner.

**Les manuscrits de la bibliothèque du Vatican,
à Rome.**

Ils sont au nombre de trois. Le premier est bien supérieur aux deux autres ; mais ils ne sont tous trois, pour ainsi dire, que des fragments ; les deux derniers sont les plus fautifs et les plus défectueux.

**Le manuscrit de la bibliothèque de J. Moore,
au collège de Cambridge.**

Il contient quelques bonnes leçons qui ont été utiles aux éditeurs, lesquels pourraient y puiser encore, à ce qu'on assure.

Le manuscrit de la bibliothèque de Florence.

Il s'accorde assez avec les autres. Il présente les mêmes fautes que le second du Vatican.

Le manuscrit d'André Dudith.

Les éditeurs le citent sans l'avoir vu, sur la foi de Gérard Langbène, qui déclare, dans son édition, en avoir obtenu communication de P. J. Young, bibliothécaire du roi d'Angleterre.

Editions.

**Franc. Robertelli Utinensis. Basileæ, 1554, ap.
J. Opokinum, in-4°.**

Première édition. Beaux caractères; les arguments à la marge; point de sections, ni de divisions des chapitres; les vers ne sont pas distincts de la prose; des astérisques marquent les lacunes. Il paraît que Robertel a suivi le manuscrit de Milan.

Pauli Manutii. Venetiis, in-4°, 1555.

Edition originale, sur le manuscrit de Bessarion, qu'on croit être le même que celui de St-Marc. Manuce s'est donné beaucoup de liberté en substituant aux passages, tels qu'ils sont cités par Longin, ceux qu'on lit dans les éditions de leurs auteurs; et en remplissant les lacunes d'un mot, selon ses conjectures, sans en avertir le lecteur.

**Franc. Porti Cretensis. Typis Crispini, Genevæ,
in-8°, 1570.**

Notes marginales. Cette édition, avec la précédente, a été suivie par tous les éditeurs jusqu'à Péarce. Elle se trouve réunie dans le même volume avec Hermogène et Aphthonius.

Gabriel de Petra. Genevæ, in-12, 1612.

Première traduction latine, avec des notes marginales sur le sens des mots et celui de la phrase.

Gerardi Langbæni. Oxonii, in-12, 1638.

Longs commentaires, souvent étrangers à son sujet, avec quelques notes à la marge en caractères italiques.

Bononiæ, apud Carolum Monalesium, an 1644.
 Morus date de 1642.

Le texte grec et la version de Gabr. de Petra, et sur la page en regard la version de Pisimentius et de Paganus. Ces deux traducteurs sont inconnus. Toup et Weiske les citent souvent, dans leurs notes, avec éloge.

Tanaquilli Fabri. Salmurii, in-12, 1663.

Notes courtes et savantes, avec la traduction de Gabr. de Petra. La traduction de Boileau parut en 1664.

Jac. Tollii. Traj. ad Rhenum, in-4^o, 1694.

Belle édition; deuxième traduction latine, supérieure à celle de Gabr. de Petra; texte plus correct; notes des éditeurs précédents et les siennes propres. Il a consulté les manuscrits, mais il a introduit dans le texte de Longin des conjectures des savants.

Nota.—Schurtzfleisch, après avoir consulté le manuscrit de Milan, releva les défauts de cette édition, dans un ouvrage estimé qui a pour titre : *Animadversiones ad Dionys. Longini περί ὑψους commentationem*. Vittembergæ, 1711, in-4^o.

Jo. Hudsoni. Oxonii, in-8^o, 1710;

et, avec des additions importantes, en 1718 et 1730.

C'est l'édition de Tollius, dont Hudson a resserré le style diffus et les notes. Il a consulté le manuscrit de Cambridge, et a profité du travail des éditeurs qui l'avaient précédé. C'est une des meilleures.

Zachariæ Pearcii. Londini, in-4^o, 1724.

Troisième traduction latine; très belle édition. Péarce a consulté tous les manuscrits, surtout celui de Paris. Il

a réuni à ses notes tout ce qu'il a trouvé de bon dans les éditions antérieures à la sienne. Tous les éditeurs suivants ont adopté le texte grec de Péarce.

Ejusdem. Londini, in-8°, 1732.

La même que la précédente, mais moins magnifique. Les notes et les remarques y sont dans un nouvel ordre, avec quelques corrections. On en a fait plusieurs réimpressions.

Nota. — Le livre de Silvain parut cette année, sous ce titre : *Traité du Sublime*, à M. Despréaux, Paris 1732. Ce livre, aujourd'hui oublié, a été l'objet des critiques de St-Marc, dans son édition des œuvres de Boileau. Voyez, à la fin du dernier volume, le recueil de ses observations, sous ce titre : *Additions à la préface du Traité du Sublime*.

Westeniorum. Amstelodami, in-8°, 1733.

La même que la précédente pour les notes, et que celle de Péarce en 1724, pour la traduction.

Veronæ, cum notis, in-4°, 1733.

Sur quatre colonnes : græcè — latinè — italicè — gallicè. (Longinus. — Tollius. — Abb. Gori. — Boileau.)

Les notes sont celles de Tollius dans la traduction de Boileau, et celles de Jo. Hudson.

Car. Henr. Heineckii. Dresdæ, in-8°, 1742.

Notes et traduction en allemand, sur la deuxième édition de Péarce; avec de longs prolégomènes et des dissertations sur le sens de l'auteur et contre Silvain : peu estimé.

Foulis. Glasguæ, in-12, 1751.

C'est l'édition de Péarce, sans notes : très élégante.

Sam. Fr. Nathan. Morus. Lipsiæ, in-8°, 1769.

Cinquième traduction latine, et la plus estimée ; texte grec de Péarce ; notes courtes et très bonnes. *Supplementum animadversionum*, 1773, dans le même volume. C'est une des meilleures éditions.

J. Toupii. Oxonii, in-4°, 1778.

Traduction et texte grec de Péarce ; notes de Toup ; *animadversiones* de Runhken : très belle édition.

Ejusdem. Oxonii, in-8°, 1778.

Plus correcte que la précédente, au jugement des savants.

Benjaminus Weiske. Lipsiæ, in-8°, 1809.

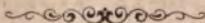
Il a rassemblé, dans un volume de 869 pages, avec ses propres notes et ses dissertations, tout ce que contient l'édition de Toup, la traduction et les notes de Morus, un recueil des variantes de tous les manuscrits, et un index qui pourrait passer pour un lexique de Longin.

Bodoni a donné, à Parme, de belles éditions de Longin, de divers formats.

L'édition de Weiske a été réimprimée à Londres en 1820.

A. E. Egger. Parisiis, in-18, 1857.

Edition abrégée de Weiske, avec quelques nouvelles recherches, et sans traduction ; un index étendu y supplée.





TRAITÉ DU SUBLIME

DE

LONGIN.

SECT. I.

Τὸ μὲν τοῦ Καικιλίου συγγραμμάτιον , ὃ περὶ ὑψους
 συνετάξατο , ἀνασκοπούμενοις ἡμῖν , ὡς οἶσθα , κοινῇ , Ποσ—οσο
 τούμει Τερεντιανῆ φίλτατε , ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ἄλλης ²⁸ ¹⁷
 ὑποθέσεως , καὶ ἥκιστα τῶν καιρίων ἐφαπτόμενον , οὐ ⁵⁰ ^{οι}
 πολλήν τε ὠφέλειαν , ἧς μάλιστα δεῖ στοχάζεσθαι τὸν γρά— ³⁰ ^ἀ
 φοντα , περιποιοῦν τοῖς ἐντυγχάνουσιν . Εἴτ' ἐπὶ πάσης τεχ— [—] ^{χα}
 νολογίας δυοῖν ἀπαιτουμένων , προτέρου μὲν , τοῦ δεῖξαι ³⁰ ^α
 τί τὸ ὑποκείμενον , δευτέρου δὲ τῇ τάξει , τῇ δυνάμει δὲ ³⁶ ^{δι}
 κυριωτέρου , πῶς ἂν ἡμῖν αὐτὸ τοῦτο καὶ δι' ὠντινων με— [—] ^ε
 θόδων κτητὸν γένοιτο· ὁμῶς ὁ Καικιλῖος , ποῖον μὲν τι ὑπάρ— [—] ^ο
 χει τὸ ὑψηλόν , διὰ μυρίων ὄσων ὡς ἀγνοοῦσι πειράται δεικ— [—] ^α
 νύναί , τὸ δὲ , δι' ὅτου τρόπου τὰς ἑαυτῶν φύσεις προάγειν ^ε ³
 ἰσχύοιμεν ἂν εἰς ποσὴν μέγεθος ἐπίδοσιν , οὐκ οἶδ' ὅπως ὡς ²⁶
²⁰ ^ο οὐκ ἀναγκαῖον παρέλιπεν . Πλὴν ἴσως τουτοῖ μὲν τὸν ἄνδρα ³⁰
 οὐχ οὕτως αἰτιάσθαι τῶν ἐκλειμμένων , ὡς αὐτῆς τῆς ἐπι— [—]
 νοίας καὶ σπουδῆς ἄξιον ἐπαινεῖν . Ἐπεὶ δ' ἐνεκελεύσω καὶ ³⁰
 ἡμᾶς τι περὶ ὑψους πάντως εἰς σὴν ὑπομνηματίσασθαι χάριν , ^ε
 φέρε , εἴ τι δὴ δοκοῦμεν ἀνδράσι πολιτικοῖς τεθεωρηκέναι ³⁰
 χρήσιμον , ἐπισκεψώμεθα . Αὐτὸς δ' ἡμῖν , ἐταῖρε , τὰ ἐπὶ ⁵⁰
 μέρους , ὡς πέφυκε καὶ καθήκει , συνεπικρινεῖς ἀληθέστατα· [—] ^α
 εὖ γὰρ δὴ ὁ ἀποφηνάμενος , τί θεοῖς ὅμοιον ἔχομεν , « εὐερ— [—] ^ο
 γεσίαν , » εἶπε , « καὶ ἀλήθειαν . »

CHAPITRE I.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Vous savez, mon cher Tércntien (1), qu'en examinant ensemble le petit Traité de Cécilius sur le Sublime, nous avons trouvé que son livre était au-dessous de son sujet (2); qu'il n'en touchait pas les points principaux; qu'enfin il n'atteignait pas le but que doit avoir tout ouvrage, celui d'être utile à ses lecteurs.

Dans tout traité sur l'art il y a deux objets à se proposer de faire connaître: d'abord la chose dont on parle, c'est le premier article; le second pour l'ordre, mais le premier pour l'importance, c'est de faire voir les moyens de réussir dans la chose dont on traite. Cécilius s'est fort étendu sur le premier, comme s'il eût été inconnu avant lui, et il n'a rien dit du second, je ne sais pourquoi, comme s'il eût été inutile de nous apprendre jusqu'à quel point l'art peut aider la nature à s'élever au sublime. Mais peut-être faut-il moins lui reprocher ses omissions, que le louer d'avoir choisi ce sujet, et d'en avoir fait l'objet de ses méditations.

Mais, puisque vous m'avez pressé d'écrire pour vous sur cette matière, voyons si j'aurai fait quelques observations dont les orateurs (3) puissent profiter. C'est ce qu'il nous faudra bien examiner dans le détail, mon cher Tércntien; vous m'en direz votre sentiment avec cette franchise qui vous est naturelle, et que l'on se doit, suivant ce beau mot d'un ancien sage, à qui l'on demandait en quoi l'homme ressemble aux dieux: *c'est, dit-il, par la bienfaisance et par la vérité* (4).

3 Γράφων δὲ πρὸς σέ, φίλτατε, τὸν παιδείας ἐπιστήμονα, σχεδὸν ἀπῆλλαγμαί καὶ τοῦ διὰ πλειόνων προϋποτίθεσθαι, ὡς ἀκρότης καὶ ἐξοχὴ τις λόγων ἐστὶ τὰ ὕψη, καὶ ποιητῶν τε οἱ μέγιστοι καὶ συγγραφέων οὐκ ἄλλοθεν, ἢ ἐνθὲνδὲ ποθεν, ἐπρώτευσαν, καὶ ταῖς ἑαυτῶν περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα.

4 Οὐ γὰρ εἰς πειθῶ τοὺς ἀκρωμένους, ἀλλ' εἰς ἔκστασιν ἄγει τὰ ὑπερφυᾶ· πάντα δὲ γε σὺν ἐκπλήξει τοῦ πιθανοῦ καὶ τοῦ πρὸς χάριν αἰεὶ κρατεῖ τὸ θαυμάσιον· εἶγε τὸ μὲν πιθανὸν ὡς τὰ πολλὰ ἐφ' ἡμῖν· ταῦτα δὲ, δυναστείαν καὶ βίαν ἄμαχον προσφέροντα, παντὸς ἐπάνω τοῦ ἀκρωμένου καθίσταται. Καὶ τὴν μὲν ἐμπειρίαν τῆς εὐρέσεως, καὶ τὴν τῶν πραγμάτων τάξιν καὶ οἰκονομίαν, οὐκ ἐξ ἑνός, οὐδ' ἐκ δυοῖν, ἐκ δὲ τοῦ ὄλου τῶν λόγων ὕφους μόλις ἐκφαινομένην ὀρώμεν· ὕψος δὲ που καιρίως ἐξενεχθὲν τὰ τε πράγματα δίκην σκηπτοῦ πάντα διεφόρησεν, καὶ τὴν τοῦ ῥήτορος εὐθύς ἀθρόαν ἐνεδειξάτο δύναμιν. Ταῦτα γὰρ οἶμαι καὶ τὰ παραπλήσια, Τερεντιανὲ ἠδιστε, κἄν αὐτὸς ἐκ πείρας ὑφηγήσαιο.

SECT. II.

Ἡμῖν δὲ ἐκεῖνο διαπορητέον ἐν ἀρχῇ, εἰ ἔστιν ὕψους τις ἢ βάρους τέχνη, ἐπεὶ τινες ὅλως οἴονται διηπατῆσθαι τοὺς τὰ τοιαῦτα ἄγοντας εἰς τεχνικὰ παραγγέλματα. Γεννάται γὰρ,

CHAPITRE II.

NOTIONS GÉNÉRALES DU SUBLIME.

Vous êtes trop instruit, mon cher Téréntien, pour avoir besoin que j'insiste sur les premières notions du sublime, dans un ouvrage entrepris pour vous.

Le sublime est ce qu'il y a de haut et de transcendant dans le discours : c'est au sublime et uniquement au sublime que les grands écrivains en vers et en prose doivent le premier rang où ils sont placés, et la gloire qui les environne dans tous les âges.

Le sublime ne persuade pas l'auditeur, il l'enlève. Or, ce qui étonne et enlève a une toute autre force que ce qui persuade et plaît : car la persuasion n'a, pour l'ordinaire, de pouvoir sur nous qu'autant que nous voulons ; mais le sublime, agissant avec une vigueur et une puissance invincibles, domine tous ceux qui l'entendent.

Ce n'est point par un ou deux endroits, mais par la suite du discours que nous parvenons à découvrir l'art qu'il y a dans l'invention, l'ordre et l'arrangement des parties ; mais le sublime, lorsqu'il éclate à propos, renverse tout comme la foudre (1), et présente sur-le-champ la force de l'orateur ramassée dans un seul trait. Voilà, je crois, mon cher Téréntien, ce que l'expérience doit vous avoir appris, et qu'au besoin vous pourriez vous-même apprendre aux autres (2).

CHAPITRE III.

QU'IL Y A UN ART DU SUBLIME.

Examinons, avant tout, s'il y a un art du sublime ; car il se trouve des gens qui regardent comme une erreur de vouloir soumettre un pareil genre à des règles. Les grandes pensées ,

φησί, τὰ μεγαλοφυῆ, καὶ οὐ διδακτὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτὰ, τὸ πεφυκέναι· χεῖρω τε τὰ φυσικὰ ἔργα, ὡς οἴονται, καὶ τῷ παντὶ δειλότερα καθίσταται, ταῖς τεχνολογίαις κατασκελετευόμενα. Ἐγὼ δὲ ἐλεγχθήσεσθαι τοῦθ' ἐτέρως ἔχον φημί, εἰ ἐπισκέψαιτό τις, ὅτι ἡ φύσις, ὡσπερ τὰ πολλὰ ἐν τοῖς παθητικοῖς καὶ διηρμένους αὐτόνομοι, οὕτως οὐκ εἰκαῖόν τι κακὸν παντὸς ἀμέθοδον εἶναι φιλεῖ· καὶ ὅτι αὕτη μὲν πρῶτόν τι καὶ ἀρχέτυπον γενέσεως στοιχεῖον ἐπὶ πάντων ὑφέστηκεν, τὰς δὲ ποσότητας καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστου καιρὸν, ἔτι δὲ τὴν ἀπλανεστάτην ἀσκησίν τε καὶ χρῆσιν, ἰκανὴ παρορίσαι καὶ συνενεγκεῖν ἢ μέθοδος· καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν, διχα ἐπιστήμης ἀατήρικτα καὶ ἀνερμάτιστα ἐαθέντα οὕτω τὰ μεγάλα, ἐπὶ μόνῃ τῇ φορᾷ καὶ ἀμαθεῖ τόλμῃ λειπόμενα. Δεῖ γὰρ αὐτοῖς, ὡς κέντρον πολυζάκεις, οὕτω δὴ καὶ χαλινού. Ὅπερ γὰρ ὁ Δημοσθένης ἐπὶ τοῦ κοινοῦ τῶν ἀνθρώπων ἀποφαίνεται βίου, μέγιστον μὲν εἶναι τῶν ἀγαθῶν τὸ εὐτυχεῖν, δευτέρον δὲ, καὶ οὐκ ἔλαττον, τὸ εὖ βουλευέσθαι, ὅπερ οἷς ἂν μὴ παρῆ, συναναίρει πάντως καὶ θάτερον, τοῦτ' ἂν καὶ ἐπὶ τῶν λόγων εἴπαιμεν, ὡς ἡ μὲν φύσις τὴν εὐτυχίας τάξιν ἐπέχει, ἡ τέχνη δὲ τὴν τῆς εὐβουλίας. Τὸ δὲ κυριώτατόν τε, καὶ αὐτὸ τὸ εἶναι τινα τῶν ἐν λόγοις ἐπὶ μόνῃ τῇ φύσει, οὐκ ἄλλοθεν ἡμᾶς ἢ παρὰ τῆς τέχνης ἐκμαθεῖν δεῖ. Εἰ ταῦθ', ὡς ἔφην, ἐπιλογισαίτο καθ' ἑαυτὰ ὁ τοῖς χρηστομαθοῦσιν ἐπιτιμῶν, οὐκ ἂν ἔτι, μοι δοκεῖ, περιττὴν καὶ ἄχρηστον τὴν ἐπὶ τῶν προκειμένων ἠγήσαιτο θεωρίαν.

disent-ils , naissent d'elles-mêmes ; on ne les acquiert point , et l'unique moyen pour les produire c'est le talent. L'œuvre du génie , à les en croire , émincée par la lime des rhéteurs , s'altère et perd toute sa vigueur naturelle. Pour moi , j'ose dire qu'avec un peu d'attention on va voir clairement la preuve du contraire.

La nature , quoique indépendante de l'art , sous plusieurs rapports , dans les mouvements nobles et passionnés , ne va pas pourtant au hasard et absolument sans ordre. Elle fournit le germe (1) et , pour ainsi dire , les éléments bruts de nos créations en tout genre de sublimité : mais il n'appartient qu'à l'art de déterminer et de nous apprendre le degré de force qu'on doit leur donner , la place qui leur convient , ainsi que la manière la plus sûre de les employer et de les mettre en œuvre.

Le danger est plus grand pour le génie qui n'a pas été affermi et fixé par les principes , lorsqu'il s'abandonne à sa seule audace et à son aveugle impétuosité (2).

Quelquefois il a besoin d'aiguillon , et quelquefois aussi de frein.

On pourrait appliquer ici le mot de Démosthène : *dans nos entreprises* , dit-il , *le bonheur est le plus grand des biens ; la prudence est le second , et il ne le cède pas au premier ; car si l'un vient à manquer , c'en est fait de l'autre. Mettez le talent à la place du bonheur , l'art à celle de la prudence , et l'application sera juste* (3).

Enfin , l'observation principale , c'est que l'art seul peut nous apprendre quelles sont les choses qui tiennent exclusivement au talent , et qu'il faut lui abandonner.

Si les détracteurs de l'art veulent , comme je l'ai déjà dit , réfléchir à tout cela , j'espère qu'ils ne nous contesteront plus les avantages et l'utilité de cette théorie.

SECT. III.

*** « καὶ καμίνου σχῶσι μάκιστον σέλας.
 Εἰ γάρ τιν' ἐστιοῦχον ὄψομαι μόνον,
 Μίαν παρείρας πλεκτάνην χειμάρροον,
 Στέγην πυρώσω, καὶ καταυθρακώσομαι
 Νῦν δ' οὐ κέκραγά πω τὸ γενναῖον μέλος. »

Οὐ τραγικὰ ἔτι ταῦτα, ἀλλὰ παρατράγωδα, αἱ πλεκτάναι, καὶ τὸ πρὸς οὐρανὸν ἐξεμεῖν, καὶ τὸ τὸν Βορέαν ἀυλητὴν ποιεῖν, καὶ τὰ ἄλλα ἐξῆς· τεθλόωται γὰρ τῇ φράσει, καὶ τεθορύθηται ταῖς φαντασίαις μᾶλλον, ἢ δεδεῖνωται, καὶ ἕκαστον αὐτῶν πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπῆς, ἐκ τοῦ φοβεροῦ κατ' ὀλίγον ὑπονοστεῖ πρὸς τὸ εὐκαταφρόνητον. Ὅπου δ' ἐν τραγωδίᾳ, πράγματι ὀγκηρῶ φύσει καὶ ἐπιδεχομένῳ στόμφον, ὅμως τὸ παρά μέλος οἰδεῖν ἀσύγνωστον, σχολῇ γ' ἂν, **Ἐοῖμαι**, λόγοις ἀληθινοῖς ἀρμόσειεν. Ταῦτη καὶ τὰ τοῦ Λεοντίνου Γοργίου γελᾶται, γράφοντος, « **Ξέρξης** ὁ τῶν Περσῶν **Ζεὺς**, » καὶ, « **Γύπες** ἔμφυχοι τάφοι. » καὶ τινὰ τῶν **Καλλισθέους**, ὄντα οὐχ ὑψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα· καὶ ἔτι μᾶλλον τὰ **Κλειτάρχου**· φλοιώδης γὰρ ὁ ἀνὴρ, καὶ φυσῶν, κατὰ τὸν **Σοφοκλέα**, σμικροῖς μὲν αὐλισκοῖσι, φορβειᾶς δ' ἄτερ. Τὰ γε μὴν Ἀμφικράτους τοιαῦτα, καὶ **Ἠγησίου**, καὶ **Ματρίδου**· πολλαχού γὰρ ἐνθουσιᾶν ἑαυτοῖς δοκοῦντες, οὐ **Ἔβακχέουσι**, ἀλλὰ παίζουσι. Ὅπως δ' ἔοικεν εἶναι τὸ οἰδεῖν ἐν τοῖς μάλιστα δυσφυλακτότατον. Φύσει γὰρ ἅπαντες οἱ

CHAPITRE IV.

VICES OPPOSÉS AU SUBLIME (1).

De l'ardente fournaise arrêtez l'incendie(2).
 Si le maître ose seul se montrer à mes yeux,
 Soudain je fais rouler une chaîne de feux ;
 J'embrase la maison , je la réduis en cendre ,
 Et mes accents guerriers sauront se faire entendre.

Cela n'est point tragique, mais de mauvais goût : *des chaînes de feux , vomir au ciel , faire de Borée un joueur de flûte* , et la suite. On gâte tout avec ce style : ce sont des images bruyantes plutôt que des images fortes ; et si vous les examinez au grand jour , ce qui devrait être terrible se trouve à peu près ridicule.

Si l'on ne pardonne point cet excès dans la tragédie , dans un genre qui vise naturellement à l'enflure et qui permet les mots éclatants , combien serait-il déplacé dans un sujet historique ! Gorgias de Léonce (3) nous fait rire , quand il appelle Xercès , *le Jupiter des Perses* , et les vautours , des *tombeaux vivants* (4). Il y a aussi dans Callisthène bien des choses plus guindées que sublimes : il y en a davantage dans Clitarque : c'est en tout sens un pitoyable écrivain , à qui l'on peut appliquer les vers de Sophocle :

Dans une grande flûte il souffle outre mesure (5).

J'en dis autant d'Amphicrate , d'Hégésias et de Matris (6) : souvent , lorsqu'ils se croient inspirés , leur enthousiasme n'est qu'un jeu puéril.

Il paraît bien que l'enflure est un de ces défauts dont on se garantit très-difficilement. On y tombe toujours en cherchant

μεγέθους ἐφιέμενοι , φεύγοντες ἀσθενείας καὶ ξηρότητος
κατάγνωσιν , οὐκ οἶδ' ὅπως ἐπὶ τοῦθ' ὑποφέρονται , πειθό-
μενοι τῷ , « Μεγάλων ἀπολισθαίνειν ὁμῶς εὐγενές ἀμάρ-
τημα. » Κακοὶ δ' ὄγκοι , καὶ ἐπὶ σωμάτων καὶ λόγων ,
οἱ χαῦνοι καὶ ἀναλήθεις , καὶ μήποτε περιστάντες ἡμᾶς
εἰς τὸναντίον· οὐδὲν γάρ, φασι , ξηρότερον ὑδρωπικοῦ.
Ἄλλὰ τὸ μὲν οἰδοῦν ὑπεραίρειν βούλεται τὰ ὕψη , τὸ δὲ
μειρακιῶδες ἀντικρυς ὑπεναντίον τοῖς μεγέθεσι· ταπεινὸν
γάρ ἐξ ὅλου καὶ μικρόψυχον , καὶ τῷ ὄντι κακὸν ἀγεννέστα-
τον. Τί ποτ' οὖν τὸ μειρακιῶδες ἐστίν; Ἡ δὲ ὄψων , ὡς σχο-
λαστικὴ νόησις , ὑπὸ περιεργίας λήγουσα εἰς ψυχρότητα.
Ὀλισθαίνουσι δ' εἰς τοῦτο τὸ γένος ὀρεγόμενοι μὲν τοῦ πε-
ριττοῦ καὶ πεπονημένου , καὶ μάλιστα τοῦ ἡδέος , ἐποκέλλοντες
Ἐδὲ εἰς ῥωπικὸν καὶ κακόζηλον. Τοῦτω παράκειται τρίτον τι
κακίας εἶδος ἐν τοῖς παθητικοῖς , ὅπερ ὁ Θεόδωρος παρὲν-
θυρσον ἐκάλει. Ἔστι δὲ πάθος ἀκαιρον καὶ κενὸν , ἔνθα μὴ
δεῖ πάθους· ἢ ἀμετρον , ἔνθα μετρίου δεῖ. Πολλὰ γάρ , ὡς περ
ἐκ μέθης , τινὲς εἰς τὰ μηκέτι τοῦ πράγματος , ἴδια ἑαυτῶν
καὶ σχολικὰ παραφέρονται πάθη· εἶτα πρὸς οὐδὲν πεπονθότας
ἀκροατὰς ἀσχημονοῦσιν , εἰκότως , ἐξεστηκότες πρὸς οὐκ
ἐξεστηκότητας. Πλὴν περὶ μὲν τῶν παθητικῶν ἄλλος ἡμῖν ἀπό-
κεται τόπος.

SECT. IV.

Θατέρου δὲ , ὧν εἵπομεν , λέγω δὲ τοῦ ψυχροῦ , πλή-
ρης ὁ Τίμαιος , ἀνήρ τὰ μὲν ἄλλα ἱκανός , καὶ πρὸς λόγων

le sublime, et en voulant éviter la faiblesse et la sécheresse. On se fonde sur cet apophthegme :

Dans un noble projet on tombe noblement :

Mais on s'abuse. L'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans le corps. Elle a de l'apparence, mais elle est creuse en dedans, et il en résulte un fait contraire à cette apparence; car, comme on dit, il n'y a rien de si sec qu'un hydropique.

L'enflure vise au-delà du sublime; mais l'affectation y est directement opposée. De tous les vices du style, c'est le plus méprisable et le plus ignoble. En effet, quoi de plus puéril qu'une pensée commune qu'on a tournée avec une froide recherche? On donne dans ce mauvais genre quand on cherche les traits brillants et façonnés, et surtout par un excès de délicatesse, qui dégénère en afféterie et imitation vicieuse.

Il y a un troisième défaut, voisin du précédent, mais particulier aux passions, que Théodore appelait *Parathyrsus*, une fureur factice. C'est une passion fausse et hors de propos, ou passion poussée à l'excès, lorsqu'il faudrait de la modération. Il ne manque pas de ces déclamateurs qui s'exaltent sans le moindre sujet, comme font les gens ivres. Cela fait rire tout le monde, et avec raison. Quoi de plus ridicule que d'être ému tout seul, quand on n'émeut personne? Mais nous traiterons ailleurs des passions.

CHAPITRE V.

EXEMPLES DU STYLE FROID (1).

L'autre défaut dont nous parlions, le style froid, domine dans les écrits de Timée (2). Cet auteur, d'ailleurs estimable,

ένιστε μέγεθος οὐκ ἄφορος, πολυίστωρ, ἐπινοητικός· πλὴν ἀλλοτριῶν μὲν ἐλεγκτικώτατος ἀμαρτημάτων, ἀνεπαίσθητος δὲ ἰδίων, ὑπὸ δὲ ἔρωτος τοῦ ξένας νοήσεις ἀεὶ κινεῖν πολλὰς ἐκπίπτων εἰς τὸ παιδαριωδέστατον. Παραθήσομαι δὲ τ' ἀνδρὸς ἐν ἡ δὺο, ἐπειδὴ τὰ πλείω προέλαβεν ὁ Καικίλιος. Ἐπαινῶν Ἀλέξανδρου τὸν μέγαν, « Ὅς τὴν Ἀσίαν ὄλην, » φησὶν, « ἐν ἐλάττωσι παρέλαβεν ἔτεσιν, ἢ ὅσοις τὸν ὑπὲρ τοῦ πρὸς Πέρσας πολέμου πανηγυρικὸν λόγον Ἰσοκράτης ἔγραψεν. » Θαυμαστή γε τοῦ Μακεδόνοιο ἢ πρὸς τὸν σοφιστὴν σύγκρισις· δῆλον γὰρ, ὡς Τίμαιε, ὡς οἱ Λακεδαιμόνιοι διὰ τοῦτο πολὺ τοῦ Ἰσοκράτους κατ' ἀνδρείαν ἐλείποντο, ἐπειδὴ οἱ μὲν τριάκοντα ἔτεσι Μεσσήνην παρέλαβον, ὁ δὲ ὅτον πανηγυρικὸν ἐν μόνοις δέκα συνετάξατο. Τοῖς δὲ Ἀθηναίοις, ἀλοῦσι περὶ Σικελίαν, τίνα τρόπον ἐπιφώνει; Ὅτι « εἰς τὸν Ἐρμῆν ἀσεβήσαντες, καὶ περικόψαντες αὐτοῦ τὰ ἀγάλματα, διὰ τοῦτ' ἔδωκαν δίκην· οὐχ ἥμισθα δι' ἓνα ἄνδρα, ὡς ἀπὸ τοῦ παρανομηθέντος διὰ πατέρων ἦν, Ἐρμοκράτην τὸν Ἐρμῶνος. » Ὡστε θαυμάζειν με, Τερεντιανὲ ἤδιστε, πῶς οὐ καὶ εἰς Διονύσιον γράφει τὸν τύραννον· « ἐπεὶ γὰρ εἰς τὸν Δία καὶ τὸν Ἡρακλέα δυσσεβῆς ἐγένετο, διὰ τοῦτ' αὐτὸν Δίῳ καὶ Ἡρακλείδῃ τῆς τυραννίδος ἀφείλοντο. »

4 Τί θεῖ περὶ Τιμαίου λέγειν, ὅπου γε καὶ οἱ ἥρωες ἐκεῖνοι, Ξενοφῶντα λέγω καὶ Πλάτωνα, καίτοιγ' ἐκ τῆς Σωκράτους ὄντες παλαιστρας, ὅμως διὰ τὰ οὕτως μικροχαρῆ ἑαυτῶν ποτε ἐπιλανθάνονται; Ὁ μὲν γε ἐν τῇ Λακεδαιμονίῳ γράφει πολιτεία· « Ἐκείνων γοῦν ἦττον μὲν ἂν φωνὴν ἀκούσαις, ἢ τῶν λιθίνων, ἦττον δ' ἂν ὄμματα στρέψαις, ἢ τῶν χαλκῶν, αἰδημονεστέρους δ' ἂν αὐτοὺς ἡγήσαιο καὶ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς παρθένων. » Ἀμφικράτει, καὶ οὐ Ξενοφῶντι, ἔπρεπε τὰς ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἡμῶν κόρας λέγειν παρθένους

très-instruit, ingénieux, quelquefois même sublime, avait pour ses propres défauts une indulgence qu'il n'eut pas pour les fautes d'autrui. La manie de tout dire d'une façon nouvelle le jette assez souvent dans la dernière puérité. J'en citerai un ou deux exemples. Cécilius, qui m'a devancé dans ce travail, en a recueilli un plus grand nombre. Timée dit, dans son éloge d'Alexandre-le-Grand (3) : *ce prince conquit l'Asie entière en moins de temps qu'Isocrate n'acheva le panégyrique* (dans lequel il conseille aux Grecs de porter la guerre en Asie). La comparaison entre le conquérant et le rhéteur est admirable (4). Il est donc clair, Timée, que les Lacédémoniens étaient beaucoup moins braves qu'Isocrate, puisqu'ils mirent trente ans (5) à prendre Messène, et qu'il n'en fallut que dix à Isocrate pour faire sa harangue. Voyez encore comme il s'exprime au sujet des Athéniens qui furent défaits en Sicile : *c'est ainsi, dit-il, qu'ils furent punis de l'outrage fait à Hermès (Mercure) en mutilant ses statues* (6), *et au général ennemi Hermocrate, fils d'Hermon, qui descendait par ses pères du Dieu offensé*. Je m'étonne qu'il n'ait pas dit aussi que Denis le tyran, ayant commis une impiété contre Jupiter (Dios), et contre Hercule (Héraclès), Dion et Héraclide le chassèrent du trône.

Mais pourquoi vous parler de Timée, quand des hommes formés à l'école de Socrate (7), des écrivains tels que Platon et Xénophon, s'oublent jusqu'à donner dans ces petites choses ? Le second a dit, dans sa république des Lacédémoniens : *vous ne les entendriez parler non plus que des pierres ; ils ne tournent non plus les yeux que des statues ; vous les croiriez plus modestes que les prunelles* (en grec les vierges) *des yeux* (8). C'était à Amphicrate et non pas à Xénophon, qu'il convenait d'appeler les prunelles des yeux des *vierges modestes*.

αἰδήμονας. Οἶον δὲ, Ἡράκλεις, τὸ τὰς ἀπάντων ἐξῆς κόρας αἰσχυντηλὰς εἶναι πεπεισθαι, ὅπου φασὶν οὐδεὶ οὕτως ἐνσημαίνεσθαι τὴν τινων ἀναίδειαν, ὡς ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς! Ἰτακὸν, « Οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, » φησὶν. Ὁ μὲν τοι Τίμαιος, ὡς φωρίου τινὸς ἐφαπτόμενος, οὐδὲ τοῦτο Ξενοφῶντι τὸ ψυχρὸν κατέλιπεν. Φησὶ γοῦν ἐπὶ τοῦ Ἀγαθοκλέους· καὶ τὸ, « τὴν ἀνεψιάν, ἐτέρω δεδομένην, ἐκ τῶν θάνακαλυπτηρίων ἀρπάσαντα ἀπελθεῖν. Ὁ τίς ἂν ἐποίησεν, ἐν ὀφθαλμοῖς κόρας, μὴ πόρνας ἔχων; » Τί δὲ ὁ τᾶλλα θεῖος Πλάτων; τὰς δέλτους θέλων εἰπεῖν, « Γράψαντες, » φησὶν, « ἐν τοῖς ἱεροῖς θήσουσι κυπαριττινας μνήμας. » Καὶ πάλιν « Περὶ δὲ τειχῶν, ὦ Μέγилле, ἐγὼ ξυμφεροίμην ἂν τῇ Σπάρτῃ, καθεύδειν ἔαν ἐν τῇ γῇ κατακείμενα τὰ τεῖχη, καὶ ἤμῃ ἐπανίστασθαι. » Καὶ τὸ Ἡροδότειον οὐ πόρρω, τὸ φάναι τὰς καλὰς γυναῖκας « ἀλγηθόνας ὀφθαλμῶν. » Καὶ τοῖ γε ἔχει τινὰ παραμυθίαν· οἱ γὰρ παρ' αὐτῷ ταυτὶ λέγοντες εἰσὶν οἱ βάρβαροι, καὶ ἐν μέθῃ· ἀλλ' οὐδ' ἐκ τοιούτων προσώπων διὰ μικροψυχίαν καλὸν ἀσχημονεῖν πρὸς τὸν αἰῶνα.

SECT. V.

Ἄπαντα μέντοι τὰ οὕτως ἄσεμνα διὰ μίαν ἐμφύεται τοῖς λόγοις αἰτίαν, διὰ τὸ περὶ τὰς νοήσεις καινόσπουδον, περὶ ὃ δὴ μάλιστα κορυθαντιώσιν οἱ νῦν· ἀφ' ὧν γὰρ ἡμῖν τάγαθὰ, σχεδὸν ἀπ' αὐτῶν τούτων καὶ τὰ κακὰ γεννάσθαι φιλεῖ. Ὅθεν ἐπίφορον εἰς συνταγμάτων κατόρθωσιν τὰ τε κάλλη τῆς ἐρμηνείας, καὶ τὰ ὕψη, καὶ πρὸς τούτοις αἱ ἡδοναὶ· καὶ αὐτὰ ταῦτα, καθάπερ τῆς ἐπιτυχίας, οὕτως ἀρχαὶ καὶ ὑποθέσεις καὶ τῶν ἐναντιῶν καθίστανται. Τοιούτον πως καὶ αἱ μεταβολαὶ καὶ αἱ ὑπερβολαὶ, καὶ τὰ πληθυντικά· δεῖξομεν δ' ἐν

Mais à qui persuadera-t-il que les yeux soient toujours modestes ? C'est là principalement que paraît toute l'impudence d'un homme. Homère ne la désigne pas autrement :

Lâche aux yeux effrontés, etc. (9).

Loin de laisser ce mot froid à Xénophon, Timée s'en est emparé comme d'une expression heureuse. A propos d'Agathocle qui enleva sa cousine trois jours après l'avoir mariée (10) : *est-ce là, dit-il, ce qu'aurait fait un homme qui aurait eu des vierges aux yeux et non pas des courtisanes ?* (11) Platon, qu'on peut appeler d'ailleurs le divin Platon, emploie une métaphore bien froide, pour désigner le livre des lois : *Le législateur, dit-il, placera dans le temple les mémoires de cyprès* (12). On lit dans un autre endroit : *je suis de l'avis des Spartiates, mon cher Mégillus ; il ne faut point réveiller nos murs qui dorment à terre* (13). Ce mot d'Hérodote n'est guère moins froid : *les belles femmes font mal aux yeux* (14). Ce sont, il est vrai, des barbares, qui parlent ainsi dans l'ivresse ; mais la condition des personnes qu'on fait parler n'autorise point une expression ridicule.

Tous ces défauts, si opposés à la noblesse du style, partent de la même source. C'est l'envie de dire du nouveau, qu'on porte aujourd'hui au dernier excès. Ordinairement le bon et le mauvais ont une origine à peu près commune. Voilà pourquoi ce qui contribue le plus au mérite de l'écrivain, le beau, le sublime, le gracieux, ces qualités même qui font le succès de l'orateur, deviennent par l'abus la principale cause du contraire. J'en pourrais dire autant des figures et des tropes,

τοῖς ἔπειτα τὸν κίνδυνον, ὃν ἔχειν εἰκασί. Διόπερ ἀναγκαῖος —
 ἤδη διαπορεῖν καὶ ὑποτίθεσθαι, δι' ὅτου τρόπου τὰς ἀνακε —
 κραμένας κακίας τοῖς ὑψηλοῖς ἐκφεύγειν ἂν δυναίμεθα.

SECT. VI.

Ἔστι δὲ, ὃ φίλος, εἴ τινα περιποιησαίμεθ' ἐν πρώτοις —
 καθαρὰν τοῦ κατ' ἀλήθειαν ὕψους ἐπιστήμην καὶ ἐπίκρισιν. —
 Καίτοι τὸ πρᾶγμα δύσληπτον· ἢ γὰρ τῶν λόγων κρίσις πολ —
 λῆς ἐστὶ πείρας τελευταῖον ἐπιγέννημα· οὐ μὴν ἀλλ', ὡς —
 εἰπεῖν ἐν παραγγέλματι, ἐντεῦθεν ποθεν ἴσως τὴν διάγνωσιν —
 αὐτῶν οὐκ ἀδύνατον πορίζεσθαι.

SECT. VII.

Εἰδέναι χρῆ, φίλτατε, διότι, καθάπερ καὶ τῷ κοινῷ
 βίῳ οὐδὲν ὑπάρχει μέγα, οὗ τὸ καταφρονεῖν ἐστὶ μέγα,
 οἷον πλοῦτοι, τιμαί, δόξαι, τυραννίδες, καὶ ὅσα δὴ ἄλλα
 ἔχει πολὺ τὸ ἐξῶθεν προστραγωδούμενον, οὐκ ἂν τῷ γε
 φρονίμῳ δόξειεν ἀγαθὰ ὑπερβάλλοντα, ὧν αὐτὸ τὸ περι-
 φρονεῖν ἀγαθὸν οὐ μέτριον· (θαυμάζουσι γοῦν τῶν ἐχόν-
 των αὐτὰ μᾶλλον τοὺς δυναμένους ἔχειν, καὶ διὰ μεγα-
 λοψυχίαν ὑπερορῶντας·) τῆδὲ που καὶ ἐπὶ τῶν διηρημέ-
 νων ἐν ποιήμασι καὶ λόγοις ἐπισκεπτέον, μὴ τινα μεγέ-
 θους φαντασίαν ἔχοι τοιαύτην, ἧ πολὺ πρόσκειται τὸ εἰκῆ
 προσαναπλαττόμενον, ἀναπτυσσόμενα δὲ ἄλλως εὐρίσκοι-
 το χαῦνα· ὧν τοῦ θαυμάζειν τὸ περιφρονεῖν εὐγενέστερον.

qui ont aussi leur danger , comme je le ferai voir dans la suite de ce Traité (15). Cherchons maintenant et établissons par quels moyens il nous serait possible d'éviter les défauts qui se mêlent au sublime.

CHAPITRE VI.

MOYENS DE DISCERNER LE VÉRITABLE SUBLIME.

Pour éviter ces défauts , nous devons , mon cher Témentien , nous former une idée nette du véritable sublime , et bien discerner ce qui mérite notre approbation comme tel. Rien n'est plus difficile sans doute : un tact sûr est le dernier fruit d'une expérience consommée. Mais autant qu'on peut y suppléer par les préceptes , voici de quelle sorte il sera possible d'acquérir ce discernement.

Comme , dans le monde , ce qui n'a que de brillants dehors , les richesses , les honneurs , la gloire , la puissance , en un mot ce qu'il est grand de mépriser , ne saurait être véritablement grand ; le sage ne regarde pas comme excellents , des biens qu'il est si beau de mépriser : nous admirons donc celui qui y renonce par grandeur d'âme , plus que celui qui les possède. C'est , à peu près , la manière dont nous devons juger du sublime dans l'éloquence et dans la poésie. Si la critique n'y aperçoit qu'une certaine apparence de grandeur , où le vide des idées se couvre de grands mots assemblés au hasard , il est plus digne de mépris que d'admiration.

2 Φύσει γάρ πως ὑπὸ ἀληθοῦς ὕψους ἐπαίρεται τε ἡμῶν ψυχὴ, καὶ γαυρὸν τι ἀνάστημα λαμβάνουσα πληροῦτα χαρᾶς καὶ μεγαλαυχίας, ὡς αὐτὴ γεννήσασα, ὅπερ ἤκου—
 3 σεν. Ὄταν οὖν ὑπ' ἀνδρὸς ἔμφορονος καὶ ἐμπείρου λόγων πολλάκις ἀκουόμενόν τι πρὸς μεγαλοφροσύνην τὴν ψυχὴν μὴ συνδιατιθῆ, μηδ' ἐγκαταλείπη τῇ διανοίᾳ πλείον τοι λεγομένου τὸ ἀναθεωρούμενον, πίπτῃ δ', ἂν τὸ συνεχὲς ἐπισκοπῆς, εἰς ἀπαύξησιν· οὐκ ἂν ἔτ' ἀληθὲς ὕψος εἴη, μέχρις ἐπίσης τῆς ἀκοῆς σωζόμενον. Τοῦτο γάρ τῷ ὄντι μέγα, οὐ πολλὴ μὲν ἡ ἀναθεώρησις, δύσκολος δὲ μάλλον δ' ἀδύνατος ἡ κατεξανάστασις, ἰσχυρὰ δὲ ἡ μνήμη καὶ δυσεξάλειπτος.
 4 Ὅλως δὲ καλὰ νόμιζε ὕψη καὶ ἀληθινὰ τὰ διαπαντὸς ἀρσκοντα καὶ πᾶσιν. Ὄταν γάρ τοις ἀπὸ διαφορῶν ἐπιτηδεύματων, βίων, ζήλων, ἡλικιῶν, λόγων, ἐν τι καὶ ταῦτόν ἅμα περὶ τῶν αὐτῶν ἅπασι δοκῆ, τόθ' ἡ ἐξ ἀσυμφώνων ὡς κρίσις καὶ συγκατάθεσις τὴν ἐπὶ τῷ θαυμαζομένῳ πίστιν ἰσχυρὰν λαμβάνει καὶ ἀναμφιλεκτον.

SECT. VIII.

Ἐπεὶ δὲ πέντε, ὡς ἂν εἴποι τις, πηγαὶ τινὲς εἰσιν αἱ τῆς ὑψηγορίας γονιμώταται, (προϋποκειμένης, ὡσπερ ἐδάφους τινὸς κοινοῦ ταῖς πέντε ταύταις ιδέαις, τῆς ἐν τῷ λέγειν δυνάμεως, ἧς ὄλως χωρὶς οὐδὲν) πρῶτον μὲν καὶ κράτιστον,

Naturellement notre âme s'élève, quand elle entend le véritable sublime : elle est comme transportée au-dessus d'elle-même, et se remplit d'une espèce de joie orgueilleuse, comme si elle eût produit ce qu'elle vient d'entendre. Quand donc un homme instruit et judicieux écoute plusieurs fois une lecture sans qu'elle excite en lui le sentiment qui élève l'âme, sans que la réflexion lui laisse dans l'esprit une plus grande idée que ce qu'il vient d'entendre, et qu'au contraire cette grandeur diminue et tombe si on l'examine avec attention, il n'y a point là de sublime : ce qui ne se soutient qu'à l'oreille ne saurait être véritablement sublime ; car ce qui est grand en effet laisse à l'esprit beaucoup à penser, fait sur nous une impression que nous ne pouvons pas repousser, et il nous en reste un souvenir profond et ineffaçable.

Enfin, regardez comme vraiment beau et sublime ce qui passe pour tel dans tous les temps et chez tous les hommes. En effet, quand les hommes s'accordent tous ainsi, malgré la différence de l'éducation, des mœurs, des goûts, de l'âge et des langues, ce consentement unanime de juges si divers est une preuve indubitable en faveur de ce qu'ils admirent.

CHAPITRE VII.

DES CINQ SOURCES DU SUBLIME.

Il y a cinq causes principales, qu'on pourrait appeler les véritables sources du sublime, en supposant d'abord, comme un fond commun aux cinq espèces, le talent de la parole, sans lequel il n'y a rien (1).

La première et la plus considérable est une heureuse audace

τὸ περὶ τὰς νοήσεις ἀδρεπήβολον, ὡς καὶ τοῖς περὶ Ξενοφῶντος ὠρισάμεθα· δεύτερον δὲ, τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος. Ἄλλ' αἱ μὲν δύο αὗται τοῦ ὕψους κατὰ πλεοναυθιγενεῖς συστάσεις· αἱ λοιπαὶ δ' ἤδη καὶ διὰ τέχνης ἢ τε ποιὰ τῶν σχημάτων πλάσις, (δισσὰ δὲ που ταῦτα, μὲν νοήσεως, θάτερα δὲ λέξεως)· ἐπὶ δὲ τούτοις ἡ γενναία φράσις, (ἧς μέρη πάλιν ὀνομάτων τε ἐκλογὴ, καὶ τροπικὴ καὶ πεποιημένη λέξις·) πέμπτη δὲ μεγέθους αἰτία καὶ συγκλείουσα τὰ πρὸ ἑαυτῆς ἅπαντα, ἡ ἐν ἀξιωματικῇ καὶ διάρσει σύνθεσις. Φέρε δὴ, τὰ ἐμπεριεχόμενα καθ' ἑκάστην ιδέαν τούτων ἐπισκεψώμεθα, τοσοῦτον προειπόντες, ὅτι τῶν πέντε μορίων ὁ Καικίλιος ἐν τι παρέλιπεν, ὡς καὶ 2^ο πάθος ἀμέλει. Ἄλλ' εἰ μὲν ὡς ἐν τι ταῦτ' ἄμφω, τε ὕψος καὶ τὸ παθητικὸν, καὶ ἔδοξεν αὐτῷ πάντῃ συνυπάρχειν τε ἀλλήλοις καὶ συμπεφυκέναι, διαμαρτάνει· καὶ γὰρ πάθη τινὰ διεστῶτα ὕψους καὶ ταπεινὰ εὐρίσκεται, καθάπερ οἴκτοι, λύπαι, φόβοι· καὶ ἔμπαλιν πολλὰ ὕψη δίχα πάθους, ὡς πρὸς μυρίοις ἄλλοις καὶ τὰ περὶ τοὺς Ἀλωάδας τῷ ποιητῇ παρατετολμημένα·

Ὅσσαν ἐπ' Οὐλύμπω μέμασαν θέμεν αὐτὰρ ἐπ' Ὅσση

Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἔν' οὐρανὸς ἀμβατὸς εἶη·

καὶ τὸ τούτοις ἔτι μείζον ἐπιφερόμενον,

Καὶ νῦ κεν ἐξετέλεσσαν.

3 Παρά γε μὴν τοῖς ῥήτορι τὰ ἐγκώμια, καὶ τὰ πομπικὰ καὶ ἐπιδεικτικὰ, τὸν μὲν ὄγκον καὶ τὸ ὕψηλόν ἐξ ἅπαντος

dans les pensées, comme nous l'avons montré dans un commentaire sur Xénophon; la seconde est la véhémence et l'enthousiasme de la passion. Le sublime qui naît de ces deux premières sources est dû, en grande partie, à la nature : les trois suivantes le produisent aussi par le moyen de l'art; savoir, le tour particulier des figures, qui sont de deux sortes, les unes de pensées, les autres de mots; la noblesse de l'expression, qui comprend le choix des mots et un heureux emploi des tropes (2); enfin, celle qui les embrasse toutes, l'harmonie dont le ton est noble et élevé.

Avant d'entrer dans le détail, il est bon d'avertir que Cécilius en a omis quelques-unes, et en particulier le pathétique (3). S'il a cru que le pathétique et le sublime ne sont qu'un et ne se séparent jamais, c'est une erreur : il y a des passions basses et opposées au sublime, telles que la peur, la commisération (4), la tristesse : il y a, au contraire, beaucoup d'exemples d'un sublime sans passion, comme, entre mille autres, ce trait si hardi d'Homère, en parlant des fils d'Aloüs (5) :

Pour détrôner les dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Ossa sur Pélion.

Ce qu'il ajoute est encore plus grand :

Ils l'eussent fait sans doute, etc....

Une nouvelle preuve de cette distinction, c'est que le style des éloges et des autres discours faits pour l'appareil et l'éclat, est

περιέχει, πάθους δὲ χηρεύει κατὰ τὸ πλεῖστον· ὅθεν ἡκιστα τῶν ῥητόρων οἱ περιπαθεῖς ἐγκωμιαστικοί, ἢ ἔμπαλιν οἱ ἐπαινετικοὶ περιπαθεῖς. Εἰ δ' αὖ πάλιν ἐξ ὄλου μὴ ἐνόμισεν ὁ Καικίλιος τὸ ἐμπαθὲς τὰ ὕψη ποτὲ συντελεῖν, καὶ διὰ τοῦτο οὐχ ἠγήσατο μνήμης ἄξιον, πάνυ διηπάτηται. Θαρρῶν γὰρ ἀφορισαίμην ἂν, ὡς οὐδὲν οὕτως, ὡς τὸ γενναῖον πάθος, ἔνθα χρῆ, μεγαλήγορόν ἐστι, ὡσπερ ὑπὸ μανίας τινὸς καὶ πνεύματος ἐνθουσιαστικοῦ ἐκπνέον καὶ οἶονεὶ φοιδάξον τοῦ λόγους.

SECT. IX.

Οὐ μὴν ἀλλ', ἐπεὶ τὴν κρατίστην μοῖραν ἐπέχει τῶν ἄλλων τὸ πρῶτον, λέγω δὲ τὸ μεγαλοφυές, χρῆ κἀνταῦθα, εἰ καὶ δωρητὸν τὸ πρᾶγμα μᾶλλον ἢ κτητὸν, ὅμως, καθ' ὅσον οἶόν τε, τὰς ψυχὰς ἀνατρέφειν πρὸς τὰ μεγέθη, καὶ ὡσπερ Ἐγκύμονας αἰεὶ ποιεῖν γενναίου παραστήματος. Τίνα, φήσει, τρόπον; γέγραφέα που καὶ ἐτέρωθι, τὸ τοιοῦτον ὕψος μεγαλοφροσύνης ἀπήχημα. Ὅθεν καὶ φωνῆς δίχρα θαυμάζεται ποτε ψιλὴ καθ' ἑαυτὴν ἢ ἔννοια δι' αὐτὸ τὸ μεγαλόφρον, ὡς ἡ τοῦ Αἴαντος ἐν Νεκυίᾳ σιωπὴ μέγα καὶ παντὸς ὕψηλότερον ὄλογοῦ. Πρῶτον οὖν τὸ, ἐξ οὗ γίνεται, προῦποτιθεσθαι πάντως ἀναγκαῖον, ὡς ἔχειν δεῖ τὸν ἀληθῆ ῥήτορα μὴ ταπεινὸν φρόνημα καὶ ἀγεννές. Οὐδὲ γὰρ οἶόν τε, μικρὰ καὶ δουλοπρεπῆ φρονούντας καὶ ἐπιτηδεύοντας παρ' ὄλον τὸν βίον θαυμαστόν τι καὶ τοῦ παντὸς αἰῶνος ἐξευεγκεῖν ἄξιον.

en général sublime et pompeux , quoique rarement passionné : aussi les bons panégyristes ne sont-ils point pathétiques , et les orateurs pathétiques sont-ils de mauvais panégyristes (6). Si, au contraire, Cécilius n'a rien dit des passions parce qu'il s'est imaginé qu'elles n'ont aucun rapport avec le sublime, il s'est totalement trompé. J'oserais affirmer avec confiance , qu'il n'y a rien de plus grand qu'une passion noble et maniée à propos : c'est alors que le discours monte jusqu'à l'enthousiasme et ressemble à l'inspiration.

CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE SOURCE DU SUBLIME.

La grandeur des pensées.

La principale source du sublime , cette disposition au grand, est un don de la nature plus qu'une acquisition de l'art : on peut néanmoins la fortifier et la nourrir par l'habitude de ne remplir son ame que de sentiments honnêtes et nobles. Comment cela, direz-vous ? Je l'ai dit ailleurs : ce genre de sublime est le son que rend une grande ame ; c'est cette grandeur d'ame qu'on admire quelquefois dans une pensée nue et non exprimée par la parole. Par exemple, le silence d'Ajax aux enfers (4) porte ce caractère de grandeur ; aucun discours n'eût été, là, plus sublime que le silence.

Posons donc en principe ce fondement de toute sublimité, que le véritable orateur ne saurait avoir un esprit bas et ignoble. Il n'est pas possible qu'un esprit toujours rabaissé vers les petits objets , produise quelque chose qui soit digne d'admiration et fait pour la postérité. On n'écrit noblement que lors-

μεγάλοι δὲ οἱ λόγοι τούτων, κατὰ τὸ εἶκος, ὧν ἂν ἐμβρι—
 4θεῖς ὦσιν αἱ ἔννοιαι. Ταύτη καὶ εἰς τοὺς μάλιστα φρονημα—
 τίας ἐμπίπτει τὰ ὑπερφυᾶ. Ὁ γὰρ τῷ Παρμενίῳ φήσαντι ~~ε~~ ,
 « ἐγὼ μὲν ἠρέστην, *** (εἰ Ἀλέξανδρος ἤμην, » « Κατὰ τὸν ~~ὄ~~
 νη Δία, » εἰπὼν, « εἰ Παρμενίων ἤμην, » τὸ αὐτοῦ μεγα—
 λόφρον δεικνυσιν· ὡς καὶ τὸ Ὀμήρου παρορίζει μεγαλοφυνέ ~~ε~~ ~~ε~~
 ἐν τῷ

Ὀυρανῶ ἐστήριξε κάρη, καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει,)

τὸ ἐπ' οὐρανὸν ἀπὸ γῆς διάστημα· καὶ τοῦτ' ἂν εἴποι τις οὐ ~~ε~~ οὐ
 5μαλλον τῆς Ἐριδος, ἢ Ὀμήρου μέτρον. Ὡς ἀνόμοιον γε τὸ ~~ε~~ τὸ
 Ἡσιόδειον ἐπὶ τῆς Ἀχλὺς, εἶγε Ἡσιόδου καὶ τὴν Ἀσπίδα ~~ε~~ ~~ε~~
 θετέον· « Τῆς ἐκ μὲν ῥινῶν μύξαι ῥέον· » οὐ γὰρ δεινὸν ~~ε~~ ~~ε~~
 ἐποίησε τὸ εἶδωλον, ἀλλὰ μισητόν. Ὁ δὲ πῶς μεγεθύνει τὰ ~~ε~~ ~~ε~~
 δαιμόνια ;

Ὅσπον δ' ἠεροειδῆς ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,
 ἤμενος ἐν σκοπιῇ, λεύσσων ἐπὶ οἴνοπα πόντον·
 Τόσπον ἐπιθρώσκουσι θεῶν ὑψηχέες ἵπποι.

Τὴν ὁρμὴν αὐτῶν κοσμικῶ διαστήματι καταμετρεῖ. Τίς
 οὖν οὐκ ἂν εἰκότως διὰ τὴν ὑπερβολὴν τοῦ μεγέθους ἐπι-
 φθέγγαιτο, ὅτι, ἂν δις ἐξῆς ἐφορμήσωσιν οἱ τῶν θεῶν ἵπποι,
 6Θούκέθ' εὐρήσουσιν ἐν κόσμῳ τόπον ; Ὑπερφυᾶ καὶ τὰ ἐπὶ
 τῆς θεομαχίας φαντάσματα ,

qu'on pense avec noblesse : voilà pourquoi les mots sublimes partent toujours d'une grande ame.... (*Je le ferais*, disait Parménion (2), *si j'étais Alexandre; et moi aussi*, dit Alexandre, *si j'étais Parménion*. Cette réponse décèle un grand homme. Homère représente la discorde (3) :

La tête dans les cieux et les pieds sur la terre.)

Ne dirait-on pas que le poète nous a donné la mesure de son génie plus que celle de la discorde? Le portrait qu'Hésiode a fait de la tristesse (4) est bien différent, si toutefois le poème du bouclier d'Hercule est d'Hésiode :

Une puante humeur lui coule des narines.

Cette image n'est pas forte, mais dégoûtante. Voyez quelle grandeur Homère donne aux choses divines :

Autant qu'un homme, assis au rivage des mers,
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut (5).

Il leur fait franchir d'un saut la distance d'un pôle à l'autre. A ces vers, où le grand est poussé jusqu'à l'hyperbole, ne pourrait-on pas s'écrier avec raison que, si les coursiers des immortels s'élancent encore une fois, l'espace leur manquera dans l'univers? Le combat des dieux (au vingtième chant de l'*Iliade*) offre le même genre de merveilleux (6).

Ἄμφι δ' ἐσάλπιγξεν μέγας οὐρανός, οὐλυμπός τε.
 Ἐδδειςεν δ' ὑπέπερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἰδωνεύς,
 Δεῖσας δ' ἐκ θρόνου ἄλτο, καὶ ἴαχε, μὴ οἱ ἔπειτα
 Γαῖαν ἀναρρήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
 Οἰκία δὲ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη,
 Σμερδαλέ', εὐρώεντα, τὰ τε στυγέουσι θεοὶ περ.

Ἐπιβλέπεις, ἑταῖρε, ὡς, ἀναρρήγνυμένης μὲν ἐκ βάθρου
 γῆς, αὐτοῦ δὲ γυμνουμένου ταρτάρου, ἀνατροπὴν δὲ ὄλου
 καὶ διάστασιν τοῦ κόσμου λαμβάνοντος, πάνθ' ἅμα, οὐρανός
 ἄδης, τὰ θνητὰ, τὰ ἀθάνατα, ἅμα τῇ τότε συμπολεμεῖ καὶ
 Ἵσχυινδυνεύει μάχῃ; Ἄλλὰ ταῦτα φοβερά μὲν· πλὴν εἰ μὴ
 κατ' ἀλληγορίαν λαμβάνοιτο, παντάπασιν ἄθεα, καὶ οὐ σώ-
 ζοντα τὸ πρέπον. Ὀμηρος γάρ μοι δοκεῖ, παραδιδοὺς τραύ-
 ματα θεῶν, στάσεις, τιμωρίας, δάκρυα, δεσμὰ, πάθη, πάμ-
 φυρτα, τοὺς μὲν ἐπὶ τῶν Ἰλιακῶν ἀνθρώπους, ὅσον ἐπὶ τῇ
 δυνάμει, θεοὺς πεποιχέναι, τοὺς θεοὺς δὲ ἀνθρώπους. Ἄλλ'
 ἡμῖν μὲν δυσδαιμονοῦσιν ἀπόκειται λιμὴν κακῶν, ὁ θάνα-
 τος· τῶν θεῶν δ' οὐ τὴν φύσιν, ἀλλὰ τὴν ἀτυχίαν ἐποίησεν
 δαιμόνιον. Πολὺ δὲ τῶν περὶ τὴν θεομαχίαν ἀμείνω τὰ, ὅσα
 ἀχραντὸν τι καὶ μέγα τὸ δαιμόνιον ὡς ἀληθῶς καὶ ἄκρατον
 παρίστησιν, οἷα (πολλοῖς δὲ πρὸ ἡμῶν ὁ τόπος ἐξείργασται)
 τὰ ἐπὶ τοῦ Ποσειδῶνος,

*** Τρέμε δ' οὐρεα μακρὰ καὶ ὕλη,

Καὶ κορυφαί, Τρώων τε πόλις καὶ νῆες Ἀχαιῶν,

Ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.

Le Ciel en retentit , et l'Olympe en trembla...
 L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
 Pluton sort de son trône , il pâlit , il s'écrie :
 Il a peur que ce dieu , dans cet affreux séjour ,
 D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
 Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
 Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
 Ne découvre aux vivants cet empire odieux ,
 Abhorré des mortels et craint même des dieux .

Voyez-vous , mon cher Térentien , comment dans ce combat , la terre s'ouvrant jusqu'aux abîmes , le Tartare à découvert , la machine du monde bouleversée , tout ensemble , les cieus , les enfers , les mortels , les immortels , tout combat , tout est en péril ? Ces peintures sont effrayantes ; il y aurait même de l'indécence et de l'impiété , si l'on ne les prenait (7) dans un sens allégorique.

Mais quand je vois les dieux de l'*Iliade* blessés , divisés entre eux , punis , enchaînés , versant des larmes , sujets à toutes nos passions , il me semble que dans Homère les dieux sont des hommes , et que les hommes sont des dieux . Pour nous , du moins , si nous sommes malheureux , la mort est le terme où nos maux finissent : mais pour les divinités d'Homère , l'immortalité est un malheur sans fin . Je préfère donc à ce combat des dieux , les endroits où la divinité est peinte avec des traits aussi purs que nobles et vrais , comme dans ce passage , sur lequel bien d'autres se sont exercés avant moi (8) :

Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes ,
 Fait trembler sous ses pas et forêts et montagnes ,
 Il attèle son char , et montant fièrement ,
 Lui fait fendre les flots de l'humide élément .

Βῆ δ' ἑλάαν ἐπὶ κύματ', ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αὐτῶ
 Πάντοθεν ἐκ κευθμῶν, οὐδ' ἠγυοίησεν ἀνακτα.
 Γηθοσύνη δὲ θάλασσα δίστατο, τοὶ δὲ πέτοντο.

- 9 Ταύτη καὶ ὁ τῶν Ἰουδαίων θεσμοθέτης, οὐχ ὁ τυχῶν
 ἀνὴρ, ἐπειδὴ τὴν τοῦ θεοῦ δύναμιν κατὰ τὴν ἀξίαν ἐχώ-
 ρησε, κατέφηνεν, εὐθύς ἐν τῇ εἰσβολῇ γραφίας τῶν νόμων·
 « Εἶπεν ὁ Θεός, » φησί· τί ; « Γενέσθω φῶς, καὶ ἐγένετο·
 10 γενέσθω γῆ, καὶ ἐγένετο. » Οὐκ ὀχληρὸς ἂν ἴσως, ἑταῖρε,
 δόξαίμι, ἐν ἔτι τοῦ ποιητοῦ καὶ τῶν ἀνθρωπίνων παραθέ-
 μενος, τοῦ μαθεῖν χάριν, ὡς εἰς τὰ ἠρωϊκὰ μεγέθη συνεμ-
 βαίνειν ἐθίζει. Ἀχλὺς ἄφνω καὶ νυξ ἄπορος αὐτῶ τὴν τῶν
 Ἑλλήνων ἐπέχει μάχην· ἔνθα δὴ ὁ Αἴας ἀμυχανῶν,

Ζεῦ πάτερ, (φησὶν) ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ' ἠέρος νίης Ἀχαιῶν,
 Ποίησον δ' σῆθρην, δὸς δ' ὀφθαλμοῖσιν ιδέσθαι·
 Ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον.

- Ἔστιν ὡς ἀληθῶς τὸ πάθος Αἴαντος· οὐ γὰρ ζῆν εὐχε-
 ται, (ἦν γὰρ τὸ αἶτημα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον) ἀλλ',
 ἐπειδὴ ἐν ἀπράκτῳ σκότει τὴν ἀνδρείαν εἰς οὐδὲν γενναῖον
 εἶχε διαθέσθαι, διὰ ταῦτ' ἀγανακτῶν, ὅτι πρὸς τὴν μάχην
 ἀργεῖ, φῶς ὅτι τάχιστα αἰτεῖται, ὡς πάντως τῆς ἀρετῆς
 εὐρήσων ἐντάφιον ἄξιον, κἂν αὐτῶ Ζεὺς ἀντιτάττηται. Ἄλ-
 11 λά γὰρ Ὀμηρος μὲν ἐνθάδε οὔριος συνεμπνεῖ τοῖς ἀγῶσιν,
 καὶ οὐκ ἄλλο τι αὐτὸς πέπονθεν, ἢ

Μαίνεται, ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγγέσπαλος, ἢ ὀλοὸν πῦρ
 Οὔρεσι μαίνεται βαθύης ἐνὶ τάρφεσιν ὕλης·
 Ἀφλοισμὸς δὲ περὶ στόμα γίνεται.

Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines ,
 D'aise on entend sauter les pesantes baleines :
 L'eau frémit sous le dieu qui lui donne la loi,
 Et semble avec plaisir reconnaître son roi.
 Cependant le char vole....

Ainsi, le législateur des Juifs, qui n'était pas un homme vulgaire, après avoir conçu la puissance de Dieu dans sa dignité, l'a-t-il bien exprimée par ces paroles, au commencement de ses lois : *Dieu dit : quoi ? Que la lumière soit, et la lumière fut ; que la terre soit, et la terre fut* (9).

Peut-être ne serez-vous pas fâché, mon cher Téréntien, que je vous cite encore notre poète, dans un de ces endroits, où il peint les hommes. Vous verrez comment son génie grandit et marche de pair avec les héros. Une nuit affreuse, répandue tout-à-coup sur l'armée des Grecs, ne leur permet plus de combattre. Ajax impatient s'écrie (10) :

Grand Dieu ! chasse la nuit qui nous couvre les yeux ,
 Et combats contre nous à la clarté des cieux

Voilà un sentiment digne d'Ajax. Il ne demande pas la vie ; cette prière serait au-dessous de lui ; mais dans ces épaisses ténèbres sa valeur ne pouvant se signaler par aucun exploit, il s'indigne d'être réduit à l'inaction au milieu d'une bataille ; il demande que le jour lui soit rendu au plus tôt ; il y trouvera du moins une mort digne de lui, dût-il avoir à combattre contre Jupiter même. Ainsi, dans l'*Iliade*, le génie impétueux d'Homère anime les combats, et l'on dirait que, lui aussi,

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles,
 Ou, comme on voit un feu, portant partout l'horreur,
 Au travers des forêts promener sa fureur,
 De colère il écume (11).

δείκνυσι δ' ὁμῶς διὰ τῆς Ὀδυσσεΐας, (καὶ γὰρ ταῦτα πολλῶν ἔνεκα προσεπιθεωρητέον,) ὅτι μεγάλης φύσεως ὑποφερομέ-
12νης ἤδη ἰδίον ἔστιν ἐν γήρα τὸ φιλόμυθον. Δηλὸς γὰρ ἐκ πολλῶν τε ἄλλων συνθετικῶς ταύτην δευτέραν τὴν ὑπόθεσιν, ἀτὰρ δὴ καὶ τοῦ λείψανα τῶν Ἰλιακῶν παθημάτων διὰ τῆς Ὀδυσσεΐας, ὡς ἐπεισόδιά τινα τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου, προσεπεισφέρειν, καὶ νῆ Δι' ἐκ τοῦ τὰς ὀλοφύρσεις καὶ τοὺς οἴκτους, ὡς πάλαι που προεγνωσμένους τοῖς ἥρωσιν, ἐν- ταῦθα προσαποδιδόναι. Οὐ γὰρ ἄλλ', ἢ τῆς Ἰλιάδος ἐπίλογός ἐστιν ἡ Ὀδύσεια·

Ἔνθα μὲν Λῖας κείται ἀρήϊος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεὺς,
 Ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος·
 Ἔνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱός.

13Ἀπὸ δὲ τῆς αὐτῆς αἰτίας, οἶμαι, τῆς μὲν Ἰλιάδος, γραφο- μένης ἐν ἀκμῇ πνεύματος, ὅλον τὸ σωματίον δραματικὸν ὑπεστήσατο καὶ ἐναγώνιον· τῆς δὲ Ὀδυσσεΐας τὸ πλεόν διη- γηματικὸν, ὅπερ ἴδιον γήρωσ. Ὅθεν ἐν τῇ Ὀδυσσεΐᾳ παρει- κάσαι τις ἂν καταδυομένῳ τὸν Ὀμηρον ἡλίῳ, οὐ δίχα τῆς σφοδρότητος παραμένει τὸ μέγεθος. Οὐ γὰρ ἔτι τοῖς Ἰλιακοῖς ἐκείνοις ποιήμασιν ἴσον ἐνταῦθα σώζει τὸν τόνον, οὐδ' ἐξω- μαλισμένα τὰ ὕψη καὶ ἰζήματα μηδαμοῦ λαμβάνοντα, οὐδὲ τὴν πρόχυσιν ὁμοίαν τῶν ἐπαλλήλων παθῶν, οὐδὲ τὸ ἀγχι- στροφον καὶ πολιτικόν, καὶ ταῖς ἐκ τῆς ἀληθείας φαντασίαις καταπεπυκνωμένον· ἀλλ' οἷον ὑποχωροῦντος εἰς ἑαυτὸν ὠκεα- νοῦ καὶ περὶ τὰ ἴδια μέτρα ἐρημουμένου, τὸ λοιπὸν φαί- νονται τοῦ μεγέθους ἀμπώτιδες καὶ τοῖς μυθώδεσι καὶ

Mais l'*Odyssée* (et je dois l'observer pour plusieurs raisons), l'*Odyssée* est le déclin d'un beau génie (12), qui en vieillissant commence à aimer les contes; car, sans parler de plusieurs autres preuves, deux choses font voir clairement que ce poème a été son second ouvrage: d'abord, les malheurs d'Iliou qui restaient à décrire, et qu'il a fait entrer dans l'*Odyssée* comme le supplément de la guerre de Troie; ensuite, les louanges funèbres et les regrets qu'il y donne aux héros, et dont il s'acquitte ici comme d'un tribut qui leur était depuis longtemps destiné. Oui, l'*Odyssée* est le complément de l'*Iliade* (12):

Là git le grand Ajax et l'invincible Achille ;

Là de ses ans Patrocle a vu borner le cours ;

Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours (13).

L'*Iliade*, étant donc l'ouvrage de sa jeunesse, est pleine de mouvement et d'action; mais l'*Odyssée* est presque toute entière en récits, ce qui est le goût de la vieillesse. Homère dans ce dernier ouvrage est comparable au soleil couchant, qui est encore grand aux yeux, mais qui ne fait plus sentir sa chaleur; ce n'est plus le ton vigoureux de l'*Iliade*, cette hauteur de génie qui ne s'abaisse jamais, cette activité qui ne se repose point, ce torrent toujours égal des passions qui se succèdent les unes aux autres, ces transitions rapides, cette force oratoire, et cette foule d'images heureuses et vraies. Mais, comme l'Océan, au moment même du reflux, et lorsqu'il abandonne ses rivages, est encore l'Océan, on aperçoit encore dans l'*Odyssée* le reflux d'un grand génie qui s'égare dans

14 ἀπίστοις πλάνοις. Λέγων δὲ ταῦτ' οὐκ ἐπιλέλησμαι τῶν ἐν τῇ Ὀδυσσεΐα χειμώνων, καὶ τῶν περὶ τὸν Κύκλωπα, καὶ τινῶν ἄλλων· ἀλλὰ γῆρας διηγούμαι, γῆρας δ' ὁμῶς Ὀμήρου. Πλὴν ἐν ἅπασι τούτοις ἐξῆς τοῦ πρακτικοῦ κρατεῖ τὸ μυθικόν· παρεξέβην δ' εἰς ταῦθ', ὡς ἔφην, ἵνα δεῖξαιμι, ὡς εἰς λῆρον ἐνίστε ῥᾶστον κατὰ τὴν ἀπακμῆν τὰ μεγαλοφυῆ παρατρέπεται, οἷα τὰ περὶ τὸν ἄσκον, καὶ τοὺς ἐκ Κίρκης συοφορβουμένους, οὗς ὁ Ζώϊλος ἔφη χοιριδία κλαίοντα, καὶ τὸν ὑπὸ τῶν πελειάδων ὡς νεοσσὸν παρατρεφόμενον Δία, καὶ τὸν ἐπὶ τοῦ ναυαγίου δέχ' ἡμέρας ἄσιτον, τὰ τε περὶ τὴν μνηστηροφονίαν ἀπίθανα. Τί γὰρ ἂν ἄλλο φήσαιμεν 15 ταῦτα, ἢ τῷ ὄντι τοῦ Διὸς ἐνύπνια; Δευτέρου δὲ ἕνεκα προσιστορεῖσθω τὰ κατὰ τὴν Ὀδύσειαν, ὅπως ἦ σοι γινώριμον, ὡς ἡ ἀπακμῆ τοῦ πάθους ἐν τοῖς μεγάλοις συγγραφεύσι καὶ ποιηταῖς εἰς ἦθος ἐκλύεται. Τοιαῦτα γὰρ πού τὰ περὶ τὴν τοῦ Ὀδυσσεύος ἠθικῶς αὐτῷ βιολογούμενα οἰκίαν, οἵονει κωμῶδία τίς ἐστὶν ἠθολογούμενη.

SECT. X.

Φέρε νῦν, εἴ τι καὶ ἕτερον ἔχοιμεν, ὑψηλοὺς ποιεῖν τοὺς λόγους δυνάμενον, ἐπισκεψώμεθα. Οὐκοῦν ἐπειδὴ πᾶσι τοῖς πράγμασι φύσει συνεδρεῦει τινὰ μόρια, ταῖς ὕλαις συνυπάρχοντα, ἐξ ἀνάγκης γένοιτ' ἂν ἡμῖν ὕψους αἴτιον, τὸ τῶν ἐμφερομένων ἐκλέγειν αἰεὶ τὰ καιριώτατα, καὶ ταῦτα τῇ πρὸς

des récits sans vraisemblance. En parlant ainsi, je n'ai pas oublié les tempêtes de l'*Odyssée*, l'aventure du Cyclope, et quelques autres endroits; je dis que c'est l'ouvrage de la vieille, mais cette vieille est celle d'Homère. Au reste, dans ces endroits même, il y a beaucoup de récit et peu d'action.

Toutes ces observations confirment ce que j'ai déjà avancé: qu'un esprit supérieur, à son déclin, tombe quelquefois dans le bavardage. Ainsi, la fable de l'Outre; ces malheureux métamorphosés par Circé, que Zoïle appelait de petits cochons larmoyants (14); Jupiter nourri par des colombes, comme un petit pigeon; Ulysse qui passe dix jours sans manger, après son naufrage, et la manière invraisemblable dont il fait périr les prétendants (15); qu'est-ce que tout cela, sinon des songes de Jupiter?

Une seconde observation que vous ferez en lisant ce poème, c'est que les auteurs qui, dans la vigueur de l'âge, ont le mieux peint les passions fortes (16), ne peuvent plus manier que les passions paisibles et tranquilles. Telles sont celles que nous offre l'*Odyssée* en racontant ce qui se passe dans la maison d'Ulysse: c'est une sorte de drame qui peint les mœurs de la vie privée (dans le 1^{er}, 3^e et 4^e chant).

CHAPITRE IX.

DU CHÔIX DES CIRCONSTANCES PROPRES AU SUBLIME.

Allons plus avant; voyons encore si nous n'aurions pas quelque autre moyen qui puisse rendre le discours sublime. Comme il est de la nature des choses, qu'un tout se compose de certaines parties, qu'on appelle les accidents de la substance, le style s'élèvera jusqu'à la sublimité, si l'on choisit les plus

ἄλληλα ἐπισυνθέσει καθάπερ ἐν τι σῶμα ποιεῖν δύνασθαι· τὸ μὲν γὰρ τῇ ἐκλογῇ τὸν ἀκροατὴν τῶν λημμάτων, τὸ δὲ πικυνώσει τῶν ἐκλελεγμένων προσάγεται. Οἶον ἢ Σαπφὸς συμβαίνοντα ταῖς ἐρωτικάῃς μανίαις παθήματα ἐκ τῶν παροπομένων καὶ ἐκ τῆς ἀληθείας αὐτῆς ἐκάστοτε λαμβάνει. Πούδὲ τὴν ἀρετὴν ἀποδείκνυται; ὅτε τὰ ἄκρα αὐτῶν καὶ ὑπερτεταμένα δεινὰ καὶ ἐκλέξαι καὶ εἰς ἄλληλα συνδῆσαι.

2

Φαίνεται μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἐμμεν' ὦνῆρ, ὅστις ἐναντίος τοι
Ἰζάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνεύ-
σας ὑπακούει

Καὶ γελῶσας ἰμέροεν. Τό μοι' μάν
Καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν.
Ὡς γὰρ εἶδω σε, βροχέως με φωνᾶς
Οὐδὲν ἔτ' εἴκει·

Ἀλλὰ καμμέν γλῶσσα ἔαγε· λεπτόν δ'
Αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν.
Ὀππάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημ', ἐπιρρόμ-
βεῦσι δ' ἀκούε·

Καθδ' ἰδρῶς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ
Πᾶσαν ἀγρεῖ, χλωροτέρα δὲ ποίαις
Ἐμμί· τεθνάκην δ' ὀλίγω 'πιθεύσση
Φαίνομαι ἄπνους.

Ἀλλὰ πᾶν τολματὸν, ἐπεὶ πένητα —

30ὸ θαυμάζεις, ὡς ὑπ' αὐτὸ τὴν ψυχὴν, τὸ σῶμα, τὰς ἀκοάς,
τὴν γλῶσσαν, τὰς ὄψεις, τὴν χροάν, πᾶνθ', ὡς ἀλλότρια,

convenables, et si elles se lient de manière à pouvoir faire corps : car, d'un côté ce choix, et de l'autre cet amas de circonstances tirent fortement l'attention. Ainsi Sapho prend toujours les accidents qui accompagnent le délire de l'amour, dans les suites et dans la nature même de la passion. Elle excelle à choisir et à rassembler ce qu'ils offrent de grand et de plus élevé. C'est ce talent qui la distingue.

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire ;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler ;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux dans son honneur peuvent-ils l'égalé ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue ;
Je n'entends plus ; je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais, quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder (1)...

N'admirez-vous point comment elle cherche l'ame, le corps, l'ouïe, la voix, les yeux, la couleur, tout ce qui a disparu ; comme si ces choses existaient hors d'elle-même : ensuite ces

διοιχόμενα ἐπιζητεῖ, καὶ καθ' ὑπεναντιώσεις ἅμα ψύχεται, καίεται, ἀλογιστεῖ, φρονεῖ; ἡ γὰρ φοβεῖται, ἡ παρ' ὀλίγον τέθνηκεν· ἵνα μὴ ἐν τι περι' αὐτὴν πάθος φαίνεται, παθῶν δὲ σύνοδος. Πάντα μὲν τὰ τοιαῦτα γίνεται περι' τοὺς ἐρῶντας· ἡ λῆψις δ', ὡς ἔφην, τῶν ἄκρων, καὶ ἡ εἰς ταῦτο συναίρεσις ἀπειργάσατο τὴν ἐξοχὴν· ὄνπερ, οἶμαι, καὶ ἐπὶ τῶν χειμῶνων τρόπον ὁ ποιητὴς ἐκλαμβάνει τῶν παρακολουθούτων τὰ χαλεπώτατα. Ὁ μὲν γὰρ τὰ Ἀριμάσπεια ποιήσας ἐκεῖνα οἶεται δεινά·

Θαῦμ' ἡμῖν καὶ τοῦτο μέγα φρεσὶν ἡμετέρῃσιν.
 Ἄνδρες ὕδωρ ναίουσιν ἀπὸ χθονὸς ἐν πελάγεσσι·
 Δύστηνοὶ τινὲς εἰσιν, ἔχουσι γὰρ ἔργα πονηρά,
 Ὅμματ' ἐν ἄστροισι, ψυχὴν δ' ἐν πόντῳ ἔχουσιν.
 Ἦπου πολλὰ θεοῖσι φίλας ἀνά χειρας ἔχοντες
 Εὐχονται σπλάγγχοισι κακῶς ἀναβαλλομένοισι.

παντὶ μῆν, οἶμαι, δῆλον, ὡς πλέον ἄνθος ἔχει τὰ λεγόμενα ἢ δέος. Ὁ δὲ Ὀμηρος πῶς; ἐν γὰρ ἀπὸ πολλῶν λέγει γέσθω·

Ἐν δ' ἔπεσ', ὡς ὅτε κῦμα θεῶν ἐν νῆϊ πέσῃσι,
 Λάβρον, ὑπαὶ νεφέων ἀνεμοτρεφές· ἡ δὲ τε πᾶσα
 Ἄγνη ὑπεκρύφθη, ἀνέμοιο δὲ δεινὸς ἀήτης
 Ἰστὶν ἐμβρέμεται, τρομέουσι δὲ τε φρένα ναῦται
 Δειδίστες· τυτθὸν γὰρ ὑπέκ θανάτοιο φέρονται.

Ἐπεχείρησε καὶ ὁ Ἄρατος τὸ αὐτὸ τοῦτο μετενεγκεῖν

— ὀλίγον δὲ διὰ ζύλου αἰδ' ἐρύκει.

oppositions, elle transite, elle brûle, elle raisonne, elle s'égaré, elle tremble, elle se meurt ? Il semble que ce ne soit pas une seule passion, mais un concours de passions. Telles sont, il est vrai, les suites ordinaires de l'amour : mais ici, comme je l'ai remarqué, le choix et la réunion des circonstances éminentes ont produit le sublime (2).

Lorsqu'Homère décrit les tempêtes, il rassemble de même ce qui arrive alors de plus affreux. Écoutez auparavant (3) l'auteur des Arimaspes :

O prodige étonnant ! o fureur incroyable !
 Des hommes insensés, sur de frêles vaisseaux,
 S'en vont, loin de la terre, habiter sur les eaux,
 Et suivant sur la mer une route incertaine,
 Courent chercher bien loin le travail et la peine.
 Ils ne goûtent jamais de paisible repos ;
 Ils ont les yeux au ciel, et l'esprit sur les flots ;
 Et les bras étendus, les entrailles émues,
 Ils font souvent aux dieux des prières perdues.

L'auteur trouve cela terrible ; mais tout autre que lui y verra, je crois, plus d'antithèses brillantes que d'objets de terreur. En est-il ainsi d'Homère ? Citons un exemple entre plusieurs autres :

Comme l'on voit les flots, soulevés par l'orage (4),
 Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage :
 Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
 La mer blanchit d'écume, et l'onde au loin gémit ;
 Le matelot tremblant, que son art abandonne,
 Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché de donner un autre tour au dernier vers (5) :

Un bois mince et léger les défend de la mort.

πλὴν μικρὸν αὐτὸ καὶ γλαφυρὸν ἐποίησεν ἀντὶ φοβεροῦ· ἔτι δὲ παρώρισε τὸν κίνδυνον, εἰπὼν, Ἐὐλον αἶδ' ἐρύκει. Οὐκοῦν ἀπείργει. Ὁ δὲ ποιητὴς οὐκ εἰς ἅπαξ παρορίζει τὸ δεινὸν, ἀλλὰ τοὺς αἰεὶ καὶ μονονουχί κατὰ πᾶν κῦμα πολ- λάκις ἀπολλυμένους εἰκονογραφεῖ. Καὶ μὴν τὰς προθέσεις, ἀσυνθέτους οὔσας, συναναγκάσας παρὰ φύσιν, καὶ εἰς ἀλ- λήλας συμβιασάμενος, « Ἵπὲκ θανάτοιο, » τῷ μὲν συνεμ- πίπτουσι πάθει τὸ ἔπος ὁμοίως ἐβασάνισεν· τῇ δὲ τοῦ ἔπους συνθλίψει τὸ πάθος ἄκρως ἀπεπλάσατο, καὶ μονονοῦκ ἐνετύπωσε τῇ λέξει τοῦ κινδύνου τὸ ἰδίωμα, « Ἵπὲκ θανά- τοιο φέρονται. » Οὐκ ἄλλως ὁ Ἀρχιλοχος ἐπὶ τοῦ ναυαγίου, καὶ ἐπὶ τῇ προσαγγελίᾳ ὁ Δημοσθένης· « Ἐσπέρα μὲν γὰρ ἦν, » φησὶν· ἀλλὰ τὰς ἐξοχὰς, ὡς εἶποι τις, ἀριστίνδην ἐκκαθήραντες ἐπισυνέθηκον, οὐδὲν φλοιῶδες, ἢ ἄσεμνον, ἢ σχολικὸν ἐγκατατάττοντες διὰ μέσου. Λυμαίνεται γὰρ ταῦτα τὸ ὄλον, ὡσανεὶ ψήγματα ἢ ἀραιώματα, ἐμποιοῦντα μεγέθη συνοικονομούμενα, τῇ τε πρὸς ἄλληλα σχέσει συν- τετειχισμένα.

SECT. XI.

Σύνεδρός ἐστι ταῖς προεκκειμέναις ἀρετῇ καὶ ἦν καλοῦσιν αὔξησιν, ὅταν, δεχομένων τῶν πραγμάτων καὶ ἀγώνων κατὰ περιόδους ἀρχὰς τε πολλὰς καὶ ἀναπαύλας, ἕτερα ἐτέροις ἐπεισκευλούμενα μεγέθη συνεχῶς ἐπεισάγῃται κατ' Ὀπίδασιν. Τοῦτο δὲ εἴτε διὰ τοπηγορίαν, εἴτε δεινῶσιν, ἢ πραγμάτων ἢ κατασκευῶν ἐπίρρωσιν, εἴτ' ἐποικονομίαν ἔρ-

Cela est petit et gentil, au lieu d'être terrible. De plus, il donne à contre-sens des bornes à leur danger. *Un bois*, dit-il, *les défend* de la mort : donc il l'éloigne. Homère ne dit pas une seule fois que le danger ait des bornes : il peint toujours, et, pour ainsi dire, à chaque flot qui s'élève, les matelots qui périssent. Il y a d'ailleurs une licence heureuse dans le rapprochement insolite de ces deux mots, ὑπὲρ ἐκ ; il exprime d'une manière très imitative le mouvement de la mer, par le choc des syllabes qui se brisent comme les vagues. Archiloque a décrit de même un naufrage (6), et Démosthène la prise d'Élatée (7) : *la nuit approchait*, dit-il ; ... l'un et l'autre ont fait un choix sévère ; ils n'ont pris, si l'on peut parler de la sorte, que les sommités, sans y mêler rien d'inutile, ou qui sentît la déclamation ; car cela gâte tout : c'est comme le moellon et le plâtras qu'on entasserait pour élever un édifice majestueux (8).

CHAPITRE X.

DE L'AMPLIFICATION.

L'amplification est au rang des moyens que nous venons d'établir, lorsque, dans une affaire et dans un plaidoyer, qui admettent tour à tour des reprises et des pauses (1), toutes les parties s'enchaînent les unes aux autres et s'élèvent par degrés jusqu'au sublime. Que l'amplification roule sur un lieu commun, qu'elle consiste à exagérer, à fortifier les questions et les preu-

πλήν μικρὸν αὐτὸ καὶ γλαφυρὸν ἐποίησεν ἀντὶ φοβεροῦ· ἔτι δὲ παρῴρισε τὸν κίνδυνον, εἰπὼν, Ἐὐλον αἶδ' ἐρύκει. — Οὐκοῦν ἀπείργει. Ὁ δὲ ποιητὴς οὐκ εἰς ἅπαξ παρορίζει τὸ δεινὸν, ἀλλὰ τοὺς αἰεὶ καὶ μονονουχί κατὰ πᾶν κῦμα πολ-
λάκις ἀπολλυμένους εἰκονογραφεῖ. Καὶ μὴν τὰς προθέσεις, ἀσυνθέτους οὖσας, συναναγκάσας παρὰ φύσιν, καὶ εἰς ἀλ-
λήλας συμβιασάμενος, « Ἵπὲκ θανάτοιο, » τῷ μὲν συνεμ-
πίπτουσι πάθει τὸ ἔπος ὁμοίως ἐβασάνισεν· τῇ δὲ τοῦ ἔπου-
συνθλίψει τὸ πάθος ἄκρωσ ἀπεπλάσατο, καὶ μονονουχί
ἐνετύπωσε τῇ λέξει τοῦ κινδύνου τὸ ἰδίωμα, « Ἵπὲκ θανά-
τοιο φέρονται. » Οὐκ ἄλλως ὁ Ἀρχιλοχος ἐπὶ τοῦ ναυαγίου,
καὶ ἐπὶ τῇ προσαγγελίᾳ ὁ Δημοσθένης· « Ἐσπέρα μὲν γάρ
ἦν, » φησὶν· ἀλλὰ τὰς ἐξοχὰς, ὡς εἶποι τις, ἀριστίνδην
ἐκκαθῆραντες ἐπισυνέθηκαν, οὐδὲν φλοιῶδες, ἢ ἄσπεμον,
ἢ σχολικὸν ἐγκατατάττοντες διὰ μέσου. Λυμαίνεται γάρ
ταῦτα τὸ ὄλον, ὡσανεὶ ψήγματα ἢ ἀραιώματα, ἐμποιοῦντα
μεγέθη συνοικονομούμενα, τῇ τε πρὸς ἄλληλα σχέσει συν-
τετειχισμένα.

SECT. XI.

Σύνεδρός ἐστι ταῖς προεκκειμέναις ἀρετῇ καὶ ἦν καλοῦσι
αὐξῆσιν, ὅταν, δεχομένων τῶν πραγμάτων καὶ ἀγώνων
κατὰ περιόδους ἀρχὰς τε πολλὰς καὶ ἀναπαύλας, ἕτερα
ἑτέροις ἐπεισκευκλούμενα μεγέθη συνεχῶς ἐπεισάγῃται κατ'
ἑπίβασιν. Τοῦτο δὲ εἴτε διὰ τοπηγορίαν, εἴτε δεινῶσιν,
πραγμάτων ἢ κατασκευῶν ἐπίρρωσιν, εἴτ' ἐποικονομίαν ἔρ-

ves , à distribuer les faits et les passions dans un certain ordre, car il y en a de bien des espèces ; l'orateur doit savoir qu'il n'en est aucune de parfaite sans le sublime , excepté sans doute dans les choses qu'il doit affaiblir et rabaisser, et lorsqu'il faut exciter la commisération (2) : en tout autre cas , si vous en ôtez le sublime , ce n'est plus qu'un corps sans ame : l'amplification qui ne tire pas de là sa force , languit et n'est que de l'enflure.

Pour rendre ceci plus clair, je ferai voir , en peu de mots , comment le sublime diffère de l'amplification , et celle-ci du choix des grandes circonstances , dont j'ai parlé précédemment.

CHAPITRE XI.

COMMENT ON PEUT DÉFINIR L'AMPLIFICATION.

L'amplification , disent les maîtres de l'art , est un discours qui sert à agrandir les choses. Je ne saurais goûter cette définition. Elle peut convenir également au sublime , aux passions et aux figures , puisque tout cela donne aussi de la grandeur au discours. La différence du sublime à l'amplification me paraît sensible. L'un consiste dans l'élévation, l'autre dans l'abondance : l'un peut donc se rencontrer dans une seule pensée , l'autre se compose toujours du nombre et de la quantité. On pourrait la définir : un discours qui rassemble toutes les circonstances tirées du fond des choses et des lieux oratoires, sur lesquelles on insiste pour en fortifier la preuve. On ne doit pas la confondre avec la preuve : celle-ci a pour objet d'établir la vérité de ce qui est en question....

γων ἢ παθῶν (μυρίαί γὰρ ἰδέαι τῶν αὐξήσεων) γίνοιτο·
 χρὴ γινώσκειν ὅμως τὸν ῥήτορα , ὡς οὐδὲν ἂν τούτων καθ'
 αὐτὸ συσταίη χωρὶς ὕψους τέλειον , πλὴν εἰ μὴ ἐν οἴκτοις
 ἄρα νῆ Δία , ἢ ἐν εὐτελισμοῖς· τῶν δ' ἄλλων αὐξητικῶν
 ὅτου περ ἂν τὸ ὑψηλὸν ἀφέλης , ὡς ψυχὴν ἐξαιρήσεις σώ-
 ματος· εὐθύς γὰρ ἀτονεῖ καὶ κενοῦται τὸ ἔμπρακτον αὐτῶν ,
 Ζυῖ τῷς ὕψεσι συνεπιρρώννυμενον. Ἡ μὲντοι διαφέρει τοῦ
 ἀρτίως εἰρημένου τὰ νῦν παραγγελόμενα , (περιγραφὴ γάρ
 τις ἦν ἐκεῖνο τῶν ἄκρων λημμάτων , καὶ εἰς ἐνότητα σύντα-
 ξις) καὶ τίνι καθόλου τῶν αὐξήσεων παραλλάττει τὰ ὕψη ,
 τῆς σαφηνείας αὐτῆς ἔνεκα συντόμως διοριστέον.

SECT. XII.

Ὁ μὲν οὖν τῶν τεχνογράφων ὄρος ἐμοίγ' οὐκ ἀρεστός.
 Αὐξήσις ἐστὶ , φασί , λόγος , μέγεθος περιτιθείς τοῖς ὑπο-
 κειμένοις· δύναται γὰρ ἀμέλει καὶ ὕψους , καὶ πάθους , καὶ
 τρόπων εἶναι κοινὸς οὗτος ὁ ὄρος , ἐπειδὴ κακεῖνα τῷ λόγῳ
 περιτιθῆσι ποιόν τι μέγεθος. Ἐμοὶ δὲ φαίνεται ταῦτα ἀλλή-
 λων παραλλάττειν , ἢ κείται τὸ μὲν ὕψος ἐν διάρματι , ἢ
 δ' αὐξήσις καὶ ἐν πλήθει· διόπερ ἐκεῖνο μὲν κἂν νοήματι
 ἐνὶ πολλάκις , ἢ δὲ πάντως μετὰ ποσότητος καὶ περιουσίας
 2τινὸς ὑφίσταται. Καὶ ἔστιν ἡ αὐξήσις , ὡς τύπῳ περιλα-
 βεῖν , συμπλήρωσις ἀπὸ πάντων τῶν ἐμφορομένων τοῖς
 πράγμασι μορίων καὶ τόπων , ἰσχυροποιούσα τῇ ἐπιμονῇ τὸ
 κατεσκευασμένον· ταύτῃ τῆς πίστεως διεστῶσα , ὅτι ἢ μὲν τὸ
 ζητούμενον ἀποδείκνυσιν)...

ves , à distribuer les faits et les passions dans un certain ordre, car il y en a de bien des espèces ; l'orateur doit savoir qu'il n'en est aucune de parfaite sans le sublime , excepté sans doute dans les choses qu'il doit affaiblir et rabaisser, et lorsqu'il faut exciter la commisération (2) : en tout autre cas , si vous en ôtez le sublime , ce n'est plus qu'un corps sans ame : l'amplification qui ne tire pas de là sa force , languit et n'est que de l'enflure.

Pour rendre ceci plus clair, je ferai voir , en peu de mots, comment le sublime diffère de l'amplification , et celle-ci du choix des grandes circonstances, dont j'ai parlé précédemment.

CHAPITRE XI.

COMMENT ON PEUT DÉFINIR L'AMPLIFICATION.

L'amplification , disent les maîtres de l'art , est un discours qui sert à agrandir les choses. Je ne saurais goûter cette définition. Elle peut convenir également au sublime , aux passions et aux figures , puisque tout cela donne aussi de la grandeur au discours. La différence du sublime à l'amplification me paraît sensible. L'un consiste dans l'élévation, l'autre dans l'abondance : l'un peut donc se rencontrer dans une seule pensée, l'autre se compose toujours du nombre et de la quantité. On pourrait la définir : un discours qui rassemble toutes les circonstances tirées du fond des choses et des lieux oratoires, sur lesquelles on insiste pour en fortifier la preuve. On ne doit pas la confondre avec la preuve : celle-ci a pour objet d'établir la vérité de ce qui est en question.....

3 Πλουσιώτατα, καθάπερ τι πέλαγος, εἰς ἀναπεπταμένον κέχυται πολλαχῆ μέγεθος. Ὅθεν, οἶμαι, κατὰ λόγον ὁ μὲν ῥήτωρ, ἅτε παθητικώτερος, πολὺ τὸ διάπυρον ἔχει καὶ θυμικῶς ἐκφλεγόμενον· ὁ δὲ, καθεστῶς ἐν ὄγκῳ καὶ μεγαλοπρεπεΐσεμ-
 4 νότητι, οὐκ ἔψυκται μὲν, ἀλλ' οὐχ οὕτως ἐπέστραπται. Οὐ κατ' ἄλλα δὲ τινα ἢ ταῦτα, ἐμοὶ δοκεῖ, φίλτατε Τερεντιανέ, (λέγω δὲ, εἰ καὶ ἡμῖν ὡς Ἕλλησιν ἐφεῖται τι γινώσκειν,) καὶ ὁ Κικέρων τοῦ Δημοσθένους ἐν τοῖς μεγέθεσι παραλλάττει. Ὁ μὲν γάρ ἐν ὕψει τὸ πλεον ἀποτόμῳ, ὁ δὲ Κικέρων ἐν χύσει. Καὶ ὁ μὲν ἡμέτερος διὰ τὸ μετὰ βίας ἕκαστα, ἔτι δὲ τάχους, ῥώμης, δεινότητος, οἶον καίειν τε ἅμα καὶ διαρπάζειν, σκηπτῶ τιμι παρεικάζοιτ' ἂν ἢ κεραυνῶ· ὁ δὲ Κικέρων ὡς ἀμφιλαφῆς τις ἐμπρησμὸς, οἶμαι, πάντη νέμεται καὶ ἀνειλεῖται, πολὺ ἔχων καὶ ἐπίμονον αἰεὶ τὸ καῖον, καὶ διακληρονομούμενον ἄλλοτ' ἄλλοίως ἐν αὐτῷ καὶ κατὰ διαδοχὰς ἀνατρεφόμενον. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑμεῖς ἂν ἄμεινον ἐπικρί-
 5 θνοίτε. Καιρὸς δὲ τοῦ Δημοσθενικοῦ μὲν ὕψους καὶ ὑπερταμένου ἐν τε ταῖς δεινώσεσι καὶ τοῖς σφοδροῖς πάθεσι, καὶ ἔνθα δεῖ τὸν ἀκροατὴν τὸ σύνολον ἐκπλήξαι· τῆς δὲ χύσεως, ὅπου χρῆ καταντλήσαι. Τοπηγορίαις τε γάρ, καὶ ἐπιλόγοις κατὰ τὸ πλεον, καὶ παραβάσεσι, καὶ τοῖς φραστικοῖς ἅπασι καὶ ἐπιδεικτικοῖς, ἱστορίαις τε καὶ φυσιολογίαις, καὶ οὐκ ὀλίγοις ἄλλοις μέρεσιν ἀρμόδιος.

CHAPITRE XII.

PARALLÈLE DE CICÉRON ET DE DÉMOSTHÈNE.

(4)..... L'un (c'est peut-être Démosthène), plus habile à manier les passions, est plein de chaleur et de véhémence ; l'autre (peut-être Platon), grave et majestueux, n'est pas froid, mais il n'a pas autant de rapidité.

Nous ne pouvons guère juger de Cicéron, nous qui sommes Grecs. Mais il me semble différent de Démosthène dans le genre sublime. Le premier est grand dans son abondance, le second dans sa précision. Démosthène a une force, une rapidité, une véhémence irrésistibles ; il brûle et écrase en même temps ; je le comparerais à la foudre. Cicéron me paraît semblable à un vaste incendie, qui se répand et se déploie de toutes parts ; qui s'anime et brûle longtemps ; qui, sans sortir du même lieu, se porte tantôt sur un point et tantôt sur un autre, et prend par intervalles de nouvelles forces. Mais vous (qui êtes Latins), vous en jugerez mieux que moi.

Le genre de Démosthène convient aux endroits qui demandent de la véhémence, aux passions fortes, quand il faut terrasser l'auditeur comme d'un seul coup ; l'abondance de Cicéron, lorsqu'on veut le charmer ; elle est bien placée dans les lieux oratoires, dans les péroraisons, les digressions, les discours du genre démonstratif, les récits de l'histoire et de la physique, et dans plusieurs autres parties.

SECT. XIII.

Ὅτι μέντοι ὁ Πλάτων, (ἐπάνειμι γάρ,) τοιοῦτον τινὶ χεύματι ἀφορητὴν ῥέων, οὐδὲν ἦττον μεγεθύνεται, ἀνεγνωκῶς τὰ ἐν τῇ Πολιτείᾳ, (τὸν τύπον) οὐκ ἀγνοεῖς. « Οἱ ἄρα φρονήσεως, » φησὶ, « καὶ ἀρετῆς ἄπειροι, εὐωχίαις δὲ καὶ τοῖς τοιοῦτοις ἀεὶ ξυνόντες, κάτω, ὡς ἔοικε, φέρονται, καὶ ταύτῃ πλανῶνται διὰ βίου. Πρὸς δὲ τὸ ἀληθὲς ἄνω οὐτ' ἀνέβλεψαν πώποτε, οὐτ' ἀνηνέχθησαν, οὐδὲ βεβαίου τε καὶ καθαρᾶς ἡδονῆς ἐγεύσαντο· ἀλλὰ βοσκημάτων δίκην, κάτω ἀεὶ βλέποντες, καὶ κεκυφότες εἰς γῆν καὶ εἰς τραπέζας, βόσκονται χορταζόμενοι καὶ ὀχεύοντες, καὶ ἔνεκα τῆς τούτων πλεονεξίας λακτίζοντες καὶ κυρίττοντες ἀλλήλους σιδηροῖς κέρασι καὶ ὀπλαῖς ἀποκτινύουσι δι' ἀπλησίαν. »

2 Ἐνδεύνεται δ' ἡμῖν οὗτος ὁ ἀνὴρ, εἰ βουλοίμεθα μὴ καταλιγωρεῖν, ὡς καὶ ἄλλη τις παρὰ τὰ εἰρημένα ὁδὸς ἐπὶ τὰ ὑψηλὰ τείνει. Ποία δὲ καὶ τίς αὕτη; Ἡ τῶν ἔμπροσθεν μεγάλων συγγραφέων καὶ ποιητῶν μίμησις τε καὶ ζήλωσις. Καί γε τούτου, φίλτατε, ἀπρίξ ἐχώμεθα τοῦ σκοποῦ. Πολλοὶ γὰρ ἀλλοτρίῳ θεοφοροῦνται πνεύματι τὸν αὐτὸν τρόπον, ὃν καὶ τὴν Πυθίαν λόγος ἔχει, τρίποδι πλησιάζουσαν, (ἔνθα ῥῆγμα ἔστι γῆς ἀναπνεῖν, ὡς φασιν, ἀτμὸν ἔνθεον) αὐτόθεν ἐγκύμονα τῆς δαιμονίου καθισταμένην δυνάμεως, παραυτίκα χρησμοδεῖν κατ' ἐπίπνοιαν. Οὕτως ἀπὸ τῆς τῶν ἀρχαίων μεγαλοφυΐας εἰς τὰς τῶν ζηλούντων ἐκείνους ψυχὰς, ὡς ἀπὸ

CHAPITRE XIII.

L'IMITATION.

Tel est le genre de Platon ; je reviens (1) à mon sujet : son style abondant coule sans bruit ; mais il n'en est pas moins élevé. Ce passage , que vous avez lu dans sa *République* (2) , suffirait pour s'en convaincre.

« Les hommes étrangers à la sagesse et à la vertu , sans cesse » occupés de festins et de plaisirs semblables , ne se portent que » vers ce qui est bas ; et voilà pourquoi la vie entière n'est pour » eux qu'une longue erreur : leur vue n'arrive point jusqu'à la » vérité ; ils ne regardent jamais en haut ; jamais ils n'ont goûté » la volupté solide et pure : courbés , comme de vils animaux , » l'œil fixé sur la terre et sur leur pâture , ils ne savent qu'as- » souvir leur faim et satisfaire leurs passions brutales : jaloux » l'un de l'autre , s'attaquant et se déchirant avec des griffes » et des ongles de fer , ils s'entr'égorgeant par une insatiable » avidité. »

Platon nous a appris par son exemple , si nous avons le courage de le suivre , qu'il est encore une autre voie pour parvenir à la sublimité : c'est l'imitation des écrivains qui ont excellé en vers et en prose. Voilà , mon cher Térentien , ce que nous devons constamment nous proposer. L'esprit d'autrui fait quelquefois sur nous l'effet de l'inspiration. On éprouve alors quelque chose de semblable à ce qui arrivait à la Pythie sur le trépied d'Apollon. Une vapeur divine , qui s'exhalait , dit-on , d'une ouverture de la terre , la remplissait d'une force surhumaine ; et elle rendait sur-le-champ des oracles. Il sort de même du génie des anciens , comme de l'autre sacré , des

ιερών στομίῳν, ἀπόρροιαί τινες φέρονται, ὑφ' ὧν ἐπιπνεόμενοι, καὶ οἱ μὴ λίαν φοιβαστικοὶ, τῶ ἐτέρων συνενθουσιῶσι ὤμεγεθει. Μόνος Ἡρόδοτος Ὀμηρικώτατος ἐγένετο; Στησίχορος ἔτι πρότερον, ὃ τε Ἀρχίλοχος, πάντων δὲ τούτων μάλιστα ὁ Πλάτων, ἀπὸ τοῦ Ὀμηρικοῦ ἐκείνου νάματος εἰς αὐτὸν μυρίας ὅσας παρατροπὰς ἀποχετευσάμενος. Καὶ ἴσως ἡμῖν ἀποδείξωεν ἔδει, εἰ μὴ τὰ ἐπ' εἶδους καὶ οἱ περὶ Ἀμύμωνιον ἐκλέξαντες ἀνέγραψαν. Ἔστι δ' οὐ κλοπὴ τὸ πρᾶγμα, ἀλλ' ὡς ἀπὸ καλῶν ἠθῶν, ἢ πλασμάτων, ἢ δημιουργημάτων ἀποτύπωσις. Καὶ οὐδ' ἂν ἐπακμάσαι μοι δοκεῖ τηλικαυτὰ τινα τοῖς τῆς φιλοσοφίας δόγμασι, καὶ εἰς ποιητικὰς ὕλας πολλαχοῦ συνεμῆναι καὶ φράσεις, εἰ μὴ περὶ πρωτείων νῆ Δία παντὶ θυμῶ πρὸς Ὀμηρον, ὡς ἀνταγωνιστῆς νέος πρὸς ἤδη τεθαυμασμένον, ἴσως μὲν φιλονεικότερον καὶ οἰονεὶ διαδορατιζόμενος, οὐκ ἀνωφελῶς δ' ὅμως, διηριστεύετο· « Ἀγαθὴ » γὰρ, κατὰ τὸν Ἡσίοδον, « ἔρις ἦδε βροτοῖσι. » Καὶ τῶ ὄντι καλὸς οὗτος καὶ ἀξιονικώτατος εὐκλείας ἀγών τε καὶ στέφανος, ἐν ᾧ καὶ τὸ ἠτᾶσθαι τῶν προγενεστέρων οὐκ ἄδοξον.

SECT. XIV.

Οὐκοῦν καὶ ἡμᾶς, ἡνίκ' ἂν διαπονῶμεν ὑψηγορίας τι καὶ μεγαλοφροσύνης δεόμενον, καλὸν ἀναπλάττεσθαι ταῖς ψυχαῖς, πῶς ἂν, εἰ τύχοι, ταῦτὸ τοῦθ' Ὀμηρος εἶπεν, πῶς δ' ἂν Πλάτων ἢ Δημοσθένης ὑψωσαν, ἢ ἐν ἱστορίᾳ

émanations qui passent dans l'ame de leurs imitateurs, qui ressemblent à l'inspiration, et qui font partager à un talent médiocrement sublime l'enthousiasme des plus sublimes écrivains.

On a dit d'Hérodote qu'il est très homérique; mais il n'est pas le seul (3) : avant lui Stésichore et Archiloque furent de grands imitateurs d'Homère : Platon, qui l'a été plus que tous les autres, a détourné de ce grand fleuve un nombre infini de ruisseaux dans son propre fonds. J'en pourrais fournir la preuve, si Ammonius n'en avait relevé des exemples pris dans tous les genres (4).

Au reste, l'imitation n'est pas un plagiat, mais quelque chose de semblable à ce que fait un homme qui se forme sur les belles manières, ou l'artiste sur les modèles de son art. Enfin, je ne pense pas que Platon eût répandu tant de charmes sur des traités de philosophie, ni qu'il eût donné à son sujet et à son expression ces teintes poétiques, si, tel qu'un jeune combattant aux prises avec un vieux athlète longtemps admiré, il n'était venu, comme en champ clos, disputer le prix de toutes ses forces à Homère, peut-être avec trop de chaleur, mais non pas au moins sans succès; car l'émulation, ou comme dit Hésiode (5),

La noble jalousie est utile aux mortels.

En effet, il est beau de combattre ainsi pour la gloire; et la palme est bien digne de tous nos efforts, dans cette lutte contre les anciens, où la défaite même est honorable (6).

CHAPITRE XIV.

L'ÉMULATION.

Lors donc que nous traiterons un sujet qui demande un style sublime et un esprit élevé, il sera utile de nous pénétrer de cette pensée : comment Homère aurait-il dit cela ? comment Platon, Démosthène ou Thucydide auraient-ils atteint ici la sublimité ?

Θουκυδίδης. Προσπίπτοντα γάρ ἡμῖν κατὰ ζήλον ἐκείνα τὰ πρόσωπα, καὶ οἷον διαπρέποντα, τὰς ψυχὰς ἀνοίσει πῶς ὅτι πρὸς τὰ ἀνειδωλοποιούμενα μέτρα· ἔτι δὲ μᾶλλον, εἰ καὶ κείνῳ τῇ διανοίᾳ προσυπογράφοιμεν, πῶς ἂν τότε τι ὑπ' ἐμοῦ λεγόμενον παρῶν Ὀμηρος ἤκουσεν, ἢ Δημοσθένης, ἢ πῶς ἂν ἐπὶ τούτῳ διετέθησαν. Τῷ γὰρ ὄντι μέγα τὸ ἀγώνισμα τοιοῦτον ὑποτιθεσθαι τῶν ἰδίων λόγων δικαστήριον καὶ θέατρον, καὶ ἐν τηλικούτοις ἤρωσι, κριταῖς τε καὶ μάρτυσιν ὑπέχειν τῶν γραφομένων εὐθύνας πεκαίχθαι. Πλέον δὲ τούτων παρορμητικὸν, εἰ προστιθείης, πῶς ἂν ἐμοῦ ταῦτα γράψαντος ὁ μετ' ἐμὲ πᾶς ἀκούσειεν αἰῶν; Εἰ δὲ τις αὐτόθεν φοβοῖτο, μὴ τοῦ ἰδίου βίου καὶ χρόνου οὐ φοβέξαιτό τι ὑπερήμερον, ἀνάγκη καὶ τὰ συλλαμβανόμενα ὑπὸ τῆς τούτου ψυχῆς, ἀτελῆ καὶ τυφλά, ὥσπερ ἀμβλοῦσθαι, πρὸς τὸν τῆς ὑστεροφημίας ὅλως μὴ τελεσφορούμενα χρόνον.

SECT. XV.

Ὅγκου, καὶ μεγαληγορίας, καὶ ἀγῶνος ἐπὶ τούτοις, ὧν νεανία, καὶ αἱ φαντασίαι παρασκευαστικώταται· οὕτω γοῦν εἰδωλοποιίας αὐτὰς ἔνιοι λέγουσι. Καλεῖται μὲν γὰρ κοινῶς φαντασία πᾶν ἐννόημα, λόγου γεννητικὸν, ὅπως οὖν παριστάμενον· ἰδίως δ' ἐπὶ τούτων κεκράτηκε τούνομα, ὅταν, ἂν λέγῃς, ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ πάθους βλέπειν δοκῆς, καὶ ὑπ' ὀψίν τιθῆς τοῖς ἀκούουσιν. Ὡς δ' ἕτερόν τι ἢ ῥητορικὴ φαντασία βούλεται, καὶ ἕτερον ἢ παρὰ ποιηταῖς, οὐκ ἂν λάθοι

Cela est petit et gentil, au lieu d'être terrible. De plus, il donne à contre-sens des bornes à leur danger. *Un bois*, dit-il, *les défend* de la mort : donc il l'éloigne. Homère ne dit pas une seule fois que le danger ait des bornes : il peint toujours , et , pour ainsi dire, à chaque flot qui s'élève, les matelots qui périssent. Il y a d'ailleurs une licence heureuse dans le rapprochement insolite de ces deux mots , ὅπ' αἶ ; il exprime d'une manière très imitative le mouvement de la mer, par le choc des syllabes qui se brisent comme les vagues. Archiloque a décrit de même un naufrage (6), et Démosthène la prise d'Élatée (7) : *la nuit approchait*, dit-il ; l'un et l'autre ont fait un choix sévère ; ils n'ont pris , si l'on peut parler de la sorte , que les sommités, sans y mêler rien d'inutile , ou qui sentit la déclamation ; car cela gâte tout : c'est comme le moellon et le plâtras qu'on entasserait pour élever un édifice majestueux (8).

CHAPITRE X.

DE L'AMPLIFICATION.

L'amplification est au rang des moyens que nous venons d'établir , lorsque, dans une affaire et dans un plaidoyer, qui admettent tour à tour des reprises et des pauses (1), toutes les parties s'enchaînent les unes aux autres et s'élèvent par degrés jusqu'au sublime. Que l'amplification roule sur un lieu commun, qu'elle consiste à exagérer, à fortifier les questions et les preu-

σε , οὐδ' ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει τέλος ἐστὶν ἐνάργεια , τῆς
δ' ἐν λόγοις ἐκπληξίς , ἀμφοτέραι δ' ὁμῶς τοῦτ' ἐπιζητοῦσι
τὸ συγκεκινημένον .

ὦ μᾶτερ , ἱκετεύω σε , μὴ' πίσειέ μοι
Τὰς αἱματωπούς καὶ δρακοντώδεις κόρας·
Αὐται γάρ , αὐται πλησίον θρώσκουσί μου .

Καὶ

Οἱ μοι , κτανεῖ με· ποῖ φύγω ;

Ἐνταῦθ' ὁ ποιητὴς αὐτὸς εἶδεν ἐρινύας· ὁ δ' ἐφαντάσθη —
μικροῦ δεῖν θεάσασθαι καὶ τοὺς ἀκούοντας ἠνάγκασεν —
Ἔστι μὲν οὖν φιλοπονώτατος ὁ Εὐριπίδης , δύο ταυτί πάθη —
μανίας τε καὶ ἔρωτας , ἐκτραγωδῆσαι , κἀν τούτοις , ὡς
οὐκ οἶδ' εἴ τισιν ἐτέροις , ἐπιτυχέστατος· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ
ταῖς ἄλλαις ἐπιτίθεσθαι φαντασίαις οὐκ ἄτολμος . Ἡμιστὰ γέ
τοι μεγαλοφυῆς ὢν , ὁμῶς τὴν αὐτὸς αὐτοῦ φύσιν ἐν πολλοῖς
γενέσθαι τραγικὴν προσηνάγκασε , καὶ παρ' ἕκαστα ἐπὶ τῶν
μεγεθῶν , ὡς ὁ ποιητὴς ,

Οὐρῇ δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχίον ἀμφοτέρωθεν
Μαστίεται , ἐε' δ' αὐτὸν ἐποτρύνει μαχέσασθαι .

4 Τῷ γοῦν Φαέθοντι παραδιδοὺς τὰς ἡνίας ὁ Ἥλιος ,

Ἐλα δὲ , μήτε Διευκὸν αἰθέρ' εἰσβαλῶν
Κραῖσιν γάρ ὑγρὰν οὐκ ἔχων , ἀψίδα σὴν
Κάτω δῖσει =

φησίν . Εἰθ' ἐξῆς ,

Ἴει δ' , ἐφ' ἑπτὰ Πλειάδων ἔχων δρόμον .

d'étonnement, et dans le discours en prose de rendre les choses claires et évidentes ; et que , néanmoins , les unes et les autres demandent une forte émotion (dans celui qui les produit).

Mère cruelle , arrête ; éloigne de mes yeux (2)

Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.

Ils viennent , je les vois , mon supplice s'apprête :

Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête !

Et ailleurs (3) :

Où fuirai-je ? elle vient : je la vois : je suis mort.

Ici le poète a vu les furies ; et ce que son imagination lui a montré , il force presque ses auditeurs à le voir. Euripide s'attache surtout à donner la couleur tragique à ces deux passions, la fureur et l'amour, et jamais il ne m'a paru plus heureux qu'alors. Ce n'est pas qu'il manque de hardiesse à peindre les autres passions ; mais son génie n'était pas né pour le grand , il lui fait une sorte de violence pour le monter à ce ton, et dans ces occasions , comme dit Homère (en parlant du lion) :

A l'aspect du péril, au combat il s'anime (4),

Et le poil hérissé , les yeux étincelants ,

De sa queue il se bat les côtés et les flancs.

Ainsi, quand le soleil remet les rênes de son char à Phaéton (il lui dit) :

Prends garde qu'une ardeur trop fatale à ta vie (5)

Ne t'emporte au-delà de l'ardente Lybie.

Là , jamais d'aucune eau le sillon arrosé

Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et un peu après :

Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles.

Τοσαῦτ' ἀκούσας εἶτ' ἔμαρψεν ἠνίας·
 Κρούσας δὲ πλευρὰν περοφόρων ὀχημάτων
 Μεθῆκεν· αἱ δ' ἔπταντ' ἐπ' αἰθέρος πτυχάς.
 Πατῆρ δ' ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβώς
 Ἴππευε, παῖδα νουθετῶν· Ἐκεῖσ' ἔλα,
 Τῇ ῥα στρέψ' ἄρμα, τῆδε. —

Ἄρ' οὐκ ἂν εἴποις, ὅτι ἡ ψυχὴ τοῦ γράφοντος συνεπιβαί-
 νει τοῦ ἄρματος, καὶ συγκινδυνεύουσα τοῖς ἵπποις συνεπιτέ-
 ρωται; Οὐ γὰρ ἂν, εἰ μὴ τοῖς οὐρανόις ἐκείνοις ἔργοις ἰσο-
 δρομοῦσα ἐφέρετο, τοιαῦτ' ἂν ποτε ἐφαντάσθη. Ὅμοια καὶ
 τὰ ἐπὶ τῆς Κασσάνδρας αὐτῶ,

Ἄλλ', ὦ φίλιπποι Τρῶες —

Ὡτοῦ δ' Αἰσχύλου φαντασίαις ἐπιτολμῶντος ἠρωϊκωτάταις,
 (ὥσπερ καὶ οἱ ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας παρ' αὐτῶ,

Ἄνδρες (φησὶν) ἑπτὰ, θούριοι λοχαγέται,
 Ταυροσφαγοῦντες εἰς μελάνθετον σάκος,
 Καὶ θιγγάνοντες χερσὶ ταυρείου φόνου,
 Ἄρην τ', Ἐνυῶ, καὶ φιλαίματον Φόβον
 Ὀρκωμότησαν,

τὸν ἴδιον αὐτῶν πρὸς ἀλλήλους δίχα οἴκτου συνομνύμενοι
 θάνατον), ἐνίστε μέντοι ἀκατεργάστους καὶ οἰονεῖ ποκοει-
 δεῖς τὰς ἐννοίας καὶ ἀμαλάκτους φέροντος, ὁμῶς ἑαυτὸν ὁ
 Εὐριπίδης καὶ κείνοις ὑπὸ φιλοτιμίας τοῖς κινδύνοις προσβι-
 βάζει. Καὶ παρὰ μὲν Αἰσχύλῳ παραδόξως τὰ τοῦ Λυ-
 κούργου βασιλεία κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν τοῦ Διονύσου θεοφο-
 ρεῖται,

Presse par là ta course, et suis le droit chemin.
 Phaéton à ces mots prend les rênes en main :
 De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles ;
 Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles ;
 Ils vont : le char s'éloigne, et plus prompt que l'éclair,
 Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
 Le père cependant, plein d'un trouble funeste,
 Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
 Lui montre encor la route, et du plus haut des cieux,
 Le suit, autant qu'il peut, de la voix et des yeux :
 Va par là, lui dit-il, reviens, détourne, arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du poète est montée sur le char avec Phaéton, qu'elle partage tous ses périls, et vole avec les chevaux du soleil ? Si elle ne les eût suivis dans leur céleste course, elle n'aurait pas conçu de telles images. Il y a un morceau semblable dans sa tragédie de *Cassandre* (6) :

Mais, ô braves Troyens.....

Eschyle montre sa hardiesse dans des images tout-à-fait héroïques : par exemple, dans cet endroit où les sept chefs devant Thèbes (7) se jurent impitoyablement leur propre mort les uns aux autres :

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables (8)
 Epouvantent les dieux de serments effroyables :
 Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
 Tous, la main dans le sang, jurent de se venger :
 Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.

Mais il offre quelquefois des pensées qu'il n'a point polies, et, pour ainsi dire, âpres et rudes. Euripide, qui ambitionnait la même gloire, s'expose au même danger. Ainsi, dans Eschyle, l'expression sort des règles ordinaires du langage, quand, à l'arrivée de Bacchus, le palais de Lycurgue ressent la présence du dieu. Le palais, dit-il,

Ἐνθουσιᾷ δὴ δῶμα, βακχεύει στέγη·

ὁ δ' Εὐριπίδης τὸ αὐτὸ τοῦθ' ἐτέρως ἐφηδύνας ἐξεφώνησε,

Πᾶν δὲ ξυνεβάκχευσ' ὄρος.

Ἄκρως δὲ καὶ ὁ Σοφοκλῆς ἐπὶ τοῦ θνήσκοντος Οἰδίπου, καὶ ἑαυτὸν μετὰ διοσημείας τινὸς θάπτοντος, πεφάντασται, καὶ, κατὰ τὸν ἀπόπλουν τῶν Ἑλλήνων, ἐπὶ τ' Ἀχιλλέως, προφαινομένου τοῖς ἀναγομένοις ὑπὲρ τοῦ τάφου· ἦν οὐκ οἷδ' εἴ τις ὕψιν ἐναργέστερον εἰδωλοποίησε Σιμωνίδου· πάντα 8^ο ἀμήχανον παρατιθεσθαι. Οὐ μὴν ἀλλὰ τὰ μὲν παρὰ τοῖς ποιηταῖς μυθικώτερον ἔχει τὴν ὑπερέκπτωσιν, ὡς ἔφην, καὶ πάντῃ τὸ πιστὸν ὑπεραίρουσαν· τῆς δὲ ῥητορικῆς φαντασίας καλλιστον αἰεὶ τὸ ἔμπρακτον καὶ ἐνάληθες. Δειναὶ δὲ καὶ ἐκφυλοὶ αἱ παραβάσεις, ἥνικ' ἂν ἡ ποιητικὸν τοῦ λόγου καὶ μυθῶδες τὸ πλάσμα, καὶ εἰς πᾶν προεκίπτον τὸ ἀδύνατον· ὡς ἦδη νῆ Δία καὶ οἱ καθ' ἡμᾶς δεινοὶ ῥήτορες, καθάπερ οἱ τραγωδοὶ, βλέπουσιν ἐρινύνας, καὶ οὐδὲ ἐκεῖνο μαθεῖν οἱ γενναῖοι δύνανται; ὅτι ὁ λέγων Ὁρέστης,

Μέθες, μί' οὔσα τῶν ἐμῶν ἐρινυῶν·

Μέσον μ' ὀχμάζεις, ὡς βάλῃς εἰς τάρταρον,

Φαντάζεται ταῦθ', ὅτι μαίνεται. Τί οὖν ἡ ῥητορικὴ φαντασία δύναται; Πολλὰ μὲν ἴσως καὶ ἄλλα τοῖς λόγοις ἐναγώνια καὶ ἐμπαθῆ προσεισφέρειν· κατακιριναμένη μέντοι ταῖς πραγματικαῖς ἐπιχειρήσεσιν, οὐ πείθει τὸν ἀκροατὴν μόνον, ἀλλὰ καὶ δουλοῦται. Καὶ μὴν εἴ τις, φησὶν, αὐτίκα δὴ μάλα κραυγῆς ἀκούσειε πρὸ τῶν δικαστηρίων, εἴτ' εἴποι τις, ὡς ἀνέφικται τὸ δεσμοτήριον, οἱ δὲ δεσμῶται φεύγουσιν, οὐδεὶς οὕτως, οὔτε γέρων οὔτε νέος, ὀλίγῳρός ἐστιν, ὃς οὐχὶ βοηθήσει, καθ' ὅσον δύναται· εἰ δὲ δῆ τις

Le palais en fureur mugit à son aspect.

Euripide dit précisément la même chose ; mais il l'adoucit par un autre tour (il s'agit des Bacchantes) :

La montagne à leurs cris répond en mugissant (9).

Sophocle excelle aussi dans les images, quand il représente Œdipe (10) qui disparaît dans une tempête, et, dans le départ des Grecs, Achille se montrant au-dessus de son tombeau à toute la flotte qui sortait du port. Je ne sais cependant si jamais personne a mieux peint cette apparition que Simonide. Mais on ne peut pas tout citer.

Au reste, les images ont plus de hardiesse dans la poésie, comme je l'ai déjà remarqué ; et cette hardiesse, qui est un des privilèges de la fable, passe entièrement les bornes du vrai. Mais dans l'art oratoire, le premier mérite est toujours la force et la vérité de l'image. Ces sortes d'écart (11) sont vicieux et étrangers à l'éloquence, s'ils ont un caractère poétique et fabuleux, et s'ils vont au-delà de tout ce qui est possible, comme dans ces grands orateurs de nos jours, qui, à l'exemple des poètes tragiques, voient les furies : ils ont lu, dans Oreste,

Toi, qui dans les enfers veux me précipiter,
Déesse, cesse enfin de me persécuter (12) ;

« ils ne se doutent pas, ces merveilleux écrivains, que, si Oreste imagine ces choses, c'est qu'il est furieux.

Quel est donc l'effet des images dans l'éloquence ? C'est de produire de mille manières différentes la véhémence et l'émotion. Mêlées à la preuve, non-seulement elles persuadent, mais encore elles subjuguent l'auditeur.

« Si dans ce moment, dit Démosthène (13), on entendait
» un cri à la porte des tribunaux, et qu'on vint nous dire que
» les prisons sont ouvertes, que les prisonniers s'échappent,
» jeunes ou vieux, il n'est pas de citoyen si indifférent, qui ne
» volât au secours de toutes ses forces ; mais si l'on ajoutait :

εἶποι παρελθὼν , ὡς ὁ τούτους ἀφείς οὗτός ἐστιν , οὐδὲ λό-
10γου τυχῶν παραυτίκ' ἂν ἀπόλοιτο. Ὡς νῆ Δία καὶ ὁ Ὑπερί-
 δης κατηγορούμενος , ἐπειδὴ τοὺς δούλους μετὰ τὴν ἤτταν
 ἐλευθέρους ἐψηφίσαστο , Τοῦτο τὸ ψήφισμα , εἶπεν , οὐχ ὁ
 ῥήτωρ ἔγραψεν , ἀλλ' ἡ ἐν Χαιρωνείᾳ μάχη. Ἄμα γὰρ τῷ
 τῷ πραγματικῷ ἐπιχειρεῖν ὁ ῥήτωρ πεφάντασται· διὸ καὶ τῶν
11του πείθειν ὄρον ὑπερβέβηκε τῷ λήμματι. Φύσει δέ πως ἐν
 τοῖς τοιούτοις ἅπασιν αἰεὶ τοῦ κρείττονος ἀκούομεν· ὅθεν
 ἀπὸ τοῦ ἀποδεικτικῷ περιελκόμεθα εἰς τὸ κατὰ φαντασί-
 ἐκπληκτικὸν , ὅ τὸ πραγματικὸν ἐγκρύπτεται περιλαμπ-
 ροῦμενον. Καὶ τοῦτ' οὐκ ἀπεικίτως πάσχομεν· δυοῖν γὰρ συ-
 ταττομένων ὑφ' ἑν , αἰεὶ τὸ κρείττον εἰς ἑαυτὸ τὴν θατέρου
12δύναμιν περισπᾷ. Τοσαῦτά ἔστιν ἐπι τῶν κατὰ τὰς νοήσεις ὑψη-
 λῶν , καὶ ὑπὸ μεγαλοφροσύνης , ἢ μιμήσεως , ἢ φαντασίας
 ἀπογεννωμένων ἀρκέσει.

SECT. XVI.

Αὐτόθι μέντοι καὶ ὁ περὶ σχημάτων ἐφεξῆς τέτακται
 τόπος· καὶ γὰρ ταῦτ' , ἂν ὄν δεῖ σκευάζηται τρόπον , ὡς
 ἔφην , οὐκ ἂν ἡ τυχοῦσα μεγέθους εἴη μερίς. Οὐ μὴν ἀλλ' ,
 ἐπεὶ τὸ πάντα διακριβοῦν πολὺ ἔργον ἐν τῷ παρόντι , μαλ-
 λον δ' ἀπεριόριστον , ὀλίγα τῶν , ὅσα μεγαληγορίας ἀπο-
 τελεστικά , τοῦ πιστώσασθαι τὸ προκείμενον ἔνεκα καὶ δὴ
2διέξιμεν. Ἀπόδειξιν ὁ Δημοσθένης ὑπὲρ τῶν πεπολιτευμένων
 εἰσφέρει· τίς δ' ἦν ἡ κατὰ φύσιν χρῆσις αὐτῆς ; « Οὐχ
 ἡμάρτετε , ὡ τὸν ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας ἀγῶνα
 ἀράμενοι· ἔχετε δὲ οἰκεῖα τούτου παραδείγματα· οὐδὲ γὰρ
 οἱ ἐν Μαραθῶνι ἤμαρτον , οὐδ' οἱ ἐν Σαλαμῖνι , οὐδ' οἱ ἐν
 Πλαταιαῖς. » Ἄλλ' ἐπειδὴ , καθάπερ ἐμπνευσθεῖς ἐξάιφνης

» c'est Timocrate qui leur a ouvert les portes ; en vain il voudrait se justifier , il périrait sur-le-champ. »

Hypéride avait rendu la liberté aux esclaves , après la perte de la bataille (de Chéronée) : traduit en justice pour ce sujet : *ce n'est point* , dit-il , *l'orateur (14) qui a porté ce décret ; c'est la bataille de Chéronée*. Il joint une image à la preuve, et va ainsi au-delà des bornes de la simple persuasion.

Naturellement, dans tous les endroits semblables , ce qu'il y a de plus fort fixe toujours notre attention. Voilà pourquoi nous sommes entraînés de la preuve vers l'image qui nous frappe, et dont le vif éclat efface la preuve. Cela est fondé sur la raison même des choses. Joignez ensemble deux corps : le plus fort entraînera toujours le plus faible. Mais c'est assez parler du sublime des pensées , qui naît des grands sentiments , de l'imitation ou des images.

CHAPITRE XVI.

TROISIÈME SOURCE DU SUBLIME.

Les figures.

Je dois parler maintenant des figures : car, je l'ai déjà dit , elles ne sont pas une des moindres parties du sublime , lorsqu'on sait les employer comme il faut. Mais , comme il serait trop long , et pour ainsi dire infini , de traiter de toutes exactement , je me borne à un petit nombre de celles qui donnent de la grandeur au style , et qui doivent confirmer mon observation.

Démosthène (dans sa harangue pour la couronne) entreprend de justifier la conduite qu'il a tenue (1) pendant son administration. Quel était le tour naturel de la preuve ? Athéniens, vous n'avez point failli , en prenant les armes pour la défense de la liberté : vous avez pour vous des exemples domestiques ; car vos ancêtres n'ont point failli en combattant pour la même cause à Marathon , à Salamine et à Platée. Mais l'orateur , s'élevant

ὑπὸ θεοῦ καὶ οἰονεὶ φοιβόληπτος γενόμενος, τὸν κατὰ τῶν ἀριστείων τῆς Ἑλλάδος ὄρκον ἐξεφώνησεν, « Οὐκ ἔστιν, ὅπως ἡμάρτετε, οὐ μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι προκινδυνεύσαντας, » φαίνεται δι' ἐνὸς τοῦ ὁμοτικῆς σχήματος, ὅπερ ἐνθάδε ἀποστροφὴν ἐγὼ καλῶ; τοὺς μὲν προγόνους ἀποθεώσας, ὅτι δεῖ τοὺς οὕτως ἀποθανόντας ὡς θεοὺς ὁμύναται παριστάνων, τοῖς δὲ κρίνουσι τὸ τῶν ἐκεῖ προκινδυνευσάντων ἐντιθεὶς φρόνημα, τὴν δὲ τῆς ἀποδείξεως φύσιν μετιστακῶς εἰς ὑπερβαλλὸν ὕψος καὶ πάθος, καὶ ξένων καὶ ὑπερφυῶν ὄρκων ἀξιοπιστίαν, καὶ ἅμα παιωνιὸν τινα καὶ ἀλεξιφάρμακον εἰς τὰς ψυχὰς τῶν ἀκούοντων καθιεὶς λόγον, ὡς κουφιζομένους ὑπὸ τῶν ἐγκωμίων μηδὲν ἔλαττον τῆ μάχῃ τῇ πρὸς Φίλιππον, ἢ ἐπὶ τοῖς κατὰ Μαραθῶνα καὶ Σαλαμίνα νικητήριαις, παρίστασθαι φρονεῖν· οἷς πᾶσι τοὺς Ἰάκροατὰς διὰ τοῦ σχηματισμοῦ συναρπάσας ὤχετο. Καίτοι παρὰ τῷ Εὐπόλιδι τοῦ ὄρκου τὸ σπέρμα φασὶν εὐρῆσθαι,

Οὐ γάρ, μὰ τὴν Μαραθῶνι τὴν ἐμὴν μάχην,
Χαιρών τις αὐτῶν τοῦ μὸν ἀλγυνεὶ κέαρ.

Ἔστι δὲ οὐ τὸ ὀπωσοῦν τινὰ ὁμόσαι μέγα, τὸ δὲ ποῦ, καὶ πῶς, καὶ ἐφ' ὧν καιρῶν, καὶ τίνος ἔνεκα. Ἄλλ' ἐκεῖ μὲν οὐδὲν ἔστ' εἰ μὴ ὄρκος, καὶ πρὸς εὐτυχούντας ἔτι καὶ οὐ δεομένους παρηγορίας τοὺς Ἀθηναίους· ἔτι δ' οὐχὶ τοὺς ἀνδρας ἀπαθανάτιτας ὁ ποιητὴς ὤμοσεν, ἵνα τῆς ἐκεῖνων ἀρετῆς τοῖς ἀκούουσιν ἐντέκη λόγον ἀξίον, ἀλλ' ἀπὸ τῶν προκινδυνευσάντων ἐπὶ τὸ ἄψυχον ἀπεπλανήθη, τὴν μάχην. Παρὰ δὲ τῷ Δημοσθένει πεπραγματεύεται πρὸς ἠττημένους ὁ ὄρκος, ὡς μὴ Χαιρώνειαν ἔτ' Ἀθηναίοις ἀτύχημα φαίνεσθαι. Καὶ ταῦτόν, ὡς ἔφην, ἅμα ἀπόδειξις ἔστι τοῦ μηδὲν ἡμαρτηκένοι, παράδειγμα, ὄρκων πίστις, ἐγκώμιον,

tout à coup au ton de l'inspiration et de l'enthousiasme , profère un serment au nom des vengeurs de la Grèce : non, vous n'avez point failli, *j'en jure par ceux qui combattirent avant vous à Marathon!* par cette seule figure, qui est propre au serment, et que j'appelle ici apostrophe (2), il semble diviniser leurs ancêtres, montrant qu'il faut jurer par ceux qui meurent ainsi, comme on jure par les dieux; il fait prendre aux juges les sentiments (3) qui animaient ces guerriers dans le combat; au tour naturel de la preuve il substitue le sublime et le pathétique dans le plus haut degré, et cette confiance qu'on a toujours à des serments nouveaux et extraordinaires; en même temps il verse dans le cœur de ceux qui l'écoutent le baume qui doit calmer leur douleur; et relevant leur courage, il leur fait sentir qu'on ne doit pas moins s'honorer de ce combat contre Philippe que des victoires de Salamine et de Marathon. C'est par toutes ces choses qu'au moyen d'une figure il saisit et entraîne ses auditeurs. On prétend qu'Eupolis avait fourni l'idée de ce serment:

On ne me verra point affligé de leur joie (4);

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Mais tout serment n'est pas sublime : c'est le lieu, la manière, la circonstance, le motif qui en fait le prix. Or, je ne vois ici qu'un serment et rien de plus : il est fait en présence des Athéniens qui étaient alors heureux, et n'avaient pas besoin de consolations : d'ailleurs, le poète ne jure point par des hommes qu'il ait divinisés pour inspirer à l'auditeur des pensées dignes de leur courage : par une vraie méprise, au lieu de s'adresser aux combattants, son serment s'adresse à une chose inanimée, au combat. L'orateur, au contraire, s'en est servi auprès d'un peuple humilié par une défaite, afin qu'il ne regardât plus la bataille de Chéronée comme un revers; et à la preuve qu'ils n'ont point failli, il ajoute, comme on vient de le voir, l'exemple, la foi des serments, la louange, un encouragement.

Ἀπροτροπή. Κάπειδήπερ ὑπήντα τῷ ῥήτορι, « Λέγεις ἦταν πολιτευσάμενος, εἶτα νίκας ὀμνύεις, » διὰ ταῦθ' ἐξῆς κανονίζει, καὶ δι' ἀσφαλείας ἄγει καὶ ὀνόματα, διδάσκων, ὅτι καὶ βακχεύμασι νήφειν ἀναγκαῖον· « Τοὺς προκινδυνεύσαντας, » φησὶν, « ἐν Μαραθῶνι τῶν προγόνων, καὶ τοὺς Σαλαμῖνι καὶ τοὺς ἐπ' Ἄρτεμισίῳ ναυμαχήσαντας, καὶ τοὺς ἐν Πλαταιαῖς παραταξαμένους. » Οὐδαμοῦ « νικήσαντας » εἶπεν, ἀλλὰ πάντῃ τὸ τοῦ τέλους διακέκλοφεν ὄνομα, ἐπειδήπερ ἦν εὐτυχές, καὶ τοῖς κατὰ Χαιρώνειαν ὑπεναντίον. Διόπερ καὶ τὸν ἀκροατὴν φθάνων εὐθὺς ὑποφέρει· « Οὐδ' ἅπαντας ἔθαψε δημοσίᾳ, » φησὶν, « ἡ πόλις, Αἰσχίνη, οὐχὶ τοὺς κατορθώσαντας μόνους. »

SECT. XVII.

Οὐκ ἄξιον δ' ἐπὶ τούτου τοῦ τόπου παραλιπεῖν ἐν τι τῶν ἡμῖν τεθεωρημένων, φίλτατε, (ἔσται δὲ πάνυ σύντομον), ὅτι φύσει πως συμμαχεῖτε τῷ ὕψει τὰ σχήματα, καὶ πάλιν ἀντισυμμαχεῖται θαυμαστῶς ὑπ' αὐτοῦ. Πῆ δὲ καὶ πῶς, ἐγὼ φράσω. Ὑποπτὸν ἐστὶν ἰδίως τὸ διὰ σχημάτων πανουργεῖν, καὶ προςβάλλον ὑπόνοιαν ἐνέδρας, ἐπιβουλῆς, παραλογισμοῦ· καὶ ταῦθ', ὅταν ἦ πρὸς κριτὴν κύριον ὁ λόγος, μάλιστα δὲ πρὸς τυράννους, βασιλέας, ἡγεμόνας ἐν ὑπεροχαῖς· ἀγανακτεῖ γὰρ εὐθὺς, εἰ ὡς παῖς ἄφρων ὑπὸ τεχνίτου ῥήτορος σχηματίοις κατασοφίζεται, καὶ εἰς καταφρόνησιν ἑαυτοῦ λαμβάνων τὸν παραλογισμόν, ἐνίστε μὲν ἀποθηριούται τὸ σύνολον· καὶ ἐπικρατήσῃ δὲ τοῦ θυμοῦ, πρὸς τὴν πειθῶ τῶν λόγων πάντως ἀντιδιατίθεται. Διόπερ καὶ τότε ἄριστον δοκεῖ τὸ σχῆμα, ὅταν αὐτὸ τοῦτο διαλανθάνῃ, ὅτι

— Ici se présentait cette objection : vous parlez d'une bataille perdue pendant votre administration, et vous jurez par nos victoires ! Aussi, l'orateur se tient-il désormais sur ses gardes (5), et par la précaution avec laquelle il choisit les mots mêmes, il nous apprend que dans les plus vifs transports il faut se posséder. *Ceux*, dit-il, *qui ont combattu à Marathon, ceux qui ont livré un combat naval à Artémisium et à Salamine, ceux qui ont affronté l'ennemi à Platée*; il ne dit nulle part : *ceux qui ont vaincu*. Il supprime partout ce mot, qui aurait rappelé un succès contraire à celui de la journée de Chéronée; pour en prévenir même la pensée, il ajoute aussitôt : *Tous, ô Eschine, tous ont reçu de l'Etat les honneurs de la sépulture, et non pas seulement ceux que la fortune avait secondés.*

CHAPITRE XVII.

ACCORD DU SUBLIME ET DES FIGURES.

Je ne dois pas négliger, mon cher Téréntien, une observation qui trouve ici sa place : je m'explique en deux mots ; les figures viennent naturellement à l'appui du sublime, et le sublime à son tour prête aux figures un merveilleux appui. Voici dans quelle occasion et de quelle manière. Les expressions figurées ont par elles-mêmes quelque chose de suspect : elles font soupçonner un dessein caché de vouloir tromper et surprendre. Cela est à craindre surtout quand le discours s'adresse à un juge qui a pleine autorité, comme un tyran, un roi, un chef suprême. Il ne saurait souffrir qu'un rhéteur (1), tout fier de son art, cherche à le tromper comme un enfant, par ces petits moyens; et prenant cet artifice pour une dérision de sa personne, il va quelquefois jusqu'à faire éclater toute son indignation, ou, s'il est assez maître de lui pour la dissimuler, il n'en reste pas moins déterminé à ne faire aucun fond sur de pareils discours. La meilleure figure est donc celle qui est si bien ca-

Σχημά ἐστι. Τὸ τοίνυν ὕψος καὶ πάθος τῆς ἐπὶ τῷ σχηματίζειν ὑπονοίας ἀλέξημα καὶ θαυμαστή τις ἐπικουρία καθίσταται· καὶ πῶς παραληφθεῖσα ἢ τοῦ πανουργεῖν τέχνη τοῖς πάθεσι καὶ μεγέθεσι τὸ λοιπὸν δέδουκε, καὶ πάσαν ὑποψίαν ἐκπέφενγεν. Ἰκανὸν δὲ τεκμήριον τὸ προειρημένον, Μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι. Τίνι γὰρ ἐνταῦθ' ὁ ῥήτωρ ἀπέκρυψε τὸ σχῆμα; ὀφθαλμῶν, ὅτι τῷ φωτὶ αὐτῷ. Σχεδὸν γὰρ, ὡσπερ καὶ τὰ μύθρα φέγγη ἐναφανίζεται τῷ ἡλίῳ περιαιγούμενα, οὕτω τὰ τῆς ῥητορικῆς σοφίσματα ἐξαμαυροῖ περιχυθὲν ὅπαντοθεν τὸ μέγεθος. Οὐ πόρρω δ' ἴσως τούτου καὶ ἐπὶ τῆς ζωγραφίας τι συμβαίνει· ἐπὶ γὰρ τοῦ αὐτοῦ κειμένων ἐπιπέδου παραλλήλων ἐν χρώμασι τῆς σκιάς τε καὶ τοῦ φωτός, ὅμως προὔπαντ' αὐτὰ τε τὸ φῶς ταῖς ὄψεσι, καὶ οὐ μόνον ἔξοχον, ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω παραπολὺ φαίνεται. Οὐκοῦν καὶ τῶν λόγων τὰ πάθη καὶ τὰ ὕψη, ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν ἐγγυτέρω κείμενα διὰ τε φυσικὴν τινα συγγένειαν καὶ διὰ λαμπρότητα, αἰεὶ τῶν σχημάτων προεμφανίζεται, καὶ τὴν τέχνην αὐτῶν ἀποσκιάζει, καὶ οἷον ἐν κατακλύψει τηρεῖ.

SECT. XVIII.

Τί δ' ἐκεῖνα φῶμεν, τὰς πείσεις τε καὶ ἐρωτήσεις; Ἄρα οὐκ αὐταῖς ταῖς τῶν σχημάτων εἰδοποιαῖς παραπολὺ ἐμπρακτότερα καὶ σοβαρώτερα συντείνει τὰ λεγόμενα; « Ἡ βούλεσθε, εἰπέ μοι, περιιόντες ἀλλήλων πυθάνεσθαι· λέγεται τι καινόν; Τί γὰρ ἂν γένοιτο τούτου καινότερον, ἢ Μακεδῶν ἀνὴρ καταπολεμῶν τὴν Ἑλλάδα; Τέθνηκε Φίλιππος; Οὐ μὰ Δί', ἀλλ' ἀσθενεῖ. Τί δ' ὑμῖν διαφέρει;

chée qu'on ne l'aperçoit pas ; et c'est à quoi servent d'une manière admirable le sublime et le pathétique : car la force de la pensée ou du sentiment couvre la figure, et ne permet pas même de l'y soupçonner. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'exemple déjà cité : *j'en jure par les héros de Marathon*. Qu'est-ce qui cache ici la figure ? vous le voyez : c'est son éclat même. Comme les faibles lumières s'obscurcissent quand le soleil répand autour sa lumière, les finesses de l'art s'effacent devant la grandeur qui les environne de toutes parts.

Il y a aussi dans la peinture quelque chose de semblable. Les ombres et les jours d'un tableau se trouvent peints sur la même surface : cependant ce qui se présente d'abord à la vue, c'est la lumière ; non-seulement elle a du relief, mais encore elle paraît beaucoup plus près. Ainsi, dans le discours, le pathétique et le sublime, plus rapprochés de nous par le rapport naturel qu'ils ont avec notre esprit et par leur éclat, se présentent vivement à nous plutôt que les figures, en couvrant l'art d'ombres, et le sauvent, pour ainsi dire, en le voilant.

CHAPITRE XVIII.

DE L'INTERROGATION.

Que dirons-nous de cette figure qui consiste à faire la demande et la réponse (1) ? Le tour qui lui est propre ne donne-t-il pas plus de mouvement et de vivacité au discours ?

« Voulez-vous, dites-moi (2), aller encore çà et là vous demander les uns aux autres : que dit-on de nouveau ? Eh ! que peut-il y avoir de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui asservit la Grèce ? Philippe est-il mort ? Non : mais il est malade. Eh ! que vous importe, puisque s'il

καὶ γὰρ, ἂν οὗτός τι πάθῃ, ταχέως ὑμεῖς ἕτερον Φίλιππον ποιήσετε. » Καὶ πάλιν, « Πλέωμεν ἐπὶ Μακεδονίαν, » φησί. « Ποῖ δὴ προσορμιούμεθα, ἤρετό τις. Εὐρήσει τὰ σαθρὰ τῶν Φιλίππου πραγμάτων αὐτὸς ὁ πόλεμος. » Ἦν δὲ ἀπλῶς ῥηθὲν τὸ πρᾶγμα τῷ παντὶ καταδεέστερον· νυνὶ δὲ τὸ εὐθου καὶ ὀξύρροπον τῆς πεύσεως·καὶ ἀποκρίσεως, καὶ τὸ πρὸς ἑαυτὸν ὡς πρὸς ἕτερον ἀνθυπαντᾶν, οὐ μόνον ὑψηλότερον ἐποίησε τῷ σχηματισμῷ τὸ ῥηθὲν, ἀλλὰ καὶ βπιστότερον. Ἄγει γὰρ τὰ παθητικὰ τότε μᾶλλον, ὅταν αὐτὰ φαίνεται μὴ ἐπιτηδεύειν αὐτὸς ὁ λέγων, ἀλλὰ γενυᾶν ὁ καιρός· ἢ δ' ἐρώτησις ἢ εἰς ἑαυτὸν, καὶ ἀποκρίσις μιμεῖται τοῦ πάθους τὸ ἐπίκαιρον. Σχεδὸν γὰρ, ὡς οἱ ὑφ' ἑτέρων ἐρωτώμενοι παροξυνθέντες ἐκ τοῦ παραχρῆμα, πρὸς τὸ λεχθὲν ἐναγωνίως καὶ ἀπ' αὐτῆς τῆς ἀληθείας ἀνθυπαντῶσιν, οὕτως τὸ σχῆμα τῆς πεύσεως καὶ ἀποκρίσεως, εἰς τὸ δοκεῖν ἕκαστον τῶν ἐσκεμμένων ἐξ ὑπογυίου κεινῆσθαι τε καὶ λέγεσθαι τὸν ἀκροατὴν ἀπάγον, καὶ παραλογίζεται. Ἔτι τοίνυν, (ἐν γὰρ τι τῶν ὑψηλοτάτων τὸ Ἡροδότειον πεπίστευται), εἰ οὕτως ἔ.

SECT. XIX.

. . . . ἄπλοκα ἐκπίπτει, καὶ οἰονεὶ προχεῖται τὰ λεγόμενα, ὀλίγου δεῖν φθάνοντα καὶ αὐτὸν τὸν λέγοντα. « Καὶ συμβαλόντες, φησὶν ὁ Ξενοφῶν, τὰς ἀσπίδας, ἐωθοῦντο, βεμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέβνησκον. » Καὶ τὰ τοῦ Εὐρῦλόχου,

Ἦιομεν, ὡς ἐκέλευς, ἀνά δρυμὰ, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ,
Εὐρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα καλά.

» n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe. »
 Et ailleurs : « Embarquons-nous, dit-il, pour la Macédoine (3).
 » Mais où aborder, dira quelqu'un ? Marchons, Athéniens ; la
 » guerre elle-même trouvera le côté faible de Philippe. »

Si tout cela était dit simplement, ce serait bien peu de chose. Mais le ton inspiré, animé, rapide de la demande et de la réponse, et de ces questions qu'il s'adresse à lui-même, comme s'il répondait aux interpellations d'un autre, rend ce qu'il a dit non-seulement plus sublime, mais encore plus digne de foi.

Une passion ne produit jamais mieux son effet que quand la circonstance la fait naître, sans que l'orateur paraisse l'avoir cherchée. Or, celui qui se fait la demande et la réponse, se place dans cette circonstance. En effet, comme celui qu'on interpelle brusquement éprouve une émotion qui le pousse à répondre sur-le-champ et sans détour, la figure dont nous parlons fait illusion à l'auditeur, en ce qu'elle le porte à croire que ce qui a été médité et travaillé à loisir est l'ouvrage du moment. On regarde aussi comme très-sublime ce passage d'Hérodote (4)....

CHAPITRE XIX.

DU RETRANCHEMENT DES LIAISONS.

..... (Quand on ôte à la phrase ses liaisons) (1), le discours se répand, pour ainsi dire, en avançant presque celui qui parle. *Les boucliers à la main*, dit Xénophon, *les soldats d'Agésilas* (2) *avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble*. Tel est encore ce récit d'Euryloque (3).

Nous avons par ton ordre, à pas précipités,
 Parcouru de ce bois les sentiers écartés :
 Nous avons dans le fond d'une sombre vallée
 Découvert de Circé la maison reculée.

Τὰ γὰρ ἀλλήλων διακεκομμένα, καὶ οὐδὲν ἤττον κατε-
σπευσμένα, φέρει τῆς ἀγωνίας ἔμφασιν, ἅμα καὶ ἔμπο-
διζούσης τι καὶ συνδιωκούσης. Τοιαῦθ' ὁ ποιητὴς ἐξήνεγκε
διὰ τῶν ἀσυνδέτων.

SECT. XX.

Ἄκρως δὲ καὶ ἡ ἐπὶ ταῦτὸ σύνοδος τῶν σχημάτων εἴωθε
κινεῖν, ὅταν δύο ἢ τρία, ὅσον κατὰ συμμορίαν ἀνακρινά-
μενα, ἀλλήλοις ἐρανίζῃ τὴν ἰσχὺν, τὴν πειθῶν, τὸ κάλλος·
ὅποια καὶ τὰ εἰς τὸν Μειδίαν, ταῖς ἀναφοραῖς ὁμοῦ καὶ
τῇ διατυπώσει συναναπεπλεγμένα τὰ ἀσύνδετα. « Πολλὰ
γὰρ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, ὧν ὁ παθὼν ἔνια οὐδ' ἂν
ἀπαγγεῖλαι δύναίτο ἐτέρῳ, τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι, τῇ
Ῥφωνῇ. » Εἶθ', ἵνα μὴ ἐπὶ τῶν αὐτῶν ὁ λόγος ἰὼν στῆ,
(ἐν τάξει γὰρ τὸ ἡρεμοῦν, ἐν ἀταξίᾳ δὲ τὸ πάθος, ἐπεὶ
φορὰ ψυχῆς καὶ συγκίνησις ἐστίν), εὐθύς ἐπ' ἄλλα μεθήλατο
ἀσύνδετα καὶ ἐπαναφοράς· « τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι,
τῇ φωνῇ, ὅταν ὡς ὑβρίζων, ὅταν ὡς ἐχθρὸς, ὅταν κονδύ-
λοις, ὅταν ἐπὶ κόρρης. » Οὐδὲν ἄλλο διὰ τούτων ὁ ῥήτωρ,
ἢ ὕπερ ὁ τύπτων, ἐργάζεται· τὴν διάνοιαν τῶν δικαστῶν
ᾗ ἐπαλλήλῳ πλήττει φορᾶ. Εἶτ' ἐντεῦθεν πάλιν, ὡς αἱ κατ-
αιγίδες, ἄλλην ποιούμενος ἐμβολήν, « Ὅταν κονδύλοις,
ὅταν ἐπὶ κόρρης, » φησί· « Ταῦτα κινεῖ, ταῦτα ἐξίστησιν
ἀνθρώπους, ἀήθεις ὄντας τοῦ προπηλακίζεσθαι· οὐθεὶς,
ταῦτα ἀπαγγέλλων, δύναίτο τὸ δεινὸν παραστήσαι. » Οὐκοῦν
τὴν μὲν φύσιν τῶν ἐπαναφορῶν καὶ ἀσυνδέτων πάντῃ φυλάτ-
τει τῇ συνεχεῖ μεταβολῇ· οὕτως αὐτῷ καὶ ἡ τάξις ἀτακτον,
καὶ ἔμπαλιν ἡ ἀταξία ποιᾶν περιλαμβάνει τάξιν.

Ces vers, non moins rapides pour être ainsi coupés, expriment bien cette agitation qui fait qu'on se presse et qu'on s'embarrasse. C'est à quoi le poète a réussi en retranchant les liaisons.

CHAPITRE XX.

EFFET PRODUIT PAR PLUSIEURS FIGURES RÉUNIES.

Rien ne donne, pour l'ordinaire, plus de mouvement au style que la réunion des figures, lorsque deux ou trois, formant ensemble une sorte de société, contribuent réciproquement à la force, à la persuasion et à l'ornement du discours, comme dans ce passage du plaidoyer (de Démosthène) contre Midias (1), où l'on trouve à la fois ces trois figures : la répétition, la description et le retranchement des liaisons. *Quand un homme s'emporte jusqu'à frapper, il est bien des choses que celui qu'il a maltraité serait hors d'état de faire comprendre à un autre : le maintien, le regard, la voix.* Mais s'il poursuivait ce discours de la même manière, il n'y aurait plus de mouvement : l'uniformité ne convient qu'à un esprit calme ; mais le désordre est propre à la passion, car la passion est un mouvement impétueux de l'ame. L'orateur se hâte donc de changer le tour des mêmes figures. *Tantôt c'est un air insultant, tantôt c'est le ton de la haine ; tantôt il menace du poing, tantôt il le porte à la joue.* L'orateur imite absolument l'homme qui frappe ; et les coups qu'il lance successivement, il les imprime dans l'esprit des juges. Il poursuit encore, et fond soudain comme la tempête : *ces affronts irritent, ces affronts transportent des hommes qui ne sont pas faits à ces manières outrageantes : non, en les racontant il n'est pas possible d'en exprimer l'indignité.* L'orateur, sans dénaturer la répétition et le retranchement des liaisons, en a sans cesse varié les formes ; ainsi la régularité de ces figures a quelque chose de désordonné, et ce désordre à son tour a quelque chose de régulier.

SECT. XXI.

Φέρε οὖν, πρόσθεσ τούς συνδέσμους, εἰ θέλοις, ὡς ποιοῦσιν οἱ Ἰσοκράτειοι· « Καὶ μὴν οὐδὲ τοῦτο χρὴ παραλιπεῖν, ὡς πολλὰ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, πρῶτον μὲν τῷ σχήματι, εἶτα δὲ τῷ βλέμματι, εἶτά γε μὴν αὐτῇ τῇ φωνῇ· » καὶ εἶση, κατὰ τὸ ἐξῆς οὕτως παραγράφων, ὡς τοῦ πάθους τὸ συνδεδιωγμένον καὶ ἀποτραχυνόμενον, ἐὰν τοῖς συνδέσμοις ἐξομαλίσης εἰς λειότητα, ἄκεντρον τε προσπίπτει, καὶ εὐθύς ἔσβεσται. Ὡσπερ γάρ, εἴ τις συνδήσειε τῶν θεόντων τὰ σώματα, τὴν φορὰν αὐτῶν ἀφήρηται, οὕτως καὶ τὸ πάθος, ὑπὸ τῶν συνδέσμων καὶ τῶν ἄλλων προσθηκῶν ἐμποδιζόμενον, ἀγανακτεῖ· τὴν γὰρ ἑλευθερίαν ἀπολύει τοῦ δρόμου, καὶ τὸ ὡς ἀπ' ὀργάνου τινὸς ἀφίσσεται.

SECT. XXII.

Τῆς δὲ αὐτῆς ιδέας καὶ τὰ ὕπερβατά θετέον· ἔστι δὲ λέξεων ἢ νοήσεων ἐκ τοῦ κατ' ἀκολουθίαν κεινημένη τάξις, καὶ οἰονεὶ χαρακτήρ ἐναγωνίου πάθους ἀληθέστατος. Ὡς γὰρ οἱ τῷ ὄντι ὀργιζόμενοι, ἢ φοβούμενοι, ἢ ἀγανακτοῦντες, ἢ ὑπὸ ζηλοτυπίας, ἢ ὑπὸ ἄλλου τινὸς, (πολλὰ γὰρ καὶ ἀναριθμητὰ πάθη, καὶ οὐδ' ἂν εἰπεῖν τις ὅποσα δύναίτο), ἐκάστοτε παραπίπτοντες, ἄλλα προθέμενοι πολλάκις ἐπ' ἄλλα μεταπηδῶσι, μέσα τινὰ παρεμβαλόντες ἀλόγως, εἴτ' αὖθις ἐπὶ τὰ πρῶτα ἀνακυκλοῦντες, καὶ πάντῃ πρὸς τῆς ἀγωνίας, ὡς ὑπ' ἀστάτου πνεύματος, τῆδε κἀνεῖσε ἀχι-στροφῶς ἀντισπῶμενοι, τὰς λέξεις, τὰς νοήσεις, τὴν ἐκ

Ajoutez maintenant les conjonctions, à la manière de l'école d'Isocrate (2) : *et il ne faut pas oublier qu'un homme qui s'emporte jusqu'à frapper, a d'abord un maintien, ensuite un regard, enfin un ton de voix*, etc. ; vous sentez qu'après de pareils changements, la passion, dont le langage âpre et véhément devient par ces additions égal et uni, n'a plus de force, tombe et s'éteint sur-le-champ. Comme ceux qui courent se traîneraient avec peine si on liait leurs membres, le pathétique embarrassé de liaisons et de particules, s'indigne de ces entraves, qui l'empêchent de courir librement, et, pour ainsi dire, de s'élaner (3).

CHAPITRE XXI.

DE L'HYPERBATE.

Il en est de même de l'hyperbate (4), qui renverse l'ordre naturel des mots et des pensées, et qui est comme le caractère propre d'une violente passion. En effet, un homme véritablement ému de colère, de crainte, de jalousie, ou par toute autre passion (car il y en a tant qu'on ne peut en fixer le nombre), s'abandonne au désordre de son esprit, avance une chose, passe à une autre, y en entremêle qui sont hors de propos, revient ensuite à son premier objet ; emporté çà et là par la passion qui l'agite, comme par un vent tumul-

τοῦ κατὰ φύσιν εἰρμού παντοίως πρὸς μυριάς τροπὰς ἐναλλάττουσι τάξιν· οὕτως παρὰ τοῖς ἀρίστοις συγγραφεῦσι διὰ τῶν ὑπερβατῶν ἢ μίμησις ἐπὶ τὰ τῆς φύσεως ἔργα φέρεται. Τότε γὰρ ἡ τέχνη τέλειος, ἡνίκ' ἂν φύσις εἶναι δοκῇ, ἢ δ' αὖ φύσις ἐπιτυχῆς, ὅταν λαυθάνουσαν περιέχῃ τὴν τέχνην· ὡσπερ λέγει ὁ Φωκαεὺς Διονύσιος παρὰ τῷ Ἡροδότῳ· « Ἐπὶ ξυροῦ γὰρ ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα, ἄνδρες Ἴωνες, εἶναι ἐλευθέροις ἢ δούλοις, καὶ τούτοις ὡς δραπέτησι. Νῦν ὦν, ὑμέες ἦν μὲν βούλησθε ταλαιπωρίας ἐνδέκεσθαι, τὸ παραχρῆμα μὲν πόνος ὑμῖν ἔσται· αἰοί τε δὲ **2** Ξέσεσθε ὑπερβαλέσθαι τοὺς πολεμίους. » Ἐνταῦθ' ἦν τὸ κατὰ τάξιν· « Ὡς ἄνδρες Ἴωνες, νῦν καιρός ἐστιν ὑμῖν πόνους ἐπιδέχεσθαι· ἐπὶ ξυροῦ γὰρ ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα. » Ὁ δὲ τὸ μὲν, « ἄνδρες Ἴωνες, » ὑπερεδίδασεν· προεισέβαλε γοῦν εὐθύς ἀπὸ τοῦ φόβου, ὡς μὴδ' ἀρχὴν φθάνων πρὸς τὸ ἐφεστῶς δέος προσαγορεύσαι τοὺς ἀκούοντας. Ἐπειτα δὲ τὴν τῶν νοημάτων ἀπέστρεψε τάξιν. Πρὸ γὰρ τοῦ φῆσαι, ὅτι αὐτοὺς δεῖ πονεῖν, (τοῦτο γὰρ ἐστίν, ὃ παρακελεύεται,) ἔμπροσθεν ἀποδίδωσι τὴν αἰτίαν, δι' ἣν πονεῖν δεῖ, « Ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς, » φήσας, « ἔχεται ἡμῖν τὰ πράγματα· » ὡς μὴ δοκεῖν ἐσκεμμένα λέγειν, ἀλλ' **3** **4** **5** **6** **7** **8** **9** **10** **11** **12** **13** **14** **15** **16** **17** **18** **19** **20** **21** **22** **23** **24** **25** **26** **27** **28** **29** **30** **31** **32** **33** **34** **35** **36** **37** **38** **39** **40** **41** **42** **43** **44** **45** **46** **47** **48** **49** **50** **51** **52** **53** **54** **55** **56** **57** **58** **59** **60** **61** **62** **63** **64** **65** **66** **67** **68** **69** **70** **71** **72** **73** **74** **75** **76** **77** **78** **79** **80** **81** **82** **83** **84** **85** **86** **87** **88** **89** **90** **91** **92** **93** **94** **95** **96** **97** **98** **99** **100** **101** **102** **103** **104** **105** **106** **107** **108** **109** **110** **111** **112** **113** **114** **115** **116** **117** **118** **119** **120** **121** **122** **123** **124** **125** **126** **127** **128** **129** **130** **131** **132** **133** **134** **135** **136** **137** **138** **139** **140** **141** **142** **143** **144** **145** **146** **147** **148** **149** **150** **151** **152** **153** **154** **155** **156** **157** **158** **159** **160** **161** **162** **163** **164** **165** **166** **167** **168** **169** **170** **171** **172** **173** **174** **175** **176** **177** **178** **179** **180** **181** **182** **183** **184** **185** **186** **187** **188** **189** **190** **191** **192** **193** **194** **195** **196** **197** **198** **199** **200** **201** **202** **203** **204** **205** **206** **207** **208** **209** **210** **211** **212** **213** **214** **215** **216** **217** **218** **219** **220** **221** **222** **223** **224** **225** **226** **227** **228** **229** **230** **231** **232** **233** **234** **235** **236** **237** **238** **239** **240** **241** **242** **243** **244** **245** **246** **247** **248** **249** **250** **251** **252** **253** **254** **255** **256** **257** **258** **259** **260** **261** **262** **263** **264** **265** **266** **267** **268** **269** **270** **271** **272** **273** **274** **275** **276** **277** **278** **279** **280** **281** **282** **283** **284** **285** **286** **287** **288** **289** **290** **291** **292** **293** **294** **295** **296** **297** **298** **299** **300** **301** **302** **303** **304** **305** **306** **307** **308** **309** **310** **311** **312** **313** **314** **315** **316** **317** **318** **319** **320** **321** **322** **323** **324** **325** **326** **327** **328** **329** **330** **331** **332** **333** **334** **335** **336** **337** **338** **339** **340** **341** **342** **343** **344** **345** **346** **347** **348** **349** **350** **351** **352** **353** **354** **355** **356** **357** **358** **359** **360** **361** **362** **363** **364** **365** **366** **367** **368** **369** **370** **371** **372** **373** **374** **375** **376** **377** **378** **379** **380** **381** **382** **383** **384** **385** **386** **387** **388** **389** **390** **391** **392** **393** **394** **395** **396** **397** **398** **399** **400** **401** **402** **403** **404** **405** **406** **407** **408** **409** **410** **411** **412** **413** **414** **415** **416** **417** **418** **419** **420** **421** **422** **423** **424** **425** **426** **427** **428** **429** **430** **431** **432** **433** **434** **435** **436** **437** **438** **439** **440** **441** **442** **443** **444** **445** **446** **447** **448** **449** **450** **451** **452** **453** **454** **455** **456** **457** **458** **459** **460** **461** **462** **463** **464** **465** **466** **467** **468** **469** **470** **471** **472** **473** **474** **475** **476** **477** **478** **479** **480** **481** **482** **483** **484** **485** **486** **487** **488** **489** **490** **491** **492** **493** **494** **495** **496** **497** **498** **499** **500** **501** **502** **503** **504** **505** **506** **507** **508** **509** **510** **511** **512** **513** **514** **515** **516** **517** **518** **519** **520** **521** **522** **523** **524** **525** **526** **527** **528** **529** **530** **531** **532** **533** **534** **535** **536** **537** **538** **539** **540** **541** **542** **543** **544** **545** **546** **547** **548** **549** **550** **551** **552** **553** **554** **555** **556** **557** **558** **559** **560** **561** **562** **563** **564** **565** **566** **567** **568** **569** **570** **571** **572** **573** **574** **575** **576** **577** **578** **579** **580** **581** **582** **583** **584** **585** **586** **587** **588** **589** **590** **591** **592** **593** **594** **595** **596** **597** **598** **599** **600** **601** **602** **603** **604** **605** **606** **607** **608** **609** **610** **611** **612** **613** **614** **615** **616** **617** **618** **619** **620** **621** **622** **623** **624** **625** **626** **627** **628** **629** **630** **631** **632** **633** **634** **635** **636** **637** **638** **639** **640** **641** **642** **643** **644** **645** **646** **647** **648** **649** **650** **651** **652** **653** **654** **655** **656** **657** **658** **659** **660** **661** **662** **663** **664** **665** **666** **667** **668** **669** **670** **671** **672** **673** **674** **675** **676** **677** **678** **679** **680** **681** **682** **683** **684** **685** **686** **687** **688** **689** **690** **691** **692** **693** **694** **695** **696** **697** **698** **699** **700** **701** **702** **703** **704** **705** **706** **707** **708** **709** **710** **711** **712** **713** **714** **715** **716** **717** **718** **719** **720** **721** **722** **723** **724** **725** **726** **727** **728** **729** **730** **731** **732** **733** **734** **735** **736** **737** **738** **739** **740** **741** **742** **743** **744** **745** **746** **747** **748** **749** **750** **751** **752** **753** **754** **755** **756** **757** **758** **759** **760** **761** **762** **763** **764** **765** **766** **767** **768** **769** **770** **771** **772** **773** **774** **775** **776** **777** **778** **779** **780** **781** **782** **783** **784** **785** **786** **787** **788** **789** **790** **791** **792** **793** **794** **795** **796** **797** **798** **799** **800** **801** **802** **803** **804** **805** **806** **807** **808** **809** **810** **811** **812** **813** **814** **815** **816** **817** **818** **819** **820** **821** **822** **823** **824** **825** **826** **827** **828** **829** **830** **831** **832** **833** **834** **835** **836** **837** **838** **839** **840** **841** **842** **843** **844** **845** **846** **847** **848** **849** **850** **851** **852** **853** **854** **855** **856** **857** **858** **859** **860** **861** **862** **863** **864** **865** **866** **867** **868** **869** **870** **871** **872** **873** **874** **875** **876** **877** **878** **879** **880** **881** **882** **883** **884** **885** **886** **887** **888** **889** **890** **891** **892** **893** **894** **895** **896** **897** **898** **899** **900** **901** **902** **903** **904** **905** **906** **907** **908** **909** **910** **911** **912** **913** **914** **915** **916** **917** **918** **919** **920** **921** **922** **923** **924** **925** **926** **927** **928** **929** **930** **931** **932** **933** **934** **935** **936** **937** **938** **939** **940** **941** **942** **943** **944** **945** **946** **947** **948** **949** **950** **951** **952** **953** **954** **955** **956** **957** **958** **959** **960** **961** **962** **963** **964** **965** **966** **967** **968** **969** **970** **971** **972** **973** **974** **975** **976** **977** **978** **979** **980** **981** **982** **983** **984** **985** **986** **987** **988** **989** **990** **991** **992** **993** **994** **995** **996** **997** **998** **999** **1000**

tueux, il change de mille manières l'ordre et l'enchaînement naturel des mots et des pensées.

Les écrivains supérieurs imitent ainsi la nature par le moyen des hyperbates : car la perfection de l'art est de ressembler à la nature (2); et le bonheur de la nature est de renfermer l'art sans qu'on l'aperçoive. Tel est ce discours de Denys de Phocide, dans Hérodote (3):

« Nos affaires sont dans la crise : Ioniens, il s'agit d'être » libres ou esclaves, et tels que des esclaves fugitifs. Main- » tenant donc, si vous voulez embrasser les fatigues de la » guerre, il y aura du travail pour vous; mais vous pourrez » vaincre vos ennemis. »

L'ordre naturel était ici : *Ioniens, voici le moment d'embrasser les fatigues de la guerre; car vos affaires sont dans la crise.* Mais d'abord, l'orateur a transporté ce mot, *Ioniens...* Il débute vivement par ce qui cause ses frayeurs; et il se hâte de le communiquer aux autres, avant même d'avoir nommé ceux à qui son discours s'adresse : ensuite, il a renversé l'ordre des idées; car il n'avait pas encore dit qu'il faut faire un effort, ce qui est le but de son exhortation, et il en donne le motif : *nos affaires*, dit-il, *sont dans la crise.* Vous croiriez qu'il n'a pas préparé son discours, mais qu'en ce cas pressant il improvise (4).

C'est surtout Thucydide qui excelle à séparer, par le moyen de l'hyperbate, les choses même qui de leur nature sont unies et inséparables. Démosthène ne pousse pas si loin la hardiesse (5) : cependant personne n'a fait un plus fréquent usage de cette figure. A la manière dont il l'emploie, non seulement il fait paraître beaucoup de véhémence, et donne aux choses qu'il dit un air improvisé; mais encore il entraîne avec lui l'auditeur dans le péril de ses longues hyperbates. Souvent, en effet, il suspend le sens d'une phrase commen-

φυλον καὶ ἀπειοικίαν τάξιν, ἄλλ' ἐπ' ἄλλοις διὰ μέσου καὶ ἐξωθέν ποθεν ἐπεισκυκλῶν, εἰς φόβον ἐμβαλῶν τὸν ἀκροατὴν, ὡς ἐπὶ παντελεῖ τοῦ λόγου διαπτώσει, καὶ συναποκινδυνεύειν ὑπ' ἀγωνίας τῷ λέγοντι συναναγκάσας, εἶτα παραλόγως διὰ μακροῦ τὸ παλαι ζητούμενον εὐκαιρῶς ἐπιτέλει που προσapoδοῦς, αὐτῷ τῷ κατὰ τὰς ὑπερβάσεις παραβόλῃ καὶ ἀκροσφαλεῖ πολὺ μᾶλλον ἐκπλήττει. Φειδῶ δὲ τῶν παραδειγμάτων ἔστω διὰ τὸ πλήθος.

SECT. XXIII.

Τὰ γε μὴν Πολύπτωτα λεγόμενα, Ἄθροισμοί, καὶ Ἀντιμεταβολαί, καὶ Κλίμακες, πάνυ ἀγωνιστικά, ὡς οἶσθα, κόσμου τε, καὶ παντὸς ὕψους καὶ πάθους συνεργά. Τί δέ; αἱ τῶν πτώσεων, χρόνων, προσώπων, ἀριθμῶν, γενῶν ἐναλλάξεις πῶς ποτε καταποικίλλουσι καὶ ἐπεγείρουσι τὰ Ζέρμηνευτικά; Φημί δὴ, τῶν κατὰ τοὺς ἀριθμοὺς οὐ μόνον ταῦτα κοσμεῖν, ὅποσα, τοῖς τύποις ἐνικά ὄντα, τῇ δυνάμει κατὰ τὴν ἀναθεώρησιν πληθυντικά εὐρίσκεται· « Αὐτίκα, » φησί, « λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠιόνεσι διῆσταμένοι κελάδησαν » ἄλλ' ἐκεῖνα μᾶλλον παρατηρήσεως ἄξια, ὅτι ἔσθ' ὅπου προσπίπτει τὰ πληθυντικά μεγαλορῥημονέστερα, καὶ ζαυτῷ δοξοκομποῦντα τῷ ὄχλῳ τοῦ ἀριθμοῦ. Τοιαῦτα παρὰ τῷ Σοφοκλεῖ τὰ ἐπὶ τοῦ Οἰδίπου·

— Ὡ γάμοι, γάμοι,
 Ἐφύσαθ' ἡμᾶς, καὶ φυτεύσαντες πάλιν
 Ἄνεϊτε ταῦτ' ὄν σπέρμα, κάπεθειξατε
 Πατέρας, ἀδελφούς, παῖδας, αἰμ' ἐμφύλιον,
 Νύμφας, γυνσίκας, μητέρας τε, χῶπόσα
 Ἀΐσχιστ' ἐν ἀνθρώποισιν ἔργα γίνεται.

cée, et amenant plusieurs choses qu'il entasse dans le milieu, comme hors de leur place naturelle, il fait craindre aux auditeurs qu'il n'achèvera pas la période, et par cette crainte il les force de partager avec lui le danger : puis, lorsqu'ils y pensent le moins, et après une longue attente, leur présentant à propos vers la fin ce qu'ils cherchaient depuis longtemps, il les laisse encore plus frappés et de la hardiesse et du tour périlleux de ses hyperbates. Il y en a tant d'exemples dans ses discours, que je m'abstiens d'en rapporter.

CHAPITRE XXII.

DU CHANGEMENT DES NOMBRES.

Ces figures qu'on a appelées polyptote, accumulation, conversion et gradation (1), donnent au style beaucoup de véhémence, comme vous le savez, et contribuent à l'ornement, au pathétique et à toute espèce de sublimité. Et qui ne sait combien on peut varier et animer l'expression en changeant les cas, les temps, les personnes, les nombres et les genres ?

Et d'abord, le nombre qui, bien que singulier dans la forme, se trouve pluriel dans la force du sens, n'est pas le seul propre à l'ornement du discours, comme lorsqu'on a dit (2) :

Aussitôt un grand peuple accourant sur le port,
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Ce qui mérite davantage d'être observé, c'est qu'il y a des occasions où le pluriel a quelque chose de plus magnifique, et qu'en multipliant l'objet, il lui donne plus d'éclat, ainsi qu'on le voit dans ces vers de l'OEdipe de Sophocle :

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie (3);
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par là tu produis des époux et des pères,
Des frères, des parents, des femmes et des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Πάντα γὰρ ταῦτα ἐν ὀνομά ἐστιν, Οἰδίπους· ἐπὶ δὲ θατέρου, Ἰοκάστη· ἀλλ' ὁμῶς χυθεις εἰς τὰ πληθυντικά ὁ ἀριθμὸς συνεπλήθυνε καὶ τὰς ἀτυχίας· καὶ ὡς ἐκεῖνα πεπλεόνασαι,

Ἐξήλθον Ἐκτορές τε καὶ Σαρπηδόνες·

καὶ τὸ Πλατωνικόν, ὃ καὶ ἐτέρωθι παρατεθειμεθα, ἐπὶ τῶν 4 Ἀθηναίων· « Οὐ γὰρ Πέλοπες, οὐδὲ Κάδμοι, οὐδ' Αἴγυπτοὶ τε καὶ Δαναοὶ, οὐδ' ἄλλοι πολλοὶ φύσει βάρβαροι συνοικοῦσιν ἡμῖν, ἀλλ' αὐτοὶ Ἕλληνες, οὐ μιξοβάρβαροι οἰκοῦμεν » καὶ τὰ ἐξῆς. Φύσει γὰρ ἐξακούεται τὰ πράγματα κομπωδέστερα, ἀγεληθὸν οὕτως τῶν ὀνομάτων ἐπισυντιθεμένων. Οὐ μέντοι δεῖ ποιεῖν αὐτὸ ἐπ' ἄλλων, εἰ μὴ ἐφ' ὧν δέχεται τὰ ὑποκείμενα αὔξησιν, ἢ πληθύν, ἢ ὑπερβολήν, ἢ πάθος, ἐν τι τούτων, ἢ τὰ πλείονα· ἐπεὶ τοι τὸ πανταχοῦ κώδωνας ἐξῆφθαι, λίαν σοφιστικόν.

SECT. XXIV.

Ἀλλὰ μὴν καὶ τούναντίον τὰ ἐκ τῶν πληθυντικῶν εἰς τὰ ἐνικά ἐπισυναγόμενα ἐνίοτε ὑψηλοφανέστατα. « Ἐπειθ' ἡ Πελοπόννησος ἅπασα διειστήκει, » φησί. « Καὶ δὴ Φρυνίχῳ δράμα Μιλήτου ἄλωσιν διδάξαντι, ἐς δάκρυα ἔπεσε τὸ θέτρον. » Τὸ γὰρ ἐκ τῶν διηρημένων εἰς τὰ ἡνωμένα 2 ἐπίσυστρέψαι τὸν ἀριθμὸν, σωματοειδέστερον. Αἴτιον δ' ἐπ' ἀμφοῖν τοῦ κόσμου ταῦτόν οἶμαι· ὅπου τε γὰρ ἐνικά ὑπάρχει τὰ ὀνόματα, τὸ πολλὰ ποιεῖν αὐτὰ παρά δόξαν ἐμπαθοῦς· ὅπου τε πληθυντικά, τὸ εἰς ἐν τι εὔηχον συγκορυφοῦν τὰ πλείονα διὰ τὴν εἰς τούναντίον μεταμόρφωσιν τῶν πραγμάτων ἐν τῷ παραλόγῳ.

Tout cela pour dire simplement OEdipe et Jocaste : mais les pluriels accumulés semblent multiplier les infortunes, comme ce vers multiplie les personnes :

On vit les Sarpédon et les Hector paraître (4) ;

ou comme dans ce passage de Platon (5), en parlant des Athéniens :

« Les Pélops, les Cadmus, les Egyptus, les Danaüs et
 » tant d'autres nés barbares, ne se rencontrent point chez
 » nous : habitants d'Athènes, nous sommes tous Grecs d'ori-
 » gine, sans aucun mélange d'étrangers. »

On est porté à concevoir une plus grande idée des choses, quand les noms sont ainsi assemblés en foule. Mais il faut que le sujet soit susceptible d'exagération ou d'amplification, d'hyperbole ou de pathétique, d'une ou de plusieurs choses semblables ; car d'attacher partout ces sonnettes, cela sent trop le déclamateur.

Quelquefois, au contraire, le collectif singulier paraît très noble. *Tout le Péloponèse était divisé en factions* (6), dit Démosthène. De même Hérodote : *Quand Phrynichus fit représenter au théâtre la prise de Milet, l'assemblée fondit en larmes* (7). Les objets qui existent séparément, ainsi ramassés dans un seul nom singulier, semblent avoir plus de corps.

La beauté de ces deux figures naît, je crois, de la même cause : d'un objet unique en faire plusieurs, c'est un effet de la passion auquel on ne s'attendait pas, ainsi que d'en réunir plusieurs en un seul nom qui flatte l'oreille, à cause du changement inopiné des choses en leur contraire.

SECT. XXV.

Ὅταν γε μὴν τὰ παρεληλυθότα τοῖς χρόνοις εἰσάγῃς ὡς γινόμενα καὶ παρόντα, οὐ διήγησιν ἔτι τὸν λόγον, ἀλλ' ἐναγώνιον πρᾶγμα ποιήσεις. « Πεπτωκῶς δέ τις, φησὶν ὁ Ξενοφῶν, ὑπὸ τῷ Κύρου ἵππῳ, καὶ πατούμενος, παίει τῇ μαχαίρᾳ εἰς τὴν γαστέρα τὸν ἵππον· ὁ δὲ σφαδάζων ἀποσειέται τὸν Κύρον, ὁ δὲ πίπτει. » Τοιοῦτος ἐν τοῖς πλείστοις ὁ Θουκυδίδης.

SECT. XXVI.

Ἐναγώνιος δ' ὁμοίως καὶ ἡ τῶν προσώπων ἀντιμετάθεσις, καὶ πολλάκις ἐν μέσοις τοῖς κινδύνοις ποιούσα τὸν ἀχροατὴν δοκεῖν στρέφεσθαι.

Φαίης κ' ἀμῆντας καὶ ἀτειρέας ἀλλήλοισιν
Ἄντεσθ' ἐν πολέμῳ· ὡς ἐσσυμένως ἐμάχοντο.

Καὶ ὁ Ἄρατος,

Μὴ κείνῳ ἐνὶ μῆνι περικλύζοιο θαλάσση.

Ὡδὲ που καὶ ὁ Ἡρόδοτος· « Ἀπὸ δὲ Ἐλεφαντίνης πόλεως ἄνω πλεύσεται, καὶ ἔπειτα ἀφίξῃ ἐς πεδῖον λεῖον· διεξελθὼν δὲ τοῦτο τὸ χωρίον, αὐθις εἰς ἕτερον πλοῖον ἐμβὰς δὴ ἡμέρας πλεύσεται, καὶ ἔπειτα ἤξει ἐς πόλιν μεγάλην, ἣ ὄνομα Μερῆ. » Ὁρᾶς, ὦ ἑταῖρε, ὡς παραλαβὼν σου τὴν ψυχὴν διὰ τῶν τόπων ἄγει, τὴν ἀκοὴν ὄψιν ποιῶν; Πάντα δὲ τὰ τοιαῦτα, πρὸς αὐτὰ ἀπερειδόμενα τὰ πρόσωπα, ἐπ' αὐτῶν ἴσθησι τὸν ἀχροατὴν τῶν ἐνεργουμένων. Καί, ὅταν ὡς οὐ πρὸς ἅπαντας, ἀλλ' ὡς πρὸς μόνον τινὰ λαλῆς·

CHAPITRE XXIII.

DU CHANGEMENT DES TEMPS.

Quand vous racontez un fait comme s'il se passait actuellement, ce n'est plus un simple récit que vous faites, c'est la chose même en action.

« Un soldat, dit Xénophon, renversé par le cheval de
» Cyrus, et foulé sous ses pieds, le frappe avec son épée
» dans le ventre. — L'animal blessé s'agite avec fureur :
» Cyrus tombe (1). » Cette figure est familière à Thueydide.

CHAPITRE XXIV.

DU CHANGEMENT DES PERSONNES.

Le changement des personnes tient également du dramatique : il fait une sorte d'illusion au lecteur, en le plaçant au milieu des dangers.

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur si belle (1),
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les saurait ni vaincre ni lasser,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triste mois (2).

Hérodote a dit à peu près de même (3) :

« En partant d'Éléphantine, vous remontez le Nil, et vous
» arrivez dans une plaine : quand vous l'avez traversée, vous
» montez sur un autre vaisseau ; vous voyagez encore pendant
» deux jours, et bientôt après, vous voilà dans une grande
» ville qu'on appelle Méroé. »

Voyez-vous, mon ami, comment Hérodote prend avec lui son lecteur, et le conduit sur les lieux ? Il ne s'adresse point à l'oreille, il parle aux yeux. Attacher ainsi ceux qui nous écoutent aux faits qu'on raconte, c'est les placer sur la scène des événements ; et lorsqu'au lieu de parler en général, on a l'air d'adresser la parole à un seul :

(Τυδείδην δ' οὐκ ἂν γνοίης, ποτέρουσι μετεῖη),

ἐμπαθέστερόν τε αὐτὸν ἅμα, καὶ προσεκτικώτερον, καὶ ἀγῶνος ἔμπλεων ἀποτελέσεις, ταῖς εἰς ἑαυτὸν προσφωνήσεσιν ἐξεγειρόμενον.

SECT. XXVII.

Ἔτι γε. μὴν ἔσθ' ὅτε περὶ προσώπου διηγούμενος ὁ συγγραφεὺς, ἐξαίφνης παρενεχθεῖς, εἰς τὸ αὐτὸ πρόσωπον ἀντιμεθίσταται, καὶ ἔστι τὸ τοιοῦτον εἶδος ἐμβολῆ τις πάθους.

Ἐκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέλευε, μακρὸν αὔσας,
 Νηυσὶν ἐπισσεύεσθαι, ἱᾶν δὲ ἔναρα βροτόεντα.
 Ὀν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε νεῶν ἐθέλοντα νοήσω,
 Αὐτοῦ οἱ θάνατον μητίσσομαι —

Οὐκοῦν τὴν μὲν διήγησιν, ἅτε πρέπουσαν, ὁ ποιητὴς προσῆψεν ἑαυτῷ· τὴν δ' ἀπότομον ἀπειλὴν τῷ θυμῷ τοῦ ἡγεμόνος ἐξαπίνης, οὐδὲν προδηλώσας, περιέθηκεν· ἐψύχεται γὰρ, εἰ παρενετίθει· ἔλεγε δὲ τοῖα τινα καὶ τοῖα ὁ Ἐκτωρ· νυνὶ δ' ἔφθαλεν ἄφνω τὸν μεταδαινόντα ἢ τοῦ λόγου μεταβάσεις. Διὸ καὶ ἡ πρόσχρησις τοῦ σχήματος τότε, ἡνίκά οἱ οὗτος ὁ καιρὸς ὦν διαμέλλειν τῷ γράφοντι μὴ διδῶ, ἀλλ' εὐθύς ἐπανάγκασξη μεταδαινῆν ἐκ προσώπων εἰς πρόσωπα, ὡς καὶ παρὰ τῷ Ἐκαταίῳ· «Κηῦξ δὲ, ταῦτα θεινὰ ποιούμενος, αὐτίκα ἐκέλευσε τοὺς Ἡρακλείδας ἐπιγόνους ἐκχωρεῖν· οὐ γὰρ ὑμῖν δυνατός εἰμι ἀρήγειν. Ὡς μὴ ὦν αὐτοὶ τε ἀπόλεσθε, καὶ μὲν τρώσετε, ἐς ἄλλον τινα δῆμον ὄσποισθεσθαι.» Ὁ μὲν γὰρ Δημοσθένης κατ' ἄλλον τινα τρόπον ἐπὶ τοῦ Ἀριστογείτονος ἐμπαθὲς τὸ πολυπρόσωπον καὶ

Tu ne saurais connaître, au fort de la mêlée,
 Quel parti suit le fils du courageux Tydée (4),

L'auditeur, excité par un discours qui s'adresse à lui directement, se sent plus vivement ému ; vous le rendez plus attentif ; il est tout entier à l'action.

CHAPITRE XXV.

DE LA TRANSPOSITION DES PERSONNES.

Il arrive aussi que l'écrivain, en racontant l'action de quelque personnage, quitte tout à coup le rôle d'historien pour prendre celui de ce personnage. Ce genre de figure est propre à la passion qui éclate.

Mais Hector, de ses cris remplissant le rivage (1),
 Commande à ses soldats de quitter le pillage,
 De courir aux vaisseaux : Car j'atteste les dieux,
 Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,
 Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le poète a pris pour lui la narration, comme cela convenait, et il a passé tout à coup à cette fièvre menace que la colère met dans la bouche du héros ; il eût été froid d'ajouter : *Hector prit la parole, Hector s'écria* ; car ici la transition est si rapide qu'elle a devancé celui qui la fait.

On a donc recours à cette figure quand le temps presse, qu'il ne permet pas à l'écrivain de s'arrêter, qu'il l'oblige de passer sur-le-champ d'une personne à l'autre, comme dans cet endroit d'Hécatee (2) :

« Céyx effrayé de ces menaces, ordonne aux Héraclides de
 » sortir au plus tôt de ses Etats : Je ne suis pas assez puissant
 » pour vous défendre : vous périrez, et vous me perdrez moi-
 » même, si vous ne fuyez promptement chez un autre peuple. »

Démosthène, dans son plaidoyer contre Aristogiton (3), a donné au changement des personnes un tour rapide et passionné, mais d'une autre manière :

ἀγγίστροφον παρέστησεν. « Καὶ οὐδεις ὑμῶν χολήν, » φησιν, « οὐδ' ὄργην ἔχων εὐρεθήσεται, ἐφ' οἷς ὁ βδελυρὸς οὗτος καὶ ἀναιδὴς βιάζεται; ὅς, ὧ μιαρῶτατε ἀπάντων, κεκλεισμένης σοι τῆς παρῤῥησίας οὐ κιγκλίσιν, οὐδὲ θύραις, ἃ καὶ παρανοίξειεν ἂν τις » — Ἐν ἀτελεῖ τῷ νῶ ταχὺ διαλάξας, καὶ μονουοῦ μίαν λέξιν διὰ τὸν θυμὸν εἰς δύο διασπάσας πρόσωπα, « Ὅς, ὧ μιαρῶτατε, » εἶτα πρὸς τὸν Ἀριστογοίτονα τὸν λόγον ἀποστρέψας, καὶ ἀπολιπεῖν δοκῶν, ἄδωμος διὰ τοῦ πάθους πολὺ πλέον ἐπέστρεψεν. Οὐκ ἄλλως ἢ Πηνελόπη,

Κήρυξ, τίπτε δέ σε πρόσασαν μνηστῆρες ἀγαυοί;
 ἢ εἰπέμεναι δμῶησιν Ὀδυσσεὸς θεῖοιο,
 ἔργων παύσασθαι, σφίσι δ' αὐτοῖς δαῖτα πένεσθαι;
 Μὴ μνηστεύσαντες, μῆθ' ἄλλοθ' ἠμιλήσαντες,
 ἕστατα καὶ πύματα νῦν ἐνθάδ' δειπνήσειαν,
 Οἷ θ' ἄμ' ἀγειρόμενοι βίον κατακείρετε πολλόν,
 Κτῆσιν Τηλεμάχοιο δαίφρονος· οὐδέ τι πατρῶν
 ἕμετέρων τῶν πρόσθεν ἀκούετε, παῖδες εἴοντες,
 Οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκε —

SECT. XXVIII.

Καὶ μέντοι ἡ Περιφρασις ὡς οὐχ ὑψηλοποιὸν, οὐδεις ἂν, οἶμαι, διατάσειεν. Ὡς γὰρ ἐν μουσικῇ διὰ τῶν παραφώνων καλουμένων ὁ κύριος φθόγγος ἡδίων ἀποτελεῖται, οὕτως ἡ περιφρασις πολλάκις συμφθέγγεται τῇ κυριολογίᾳ, καὶ εἰς κόσμον ἐπιπολὺ συνηχεῖ, καὶ μάλιστ', ἂν μὴ ἔχη φυσῶδες τι καὶ ἄμουσον, ἀλλ' ἡδέως κεκραμένον. Ὁ ἱκανὸς δὲ τοῦτο τεκμηριῶσαι καὶ Πλάτων κατὰ τὴν εἰσβολὴν τοῦ Ἐπιταφίου. « Ἐργῷ μὲν ἡμῖν οἶδ' ἔχουσι τὰ προσήκοντα σφίσι αὐτοῖς, ὧν τυχόντες πορεύονται τὴν εἰμαρ-

« Qui d'entre vous, dit-il, ne serait révolté de cette violence »
 » faite aux lois par un misérable, un homme sans pudeur,
 » qui.... ô le plus méchant des hommes ! quand on oppose à
 » la licence de tes paroles, non les portes et les verroux qu'on
 » peut forcer, etc. »

Il coupe brusquement la phrase sans achever le sens, et dans la colère il partage presque le même mot entre deux personnes : *qui*,.... ô le plus méchant des hommes ! ensuite, tournant le discours contre Aristogiton, il semble laisser là ce qu'il avait commencé de dire, et il y revient néanmoins avec bien plus de force dans le transport de la passion. On en peut dire autant de ce discours de Pénélope (4) :

De mes fâcheux amants ministre injurieux,
 Héraut, que cherches-tu ? qui t'amène en ces lieux ?
 Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
 Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare ?
 Fasse le juste ciel, avançant leur trépas,
 Que ce repas pour eux soit le dernier repas !
 Lâches, qui, pleins d'orgueil et faibles de courage,
 Consumez de mon fils le fertile héritage,
 Vos pères autrefois ne vous ont-ils point dit
 Quel homme était Ulysse (5) ?

CHAPITRE XXVI.

DE LA PÉRIPHRASE.

On ne saurait douter, je pense, que la périphrase ne contribue aussi à la sublimité du style. Comme, dans la musique (4), les variations donnent plus d'agrément à l'air simple, la périphrase sert d'accompagnement au mot propre, et forme avec lui un bel accord, pourvu qu'on n'y mêle rien d'excessif ni de dissonant, mais que tout y soit agréablement ménagé. Platon en fournit une bonne preuve, au commencement de l'éloge funèbre (2) :

« Ils ont reçu de nous ce qu'ils avaient droit d'en attendre,
 » et ils font ainsi le fatal voyage, comblés des honneurs su-

μένην πορείαν, προπεμφθέντες κοινή μὲν ὑπὸ τῆς πόλεως, ἰδίᾳ δὲ ἕκαστος ὑπὸ τῶν προσηκόντων. » Οὐκοῦν τὸν θάνατον εἶπεν εἰμαρμένην πορείαν· τὸ δὲ τετυχηκέναι τῶν νομιζομένων, προπομπήν τινα δημοσίαν ὑπὸ τῆς πατρίδος. Ἄρα δὴ τούτοις μετρίως ὄγκωσε τὴν νόησιν, ἣν ψιλὴν λαβῶν τῇ λέξει ἐμελοποίησε, καθάπερ ἀρμονίαν τινὰ τὴν ἐκ τῆς Ὑπερφράσεως περιχεάμενος εὐμέλειαν; Καὶ Ξενοφῶν· « Πόνον δὲ τοῦ ζῆν ἡδέως ἡγεμόνα νομίζετε· καλλιστον δὲ πάντων καὶ πολεμικώτατον κτῆμα εἰς τὰς ψυχὰς συγκέμισθε· ἐπαινούμενοι γὰρ μάλλον, ἢ τοῖς ἄλλοις ἅπασι, χαίρετε. » Ἄντι τοῦ πονεῖν θέλετε, « Πόνον ἡγεμόνα τοῦ ζῆν ἡδέως ποιῆσθε » εἰπῶν, καὶ τᾶλλ' ὁμοίως ἐπεκτείνας, 4μεγάλην τινὰ ἔννοιαν τῷ ἐπαίνῳ προσπεριωρίσατο. Καὶ τὸ ἀμίμητον ἐκείνου τοῦ Ἡροδότου· « Τῶν δὲ Σκυθῶν τοῖς συλῆσασι τὸ ἱερόν ἐνέβαλεν ἡ θεὸς θήλειαν γούσον. »

SECT. XXIX.

Ἐπίκηρον μέντοι τὸ πρᾶγμα, ἡ περίφρασις, τῶν ἄλλων πλέον, εἰ μὴ συμμέτρως τινὶ λαμβάνοιτο· εὐθύς γὰρ ἀβλεμῆς προσπίπτει, κουφολογίας τε ὄζον, καὶ παχύτητος· ὅθεν καὶ τὸν Πλάτωνα, (δεινὸς γὰρ αἰεὶ περὶ σχῆμα, καὶν τισιν ἀκαίρως,) ἐν τοῖς νόμοις λέγοντα, ὡς οὔτε ἀργυροῦν δεῖ πλοῦτον, οὔτε χρυσοῦν ἐν πόλει ἰδρυμένον ἔαν οἰκεῖν, διαχλευάζουσιν· ὡς, εἰ πρόβατα, φησὶν, ἐκώλυε κεκτῆσθαι, δῆλον, ὅτι προβάτειον ἂν καὶ βόειον πλοῦτον ἔλεγεν. 2Ἄλλὰ γὰρ ἄλις, ὑπὲρ τῆς εἰς τὰ ὑψηλά τῶν σχημάτων χρήσεως ὡς ἐκ παρενθήκης τοσαῦτα πεφιλολογησθαι, Τερεντιανὲν φίλτατε· πάντα γὰρ ταῦτα παθητικωτέρους καὶ συγ-

» prêmes rendus à tous par la patrie , et à chacun d'eux par
» ses proches. »

Il appelle la mort , *le fatal voyage* , et les funérailles , *les honneurs suprêmes accordés par la patrie*. Pouvait-il rendre avec plus de noblesse une pensée si simple ; et n'a-t-il pas donné à l'expression une sorte de mélodie , en y répandant les sons nombreux de la périphrase , que l'on pourrait comparer à l'harmonie du chant ?

Xénophon a dit (3) de même :

« Vous regardez le travail comme un guide qui vous mène
» au plaisir : vous portez en vous-mêmes la qualité la plus
» noble et la plus digne des guerriers , l'enthousiasme de la
» gloire. »

En exprimant cette pensée , vous aimez le travail , par cette périphrase , *le travail est le guide qui vous mène au plaisir*, et en étendant le reste de cette sorte , il fait entrer dans l'éloge une idée qui a de la grandeur. Tel est enfin ce mot inimitable d'Hérodote : *La déesse (Vénus) envoya la maladie des femmes (4) aux Scythes , qui avaient pillé son temple*.

CHAPITRE XXVII.

ABUS DE LA PÉRIPHRASE.

Il n'y a point de figure plus périlleuse que la périphrase , si l'on n'en fait pas un usage modéré. C'est quelque chose de lâche et de froid , qui sent le vide des idées , et qui est de très mauvais goût. Platon , qui excelle dans le style figuré quoiqu'il n'emploie pas toujours les figures à propos , a prêté au ridicule lorsqu'il a dit , dans ses lois : *qu'on ne doit point souffrir dans l'État le dieu des espèces sonnantes* (1). Ainsi , direz-vous , s'il eût voulu bannir de sa république les brebis et les bœufs , il les aurait appelés sans doute *des espèces bêlantes et mugissantes*.

En voilà assez , mon cher Térehtien , sur les figures , relativement à leur usage dans le style sublime. Toutes celles dont j'ai parlé , donnent du mouvement au discours , et en-

κεινημένους ἀποτελεῖ τοὺς λόγους· πάθος δὲ ὕψους μετέχει τοσοῦτον, ὅσον ἦθος ἡδονῆς.

SECT. XXX.

Ἐπειδὴ μέντοι ἡ τοῦ λόγου νόησις, ἢ τε φράσις, τὰ πλείω δι' ἑκατέρου διέπνυται, ἴθι δὴ, αὐτοῦ φραστικοῦ μέρους εἶ τινα λοιπὰ ἔτι, προσεπιθεασώμεθα. Ὅτι μὲν τοίνυν ἡ τῶν κυρίων καὶ μεγαλοπρεπῶν ὀνομάτων ἐκλογή θαυμαστῶς ἄγει καὶ κατακλῆϊ τοὺς ἀκούοντας, καὶ ὡς, πᾶσι τοῖς ῥήτορσι καὶ συγγραφεῦσι κατ' ἄκρον ἐπιτήδευμα, μέγεθος ἄμα, κάλλος, εὐπίθειαν, βάρος, ἰσχὺν, κράτος, ἔτι δὲ τᾶλλα, ἂν ὡς τινα, τοῖς λόγοις, ὡσπερ ἀγάλμασι καλλίστοις, δι' αὐτῆς ἐπανθεῖν ἐστὶ παρασκευάζουσα, καὶ οἰονεῖ ψυχὴν τινα τοῖς πράγμασι φωνητικὴν ἐντιθεῖσα, μὴ καὶ περιττὸν ἢ πρὸς εἰδῶτα διεξιέναι. Φῶς γὰρ τῶ ὄντι ἴδιον τοῦ νοῦ τὰ κατὰ ὀνόματα. Ὁ μέντοι γε ὄγκος αὐτῶν οὐ πάντῃ χρειώδης· ἐπεὶ τοῖς μικροῖς πραγματίοις περιτιθέναι μεγάλα καὶ σεμνὰ ὀνόματα ταῦτ' ἂν φαίνοιτο, ὡς εἴ τις τραγικὸν προσωπεῖον μέγα παιδί περιβείη νηπίῳ. Πλὴν ἐν μὲν ποιήσει καὶ i****

SECT. XXXI.

*** θρε)πτικώτατον, καὶ γόνιμον τόδ' Ἀνακρέοντος· « Οὐκ-
 ἐτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. » Ταύτη καὶ τοῦ Θεοπόμπου
 ἐκεῖνο τὸ ἐπαινετὸν διὰ τὸ ἀνάλογον ἔμοιγε σημαντικώτατα
 ἔχειν δοκεῖ, ὅπερ ὁ Καικιλιος οὐκ οἶδ' ὅπως καταμέμφεται.
 « Δεινὸς ὦν, » φησὶν, « ὁ Φίλιππος ἀναγκοφαγῆσαι πράγ-

trent dans le langage des passions. Or, les passions appartiennent au Sublime, autant que les grâces du style aux peintures des mœurs.

CHAPITRE XXVIII.

QUATRIÈME SOURCE DU SUBLIME.

L'élocution.

Puisque la pensée et la phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, allons plus avant et voyons ce qui reste à dire de l'élocution : il ne sera pas inutile, même aux gens instruits, de s'y arrêter.

Le choix des termes propres qui ont de la noblesse, est le charme qui attire merveilleusement les esprits : il est l'objet d'une étude sérieuse pour tous ceux qui veulent parler ou écrire : c'est ce choix qui fait briller dans le discours, comme dans un beau tableau, la grandeur, la beauté, la simplicité, la solidité, la vigueur, la force, et toutes les qualités, s'il y en a d'autres : c'est enfin, ce qui donne aux choses, pour ainsi dire, une ame et une voix ; car les belles expressions sont, en effet, la lumière propre de l'esprit. Mais la pompe qui n'est que dans les paroles, n'est absolument bonne à rien : rendre les petites choses par de grands mots, c'est comme si l'on appliquait un grand masque de théâtre sur le visage d'un petit enfant. Mais en poésie et.....

CHAPITRE XXIX.

LE CHOIX DES MOTS.

..... (1) ce mot d'Anacréon : *je ne me soucie plus de la Thracienne*. Le mot, quoique un peu dur, employé par Théopompe (*ἀναγρόφασις*), et que Cécilius condamne, je ne sais pourquoi, me paraît très expressif, par le rapport qu'il a avec son objet. *Philippe sait*, dit-il, *quand il le faut*, dé-

ματα. » Ἔστιν ἄρ' ὁ ἰδιωτισμὸς ἐνίστε τοῦ κόσμου παραπολύ ἐμφανιστικώτερον· ἐπιγινώσκειται γὰρ αὐτόθεν ἐκ τοῦ κοινού βίου· τὸ δὲ σύνηθες ἤδη πιστότερον. Οὐκοῦν ἐπὶ τοῦ τὰ αἰσχρὰ καὶ ῥυπαρὰ τλημόνως καὶ μεθ' ἡδονῆς ἔνεκα πλεονεξίας καρτεροῦντος, τὸ ἀναγκοφαγεῖν τὰ πράγματα ἐναρ-
2 γέστατα παρειληπται. Ὡδὲ πως ἔχει καὶ τὰ Ἡροδότεια·
 « Ὁ Κλεομένης, » φησί, « μανεῖς τὰς ἑαυτοῦ σάρκας ξιφιδίῳ κατέταμεν εἰς λεπτά, ἕως ὅλον καταχορδεύων ἑαυτὸν διέφθειρεν. » Καί· « Ὁ Πύθης ἕως τοῦδε ἐπὶ τῆς νεῶς ἐμά-
 χητο, ἕως ἅπας κατεκρεουργήθη. » Ταῦτα γὰρ ἐγγὺς πα-
 ραξίζει τὸν ἰδιώτην, ἀλλ' οὐκ ἰδιωτεύει τῷ σημαντικῷ.

SECT. XXXII.

Καὶ περὶ πλήθους δὲ Μεταφορῶν ὁ μὲν Καικίλιος ἔοικε συγκατατίθεσθαι τοῖς δύο, ἢ τὸ πλεῖστον τρεῖς, ἐπὶ ταῦτοῦ νομοθετοῦσι τάττεσθαι. Ὁ γὰρ Δημοσθένης ὄρος καὶ τῶν τοιούτων. Ὁ τῆς χρείας δὲ καιρὸς, ἔνθα τὰ πάθη χειμάρρου δίκην ἐλαύνεται, καὶ τὴν πολυπλήθειαν αὐτῶν ὡς ἀναγ-
2 καίαν ἐνταῦθα συνεφέλκεται. « Ἄνθρωποι, φησί, μιαιοὶ, καὶ ἀλάστορες, καὶ κόλακες, ἠκρωτηριασμένοι τὰς ἑαυτῶν ἑκάστοι πατρίδας, τὴν ἐλευθερίαν προπεπωκότες πρότερον μὲν Φιλίππῳ, νυνὶ δ' Ἀλεξάνδρῳ, τῇ γαστρὶ μετροῦντες καὶ τοῖς αἰσχίστοις τὴν εὐδαιμονίαν, τὴν δ' ἐλευθερίαν καὶ τὸ μηδένα ἔχειν δεσπότην, ἀ τοῖς πρότερον Ἕλλησιν ὄροι τῶν ἀγαθῶν ἦσαν καὶ κανόνες, ἀνατετροφότες. » Ἐνταῦθα τῷ πλήθει τῶν τροπικῶν ὁ κατὰ τῶν προδοτῶν ἐπιπροσθεῖ
 τοῦ ῥήτορος θυμὸς. Διόπερ ὁ μὲν Ἀριστοτέλης καὶ ὁ Θεό-

orer un affront. Quelquefois le terme vulgaire rend mieux la pensée qu'une expression ornée ; on l'entend d'abord , par cela même qu'il est pris de l'usage commun. Ce qui nous est familier nous inspire plus de confiance. Or , en parlant d'un homme qui , pour s'agrandir , souffrait les outrages avec patience , et même avec joie , *décorer les affronts* est le mot le plus significatif qu'il pût choisir. Il en est à peu près de même dans cet endroit d'Hérodote : *Cléomène (2) dans un accès de frénésie , se saisit d'un sabre , et se déchiqueta lui-même , jusqu'à mettre tout son corps en pièces.* Et ailleurs : *Pythès (3) ne cessa de combattre sur le vaisseau ennemi , qu'on ne l'eût entièrement haché en pièces.* Ces expressions se rapprochent du langage trivial ; mais elles ne sont point triviales , parce qu'elles disent bien ce qu'il faut dire.

CHAPITRE XXX.

LES MÉTAPHORES.

Quant au nombre des métaphores , Cécilius semble adopter l'opinion qui les borne à deux ou trois au plus dans la même période. Mais ici comme ailleurs , Démosthène sera ma règle. On en fait usage à propos , toutes les fois que la passion roule avec la rapidité d'un torrent , et en entraîne une multitude dont elle ne peut se passer.

« Hommes souillés de crimes , dit-il (1) , pestes publiques ,
 » vils flatteurs , qui ont déchiré leur patrie , qui ont trafiqué
 » de la liberté , d'abord avec Philippe , et maintenant avec
 » Alexandre ; mesurant le bonheur à tous les excès de la
 » débauche ; destructeurs de la liberté et de l'indépendance ,
 » dont les Grecs firent autrefois la règle et le terme de tous
 » les biens. »

Ici la colère de l'orateur (2) contre les traîtres couvre l'abondance des métaphores et empêche qu'on ne s'en aperçoive.

Aristote et Théophraste disent que , pour faire passer les mé-

φραστος μειλίγματά φασί τινα τῶν θρασεῖων εἶναι ταῦτα μεταφορῶν, τὰ, « Ὡσπερεὶ φάναι, » καὶ, « Οἰόνει, » καὶ, « Εἰ χρὴ τοῦτον εἰπεῖν τὸν τρόπον, » καὶ, « Εἰ δεῖ παρακινδυνευτικώτερον λέξαι. » Ἡ γὰρ ὑποτίμησις, φασίν, **Ψ**ιάται τὰ τολμηρά. Ἐγὼ δὲ καὶ ταῦτα μὲν ἀποδέχομαι, ὅμως δὲ πλήθους καὶ τόλμης μεταφορῶν, (ὅπερ ἔφην κατὰ τῶν σχημάτων,) τὰ εὐκαιρα καὶ σφοδρὰ πάθη καὶ τὸ γενναῖον ὕψος εἶναι φημι ἰδιά τινα ἀλεξιφάρμακα· ὅτι τῷ ῥοθίῳ τῆς φορᾶς ταυτὶ πέφυκεν ἅπαντα τὰλλα παρασύρειν καὶ προωθεῖν, μᾶλλον δὲ καὶ ὡς ἀναγκαῖα πάντως εἰσπράττεσθαι τὰ παράβολα, καὶ οὐκ ἐὰ τὸν ἀκροατὴν σχολάζειν περὶ τὸν τοῦ πλήθους ἔλεγχον, διὰ τὸ συνενθουσιᾶν τῷ **Ψ**λέγοντι. Ἀλλὰ μὴν ἔν γε ταῖς τοπηγορίαις καὶ διαγραφαῖς, οὐκ ἄλλο τι οὕτως κατασημαντικόν, ὡς οἱ συνεχεῖς καὶ ἐπάλληλοι τρόποι. Δι' ὧν καὶ παρὰ Ξενοφῶντι ἡ τάνθρωπίνου σκῆνους ἀνατομὴ πομπικῶς, καὶ ἔτι μᾶλλον ἀναζωγραφεῖται θειῶς παρὰ τῷ Πλάτῳ. Τὴν μὲν κεφαλὴν αὐτοῦ φησὶν ἀκρόπολιν, ἰσθμὸν δὲ μέσον διωκοδομηθῆσαι μεταξὺ τοῦ στήθους τὸν αὐχένα, σφονδύλους τε ὑπεστηρίχθαι φησὶν, οἷον στρόφιγγας· καὶ τὴν μὲν ἠδονὴν ἀνθρώποις εἶναι κακῶν δέλεαρ, γλῶσσαν δὲ γεύσεως δοκίμιον· ἀναμμα δὲ τῶν φλεβῶν τὴν καρδίαν, καὶ πηγὴν τοῦ περιφερομένου σφοδρῶς αἵματος, εἰς τὴν θορυφορικὴν οἴκησιν κατατεταγμένην· τὰς δὲ διαδρομάς τῶν πόρων ὀνομάζει στενωπούς· « τῇ δὲ πηθήσει τῆς καρδίας, ἐν τῇ τῶν δεινῶν προσδοκία καὶ τῇ τοῦ θυμοῦ ἐπεγέρσει, ἐπειδὴ διάπυρος ἦν, ἐπικουρίαν μηχανώμενοι, » φησί, « τὴν τοῦ πλεύμονος ιδεάν ἐνεφύτευσαν, μαλακὴν καὶ ἄναιμον καὶ σήραγγας ἐντὸς ἔχουσαν, οἷον μάλαγμα, ἵν' ὁ θυμὸς ὁπότ' ἐν αὐτῇ ζέσῃ, πηδῶσα εἰς ὑπεῖκον μὴ λυμαινηται· » καὶ τὴν μὲν τῶν

taphores hardies, il y a certains correctifs, tels que ceux-ci : *pour ainsi dire ; en quelque façon ; si l'on peut parler de la sorte ; si l'on peut s'exprimer plus librement.* Apprécier leur hardiesse, disent-ils, c'est y remédier. Tel est aussi mon sentiment. Néanmoins, je soutiens que le véritable remède contre l'abondance et l'audace des métaphores, c'est le Sublime (3) ou une passion forte touchée à propos, parce qu'il est dans la nature du sublime et du pathétique d'entraîner et d'emporter tout le reste par l'impétuosité de leur mouvement, ou plutôt d'exiger absolument ces hardieses, comme nécessaires ; et qu'ils ne laissent pas à l'auditeur le loisir d'en examiner le nombre, à cause de l'enthousiasme qu'il partage avec l'orateur.

Dans les lieux communs et dans les descriptions, rien ne donne tant d'expression et de couleur au discours, qu'une suite de tropes qui succèdent les uns aux autres sans interruption. Xénophon a fait (4) par ce moyen la description anatomique du corps humain, d'une manière brillante : ou plutôt, c'est Platon (5) qui l'a peint divinement.

« La tête de l'homme, dit-il, est une citadelle ; le cou, » placé entre la tête et la poitrine, est un isthme qui les joint » l'un à l'autre, et les vertèbres le soutiennent comme des » gonds. La volupté est pour l'homme l'amorce des maux ; » la langue est le juge des saveurs ; le cœur est un faisceau de » veines et la fontaine du sang qui circule avec rapidité, placé » dans un poste bien défendu (mot à mot, la salle des gardes). » Il appelle les pores, des défilés. « Les dieux, poursuit-il, voulant » remédier aux palpitations du cœur à l'aspect du péril, et dans » l'effervescence de la colère qui est de feu, ont formé les pou- » mons d'une substance molle, spongieuse, qui n'a point de » sang, telle qu'un coussin (6) ; afin que, dans les occasions » où la colère bouillonne dans le cœur, il batte sans se blesser » contre un corps qui cède à ses impressions. » — Le siège

ἐπιθυμιῶν οἰκῆσιν προσεῖπεν ὡς γυναικωνίτιν, τὴν τοῦ θυμοῦ δὲ ὡσπερ ἀνδρωνίτιν· τὸν γε μὴν σπλῆνα τῶν ἐντὸς μαγεῖον, ὅθεν πληρούμενος τῶν ἀποκαθαιρομένων μέγας καὶ ὑπουλος αὔξεται. « Μετὰ δὲ ταῦτα σαρκί πάντα, » φησί, « κατεσκίασαν, προσβολὴν τῶν ἐξωθεν τὴν σάρκα, οἷον τὰ πιλῆματα, προθέμενοι· » νομῆν δὲ σαρκῶν ἔφη τὸ αἷμα· τῆς δὲ τροφῆς ἔνεκα, φησί, διωχέτευσαν τὸ σῶμα, τέμνοντες ὡσπερ ἐν κήποις ὀχετούς, ὡς ἔκ τινος νάματος ἐπιόντος, ἀραιοῦ ὄντος αὐλῶνος τοῦ σώματος, τὰ τῶν φλεβῶν ῥεῖα νάματα· ἠνίκα δὲ ἡ τελευτὴ παραστῆ, λύεσθαι φησί τὰ τῆς ψυχῆς, οἰονεὶ νεῶς, πείσματα, μεθεῖσθαι τε αὐτὴν ἐλευθέραν. Ταῦτα καὶ τὰ παραπλήσια μυρί' ἄττα ἐστὶν ἐξῆς· ἀπόχρη δὲ τὰ δεδηλωμένα, ὡς μεγάλαί τὴν φύσιν εἰσὶν αἱ τροπαί, καὶ ὡς ὑψηλοποιῶν αἱ μεταφοραί, καὶ ὅτι οἱ παθητικοὶ καὶ φραστικοὶ κατὰ τὸ πλεῖστον αὐταῖς χαίρουσι τόποι.

7Ὅτι μέντοι καὶ ἡ χρῆσις τῶν τρόπων, ὡσπερ τᾶλλα πάντα καλὰ ἐν λόγοις, προαγωγὸν ἀεὶ πρὸς τὸ ἄμετρον, δῆλον ἤδη, κἄν ἐγὼ μὴ λέγω. Ἐπὶ γὰρ τούτοις καὶ τὸν Πλάτωνα οὐχ ἥκιστα διασύρουσι, πολλάκις, ὡσπερ ὑπὸ βακχίας τινὸς τῶν λόγων, εἰς ἀκράτους καὶ ἀπηνεῖς μεταφορὰς καὶ εἰς ἀλληγορικὸν στόμφον ἐκφερόμενον. « Οὐ γὰρ ῥάδιον ἐννοεῖν, » φησὶν, « ὅτι πόλιν εἶναι δεῖ δίκην κρατῆρος κεκραμένην· οὗ μαινόμενος μὲν οἶνος ἐγκεχυμένος ζεῖ, κολαζόμενος δὲ ὑπὸ νήφοντος ἐτέρου θεοῦ, καλὴν κοινωνίαν λαβὼν, ἀγαθὸν πόμα καὶ μέτριον ἀπεργάζεται. »

Νήφοντα γὰρ, φασὶ, θεὸν τὸ ὕδωρ λέγειν, κέλασιν δὲ τὴν Σκῆρᾶσιν, ποιητοῦ τινος τῶ ὄντι οὐχὶ νήφοντός ἐστι. Τοῖς τοιούτοις ἐλαττώμασιν ἐπιχειρῶν ὁμῶς αὐτὸ ὁ Καικίλιος ἐν τοῖς ὑπὲρ Λυσίου συγγράμμασιν ἀπεθάρρῃσε τῶ παντὶ Λυσίαν ἀμείνω Πλάτωνος ἀποφῆνασθαι, δυσὶ πάθει χρη-

des appétits concupiscibles, il le nomme l'appartement de la femme, et celui de la colère, l'appartement de l'homme. — La rate est la serviette du foie, qui s'enfle et grossit en se remplissant de ce qu'il avait d'impur. — « Ensuite, ajoute-t-il, les dieux ont couvert les parties internes avec les chairs, » qu'ils ont étendues, comme un vêtement, pour servir de » défense à ces parties contre les impressions du dehors. » — Il dit que le sang est l'aliment des chairs; que les dieux, pour les nourrir, ont sillonné le corps en tout sens, en y traçant des canaux, comme dans un jardin; en sorte que dans le corps, ainsi qu'à travers un lit poreux, les ruisseaux de veines coulent d'une source intarissable. — « Quand nous » mourons, dit-il, les liens de l'ame, tels que les cordages » d'un vaisseau, se dénouent et la laissent aller en liberté. »

La suite fournirait une infinité d'exemples semblables : mais ceux-ci montrent assez que les expressions métaphoriques tiennent naturellement au style noble, qu'elles contribuent à la sublimité, et conviennent parfaitement au pathétique et à la haute éloquence.

Au surplus, on voit assez, sans que je le dise, que, dans cette partie, comme dans tout ce qui est bon, l'usage est toujours voisin de l'excès. C'est ce qui a donné lieu au reproche qu'on fait à Platon, de se laisser emporter dans l'ivresse de la composition à des métaphores dures et outrées, et au faux éclat de l'allégorie.

« Qui ne voit, dit-il, qu'une république doit être tempérée » comme une coupe ? Le vin qu'on y verse est bouillant et » furieux ; mais il entre en société avec une divinité sobre, qui » le châtie et le rend doux et bon à boire. » (*De legibus*, L. 6).

Appeler l'eau une divinité sobre, et le mélange de l'eau et du vin, un châtiment, cela sent, dit-on, son poète qui n'est pas sobre lui-même..... Il ne faut pas (7) relever avec trop de sévérité ces petites fautes de goût. Cependant Cécilius n'a pas craint d'en conclure, dans son commentaire sur Lysias (8), que cet écrivain est à tous égards supérieur à Platon. Deux

σάμενος ἀκρίτοις· φιλῶν γὰρ τὸν Λυσίαν, ὡς οὐδ' αὐτὸς αὐτόν, ὅμως μᾶλλον μισεῖ τῷ παντί Πλάτωνα, ἢ Λυσίαν φιλεῖ. Πλὴν οὗτος μὲν ὑπὸ φιλονεικίας οὐδὲ τὰ θέματα ὁμολογούμενα, καθάπερ ᾠήθη· ὡς γὰρ ἀναμάρτητον καὶ καθαρὸν τὸν ῥήτορα προφέρει πολλαχῆ διημαρτημένου τοῦ Πλάτωνος· τὸ δ' ἦν ἄρα οὐχί τοιοῦτον, οὐδὲ ὀλίγου δεῖν.

SECT. XXXIII.

Φέρε δὴ, λάβωμεν τῷ ὄντι καθαρὸν τινα συγγραφέα καὶ ἀνέγκλητον. Ἄρ' οὐκ ἄξιον ἔτι διαπορῆσαι περὶ αὐτοῦ τούτου καθολικῶς, πότερόν ποτε κρεῖττον ἐν ποιήμασι καὶ λόγοις μέγεθος ἐν ἐνίοις διημαρτημένοις, ἢ τὸ σύμμετρον μὲν ἐν τοῖς κατορθώμασιν, ὑγιᾶς δὲ πάντη καὶ ἀδιάπτωτον; Καὶ ἔτι νῆ Δία, πότερόν ποτε αἱ πλείους ἀρεταὶ τὸ πρωτεῖον ἐν λόγοις, ἢ αἱ μείζους, δικαίως ἂν φέροντο; Ἔστι γὰρ ταῦτ' οἰκεία τοῖς περὶ ὕψους σιέμματα, καὶ ἐπικρίσεις **2**ἐξ ἅπαντος δεόμενα. Ἐγὼ δ' οἶδα μὲν, ὡς αἱ ὑπερμεγέθεις φύσεις ἦκιστα καθαραί· (τὸ γὰρ ἐν παντί ἀκριδῆς κίνδυνος σμικρότητος, ἐν δὲ τοῖς μεγέθεσιν, ὡσπερ ἐν τοῖς ἄγαν πλούτοις, εἶναί τι χρῆ καὶ παρολιγορούμενον·) μήποτε δὲ τοῦτο καὶ ἀναγκαῖον ἦ, τὸ τὰς μὲν ταπεινὰς καὶ μέσας φύσεις, διὰ τὸ μηδαμῆ παρακινδυνεύειν μηδὲ ἐφίεσθαι τῶν ἄκρων, ἀναμαρτήτους ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ καὶ ἀσφαλεστέρας διαμένειν, τὰ δὲ μεγάλα ἐπισφαλῆ δι' αὐτὸ γίνεσθαι τὸ **3**ἄμεγεθος. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἐκεῖνο ἀγνοῶ, τὸ δεύτερον, ὅτι φύσει πάντα τὰ ἀνθρώπεια ἀπὸ τοῦ χείρονος αἰεὶ μᾶλλον ἐπιγινώσκεται, καὶ τῶν μὲν ἀμαρτημάτων ἀνεξάλειπτος ἢ ἄμνημη παραμένει, τῶν καλῶν δὲ ταχέως ἀπορῶει. Παρατεθειμένος δ' οὐκ ὀλίγα καὶ αὐτὸς ἀμαρτήματα καὶ Ὀμήρου

passions également injustes l'ont égaré : il aimait Lysias plus que lui-même, et il haïssait Platon encore plus qu'il n'aimait Lysias..... Ce qu'il avance (9) n'est pas si bien prouvé qu'il s'imagine : il préfère Lysias, comme un écrivain absolument irréprochable, à Platon, qui a souvent fait des fautes. Cela n'est pas juste, il s'en faut bien.

CHAPITRE XXXI.

SI LE MÉDIOCRE QUI N'A POINT DE DÉFAUTS EST PRÉFÉRABLE
AU SUBLIME QUI EN A.

Supposons, j'y consens, qu'il existe réellement un auteur dont les écrits soient irréprochables. N'est-ce pas qu'il faut auparavant examiner en général, si dans l'éloquence et dans la poésie, le Sublime avec quelques fautes n'est pas préférable au médiocre qui n'en a point, qui est toujours pur et d'un goût sain ; si c'est aux plus nombreuses ou aux plus grandes qualités du style qu'on doit accorder le prix ? Ces questions tiennent de près à l'objet de ce traité, et méritent bien qu'on s'y arrête.

Je sais, d'abord, que les génies supérieurs ne sont pas exempts de taches : car une extrême attention à tout, risque de devenir minutieuse ; et il en est des grands talents, comme des grandes fortunes, où il y a toujours quelque chose de négligé : peut-être aussi est-ce une nécessité qu'un talent médiocre ne fasse point de fautes, puisqu'il ne s'expose jamais au danger, et qu'il ne tombe pas, parce qu'il ne s'élève point ; tandis qu'au contraire, ce qui est grand trouve ce danger dans sa grandeur même.

D'un autre côté, je n'ignore pas que ce qui frappe d'abord dans un ouvrage, ce sont les fautes : qu'elles font sur l'esprit une impression qui ne s'efface point, tandis qu'on a bientôt oublié ce qu'il y a de bon. Malgré cela cependant, moi qui en ai relevé un assez bon nombre dans Homère et dans tous nos

καὶ τῶν ἄλλων, ὅσοι μέγιστοι, καὶ ἥμισυ τοῖς πταισμάσιν ἀρεσκόμενος, ὅμως δὲ, σὺχ ἁμαρτήματα μᾶλλον αὐτὰ ἐκούσια καλῶν, ἢ παροράματα δι' ἀμέλειαν εἰκῆ που καὶ ὡς ἔτυχεν ὑπὸ μεγαλοφυΐας ἀνεπιστάτως παρενηνεγμένα, οὐδὲν ἦπτον οἶμαι τὰς μείζονας ἀρετὰς, εἰ καὶ μὴ ἐν πᾶσι διομαλίζοιεν, τὴν τοῦ πρωτείου ψῆφον μᾶλλον αἰεὶ φέρεσθαι κἄν, εἰ μὴ δι' ἑνὸς ἐτέρου, τῆς μεγαλοφροσύνης αὐτῆ ἕνεκα· ἐπεὶ τοίγε καὶ ἄπτωτος ὁ Ἀπολλώνιος ὁ τῶν Ἄργοναυτικῶν ποιητῆς, κἄν τοῖς βουκολικοῖς, πλὴν ὀλίγων τῶν ἔξωθεν, ὁ Θεόκριτος ἐπιτυχέστατος. Ἄρ' οὖν Ὀμηρος ἀνμᾶλλον, ἢ Ἀπολλώνιος ἐθέλοις γενέσθαι; Τί δὲ; Ἐρατοσθένης ἐν τῇ Ἡριγόνῃ (διὰ πάντων γὰρ ἀμώμητον τὸ ποιημάτιον) Ἀρχιλόχου, πολλὰ καὶ ἀνοικονόμητα παρασύροντος, κἄκεῖνα τῇ ἐμβολῇ τοῦ δαιμονίου πνεύματος, ἦν ὑπὸ νόμον τάξει δύσκολον, ἄρα δὴ μείζων ποιητῆς; Τί δ'; ἐν μέλεσι μᾶλλον ἂν εἶναι Βακχυλίδης ἔλοιο, ἢ Πίνδαρος· καὶ ἐν τραγωδίᾳ Ἴων ὁ Χίος, ἢ νῆ Δία Σοφοκλῆς; ἐπειδὴ οἱ μὲν ἀδιάπτωτοι, καὶ ἐν τῷ γλαφυρῷ πάντῃ κεκαλλιγραφημένοι· ὁ δὲ Πίνδαρος καὶ ὁ Σοφοκλῆς ὅτε μὲν οἶον πάντα ἐπιφλέγουσι τῇ φορᾷ, σβέννυνται δ' ἀλόγως πολλάκις, καὶ πίπτουσιν ἀτυχεστάτα. ἢ οὐδεὶς ἂν εὖ φρονῶν ἐνὸς δράματος, τοῦ Οιδίποδος, εἰς ταῦτ' οὐ συνθεῖς τὰ Ἴωνος ἀντιτιμήσαιτο ἐξῆς.

SECT. XXXIV.

Εἰ δ' ἀριθμῷ, μὴ τῷ ἀληθεῖ, κρίνοιτο τὰ κατορθώματα, οὕτως ἂν καὶ Ὑπερίδης τῷ παντί προέχοι Δημοσθένους. Ἔστι γὰρ αὐτοῦ πολυφωνότερος, καὶ πλείους ἀρετὰς ἔχων, καὶ σχεδὸν ὑπαρκτος ἐν πᾶσιν, ὡς ὁ πένταθλος, ὥστε τῶν μὲν πρωτείων ἐν ἅπασιν τῶν ἄλλων ἀγωνιστῶν λείπεσθαι,

meilleurs écrivains ; moi, qui ne suis certainement pas trop indulgent à cet égard, j'estime après tout, que ce sont moins de véritables fautes, que des méprises échappées à un esprit sublime par négligence, par hasard, par inattention ; et je persiste à croire que les beautés d'un ordre supérieur, quoique inégalement répandues dans un ouvrage, méritent toujours d'être placées au premier rang, ne fût-ce, à défaut d'autre raison, qu'à cause de cette supériorité même. Apollonius (1) qui a chanté les Argonautes, ne tombe jamais. Ainsi donc, vous aimeriez mieux être Apollonius qu'Homère (2) ! Parlons sérieusement : Eratosthène (3) dans l'Erigone (car ce petit poème est sans défaut d'un bout à l'autre) vous semble-t-il plus grand poète qu'Archiloque, dont le désordre est l'effet d'une verve impétueuse qu'il n'est pas facile d'assujettir aux règles ? Enfin, dans le genre lyrique, préféreriez-vous Bacchylide (4) à Pindare, et dans le tragique, Ion de Chio (5) à Sophocle ? car ils ne font point de chutes, et, dans le style brillant et fleuri, ils excellent : au lieu que Pindare et Sophocle, pendant qu'ils brûlent tout, pour ainsi dire, dans leur rapide cours, s'éteignent souvent tout à coup, et tombent de la manière la plus malheureuse. Où est cependant l'homme sensé qui, mettant ensemble toutes les pièces d'Ion, les comparerait au seul OEdipe roi ?

CHAPITRE XXXII.

COMPARAISON D'HYPÉRIDE ET DE DÉMOSTHÈNE.

Si l'on devait avoir plus d'égard au nombre qu'à la grandeur des qualités de l'écrivain, Hypéride même l'emporterait sur Démosthène. Son talent est plus varié, ses titres plus nombreux : il occupe presque partout le second rang, comme le Pentathle (1), inférieur dans les cinq combats aux athlètes qui priment chacun dans un genre, mais le premier parmi

2πρωτεύειν δὲ τῶν ἰδιωτῶν. Ὁ μὲν γὰρ Ἰπερίδης, πρὸς τῷ
 πάντα ἔξω γε τῆς συνθέσεως μιμῆσθαι τὰ Δημοσθένεια κατ-
 ορθώματα, καὶ τὰς Λυσιακὰς ἐκ περιττοῦ περιεῖληφεν ἀρε-
 τὰς τε καὶ χάριτας. Καὶ γὰρ μαλακίζεται, ἀφελείας ἔνθα
 χρῆ, καὶ οὐ πάντα ἐξῆς καὶ μονοτόνως, ὡς ὁ Δημοσθένης,
 λέγει· τό τε ἠθικὸν ἔχει μετὰ γλυκύτητος ἡδῦν, λιτῶς ἐφη-
 δυνόμενον· ἄφατοί τε περὶ αὐτὸν εἰσιν ἀστείμιοι, μυκτῆρ
 πολιτικώτατος, εὐγένεια, τὸ κατὰ τὰς εἰρωνείας εὐπάλαι-
 στρον, σκώμματα οὐκ ἄμουσα, οὐδ' ἀνάγωγα, κατὰ τοὺς
 Ἀττικοὺς ἐκεῖνους, ἀλλ' ἐπικείμενα, διασυρμός τε ἐπιδέξιος,
 καὶ πολὺ τὸ κωμικὸν καὶ μετὰ παιδιᾶς εὐστόχου κέντρον,
 ἀμίμητον δὲ, εἰπεῖν, τὸ ἐν πᾶσι τούτοις ἐπαφρόδιτον·
 οἰκτίσασθαι τε προσφυστάτος, ἔτι δὲ μυθολογησάμενος
 κεχυ-
 μένος, καὶ ἐν ὑγρῷ πνεύματι διεξοδεῦσαι ἔτι εὐκαμπῆς
 ἄκρως· ὡσπερ ἀμέλει τὰ μὲν περὶ τὴν Λητῶ ποιητικώτερα,
 τὸν δ' ἐπιτάφιον ἐπιδεικτικῶς, ὡς οὐκ οἶδ' εἴ τις ἄλλος,
 3διέθετο. Ὁ δὲ Δημοσθένης ἀνηθοποίητος, ἀδιάχυτος, ἡμιστὰ
 ὑγρὸς ἢ ἐπιδεικτικὸς, ἀπάντων ἐξῆς τῶν προειρημένων κατὰ
 τὸ πλέον ἄμοιρος. Ἐνθα μέντοι γελιοῖς εἶναι βιάζεται καὶ
 ἀστεῖος, οὐ γέλωτα κινεῖ μᾶλλον, ἢ καταγελᾶται· ὅταν δὲ
 ἐγγίξειν θέλη τῷ ἐπίχαρις εἶναι, τότε πλέον ἀφίσταται. Τό
 γέ τοι περὶ Φρύνης ἢ Ἀθηνογένους λογίδιον ἐπιχειρήσας
 4γράφειν, ἔτι μᾶλλον ἂν Ἰπερίδην συνέστησεν. Ἀλλ' ἐπει-
 δήπερ, οἶμαι, τὰ μὲν θατέρου καλὰ, καὶ εἰ πολλὰ, ὅμως
 ἀμεγέθη καὶ καρδίῃ νήφοντος, ἀργὰ, καὶ τὸν ἀκροατὴν
 ἡρεμεῖν ἔδωκεν, (οὐδεὶς γοῦν Ἰπερίδην ἀναγινώσκων φοβεῖ-
 ται·) ὁ δὲ ἔνθεν ἑλὼν τοῦ μεγαλοφυστάτου καὶ ἐπ' ἄκρον
 ἀρετᾶς συντετελεσμένηας ὑψηγορίας τόνον, ἔμψυχα πάθη,
 περιουσίαν, ἀγχινοίαν, τάχος, ἔνθεν δ', ὃ κύριον, τὴν
 ἄπασιν ἀπρόσιτον δεινότητα καὶ δύναμιν, ἐπειδὴ ταῦτα,

ceux de la seconde force. En imitant tout ce que Démosthène a de bon, hormis pourtant sa construction oratoire, il s'est encore approprié les beautés et les grâces de Lysias; car il est doux et moelleux (2), quand il le faut; et il ne dit pas, comme Démosthène, toujours de la même manière. La morale a dans ses écrits une douceur charmante; on trouve abondamment chez lui, ce qui constitue l'écrivain aimable et poli: railleries enjouées et fines, bon ton, ironies décentes; traits mordants, sans être grossiers, licencieux et forcés (3) comme chez nos vieux attiques; adresse à manier le ridicule; beaucoup de sel comique, et dans un heureux badinage une pointe piquante: en tout cela, je l'avoue, il a une grâce inimitable. Il était né d'ailleurs avec une ame fort sensible: il raconte avec un aimable abandon, et passe d'un objet à un autre avec une merveilleuse flexibilité, sans s'épuiser jamais. Qu'on en juge par ce qu'il a écrit si poétiquement en l'honneur de Latone, et par l'éloge funèbre qu'il a composé, et dont le style a tant d'éclat que je ne sache pas qu'il en existe un semblable.

Démosthène, au contraire, ne réussit point dans les mouvements modérés; il n'écrit point avec abandon; il manque de flexibilité et d'éclat; il n'a peut-être pas une des qualités dont je viens de parler. Quand il veut manier la plaisanterie, au lieu de faire rire, il devient risible; quand il veut être agréable et fin (4), c'est alors qu'il en est le plus loin: s'il s'était chargé de la cause d'Athénogène ou de Phryné, il aurait donné infailliblement un nouveau lustre à Hypéride. Cependant, comme celui-ci, avec son talent tout varié qu'il est, ne s'élève jamais jusqu'au sublime, que c'est un esprit rassis, un écrivain qui ne se passionne point et qu'on lit sans éprouver aucune forte émotion; tandis que l'autre réunit tout ce qui fait le grand (5) orateur: le ton de majesté, la véhémence des mouvements, la richesse des moyens, la présence d'esprit, la rapidité et la force dans le plus haut degré; je dis, qu'avec ces seuls présents du

φημι, ὡς θεόπεμπτά τινα διαρήματα, (οὐ γὰρ εἶπεν θεμι-
 τὸν ἀνθρώπινα,) ἀθρόα ἐς ἑαυτὸν ἔσπασε, διὰ τοῦτο, οἷον
 ἔχει καλοῖς, ἅπαντας αἰεὶ νικᾷ, καὶ ὑπὲρ ὧν οὐκ ἔχει
 ὡςπερὶ καταβροντᾷ καὶ καταφέγγει τοὺς ἀπ' αἰῶνος ῥή-
 τορας· καὶ θᾶπτον ἄν τις κεραυνοῖς φερομένοις ἀντανοῖζα
 τὰ ὄμματα δύναιτο, ἢ ἀντοφθαλμησαι τοῖς ἐπαλλήλοις
 ἐκείνου πάθεισιν.

SECT. XXXV.

Ἐπὶ μέντοι τοῦ Πλάτωνος καὶ ἄλλη τίς ἐστίν, ὡς ἔφην,
 διαφορὰ· οὐ γὰρ μεγέθει τῶν ἀρετῶν, ἀλλὰ καὶ τῷ πλήθει
 πολὺ λειπόμενος ὁ Λυσίας· ὁ μὲν πλείον ἔτι τοῖς ἀμαρτή-
 μασι περιττεύει, ἢ ταῖς ἀρεταῖς λείπεται. Τί ποτ' οὖν εἶδον
 οἱ ἰσόθεοι ἐκείνοι καὶ τῶν μεγίστων ἐπορεζάμενοι τῆς συγ-
 γραφῆς, τῆς δ' ἐν ἅπασιν ἀκριβείας ὑπερφρονήσαντες; Πρὸς
 πολλοῖς ἄλλοις ἐκείνο, ὅτι ἡ φύσις οὐ ταπεινὸν ἡμᾶς ζῶον
 οὐδ' ἀγεννὲς ἔκρινε, τὸν ἀνθρώπου, ἀλλ', ὡς εἰς μεγάλην
 τινα πανήγυριν, εἰς τὸν βίον καὶ εἰς τὸν σύμπαντα κόσμον
 ἐπάγουσα, θεατάς τινας τῶν ὄλων αὐτῆς ἔσομένους καὶ
 φιλοτιμωτάτους ἀγωνιστάς, εὐθύς ἄμαχον ἔρωτα ἐνέφυσεν
 ἡμῶν ταῖς ψυχαῖς παντὸς αἰεὶ τοῦ μεγάλου, καὶ ὡς πρὸς
 Ἰημάς δαιμονιωτέρου. Διόπερ τῇ θεωρίᾳ καὶ διανοίᾳ τῆς
 ἀνθρωπίνης ἐπιβολῆς οὐδ' ὁ σύμπας κόσμος ἀρκεῖ, ἀλλὰ
 καὶ τοὺς τοῦ περιέχοντος πολλάκις ὄρους ἐκβαίνουσιν αἱ
 ἐπίνοιαι· καὶ εἴ τις περιβλέψαιτο ἐν κύκλῳ τὸν βίον, ὅσον
 πλέον ἔχει τὸ περιττὸν ἐν πᾶσι καὶ μέγα τοῦ καλοῦ, τα-
 χέως εἴσεται, πρὸς ἃ γεγονάμεν. Ἐνθεν φυσικῶς πως
 ἀγόμενοι, μὰ Δί', οὐ τὰ μικρὰ ρεῖθρα θαυμάζομεν, εἰ καὶ
 διαυγῆ καὶ χρήσιμα, ἀλλὰ τὸν Νεῖλον καὶ Ἰστρον, ἢ Ῥῆνον,
 πολὺ δ' ἔτι μᾶλλον τὸν Ὠκεανόν· οὐδέ γε τὸ ὑφ' ἡμῶν τουτί

ciel, car il n'est pas permis de leur donner un autre nom, il demeure éternellement vainqueur, et qu'à la place des qualités qui lui manquent, il a, pour ainsi dire, des éclairs et des tonnerres, pour terrasser à jamais tous les orateurs. Et certainement on soutiendrait plutôt d'un œil fixe l'éclat de la foudre, qu'on ne résisterait à la véhémence de Démosthène.

CHAPITRE XXXIII.

POURQUOI LE SUBLIME L'EMPORTE SUR TOUT LE RESTE.

Quant à Platon, c'est, comme je le disais, une autre différence : il l'emporte sur Lysias par la grandeur et par le nombre des qualités ; et, ce qui est encore plus considérable, avec de plus grandes beautés, il a (1) beaucoup moins de défauts.

Mais dans quelle vue ces divins génies ont-ils négligé une attention scrupuleuse à tout, pour s'attacher à ce que l'art a de plus grand ? C'est, entre autres raisons, parce qu'ils sentaient que la nature ne nous a pas traités, nous, l'être raisonnable, comme les vils animaux ; mais qu'en plaçant l'homme dans l'univers, comme sur une magnifique scène, pour y contempler ses ouvrages et pour les imiter, elle a mis dans son ame un invincible attrait pour tout ce qui est vraiment grand, et par là même plus divin, au moins par rapport à nous. Aussi, le monde entier ne suffit-il pas à l'imagination de (2) l'homme ; souvent ses pensées vont au-delà des bornes mêmes de l'univers ; et si, portant ses regards autour de soi, il considère qu'en toutes choses ce qui l'emporte c'est le grand, le beau (3), l'excellent, il sentira bientôt pourquoi nous sommes faits. De là, cette admiration dont nous sommes naturellement saisis, non, grand Dieu ! pour les petits ruisseaux, quelque utiles, quelque limpides qu'ils soient, mais à la vue du Nil, du Danube, du Rhin, de l'Océan surtout. Une flamme

φλογίον ἀνακαιόμενον, ἐπεὶ καθαρὸν σώζει τὸ φέγγος, ἐκπληττόμεθα τῶν οὐρανίων μᾶλλον, καίτοι πολλάκις ἐπισκοτουμένων· οὐδὲ τῶν τῆς Λίτνης κρατήρων ἀξιοθαυμαστότερον νομίζομεν, ἧς αἱ ἀναχοαὶ πέτρους τε ἐκ βυθοῦ καὶ ὄλους ὄχθους ἀναφέρουσι, καὶ ποταμοὺς ἐνίστε τοῦ γένους Δέκινου καὶ αὐτοῦ μόνου προχέουσι πυρός. Ἄλλ' ἐπὶ τῶν τοιούτων ἀπάντων ἐκεῖν' ἂν εἴποιμεν, ὡς εὐπόριστον μὲν ἀνθρώποις τὸ χρειωδὲς ἢ καὶ ἀναγκαῖον, θαυμαστόν δ' ὅμως αἰετὸ παράδοξον.

SECT. XXXVI.

Οὐκοῦν ἐπὶ γε τῶν ἐν λόγοις μεγαλοφυῶν, ἐφ' ὧν οὐκέτι ἔξω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, προσήκει συνθεωρεῖν αὐτόθεν, ὅτι τοῦ ἀναμαρτήτου πολὺ ἀφεστῶτες οἱ τηλικούτοι ὅμως πάντες εἰσὶν ἐπάνω τοῦ θνητοῦ· καὶ τὰ μὲν ἄλλα τοὺς χρωμένους ἀνθρώπους ἐλέγχει, τὸ δ' ὕψος ἐγγὺς αἴρει μεγαλοφροσύνης θεοῦ· καὶ τὸ μὲν ἄπταιστον οὐ ψέγεται, τὸ μέγα δὲ καὶ θαυμάζεται. Τί χρὴ πρὸς τούτοις ἔτι λέγειν; Ὡς ἐκείνων τῶν ἀνδρῶν ἕκαστος ἅπαντα τὰ σφάλματα ἐνὶ ἐξωνεῖται πολλάκις ὕψει καὶ κατορθώματι, καὶ τὸ κυριώτατον, ὡς, εἴ τις ἐκλέξας τὰ Ὀμήρου, τὰ Δημοσθένους, τὰ Πλάτωνος, τὰ τῶν ἄλλων, ὅσοι δὴ μέγιστοι, παραπτώματα πάντα ὁμόσε συναθροίσειεν, ἐλάχιστον ἂν τι, μᾶλλον δ' οὐδὲ πολλοστημόριον ἂν εὐρεθείη τῶν ἐκείνοις τοῖς ἤρωσι πάντη κατορθουμένων. Διὰ ταῦθ' ὁ πᾶς αὐτοῖς αἰὼν καὶ βίος, οὐ δυνάμενος ὑπὸ τοῦ φθόνου παρανοίας ἀλώναι, φέρων ἀπέδωκε τὰ νικητήρια, καὶ ἄχρι νῦν ἀναφαίρετα φυλάττει, καὶ ἔοικε τηρήσειν,

Ἔστ' ἂν ὕδαρ τε ῥέη, καὶ δένδρεα μακρὰ τετῆλη.

que nous avons allumée, qui se conserve brillante et pure, ne nous frappe point comme les feux célestes, quoique souvent obscurcis; elle ne nous semble point plus admirable que les cratères de l'Etna lançant, de l'abîme (4), des rochers, des masses énormes, et versant quelquefois des fleuves de feux souterrains et de vive flamme (5).

De toutes ces observations je conclurai que ce qui est utile ou même nécessaire est à la portée de l'homme; mais qu'il n'y a d'admirable que ce qui semble passer ses forces et son attente (6).

CHAPITRE XXXIV.

DE QUELLE MANIÈRE LES ÉCRIVAINS SUBLIMES DOIVENT ÊTRE JUGÉS.

Ainsi, dans l'éloquence, où le Sublime ne se sépare jamais de l'objet d'utilité, hors duquel il n'y a plus de grandeur, le devoir du critique est d'observer que les écrivains excellents, bien éloignés d'être sans défauts, sont néanmoins beaucoup au-dessus de la condition mortelle; que dans tout le reste on reconnaît l'homme, mais que le Sublime a une élévation qui le rapproche de la grandeur de Dieu (1); et qu'enfin, si ce qui est exempt de fautes a l'avantage de ne pouvoir être repris, ce qui est grand a de plus celui d'être admiré. Que dirai-je encore? Parmi les écrivains supérieurs, il n'en est pas un, dont un seul trait sublime, un bel endroit ne rachète souvent toutes les fautes. Il y a plus, et c'est le point décisif: ramassez, mettez ensemble toutes celles qu'on peut relever dans les écrits d'Homère, de Platon, de Démosthène et des autres auteurs d'un mérite transcendant; c'est peu de chose, ce n'est presque rien, en comparaison des beautés absolument irréprochables qu'ont produites ces héros de la littérature. Aussi, tous les âges et le monde entier, que l'envie même ne saurait accuser de folie (2), leur ont décerné les honneurs de la victoire, leur rendent encore les mêmes honneurs, et sans doute ils ne cesseront de les leur rendre (3),

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépouillés au printemps reflleurir.

Ἐπὶ μὲν τοῦ γε τὸν γράφοντα, ὡς ὁ Κολοσσὸς ὁ ἡμαρτημένος οὐ κρείττων, ἢ ὁ Πολυκλείτου Δορυφόρος, παράκειται πρὸς πολλοῖς εἰπεῖν, ὅτι ἐπὶ μὲν τέχνης θαυμάζεται τὸ ἀκριβέστατον, ἐπὶ δὲ τῶν φυσικῶν ἔργων τὸ μέγεθος· φύσει δὲ λογικὸν ὁ ἄνθρωπος· καὶ μὲν ἀνδριάντων ζητεῖται τὸ ὅμοιον ἀνθρώπῳ, ἐπὶ δὲ λόγου τὸ ὑπεραῖρον, ὡς ἔφην, τὰ ἄνθρωπινα. Προσῆκει δ' ὅμως, (ἀνάκαμπται γὰρ ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἡμῖν τοῦ ὑπομνήματος ἢ παραίνεσις,) ἐπειδὴ τὸ μὲν ἀδιάπτωτον ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τέχνης ἐστὶ κατόρθωμα, τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ, πλὴν οὐχ ὁμότονον, μεγαλοφυΐας, βοήθημα τῇ φύσει πάντῃ πορίζεσθαι τὴν τέχνην· ἢ γὰρ ἀλληλουχία τούτων ἴσως γένοιτ' ἂν τὸ τέλειον. Τοσαῦτα ἦν ἀναγκαῖον ὑπὲρ τῶν προτεθέντων ἐπικραῖναι σκευμάτων· χαίρετω δ' ἕκαστος, οἷς ἤδεται.

SECT. XXXVII.

Ταῖς δὲ μεταφοραῖς γειννῶσιν (ἐπανιτέον γάρ) αἱ παρβολαὶ καὶ εἰκόνες, ἐκείνη μόνον παραλλάττουσαι***

SECT. XXXVIII.

***στοι καὶ αἱ τοιαῦται· « Εἰ μὴ τὸν ἐγκέφαλον ἐν ταῖς πτέρναις καταπεπατημένον φορεῖτε. » Διόπερ εἶδέναι χρὴ τὸ μέχρι τοῦ παροριστέου ἕκαστον· τὸ γὰρ ἐνίοτε περαιτέρω προεκπίπτειν ἀναιρεῖ τὴν ὑπερβολὴν, καὶ τὰ τοιαῦτα ὑπερτεινόμενα χαλάται, ἔσθ' ὅτε δὲ καὶ εἰς ὑπεναντιώσεις ἀντιπερίσταται. Ὁ γοῦν Ἰσοκράτης, οὐκ οἶδ' ὅπως, παιδὸς πρᾶγμα ἔπαθεν, διὰ τὴν τοῦ πάντα αὐξητικῶς ἐθέλειν λέγειν φιλοτιμίαν. Ἔστι μὲν γὰρ ὑπόθεσις αὐτῷ τοῦ Πανηγυρικοῦ

Quelqu'un a dit que le colosse défectueux (de Rhodes) ne vaut pas le Doryphore de Polyclète (4). Mais entre autres choses, on peut répondre que, dans les ouvrages de l'art, nous admirons une scrupuleuse exactitude ; au lieu que dans les ouvrages de la nature, tels que l'éloquence (car l'homme a reçu de la nature le don de la parole), c'est la grandeur qu'on admire. On cherche dans une statue la parfaite ressemblance avec l'homme ; mais on veut trouver dans le discours, ce qui passe, comme j'ai dit, la condition de l'homme. Toutefois, et ceci nous ramène au principe que j'ai établi au commencement de ce livre : puisqu'on n'évite guère les fautes qu'avec le secours de l'art, et que le Sublime, toujours sujet à des inégalités, est l'œuvre du génie, il est avantageux d'appeler l'art au secours de la nature : la perfection résulterait peut-être de cette alliance. Voilà ce que je devais nécessairement répondre aux questions qui se sont présentées : que chacun garde son sentiment.

CHAPITRE XXXV.

DE LA DESCRIPTION ET DE LA COMPARAISON.

Pour revenir à mon sujet (1), la description et la comparaison ressemblent aux métaphores, et n'en diffèrent qu'en ce point..... (2).

CHAPITRE XXXVI.

DES DEUX ESPÈCES D'HYPERBOLE.

..... *Si vous n'avez pas la cervelle aux talons, et ne la foulez pas aux pieds* (1). Sachons d'abord jusqu'où il est permis d'aller : quelquefois, en poussant trop loin l'hyperbole, on la fait disparaître ; car ce qui est trop tendu se relâche : il en peut même résulter un effet contraire au dessein que nous nous proposons. Cet ainsi qu'Isocrate, par cette passion qu'il a de vouloir tout exagérer, est tombé, je ne sais comment, dans une vraie faute d'écolier : c'est dans le Panégryque, où il

λόγου, ὡς ἡ Ἀθηναίων πόλις ταῖς εἰς τοὺς Ἕλληνας εὐεργεσίαις ὑπερβάλλει τὴν Λακεδαιμονίων· ὁ δ' εὐθύς ἐν τῇ εἰσβολῇ ταῦτα τίθησιν· « Ἐπειθ' οἱ λόγοι τοσαύτην ἔχουσι δύναμιν, ὥσθ' οἷόν τ' εἶναι καὶ τὰ μεγάλα ταπεινά ποιῆσαι, καὶ τοῖς μικροῖς περιθεῖναι μέγεθος, καὶ τὰ παλαιὰ καινῶς εἰπεῖν, καὶ περὶ τῶν νεωστὶ γεγενημένων ἀρχαίως διελθεῖν. » Οὐκοῦν, φησί τις, Ἰσόκρατες, οὕτως μέλλεις καὶ τὰ περὶ Λακεδαιμονίων καὶ Ἀθηναίων ἐναλλάττειν; Σχεδὸν γὰρ τὸ τῶν λόγων ἐγκώμιον ἀπιστίας τῆς καθ' αὐτοῦ τοῖς Ἰακούουσι παράγγελμα καὶ προοίμιον ἐξέθηκε. Μήποτ' οὖν ἄρισται τῶν ὑπερβολῶν (ὡς καὶ ἐπὶ τῶν σχημάτων προσιπομεν) αἰ αὐτὸ τοῦτο διαλανθάνουσαι, ὅτι εἰσὶν ὑπερβολαί. Γίνεται δὲ τοιόνδε, ἐπειδὴν ὑπὸ ἐκπαθείας μεγέθει τιμὴ συνεκφωνῶνται περιστάσεως, ὅπερ ὁ Θουκυδίδης ἐπὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ φθειρομένων ποιεῖ. « Οἱ τε γὰρ Συρακοῦσιοι, φησὶν, ἐπικαταβάντες τοὺς ἐν τῷ ποταμῷ μάλιστα ἔσφαζον· καὶ τὸ ὕδωρ εὐθύς διέφθαρτο· ἀλλ' οὐδὲν ἤσσον ἐπίνετο ὁμοῦ τῷ πηλῷ ἡματωμένον, καὶ τοῖς πολλοῖς ἔτι ἦν περιμάχτηον. » Αἶμα καὶ πηλὸν πινόμενα ὁμοῦ εἶναι περιμάχτητα ἔτι, ποιεῖ πιστὸν ἢ τοῦ πάθους ὑπεροχὴ καὶ περιστάσις.

4Καὶ τὸ Ἡροδότειον ἐπὶ τῶν ἐν Θερμοπύλαις ὁμοιον. « Ἐν τούτῳ, » φησὶν, « ἀλεξομένους μαχαίρησιν, ὅσοις αὐτῶν ἔτι ἐτύγχανον περιουῖσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι, κατέχουσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. » Ἐνταῦθ', οἷόν ἐστι τὸ καὶ στόμασι μάχεσθαι πρὸς ὠπλισμένους, καὶ ὅποῖόν τι τὸ κατακεχῶσθαι βέλεσιν, ἐρεῖς; Πλὴν ὁμοίως ἔχει πίστιν· οὐ γὰρ τὸ πράγμα ἕνεκα τῆς ὑπερβολῆς παραλαμβάνεσθαι δοκεῖ, ἢ

se propose de faire voir que la ville d'Athènes avait rendu à la Grèce de plus grands services que la république de Sparte. Voici donc ce qu'il avance en débutant :

« Tel est le pouvoir de l'éloquence, qu'elle est capable de » rendre les grandes choses, petites, et de donner aux petites » de la grandeur; de faire paraître nouveau ce qui est ancien, » et ancien ce qui est nouveau. »

C'était le cas de lui dire : Isocrate, est-ce ainsi que vous allez tout changer à l'égard des Lacédémoniens et des Athéniens ? En effet, un semblable éloge de l'éloquence est à peu près un exorde qu'il a fait à son préjudice, pour exhorter ses auditeurs à se défier de ce qu'il leur dira.

On pourrait donc appliquer à l'hyperbole ce que je disais des autres figures : la meilleure est celle qui est si bien cachée qu'on ne s'aperçoit pas de l'hyperbole. C'est ce qui arrive quand elle naît d'un sentiment profond, et qu'elle se trouve en harmonie avec quelque grande circonstance, comme dans cet endroit de Thucydide, en parlant de ceux qui périrent dans la Sicile :

« Les soldats du Péloponèse (2), étant descendus à la suite » des autres, massacraient surtout ceux qui étaient dans la » rivière. L'eau fut troublée en un moment : ils ne laissaient » pas cependant de boire de cette eau mêlée de boue et de » sang : on se battait même pour en boire. » Boire de la boue et du sang, et se battre même pour en boire ! il ne faut rien moins que la circonstance d'un combat si horrible pour rendre cela croyable.

Il en est de même lorsque Hérodote raconte la mort des Spartiates aux Thermopyles.

« Là, dit-il, après s'être défendus (3) avec les armes qui » pouvaient encore leur rester, avec la bouche et avec les » mains, ils furent ensevelis sous les traits des barbares. » Quelle apparence, diriez-vous, qu'ils se soient battus avec la bouche contre des gens armés, et qu'ils aient été ensevelis sous des flèches ? Mais ici, comme dans l'exemple précédent, la vraisemblance est gardée : car on voit bien que la chose n'a

Ἐπερβολὴ δ' εὐλόγως γενναῖσθαι πρὸς τοῦ πράγματος. Ἔστι γὰρ, ὡς οὐ διαλείπω λέγων, παντὸς τολμῆματος λεκτικῶν λύσις καὶ πανάκειά τις τὰ ἐγγύς ἐκστάσεως ἔργα καὶ πάθη ὄθεν καὶ τὰ κωμικὰ, καίτοιγ' εἰς ἀπιστίαν ἐκπίπτοντα, πιθανὰ διὰ τὸ γελοῖον·

Ἄγρον ἔσχ' ἐλάττω γῆν ἔχοντ' ἄρ' ἐπιστολῆς
Λακωνικῆς —

Ὅκαι γὰρ ὁ γέλωσ πάθος ἐν ἡδονῇ. Αἱ δ' ὑπερβολαί, καθάπερ ἐπὶ τὸ μείζον, οὕτως καὶ ἐπὶ τοῦλάττον, ἐπειδὴ καινὸν ἀμφοῖν ἢ ἐπίτασις· καὶ πως ὁ διασυρμὸς ταπεινότητός ἐστιν αὐξήσις.

SECT. XXXIX.

Ἡ πέμπτη μοῖρα τῶν συντελουσῶν εἰς τὸ ὕψος, ὧν γε ἐν ἀρχῇ προϋθέμεθα, ἔθ' ἡμῖν λείπεται, ὧ κράτιστε· ἢ διὰ τῶν λόγων αὕτη ποιά σύνθεσις. Ὑπὲρ ἧς ἐν δυσίν ἀποχωρῶντως ἀποδεδωκότες συντάγμασιν, ὅσα γε τῆς θεωρίας ἦν ἡμῖν ἐφικτὰ, τοσοῦτον ἐξ ἀνάγκης προσθείημεν ἂν εἰς τὴν παροῦσαν ὑπόθεσιν, ὡς οὐ μόνον ἐστὶ πειθοῦς καὶ ἡδονῆς ἢ ἀρμονία φυσικὸν ἀνθρώποις, ἀλλὰ καὶ μεγαληγορίας καὶ θάπθους θαυμαστὸν τι ὄργανον. Οὐ γὰρ αὐλὸς μὲν ἐντίθησιν τινὰ πάθη τοῖς ἀκρωμένοις, καὶ οἷον ἔκφρονας καὶ κορυβαντιασμοῦ πλήρεις ἀποτελεῖ, καὶ βάσιν ἐνδοῦς τινὰ ῥυθμοῦ πρὸς ταύτην ἀναγκάζει βαίνειν ἐν ῥυθμῷ καὶ συνεξομοιοῦσθαι τῷ μέλει τὸν ἀκροατὴν, κἂν ἄμουσος ἢ παντάπασιν; καὶ, νῆ Δία, φθόγγοι κιθάρας, οὐδὲν ἀπλῶς σημαίνοντες, ταῖς τῶν ἤχων μεταβολαῖς, καὶ τῇ πρὸς ἀλλήλους κρούσει καὶ μίξει, τῆς συμφωνίας θαυμαστὸν ἐπάγουσι πολλακίς, εἰς ζέπιστασιν, θέλγητρον; Καίτοι τὰ τοιαῦτα εἶδωλα καὶ μιμήματα νόθα ἐστὶ πειθοῦς, οὐχὶ τῆς ἀνθρωπείας φύσεως, ὡς

pas été imaginée à cause de l'hyperbole, mais que l'hyperbole naît avec raison de la chose même.

Je ne saurais trop y insister : c'est le sujet, c'est la passion, quand l'un et l'autre sont de nature à produire une forte émotion, qui justifient et corrigent toute hardiesse de langage. Voilà aussi pourquoi il y a des choses incroyables dans la comédie, auxquelles on se prête néanmoins, parce qu'elles font rire : *il avait un champ, qui n'était pas plus grand qu'une épître de Lacédémonien* (4). Dans la joie, le rire est la passion. Soit qu'on dise trop ou trop peu, c'est toujours de l'hyperbole, puisqu'il y a exagération de part et d'autre. Exagérer la petitesse s'appelle *diasyrme*.

CHAPITRE XXXVII.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE SOURCE DU SUBLIME.

L'harmonie.

1^o La construction des mots.

Des cinq parties qui contribuent au Sublime, dans le plan que nous avons adopté en commençant, l'harmonie du discours est la dernière, et c'est celle dont il me reste à vous parler, mon cher Tércntien. Mais, après avoir suffisamment développé mes idées dans deux autres écrits (4), je me bornerai ici à quelques observations qu'exige nécessairement le sujet qui nous occupe.

L'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel pour persuader et pour plaire ; c'est encore un merveilleux instrument du sublime et du pathétique. En effet, voyez les impressions que produit le son de la flûte sur ceux qui l'entendent : ils sont comme hors d'eux-mêmes, et dans une sorte d'enthousiasme. Fussiez-vous étranger à cet art, la mesure vous pénètre ; vous la suivez involontairement, et vos mouvements s'y conforment malgré vous. La lyre ne rend point des sons articulés ; mais ses sons bien fondus, variés, harmonieux, font quelquefois éprouver un charme ravissant. Toutefois, c'est là seulement une image, une imitation imparfaite, et non l'ins-

ἔφην, ἐνεργήματα γνήσια. Οὐκ οἴομεθα δ' ἄρα, τὴν σύνθεσιν, ἀρμονίαν τινὰ οὖσαν λόγων ἀνθρώποις ἐμφύτων, καὶ τῆς ψυχῆς αὐτῆς, οὐχὶ τῆς ἀκοῆς μόνης ἐφαπτομένων, ποικίλας κινοῦσαν ἰδέας ὀνομάτων, νοήσεων, πραγμάτων, κάλλους, εὐμελείας, πάντων ἡμῖν ἐντρόφων καὶ συγγενῶν, καὶ ἅμα τῇ μίξει καὶ πολυμορφίᾳ τῶν ἑαυτῆς φθόγγων τὸ παρεστῶς τῷ λέγοντι πάθος εἰς τὰς ψυχὰς τῶν πέλας παρεισάγουσαν, καὶ εἰς μετουσίαν αὐτοῦ τοὺς ἀκούοντας αἰεὶ καθιστᾶσαν, τῇ τε τῶν λέξεων ἐποικοδομήσει τὰ μεγέθη συναρμόζουσας, δι' αὐτῶν τούτων κηλεῖν τε ὁμοῦ, καὶ πρὸς ὄγκου τε, καὶ ἀξίωμα, καὶ ὕψος, καὶ πᾶν, ὃ ἐν αὐτῇ περιλαμβάνει, ἡμᾶς ἐκάστοτε συνδιατιθέται, παντοίως ἡμῶν τῆς διανοίας ἐπικρατοῦσαν; Ἄλλ' ἔοικε μανία τὸ περὶ τῶν οὕτως ὁμολογουμένων διαπορεῖν· ἀποχρῶσα γὰρ ἢ πεῖρα ἄπιστις. Ὑψηλὸν γε τοῦ δοκεῖν νόημα, καὶ ἔστι τῷ ὄντι θαυμάσιον, ὃ τῷ ψήφισματι ὁ Δημοσθένης ἐπιφέρει· « Τούτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὡσπερ νέφος· » ἀλλ' αὐτῆς τῆς διανοίας οὐκ ἔλαττον τῇ ἀρμονίᾳ πεφώνηται· ὅλον τε γὰρ ἐπὶ τῶν δακτυλικῶν εἶρηται ῥυθμῶν· εὐγενέστατοι δ' οὔτοι καὶ μεγεθοποιοί· (διὸ καὶ τὸ ἠρῶον, ὧν ἴσμεν κάλλιστον, μέτρον συνιστᾶσιν·) τὸ τε (ὡσπερ νέφος,) ἐπεὶ τοιγε ἐκ τῆς ἰδίας αὐτὸ χώρας μετάθες, ὅποι δὴ ἐθέλεις, « Τούτο τὸ ψήφισμα, ὡσπερ νέφος, ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, » ἢ νῆ Δία μίαν ἀπόκοψον συλλαβὴν μόνον, « Ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, » καὶ εἴση, πόσον ἡ ἀρμονία τῷ ὕψει συνηχεῖ. Αὐτὸ γὰρ τὸ « Ὡσπερ νέφος » ἐπὶ μακροῦ τοῦ πρώτου ῥυθμοῦ βέβηκε, τέτρασι καταμετρούμενου χρόνοις· ἐξαίρεθεις δὲ τῆς μιᾶς συλλαβῆς, « Ὡς νέφος » εὐθύς ἀκρω-

trument naturel aux hommes pour opérer la persuasion. Quel sera donc le pouvoir du nombre et de l'arrangement des mots, d'où résulte cette harmonie du langage humain, qui frappe non-seulement l'oreille, mais encore l'esprit; qui donne le mouvement et la vie aux objets divers que nous présentent les noms, les pensées, les choses, la beauté, la grâce, toutes choses dont la nature a mis en nous le sentiment; qui, par le mélange et la variété des sons, fait passer dans l'ame des auditeurs et leur fait partager la passion dont l'orateur est ému; et qui bâtit l'édifice du Sublime en construisant les mots? Douterons-nous qu'avec ces moyens elle ne nous charme, elle ne nous dispose à tout ce qu'elle renferme en soi de grandeur, de noblesse et de dignité, et qu'elle ne se rende absolument maîtresse des cœurs? Il y aurait de la folie à révoquer en doute des choses si certaines, et que l'expérience a suffisamment prouvées.

Démosthène paraît sublime, et véritablement il est admirable, lorsqu'après le décret (2) il ajoute: « τοῦτο τὸ ψήρισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάνα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. » *Ce décret fut rendu, et le danger qui menaçait la république se dissipa comme un nuage.* Le son n'est pas moins expressif que la pensée. La phrase se compose en entier de nombres (3) dactyliques, les plus nobles et les plus majestueux, et qui, pour cette raison, constituent le vers héroïque, le plus beau vers que nous connaissons. Dérangez ces deux mots: ὥσπερ νέφος, et placez-les ensuite où il vous plaira; ou même, retranchez-y une syllabe seulement, ὡς νέφος; et vous sentirez combien le nombre est favorable au Sublime. Le premier nombre dans ὥσπερ νέφος, est un spondée, qui se compose de quatre temps; retranchez-en la dernière syllabe: ὡς νέφος,

τηριάζει τῇ συγκοπῇ τὸ μέγεθος. Ὡς ἔμπαλιν, ἐὰν ἐπεκτείνης, « Παρελθεῖν ἐποίησεν, ὡσπερὶ νέφος, » τὸ αὐτὸ σημαίνει, οὐ τὸ αὐτὸ δὲ ἔτι προσπίπτει· ὅτι τῷ μήκει τῶν ἄκρων χρόνων συνεχλύεται καὶ διαχαλάται τοῦ ὕψους τὸ ἀπότομον.

SECT. XL.

Ἐν δὲ τοῖς μάλιστα μεγεθοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἢ τῶν μελῶν ἐπισύνθεσις, ὧν ἓν μὲν οὐδὲν, τμηθὲν ἀφ' ἑτέρου, καθ' ἑαυτὸ ἀξιόλογον ἔχει, πάντα δὲ μετ' ἀλλήλων ἐκπληροῖ τέλειον σύστημα. Οὕτως τὰ μεγάλα, σκεδασθέντα μὲν ἀπ' ἀλλήλων ἄλλο ἄλλη, ἅμα ἑαυτοῖς συνδιαφορεῖ καὶ τὸ ὕψος· σωματοποιούμενα δὲ τῇ κοινωνίᾳ, καὶ ἔτι τῷ δεσμῷ τῆς ἁρμονίας περικλειόμενα, αὐτῷ τῷ κύκλῳ φωνήεντα γίνεται· καὶ σχεδὸν ἐν ταῖς περὶ ὀδοῖς ἔρανος ἔστι πλήθους τὰ μεγέθη. Ἀλλὰ μὴν ὅτι γε πολλοὶ καὶ συγγραφέων καὶ ποιητῶν, οὐκ ὄντες ὑψηλοὶ φύσει, μήποτε δὲ καὶ ἀμεγέθεις, ὁμως, κοινοῖς καὶ δημώδεσι τοῖς ὀνόμασι καὶ οὐδὲν ἐπαγομένους περιττὸν ὡς τὰ πολλὰ συγχρώμενοι, διὰ μόνου τοῦ συνθεῖναι καὶ ἁρμόσαι ταῦτα ὁμως ὄγκον καὶ διάστημα, καὶ τὸ μὴ ταπεινοὶ δοκεῖν εἶναι, περιεβάλοντο, καθάπερ ἄλλοι τε πολλοί, καὶ Φίλιστος, Ἀριστοφάνης ἔντισιν, ἐν τοῖς πλείστοις Εὐριπίδης, ἰκανῶς ἡμῖν δεδηλωται. Μετά γέ τοι τὴν τεκνοκτονίαν Ἡρακλῆς φησι,

Γέμω κακῶν δὴ, κοῦκέτ' ἔσθ', ὅπη τεθῆ.

Σφόδρα δημῶδες τὸ λεγόμενον, ἀλλὰ γέγονεν ὑψηλὸν, τῇ πλάσει ἀναλογοῦν· εἰ δ' ἄλλως αὐτὸ συναρμόσεις, φανήσε-

et vous mutilez le Sublime : au contraire, ajoutez-en une , *ὡςπερὶ νέφος* ; c'est toujours le même sens , mais la chute de la période n'est plus la même : la sublime précision de Démos-
thène devient lâche et trainante par ce prolongement des der-
nières syllabes (*littéral.* : des derniers temps) (4).

CHAPITRE XXXVIII.

Suite du chapitre précédent.

2^o Les membres de la période.

Dans le discours comme dans le corps, ce qui fait surtout la grandeur , c'est l'union de tous les membres. Chaque mem-
bre du corps, pris à part et séparé des autres, n'a rien de remar-
quable : mais rassemblés et unis entre eux , ils composent un
tout parfait. Il en est ainsi de la grandeur dans la phrase.
Si les membres sont séparés les uns des autres et dispersés
çà et là, ils emportent avec eux et dissipent le Sublime : mais
formant un corps par leur réunion, et enfermés dans les
liens du nombre, ils deviennent sonores par ce tour même,
et l'on pourrait dire que dans la période, la grandeur est le
total des sommes partielles.

Plusieurs de nos écrivains n'étaient pas nés pour le Sublime ;
il semble même que leur talent s'y refusait : s'ils passent
néanmoins pour avoir de la noblesse et de l'élévation, sans
jamais paraître bas, quoiqu'ils emploient assez souvent des
mots vulgaires, communs, et qui n'offrent rien de grand, ils
le doivent à cet art de les placer d'une manière propre à
produire les effets de l'harmonie. Tels sont, entre plusieurs
autres, Philiste (1), quelquefois Aristophane, et bien sou-
vent Euripide, comme je l'ai déjà montré suffisamment (2).
Ce dernier fait dire à Hercule, qui vient de tuer ses
enfants (3) :

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame ,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

Ce qu'il dit est extrêmement commun ; mais la coupe heureuse
du vers lui donne un air sublime : changez-la , et vous verrez

ταί σοι, διότι τῆς συνθέσεως ποιητῆς ὁ Εὐριπίδης μᾶλλον
ἔστιν, ἢ τοῦ νοῦ. Ἐπι δὲ τῆς συρομένης ὑπὸ τοῦ ταύρου
Δίρκης,

— Εἰ δὲ που

Τύχοι, περίεξι ἐλίξας εἰλχ' ὁμοῦ λαβῶν
Γυναῖκα, πέτρων, δρυῶν, μεταλλάσσων αἰεί,

ἔστι μὲν γενναῖον καὶ τὸ λῆμμα, ἀδρότερον δὲ γέγονε τῷ
τὴν ἁρμονίαν μὴ κατεσπεῦσθαι, μῆδ' οἷον ἐν ἀποκυλίσματι
φέρεσθαι, ἀλλὰ στηριγμούς τε ἔχειν πρὸς ἄλληλα τὰ ὄν-
ματα καὶ ἐξερείσματα τῶν χρόνων, πρὸς ἐδραῖον διαβεη-
κότα μέγεθος.

SECT. XLI.

Μικροποιοῦν δ' οὐδὲν οὕτως ἐν τοῖς ὑψηλοῖς, ὡς ῥυθμὸς
κεκλασμένος λόγῳ καὶ σεσοβημένος, οἷον δὴ πυρῥίχιοι, καὶ
τροχαῖοι, καὶ διχόρειοι, τέλεον εἰς ὀρχηστικὸν συνεκπί-
πτοντες· εὐθὺς γὰρ πάντα φαίνεται τὰ κατάρυθμα κομψά,
καὶ μικροχαρῆ, καὶ ἀπαθέστατα διὰ τῆς ὁμοειδίας ἐπιπολά-
ζοντα. Καὶ ἔτι τούτων τὸ χεῖριστον, ὅπως, ὡσπερ τὰ
ᾠδάρια τοὺς ἀκροατὰς ἀπὸ τοῦ πράγματος ἀφέλκει, καὶ ἐπ'
αὐτὰ βιάζεται, οὕτως καὶ τὰ κατερῥυθμισμένα τῶν λεγομέ-
νων οὐ τὸ τοῦ λόγου πάθος ἐνδίδωσι τοῖς ἀκούουσι, τὸ δὲ
τοῦ ῥυθμοῦ, ὡς ἐνίστε προειδῶτας τὰς ὀφειλομένας καταλή-
ξεις αὐτοὺς ὑποκροῦειν τοῖς λέγουσι, καὶ φθάνοντας, ὡς ἐν
Ἰχορῶ τινι, προαποδιδόναι τὴν βᾶσιν. Ὁμοίως δὲ ἀμεγέθη
καὶ τὰ λίαν συγκείμενα, καὶ εἰς μικρὰ καὶ βραχυσύλλαβα
συγκεκομμένα, καὶ ὡσανεὶ γόμφοις τισὶν ἐπαλλήλοις κατ'
ἐγκοπὰς καὶ σκληρότητας ἐπισυνδεδεμένα.

SECT. XLII.

Ἐπι γὰρ μὴν ὑψους μειωτικὸν καὶ ἡ ἄγαν τῆς φράσεως

qu'en effet Euripide avait plus d'art et de goût que de génie. Il représente Dircé traînée par un taureau (4) :

Il tourne aux environs dans sa route incertaine ;
Et , courant en tous lieux où sa rage le mène ,
Traîne après lui la femme et l'arbre et le rocher.

Ici la pensée est noble : mais ce qui l'agrandit , c'est que le nombre n'est point hâté , qu'il ne court point comme en roulant ; mais qu'au contraire , les mots s'appuient et pèsent les uns sur les autres , qu'ils s'avancent avec effort , par intervalles , s'étendent , s'élargissent pour donner au grand une base ferme.

CHAPITRE XXXIX.

DES DÉFAUTS DU NOMBRE.

Rien n'est plus contraire au Sublime que le nombre rapide et brisé , tel que le pyrrhique (1) , le trochée , et le dichorée , qui vont parfaitement aux airs à danser. L'excès dans ce genre décèle d'abord la parure et le soin des petites choses : il est absolument opposé au langage des passions , en ce qu'il se fait remarquer par le retour des mêmes formes. Ce qu'il y a de pis , c'est que ce vice rend l'auditeur plus sensible au nombre qu'aux choses qu'on lui dit , comme une chanson dont l'air vous entraîne , en détournant votre attention des paroles. C'est au point que quelquefois les auditeurs , pressentant la fin de ces petites phrases , battent la mesure avec le pied , devançant celui qui parle , et , comme dans un chœur , marquent la fin avant qu'il finisse lui-même.

Un autre défaut , également opposé au Sublime , est une diction trop serrée , hérissée de mots courts et de peu de syllabes , qui semblent attachés avec des clous , à cause de leur dureté et de leur concision.

Mais , quand je dis qu'un style coupé détruit le Sublime ,

συγκοπή· πηροῖ γάρ τὸ μέγεθος, ὅταν εἰς λίαν συνάγῃται βραχύ. Ἀκουέσθω δὲ νῦν μὴ τὰ δεόντως συνεστραμμένα, ἀλλ' ὅσα ἄντικρυς μικρά καὶ κατακεκερματισμένα· συγκοπή μὲν γάρ κολουεῖ τὸν νοῦν, συντομία δ' ἐπ' εὐθὺ (ἄγει).
2 Δῆλον δ', ὡς ἔμπαλιν τὰ ἐκτάδην ἀπόψυχα, τὰ παρ' ἄκαιρον μῆκος ἀνακαλούμενα.

SECT. XLIII.

Δεινὴ δ' αἰσχύναι τὰ μεγέθη καὶ ἡ μικρότης τῶν ὀνομάτων. Παρὰ γοῦν τῷ Ἡροδότῳ κατὰ μὲν τὰ λήμματα δαιμονίως ὁ χειμῶν πέφρασται, τινὰ δὲ νῆ Δία περιέχει τῆς ὕλης ἀδοξότερα· καὶ τοῦτο μὲν ἴσως· « Ζεσάσης δὲ τῆς θαλάσσης· » ὡς τὸ Ζεσάσης πολὺ τὸ ὕψος περισπᾶ διὰ τὸ κακόστομον. Ἄλλ', Ὁ ἄνεμος, φησί, « ἐκόπασε· » καὶ, Τοὺς περὶ τὸ ναυάγιον δρασσομένους ἐξεδέχετο « τέλος ἄχαρι. » Ἄσεμνον γάρ τὸ Κοπάσαι καὶ ἰδιωτικόν· τὸ δ'
2 Ἄχαρι τηλικούτου πάθους ἀνοικεῖον. Ὁμοίως καὶ ὁ Θεόπομπος, ὑπερφυῶς σκευάσας τὴν τοῦ Πέρσου κατάβασιν ἐπ' Αἴγυπτον, ὀνοματίοις τισὶ τὰ ὅλα διέβαλεν. « Ποία γὰρ πόλις, ἢ ποῖον ἔθνος τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν, οὐκ ἐπρεσβεύσατο πρὸς βασιλέα; Τί δὲ τῶν ἐκ τῆς γῆς γεννωμένων· ἢ τῶν κατὰ τέχνην ἐπιτελουμένων καλῶν ἢ τιμίῶν, οὐκ ἐκομίσθη δῶρον ὡς αὐτόν; Οὐ πολλαὶ μὲν καὶ πολυτελεῖς στρωμαὶ καὶ χλανίδες, τὰ μὲν ἀλουργεῖς, τὰ δὲ ποικιλταί, τὰ δὲ λευκαί, πολλαὶ δὲ σκηναὶ χρυσαῖ, κατεσκευασμέναί πᾶσι τοῖς χρησίμοις, πολλαὶ δὲ καὶ ξυστίδες καὶ κλῖναι πολυτελεῖς; Ἔτι δὲ καὶ κοῖλος ἄργυρος καὶ χρυσὸς ἀπειργασμένος, καὶ ἐκπώματα, καὶ κρατῆρες, ὧν τοὺς μὲν λιθοκολλήτους, τοὺς δ' ἄλλους ἀκριβοῦς καὶ πολυτελεῶς εἶδες

parce qu'on l'estropie en le resserrant trop, j'entends parler d'un style haché et morcelé par petites phrases, et non d'une brièveté convenable. Trop de concision mutile la pensée : la brièveté va droit au but. D'autre part, un style diffus fait perdre haleine, en donnant hors de propos une extrême longueur à la phrase.

CHAPITRE XL.

DE LA BASSESSE DES TERMES.

La bassesse des termes peut encore défigurer le Sublime. Ainsi, dans Hérodote, la description d'une tempête, admirable quant au choix des circonstances, offre quelques expressions trop au-dessous du sujet : ceci par exemple : *ζεσάσης δὲ τῆς θαλάσσης* : *la mer bouillonnant* (1). Le mot grec, *bouillonnant*, nuit beaucoup au Sublime à cause du mauvais son : et puis, le *vent*, dit-il, *les ballotta*, et ceux qui se trouvèrent surpris dans ce naufrage, firent une fin désagréable. *Ballotta* est ignoble et populaire ; *désagréable* ne répond pas à l'idée d'un si grand malheur. De même Théopompe (2), rapportant les préparatifs de la descente du roi de Perse en Egypte, a fait une pompeuse description, où quelques mots ont tout gâté.

« Quelle ville, dit-il, ou quel peuple de l'Asie n'a pas
 » envoyé des ambassadeurs au roi ? La terre produit-elle
 » quelques fruits, et les arts quelque chose de précieux et de
 » beau qu'il n'ait reçu en présent ? N'était-ce pas quantité de
 » tapis et de vêtements d'un grand prix, blancs, teints en
 » pourpre, ou peints de différentes couleurs ; quantité de
 » tentes brillantes d'or, où se trouvait tout ce qui peut être
 » utile ou commode ; quantité de couvertures et de lits somp-
 » tueux ? Parlerai-je de l'argent ciselé, de l'or mis en œuvre,
 » des coupes, des vases enrichis de pierreries, ou travaillés à

ἂν ἐκπεπονημένους. Πρὸς δὲ τούτοις ἀναριθμητοὶ μὲν ὄπλων
 μυριάδες, τῶν μὲν Ἑλληνικῶν, τῶν δὲ βαρβαρικῶν· ὑπερ-
 βάλλοντα δὲ τὸ πλῆθος ὑποζύγια, καὶ πρὸς κατακοπὴν ἱερεῖα
 εἰς ταῦτα· καὶ πολλοὶ μὲν ἀρτυμάτων μέδιμοι, πολλοὶ δ'
 οἱ θύλακοι, καὶ σάκκοι, καὶ χάρται βιβλίων, καὶ τῶν ἄλλων
 ἀπάντων χρησίμων· τσσαῦτα δὲ κρέα τεταριγευμένα παντο-
 δαπῶν ἱερείων, ὡς σωροὺς αὐτῶν γενέσθαι τηλικούτους,
 ὥστε τοὺς προσιόντας πόρρωθεν ὑπολαμβάνειν ὄχθους εἶναι
 3 καὶ λόφους ἀνωθουμένους. » Ἐκ τῶν ὑψηλοτέρων ἐπὶ τὰ
 ταπεινότερα ἀποδιδράσκει, θεὸν ποιήσασθαι τὴν αὔξησιν
 ἔμπαλιν· ἀλλὰ τῇ θαυμαστῇ τῆς ὄλης παρασκευῆς ἀπαγγε-
 λία παραμιξίας τοὺς θυλάκους, καὶ τὰ ἀρτύματα, καὶ τὰ
 σακκία, μαγειρείου τινὰ φαντασίαν ἐποίησεν. Ὡσπερ γάρ,
 εἴ τις, ἐπ' αὐτῶν ἐκείνων τῶν προκοσμημάτων, μεταξὺ τῶν
 χρυσίων καὶ λιθοκολλήτων κρατήρων, καὶ ἀργύρου κοίλου,
 σκηνῶν τε ὄλοχρύσων καὶ ἐκπωμάτων, φέρων μέσα ἔθηκε
 θυλάκια καὶ σακκία, ἀπρεπές ἂν ἦν τῇ προσόψει τὸ ἔργον·
 οὕτω καὶ τῆς ἑρμηνείας τὰ τοιαῦτα ὀνόματα αἵσχη καὶ οἰονεῖ
 4 ὀστίγματα καθίσταται, παρὰ καιρὸν ἐγκαταταττόμενα. Παρ-
 ἔκειτο δ' ὡς ὄλοσχερῶς ἐπέλθειν καὶ οὖς ὄχθους λέγει
 συμβεβλήσθαι, καὶ περὶ τῆς ἄλλης παρασκευῆς, οὕτως
 ἀλλάξας, εἰπεῖν καμῆλους καὶ πλῆθος ὑποζυγίων, φορτα-
 γωγούντων πάντα τὰ πρὸς τρυφὴν καὶ ἀπόλαυσιν τραπεζῶν
 χορηγήματα· ἢ σωροὺς ὀνομάσαι παντοίων σπερμάτων, καὶ
 τῶν, ἅπερ διαφέρει πρὸς ὀψοποιίας καὶ ἠδυπαθείας μᾶλλον,
 ἢ, εἴπερ πάντα, ὡς ἐβούλετο, αὐτάρχη οὕτως θεῖναι, καὶ
 5 ὅσα τραπεζοκόμων εἰπεῖν καὶ ὀψοποιῶν ἠδύσματα. Οὐ γὰρ
 δεῖ κατανατᾶν ἐν τοῖς ὑψέσιν εἰς τὰ ῥυπαρά καὶ ἐξυβρισμένα,
 ἂν μὴ σφόδρα ὑπὸ τινος ἀνάγκης συνδιωκώμεθα· ἀλλὰ τῶν
 πραγμάτων πρέποι ἂν καὶ τὰς φωνὰς ἔχειν ἀξίας, καὶ μι-

» grands frais avec un soin infini ; et puis encore d'un nombre incalculable d'armes, les unes grecques, les autres faites à la manière des barbares ; d'une multitude d'animaux de charge qu'on ne pouvait compter, et de troupeaux destinés aux tables ? Venaient ensuite plusieurs boisseaux d'épiceries, des outres, des sacs, des marmites pleines d'ognons (3) et d'autres ingrédients ; enfin, tant de viandes salées de toute espèce, et qui formaient de tels monceaux, qu'en les voyant de loin, les voyageurs les prenaient pour des collines et pour des coteaux. »

Des plus nobles circonstances il descend aux plus bas détails, lorsqu'il faudrait, au contraire, s'élever plus que jamais. En mêlant à la pompeuse description de ce bagage les outres, les sacs et les épiceries, il semble qu'il ait voulu peindre une cuisine. Mais comme, si l'on étalait tout cela sous nos yeux, nous serions choqués de voir que des vases d'or et enrichis de pierreries, de l'argent ciselé, des tentes et des coupes dorées, fussent placés parmi des outres et des sacs ; de même, les mots qui expriment de pareils objets, sont dans le discours une tache honteuse et, pour ainsi dire, une flétrissure, quand on les emploie mal à propos. Il lui eût été facile de parler en termes généraux de ce qu'il appelle des collines ; et quant à tout le reste, il pouvait représenter, en prenant ce tour, des chars nombreux et des chameaux portant les provisions qui servent aux besoins et au luxe de la table ; ou bien, des grains de toute espèce mis en monceaux, et ce qui entre dans l'assaisonnement des mets les plus exquis ; ou plutôt (4), s'il eût voulu, il n'avait qu'à dire simplement, *et tout ce que la table peut offrir de plus agréable au goût* ; car le style noble ne permet pas de descendre dans les détails bas et dégoûtants, à moins qu'il ne soit (5) absolument impossible de les éviter. Il convient d'employer toujours des mots

μείσθαι την δημιουργήσασαν φύσιν τὸν ἄνθρωπον, ἥτις ἐν ἡμῖν τὰ μέρη τὰ ἀπόρρητα οὐκ ἔθηκεν ἐν προσώπῳ, οὐδὲ τὰ τοῦ παντὸς ὄγκου περιηθήματα· ἀπεκρύψατο δὲ, ὡς ἐνῆν, καί, κατὰ τὸν Ξενοφῶντα, τοὺς τούτων ὅτι πορρώ-
τάτῳ ὄχετους ἀπέστρεψεν, οὐδαμῆ κατασχύνασα τὸ τοῦ
βόλου ζώου κάλλος. Ἀλλὰ γὰρ οὐκ ἐπ' εἶδους ἐπείγει τὰ
μικροποιὰ διαριθμεῖν· προὔποδεδειγμένων γὰρ τῶν, ὅσα
εὐγενεῖς καὶ ὑψηλοὺς ἐργάζεται τοὺς λόγους, δῆλον, ὡς τὰ
ἐναντία τούτων ταπεινοὺς ποιήσει κατὰ τὸ πλεῖστον καὶ
ἀσχήμονας.

SECT. XLIV.

Ἐκεῖνο μέντοι λοιπὸν ἔνεκα τῆς σῆς χρηστομαθείας οὐκ
ὀκνήσομεν ἐπιπροσβεῖναι καὶ διασαφῆσαι, Τερεντιανὲ
φίλιτατε, ὅπερ ἐζήτησέ τις τῶν φιλοσόφων προσέναγχος,
«Θαῦμά μ' ἔχει,» λέγων, «ὡς ἀμέλει καὶ ἐτέροις
πολλοῖς, πῶς ποτε κατὰ τὸν ἡμέτερον αἰῶνα πιθαναὶ μὲν
ἐπ' ἄκρον καὶ πολιτικαί, θριμεῖαί τε καὶ ἐντρεχεῖς, καὶ
μάλιστα πρὸς ἡδονὰς λόγων εὐφοροὶ, ὑψηλαὶ δὲ λίαν καὶ
ὑπερμεγέθεις, πλήν εἰ μὴ τι σπάνιον, οὐκέτι γίνονται φύσεις.
2Τοσαύτη λόγων κοσμικὴ τις ἐπέχει τὸν βίον ἀφορία. Ἡ, νῆ
Δί',» ἔφη, «πιστευτέον ἐκείνῳ τῷ θρυλλομένῳ, ὡς ἡ
δημοκρατία τῶν μεγάλων ἀγαθὴ τιθηνός, ἥ μόνη σχεδὸν
καὶ συνήκμασαν οἱ περὶ λόγους δεινοὶ καὶ συναπέθανον;
Θρέψαι τε γὰρ, φησὶν, ἱκανῆ τὰ φρονήματα τῶν μεγαλο-
φρόνων ἢ ἐλευθερία καὶ ἐπελπίσαι, καὶ ἅμα διελθεῖν τὸ πρό-
θυμον τῆς πρὸς ἀλλήλους ἔριδος καὶ τῆς περὶ τὰ πρωτεῖα
3φιλοτιμίας. Ἐτι γε μὴν διὰ τὰ προκείμενα ἐν ταῖς πολιτείαις
ἐπαθλα ἐκάστοτε τὰ ψυχικὰ προτερήματα τῶν ρητόρων

dignes des choses, et d'imiter la nature, qui, en formant l'homme, n'a point placé devant ses yeux ce que la décence ou la propreté ne sauraient nommer, mais l'a caché autant qu'il était possible, et, comme dit Xénophon (6), a détourné et éloigné ces secrets canaux, afin que la beauté du corps n'en fût point souillée. Mais je n'ai pas besoin de faire une exacte énumération des vices opposés au Sublime : les principes du genre une fois établis, il va sans dire que le contraire rendra communément le style bas et ignoble.

CHAPITRE XLI ET DERNIER.

CAUSES DE LA DÉCADENCE DES ESPRITS.

Enfin, pour satisfaire l'envie que vous avez de vous instruire, je ne craindrai pas, mon cher Térentien, de traiter une question qui occupait, ces jours passés, un de nos philosophes.

Je m'étonne, disait-il, et, comme bien d'autres, je me demande avec surprise, d'où vient que, dans notre siècle, nous comptons un bon nombre d'écrivains qui possèdent dans un haut degré le talent de persuader et de parler dans les assemblées publiques, vifs, piquants, et surtout féconds en discours qu'on entend avec plaisir, tandis qu'il s'en trouve infiniment peu qu'on puisse appeler de grands et sublimes orateurs. Tant la haute éloquence est stérile dans le monde entier ! Est-ce donc, continuait ce philosophe, qu'il faut ajouter foi à cette opinion générale, que la démocratie est véritablement la nourrice des orateurs excellents, et qu'on les voit, presque tous, briller et s'éteindre avec elle ? Ce qui confirme cette opinion, c'est que la liberté, nous dit-on, nourrit les hauts sentiments, entretient le goût d'une noble rivalité et l'émulation des citoyens pour parvenir au premier rang ; c'est qu'à la vue des récompenses qui s'offrent de toutes parts dans la république, un talent supérieur s'exerce, se polit, s'aiguise, pour ainsi dire, et

μελετώμενα ἀκουάται, καὶ οἶον ἐκτρίβεται, καὶ τοῖς πράγμασι κατὰ τὸ εἶκος ἐλεύθερα συνεκλάμπει. Οἱ δὲ νῦν εἰόκαμεν, ἔφη, παιδομαθεῖς εἶναι δουλείας δικαίας, τοῖς αὐτῆς ἔθεσι καὶ ἐπιτηδεύμασιν ἐξ ἀπαλῶν ἔτι φρονημάτων μονουνοῦ ἐνεσπαργανωμένοι, καὶ ἄγευστοι καλλίστου καὶ γονιμωτάτου λόγων νάματος, (τὴν ἐλευθερίαν, ἔφη, λέγω·) διόπερ 4 οὐδὲν ὅτι μὴ κόλακες ἐκβαίνομεν μεγαλοφυεῖς. Διὰ τοῦτο τὰς μὲν ἄλλας ἔξεις καὶ εἰς οἰκέτας πίπτειν ἔφασκεν, δούλον δὲ μηδένα γίνεσθαι ῥήτορα· εὐθύς γὰρ ἀναζει τὸ ἀπαρρησίαστον, καὶ οἶον ἔμφρουρον ὑπὸ συνηθείας αἰεὶ κεκουδυσμένον. Ἡμισυ γὰρ τ' ἀρετῆς, κατὰ τὸν Ὀμηρον, ἀποαίνονται Ἡδούλιον ἡμαρ. Ὡςπερ οὖν, (εἴ γε, φησί, τοῦτο πιστὸν ἀκούω,) τὰ γλωττόκομα, ἐν οἷς οἱ Πυγμαῖοι καλοῦμενοι τρέφονται, οὐ μόνον κωλύει τῶν ἐγκεκλεισμένων τὰς αἰδήσεις, ἀλλὰ καὶ συναιρεῖ διὰ τὸν περικειμένον τοῖς σώμασι δεσμόν· οὕτως ἅπασαν δουλείαν, καὶ ἢ δικαιοσύνην, ψυχῆς γλωττόκομον καὶ κοινὸν δὴ τις ἀποφῆναιτο δεσμοπότηριον. »

6 Ἐγὼ μέντοι γε ὑπολαμβάνων· Ῥάδιον, ἔφη, ὧ βέλτιστε, καὶ ἴδιον ἀνθρώπου, τὸ καταμέμφεσθαι τὰ αἰεὶ παρόντα· ὅρα δὲ, μὴ ποτ' ἄρα καὶ ἡ τῆς οἰκουμένης εἰρήνη διαφθείρει τὰς μεγάλας φύσεις, πολὺ δὲ μᾶλλον ὁ κατέχων ἡμῶν τὰς ἐπιθυμίας ἀπεριόριστος οὕτοσι πόλεμος, καὶ νῆ Δία πρὸς τούτοις τὰ φρουροῦντα τὸν νῦν βίον, καὶ κατ' ἄκρας ἄγοντα καὶ φέροντα ταυτὶ πάθη. Ἡ γὰρ φιλοχρηματία, πρὸς ἣν ἅπαντες ἀπλήστως ἤδη νοσοῦμεν, καὶ ἡ φιληδονία δουλαγωγῶσι, μᾶλλον δὲ, ὡς ἂν εἴποι τις, καταβυθίζουσιν αὐτάνθρωπος ἤδη τοὺς βίους· φιλαργγρία μὲν νόσημα μικροῦ τοῖον, φιληδονία δ' ἀγεννέστατον. Οὐ δὴ ἔχω λογιζόμενος εὐρεῖν, ὡς οἶόν τε, πλοῦτον ἀόριστον ἐκτιμήσαντας, τὸ δ'

brille, à la faveur de la liberté, de tout l'éclat des affaires publiques, ainsi que cela doit être.

Mais nous, poursuivait-il, nous, formés dès notre enfance à l'école d'une légitime servitude, nourris dans ses habitudes et dans ses principes, et comme enveloppés de leurs langes, il paraît bien que nous n'avons jamais goûté de cette source si belle et si pure, je veux dire, de la liberté. Aussi, ne sommes-nous aujourd'hui que de sublimes flatteurs; car les autres talents peuvent bien tomber en partage à des esclaves, mais un esclave ne deviendra jamais orateur. La pensée qu'il n'est pas libre le saisit d'abord; et, comme dans un cachot, il croit voir toujours se lever sur lui la main qui a coutume de frapper. Homère l'a dit avec vérité (1):

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

Comme ces boîtes, où l'on nourrit les Pygmées (2), si toutefois la chose est croyable, non-seulement les empêchent de prendre leur croissance, mais encore les rapetissent, à cause des liens qui leur serrent les membres; on pourrait aussi appeler la servitude, même la plus juste, la prison et le bâillon de l'esprit.

A ce discours, interrompant le philosophe (3): prenez garde, lui dis-je, l'homme n'est que trop enclin à se plaindre du présent: mais ce calme oisif (4) d'une paix universelle, ou plutôt, cette guerre sans bornes où nos convoitises sont enchaînées, mais surtout ces passions qui assiègent notre siècle, fières de l'impunité, agitant, soulevant le monde, n'est-ce pas là peut-être ce qui perd les plus hauts talents?

Aujourd'hui la soif des richesses, cette ardeur insatiable qui nous consume tous, et l'amour du plaisir asservissent, que dis-je? plongent l'homme avec son siècle dans un gouffre de maux; car l'avarice est une passion qui nous dégrade, et le goût des voluptés est ce qu'il y a de plus ignoble. Ma raison ne saurait donc trouver par quel moyen ceux qui honorent, ou pour parler plus juste, ceux qui adorent l'argent, se

ἀληθέστερον εἰπεῖν, ἐκθειάσαντας, τὰ συμφορῆ τούτῳ κακὰ εἰς τὰς ψυχὰς ἡμῶν ἐπεισιόντα μὴ παραδέχεσθαι. Ἀκολουθεῖ γὰρ τῷ ἀμέτρῳ πλούτῳ καὶ ἀκολάστῳ συνημμένη καὶ ἴσα, φασί, βαίνουσα πολυτέλεια, καὶ ἅμα, ἀνοιγόντος ἐκείνου τῶν πόλεων καὶ οἰκῶν τὰς εἰσόδους, εἰς ἃς ἐμβαίνει, καὶ συνοικίζεται. Χρονίσαντα δὲ ταῦτα ἐν τοῖς βίοις, νεοττοποιεῖται, κατὰ τοὺς σοφοὺς, καὶ, ταχέως γινόμενα περὶ τεκνοποιῖαν, ἀλαζονεῖαν τε γεννώσι, καὶ τύφον, καὶ τρυφήν, οὐ νόθα ἑαυτῶν γεννήματα, ἀλλὰ καὶ πάνυ γνήσια. Ἐάν δὲ καὶ τούτους τις τοῦ πλούτου τοὺς ἐκγόνους εἰς ἡλικίαν ἐλθεῖν ἐάσῃ, ταχέως δεσπότας ταῖς ψυχαῖς ἐντίκτουςιν **8**ἀπαραιτήτους, ὕβριν καὶ παρανομίαν καὶ αναισχυντίαν. Ταῦτα γὰρ οὕτως ἀνάγκη γίνεσθαι, καὶ μηκέτι τοὺς ἀνθρώπους ἀναβλέπειν, μηδὲ πέρα φήμης εἶναί τινα λόγον, ἀλλὰ τοιούτων ἐν κύκλῳ τελεσιουργεῖσθαι κατ' ὀλίγον τῶν βίων τὴν διαφθοράν, φθίνειν δὲ καὶ καταμακραίνεσθαι τὰ ψυχικὰ μεγέθη, καὶ ἄζηλα γίνεσθαι, ἤνικα τὰ θνητὰ ἑαυτῶν μέρη κἀνόνητα **9**ἐκθαυμάζοιεν, παρέντες αὖξιν τ' ἀθάνατα. Οὐ γὰρ ἐπὶ κρίσει μὲν τις δεκασθεὶς οὐκ ἂν ἐπὶ τῶν δικαίων καὶ καλῶν ἐλευθερος καὶ ὑγιὴς ἂν κριτὴς γένοιτο· ἀνάγκη γὰρ, τῷ δωροδόκῳ τὰ οἰκεία μὲν φαίνεσθαι καλὰ καὶ δίκαια. Ὅπου δὲ ἡμῶν ἐκάστου τοὺς ὄλους ἤδη βίους δεκασμοὶ βραβεύουσι, καὶ ἀλλοτρίων θῆραι θανάτων, καὶ ἐνέδραι διαθηκῶν, τὸ δ' ἐκ τοῦ παντός κερδαίνειν ὠνούμεθα τῆς ψυχῆς, ἕκαστος πρὸς τῆς (φιλοχρηματίας) ἠνδραποδισμένοι, ἄρα δὴ ἐν τῇ τοσαύτῃ λοιμικῇ τοῦ βίου διαφθορᾷ δοκοῦμεν ἔτι ἐλευθέρου τινα κριτὴν τῶν μεγάλων, ἢ διηκόντων πρὸς τὸν αἰῶνα, καὶ δέκαστον ἀπολελεῖσθαι, καὶ μὴ καταρχαιρεσιάζεσθαι **10**πρὸς τῆς τοῦ πλεονεκτεῖν ἐπιθυμίας; Ἀλλὰ μήποτε τοῖς τοιούτοις, οἳοί περ ἐσμέν ἡμεῖς, ἄμεινον ἄρχεσθαι, ἢ ἐλευ-

défendraient des vices qui l'accompagnent et qui pénètrent jusqu'à l'ame. Le luxe , en effet , suit les grandes richesses , marchant avec elles , comme on dit , et d'un pas égal : quand elles se sont ouvert l'entrée dans l'Etat et chez les particuliers , partout où s'établit leur demeure , il vient habiter avec elles. Leur société cimentée par le temps , n'est point stérile , disent les sages : prompts à se multiplier , ils engendrent l'orgueil , le faste et la mollesse , enfants légitimes de leur union et qu'ils ne peuvent désavouer. Laissez-les croître et se fortifier à leur tour ; bientôt ils produiront , dans les ames , des tyrans inexorables , l'audace , le mépris des lois , l'impudence : car il faut que cela soit ainsi , que l'homme ne porte plus ses regards en haut , qu'il ne tienne aucun compte de l'honneur , mais que par un progrès successif des vices , la corruption des mœurs s'achève promptement ; que les grandes vertus ne soient plus un objet d'émulation , qu'elles languissent , qu'elles s'éteignent ; lorsque , négligeant les biens immortels , l'homme réserve son admiration pour ce qu'il a de matériel et de périssable.

Un juge qui se laisse corrompre , ne prononce pas sagement et librement sur ce qui est juste et honnête ; car , aux yeux de celui qui accepte les présents , son intérêt sera toujours honnête et juste. Or , quand la vénalité est devenue pour chacun de nous la règle de nos jugements ; quand , pour attraper des successions , nous chassons aux mourants , si je puis m'exprimer ainsi ; et que chacun , au prix de sa vie , cherche à tirer profit de tout , malheureux esclave de sa cupidité ; vous semble-t-il possible que , dans cette corruption si contagieuse , il reste encore parmi nous un esprit assez libre pour apprécier ce qui est grand et digne de passer à la postérité , un juge capable de donner son suffrage contre son intérêt propre ? Qu'il est à craindre que , étant tels que nous sommes , il ne nous soit plus expédient d'être esclaves que d'être libres !

θέροις εἶναι· ἐπεὶ τοίγε ἀφεθεῖσαι τὸ σύνολον; ὡς ἐξ εἰρκτῆς ἀφῆτοι, κατὰ τῶν πλησίων αἱ πλεονεξίαι καὶ ἐπικαύσειαν τοῖς

11 κακοῖς τὴν οἰκουμένην. Ὅλως δὲ δαπανὸν ἔφην εἶναι τῶν νῦν γεννωμένων φύσεων τὴν ῥαθυμίαν, ἧ, πλὴν ὀλίγων, πάντες ἐγκαταβιοῦμεν, οὐκ ἄλλως πονοῦντες ἢ ἀναλαμβάνοντες, — εἰ μὴ ἐπαίνου καὶ ἡδονῆς ἕνεκα, ἀλλὰ μὴ τῆς ζήλου καὶ

12 τιμῆς ἀξίας ποτὲ ὠφελείας. Κράτιστον δ' εἰκῆ ταῦτ' ἔαν, — ἐπὶ δὲ τὰ συνεχῆ χωρεῖν· ἦν δὲ ταῦτα τὰ πάθη, περὶ ὧν ἐν ἰδίῳ προηγουμένως ὑπεσχόμεθα γράψειν ὑπομνήματι, τὴν τε τοῦ ἄλλου λόγου καὶ αὐτοῦ τοῦ ὕψους μοῖραν ἐπεχόντων, — ὡς ἡμῖν δοκεῖ, (οὐκ ἐλαχίστην.)

car si nos passions, semblables aux bêtes farouches qui ont forcé leur prison, étaient entièrement déchainées, elles ravageraient le monde entier. Vous le voyez donc : ce qui perd les talents, dans notre siècle, c'est cette lâche indolence, par laquelle, à peu d'exceptions près, nous nous laissons tous subjugués, ne faisant rien, n'entreprenant rien que pour le plaisir ou par vanité, jamais pour la gloire et par une noble émulation.

Mais, sans pousser plus loin ces réflexions, je vais poursuivre mon dessein, et traiter des *passions* dans un livre à part, comme je l'ai promis. Elles entrent, si je ne me trompe, dans les autres parties de l'éloquence, aussi bien que dans le Sublime.

FIN DU TRAITÉ DU SUBLIME.

La dernière phrase est incomplète dans le manuscrit de Paris ; plusieurs feuillets qui venaient à la suite, en ont été détachés, sans qu'on ait pu les retrouver ; et le *Traité des Passions* est perdu.

1

NOTES

SUR LE TRAITÉ DU SUBLIME DE LONGIN.

CHAPITRE I.

(1) Térentien ou Posthumius Térentianus, à qui Longin adresse son ouvrage, ne nous est point connu; son nom, et surtout ce qui est dit au chapitre XII, prouvent qu'il était latin. Le ton avec lequel l'auteur lui parle, donne lieu de croire que Térentien avait été son disciple: il l'appelle (chap. XV, première phrase) jeune homme, ὁ νεανίας. Au lieu de Térentianus, on lit Phlorentianus dans les manuscrits de Paris, Milan, Florence, dans les trois manuscrits du Vatican, et dans la première édition par Robertel.

On croit que Cécilius était un rhéteur de Sicile dont on trouve le nom dans Suidas, et qu'il fut contemporain et ami de Denys d'Halicarnasse.

(2) *Son livre était au-dessous de son sujet.* Boileau et après lui Laharpe, ont traduit: ταπεινότερον τῆς ὅλης ὑποθέσεως, par la bassesse du style répond mal à la dignité du sujet littéraire. (Littéral: inférieur à son sujet sous tous les rapports). Il n'est pas question seulement de son style, mais de l'ouvrage, considéré en général comme au-dessous du sujet, soit pour le style, soit à cause des autres défauts que Longin a reprochés à cet auteur.

(3) *Les orateurs puissent profiter.* En grec, les hommes chargés des affaires publiques, les politiques. Homme

public ou *orateur* étaient devenus synonymes dans les anciennes républiques, où l'on ne parvenait guère aux grandes charges, sans le talent de la parole. C'est ainsi que cette expression est employée dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, etc. Au siècle de Longin, cette expression n'avait plus cette acception primitive; mais elle convenait à tous ceux qui remplissaient des fonctions publiques où le talent de la parole était nécessaire.

(4) *Par la bienfaisance et par la vérité.* Elien attribue ce mot à Pythagore. (Voy. *Hist. vari.* 12, 59. *De beneficiis et veritate.*)

CHAPITRE II.

(1) *Le sublime... renverse tout comme la foudre, et présente,* etc. On voit ici un exemple remarquable de la force des aoristes : *διεπόρησεν... ἐνεδείξατο* ne sont pas ici pour le présent, comme l'a cru Péarce; ils se rendent par ces façons de parler *solet, mos est; solet sternere... solet ostendere.*

(2) Dans ce chapitre et dans le sixième, Longin a défini le Sublime par ses effets. On peut voir, sur cette question qui a tant occupé les modernes, l'article troisième du Discours préliminaire.

Lisez, sur ce même sujet, Cicéron, *de orat.* 97, et Quintilien, liv. 12, chap. 10.

CHAPITRE III.

(1) *Elle fournit le germe, et, pour ainsi dire, les éléments bruts,* etc. Les traducteurs rendent ce passage comme si Longin se proposait d'établir la nécessité d'un art, pour l'éloquence en général. Mais ils n'ont pas pris garde qu'il se propose, comme il le dit expressément, de prouver qu'il y a un art pour le Sublime en particulier. Ce sens est le plus conforme au texte de l'auteur, et il justifie son dessein. S'il n'y avait point un art du Sublime, Longin n'aurait pas pu en faire l'objet d'un traité.

(2) Les meilleures éditions, fondées sur les manuscrits, retranchent le mot *πλοια*, ainsi que *οὐτω*, dans le second membre de la phrase: dès-lors, il n'y a plus de comparaison: c'est une métaphore tirée, si l'on veut, de la navigation. (Vid. J. Hudson, Péarce, Morus et Toup).

(3) *L'art a celle de la prudence...* etc. Tout ce qui suit jusqu'à la fin du chapitre, ne se trouve point dans la traduction de Boileau: ce n'est pas sa faute. Le texte défectueux a été rétabli, postérieurement à Boileau, par Tollius et Boivin, d'après les manuscrits.

CHAPITRE IV.

(1) « Dès le commencement de son traité, Longin parle des vices du style les plus opposés au Sublime, et j'ai cru, dans cette analyse, devoir suivre une marche toute contraire, parce qu'il me semble qu'en tout genre, il faut d'abord établir ce qu'on doit faire, avant de dire ce qu'il faut éviter. Il en marque trois principaux: l'enflure, les ornements recherchés, qu'il appelle le style froid et puéril, et la fausse chaleur: ce sont précisément les trois vices dominants de ce siècle. » (L'HARPE, anal. de Longin; *Cours de litt.* 4).

(2) Le commencement de ce chapitre est perdu. Longin citait des vers fort ampoulés, dont il ne s'est conservé que les cinq derniers. Boileau n'ayant pas fait en vers la traduction, qu'il a renvoyée parmi ses notes, j'ai risqué celle-ci, que j'ai faite aussi littérale qu'il m'a été possible, afin de conserver toute l'enflure de l'original.

Un ancien commentateur d'Hermogène, cité par Ruhnken, édit. de Toup, in-4°, dit que ces vers appartiennent à une tragédie d'Eschyle, intitulée *Orythie*, que nous n'avons plus. C'est Borée qui parle.

(3) *Gorgias de Léonce*, etc. C'était un sophiste de Sicile qui florissait environ 400 ans avant J.-C. Aristote lui fait le même reproche, au début du troisième livre de sa *Rhétor-*

rique. Il le blâme d'avoir employé un style poétique dans la prose.

(4) L'expression condamnée par Longin, *tombeaux vivants*, ne serait point également blâmable dans la poésie. C'est le sentiment de Boileau. Elle a fourni à Lucrèce ce beau vers, dans lequel il peint un malheureux dévoré tout vivant par une bête féroce.

Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

LUCR., de nat. rer., lib. 3.

(5) Dans une grande flûte il souffle, etc. Littéralement : il souffle dans une flûte qui n'est pas petite, il est vrai ; mais il n'a pas de phorbéion. Le phorbéion était un bandeau dont le joueur de flûte ceignait sa tête pour soutenir l'effort des joues et des tempes. La flûte des anciens était à bec, et il fallait souffler avec tant d'effort que, sans le phorbéion, le joueur s'épuisait bientôt. Voy. l'*Encyclop. method. musiq. des anciens*. On trouve, dans les lettres de Cicéron à Atticus, livre 2, lett. 16, deux vers de Sophocle tirés d'une tragédie que nous n'avons plus, et à laquelle appartient la citation de Longin.

(6) Longin cite dans ce chapitre plusieurs auteurs qui ne sont guère plus connus. Callisthènes, d'Olynthe, et parent d'Aristote, suivit Alexandre dans ses expéditions. (Voy. Just., liv. 15, chap. 3).

Cicéron lui reproche d'avoir écrit l'histoire d'un style de rhéteur. (*De orat.* liv. 2, 14). — Clitarque est probablement celui dont Quintilien a dit : *Clitarchi (historici) probatur ingenium, fides infamatur*. — Amphicrate n'est connu que par quelques traits répandus dans la vie de Lucullus. — Hégésias est traité avec le dernier mépris par Cicéron, *de orat.* 223. — Matris est du siècle de Xénophon, comme il paraît par une lettre de Chion à Matris, qu'on trouve dans le Xénophon de Henri Etienne.

(7) Dans un noble projet on tombe, etc. Littéralement : une grande chute est une belle faute. Boivin croit qu'il n'y

a pas ici de vers, à moins qu'on n'y fasse quelque changement.

(8) Théodore l'appelait *Parenthyrsus*. C'est ce que nous disons : s'enthousiasmer à froid, s'échauffer par projet. Théodore est apparemment ce sophiste dont parle Quintilien, liv. 3, chap. 4.

CHAPITRE V.

(1) *Le style froid et puéril*. On appelle style froid, *frigus*, une pointe, ce qui semble dit avec esprit et n'en a que l'apparence. Longin entend par ce mot, les ornements recherchés.

(2) Timée, rhéteur de Sicile, florissait environ 300 avant Jésus-Christ. Ses écrits sont perdus. Longin loue en lui les qualités que Cicéron a remarquées dans ses ouvrages. *Rerum copiâ et sententiarum varietate abundantissimus*. (*De orat.* lib. 2, 44.) Voyez, sur cet auteur, la 24^e note du Cicéron de d'Olivet.

(3) *Dans son éloge d'Alexandre*, etc. Le Panégyrique d'Isocrate a deux parties : c'est dans la deuxième qu'il conseille aux Grecs de porter la guerre chez les Perses ou les Asiatiques. — Cette comparaison entre l'orateur et le conquérant, qui pourrait passer dans un style badin, est déplacée et froide dans un discours sérieux, tel que celui de Timée.

(4) *Ils mirent 30 ans à prendre Messène*, et il n'en fallut que 40 à Isocrate, etc. Il y a de l'inexactitude dans l'original. Au lieu de 40 ans, Isocrate en mit 15 à composer son discours : la guerre des Lacédémoniens dura 20 ans, et non pas 30. (V. Thucyd. *de hoc bello*.) — Messène, capitale d'une province du Péloponèse.

(5) *La comparaison entre le conquérant et le rhéteur*. Dans un discours sérieux, ce rapprochement est bizarre et sent trop l'affectation. Dans un style badin, il ne serait pas si déplacé. C'est une idée toute pareille qui a fourni à Boileau les plus agréables traits de ses épîtres à Louis XIV.

Grand roi , cesse de vaincre , ou je cesse d'écrire.

Et surtout le commencement de celle où il a célébré le passage du Rhin.

En vain pour te louer ma muse toujours prête
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête , etc.

(6) *De l'outrage fait à Hermès* , etc. Hermès ou Mercure. Toutes ses statues furent brisées à Athènes dans une nuit , peu de temps avant la malheureuse expédition des Athéniens en Sicile. Hermocrate , général des Syracusains , défit entièrement l'armée d'Athènes. Timée joue froidement là-dessus. (V. Thucyd. lib. 6, 7.)

(7) *L'école de Socrate* : en grec , *palæstra*. C'est le synonyme de *schola*. Les philosophes s'assembloient dans les lieux où la jeunesse s'exerçait aux jeux du gymnase.

(8) *Les prunelles* (en grec *les vierges*) *des yeux*. On ne trouve point cette misérable pointe dans les imprimés de Xénophon ; on lit partout , *que des vierges dans leur lits*. (Xénophon, *Republ. de Lacédém.* ch. 6.)

Il y a un mot grec qui signifie également vierge et prunelle des yeux , *κόρη* ; mais Xénophon , dans Longin , en emploie un autre qui signifie seulement vierge , *παρθένος*. Voilà la pointe.

(9) *Lâche, aux yeux effrontés*, etc. (Iliad. liv. 4, vers 226.) Littéralement : *homme chargé de vin , qui a l'impudence d'un chien dans les yeux*.

(10) *Trois jours après l'avoir mariée*. En grec *ἀνακαλυπτηρίων*. La nouvelle mariée portait un voile qu'elle quittait le troisième jour de ses noces , suivant Héséchiüs. *Die tertid ex quâ relecta fronte fuit*.

(11) *Qui aurait eu des vierges aux yeux, et non pas des courtisanes*. Il y a une opposition entre les vierges et les courtisanes , qui fait tout le sel de ce pitoyable jeu de mots : on a reconnu qu'il est impossible de le conserver dans une traduction plus noble ; il faut donc s'en tenir à la traduction littérale , quelque malheureuse qu'elle soit.

(12) *Mémoires de cyprès*. Platon, *de leg.* lib. 5, se sert du mot *μνήμη*, mémoire, faculté intellectuelle, au lieu de *μνήμα*, *μνήματος*, monumentum : ce qui fait un jeu de mots bien froid.

(13) *Qui dorment à terre*. Platon, *de leg.* lib. 6. *ἐπανίστασθαι* se relever, ressusciter, se dit aussi des choses inanimées ; voy. le *Trésor d'Etienne*. Mais il n'en est pas de même de *ἐπνεύσειν*.

(14) *Font mal aux yeux*. Hérodote, liv. 5, ch. 18.

(15) *Comme je le ferai voir dans la suite de ce traité*. On voit ici la raison pourquoi il revient ailleurs (troisième source du Sublime, les figures) sur les vices opposés au Sublime.

CHAPITRE VII.

(1) Voyez dans le Discours préliminaire ce qu'il faut penser de cette division du Sublime en cinq sources, qui a donné lieu à tant de critiques.

(2) Longin ne confond pas les figures avec les tropes. Il place les figures dans la troisième source, *σχημάτων πλάσις*. Il met les tropes dans la quatrième, *τροπικῆ...λέξις*. On verra qu'en traitant de ces deux sources, il n'a point placé les tropes et les figures indifféremment dans l'une et dans l'autre. Boileau n'a pas fait cette distinction en traduisant ce passage.

(3) *En particulier le pathétique*. Par ce mot, les anciens entendaient toutes les passions : nous ne donnons plus à ce mot d'autre sens que celui de pitié.

(4) *La commisération*. Les stoïciens regardaient la pitié comme une passion basse et ignoble. « *Boni..... misericordiam vitabant. Est enim vitium pusillanimitatis ad speciem alienorum malorum succidentis.* » Sén. lib. 2, ch. 5, *de clementiâ*.

(5) *Des fils d'Aloüs*. Iphimédie eut de Neptune deux fils, Othus et Éphialte, appelés Aloïdes du nom d'Aloüs, époux

d'Iphimédie. *Iliad.* liv. 5, v. 385. Les vers cités ici se trouvent dans l'*Odyssée*, liv. 44, v. 344.

Virgile, dans les *Géorgiques*, a emprunté cette idée sublime à Homère. Les licences du vers le rendent très imitatif.

« Ter sunt conati imponere Pelio Ossan. »

Longin appelle ordinairement Homère, le poète. « *Magnitudine operum et splendore carminum, solus appellari poeta meruit.* » Patercul.

(6) *Les orateurs pathétiques sont de mauvais panégyristes.* — On dirait que Longin avait en vue Isocrate et Démosthène, dont Cicéron a fait le parallèle dans l'*Orateur*. Il loue précisément dans le premier les grâces du style et la pompe du discours ; et il ajoute que Démosthène n'est jamais plus grand que dans le pathétique.

L'observation de Longin est vraie à l'égard des anciens panégyristes, tels que Isocrate, Lysias et Pline : mais il n'en est pas ainsi des modernes. Il n'existe pas de discours d'un pathétique plus sublime que les oraisons funèbres de Bossuet ; mais ce génie extraordinaire est une exception unique : la remarque de Longin est applicable à tous les autres : Fléchier est noble, brillant, harmonieux, fleuri ; c'est notre Isocrate : Massillon, qui n'a jamais mieux réussi que dans les endroits où il parle au cœur, est faible dans les éloges, où il faut briller par l'éclat des figures et de la diction.

CHAPITRE VIII.

(1) *Le silence d'Ajax*, etc. ; en grec, *vexvix*, la descente d'Ulysse aux enfers (*Odyssée*, liv. 44, v. 562.) Virgile, dans le sixième chant de l'*Enéide*, a imité cette situation sublime. — Ulysse fait des soumissions à Ajax ; mais Ajax ne daigne pas lui répondre.

(2) *Je le ferais, disait Parménion*, etc. Gabriel de Pétra a suppléé au texte, qui est ici défectueux, tout ce qui est renfermé dans les deux crochets. Quinte Curce et Valère Maxime

ont rapporté ce mot d'Alexandre à Parménion, lorsque Darius lui faisait offrir sa fille avec un million de talents.

(3) *La tête dans les cieux*, etc. *Iliad.* liv. 4, v. 443. Virgile traduit ainsi ce vers, liv. 40, v. 767 :

Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.

Rousseau, ode 2^e, liv. 3, l'applique à la Renommée,

Dont la voix ressemble au tonnerre.

Et qui, des pieds touchant la terre.

Cache sa tête dans les cieux.

Boivin assure qu'il y a ici une lacune très considérable dans le manuscrit de Paris. Elle finit à ces mots : τὸ ἐπ' οὐρανὸν ἀπὸ γῆς διάστημα. Je les ai supprimés dans la traduction, parce que le sens est incomplet ; littéralement : *l'intervalle de la terre au ciel*....

(4) *Le portrait qu'Hésiode a fait de la tristesse*, etc. Achlys ou la tristesse, et non pas la déesse des ténèbres, comme plusieurs traducteurs l'ont cru, est représentée dans le bouclier d'Hercule, v. 242, combattant auprès des Parques : elle a les genoux gorgés, les ongles crochus, le nez dégoûtant : toutes images de fort mauvais goût.

(5) *Autant des immortels les coursiers*, etc. *Iliad.* liv. 5, v. 770. Il s'agit, non pas des coursiers des immortels, mais de ceux des immortelles Junon et Minerve.

(6) *Le ciel en retentit et l'Olympe*, etc. Ce premier vers est de l'*Iliade*, liv. 24, v. 388 ; le reste, du livre 20, v. 64. Longin ne les sépare point, comme le fait Boileau ; et en les réunissant, il s'est autorisé à dire qu'Homère intéresse au combat le ciel, la terre, les enfers, etc. Les réflexions qu'il fait sur ce passage sont d'un critique aussi sublime qu'Homère. Virgile l'a imité et embelli. (*Enéid.* liv. 8.) Laharpe, *Cours de littérature*, t. 4, pag. 416, a fait sur ces beaux vers des observations justes, quoique sévères : « Le premier vers, *l'enfer* » *s'émeut au bruit*, etc., est très élégant. Le bruit de » Neptune est une de ces tournures figurées qui distinguent si

» heureusement la poésie de la prose... Mais dans le second
 » vers, *Pluton sort de son trône* n'est-il pas bien faible
 » en comparaison du grec, *il s'élançe!* Celui-ci peint le mou-
 » vement brusque, l'autre ne peint rien : c'est tout que cette
 » différence. Dans le grec, les mots *il s'élançe de son trône*
 » *et jette un cri*, coupent le vers par le milieu, et forment
 » une suspension imitative, au lieu de cet hémistiche unifor-
 » me, *il pđlit, il s'écric. D'un coup de son trident ne fasse*
 » *entrer le jour*, est un vers admirable : il n'est pas dans
 » Homère, il est imité de Virgile :

Trepidantque, immisso lumine, manes.

« Mais ce qui suit : *Et par le centre ouvert de la terre*
 » *ébranlée*, est un remplissage. *Ne fasse voir du Styx la*
 » *rive désolée. Ne fasse entrer, ne fasse voir*, est une
 » négligence dans un morceau important. »

La critique du vers, *Pluton sort de son trône*, est trop rigoureuse. Sans doute le mot grec *άλτο* est plus imitatif; *il sauta, il s'élança* : mais l'un de ces mots n'est pas assez noble, et l'autre est long, et ne peint point le mouvement brusque. *Sort* a au moins l'avantage d'être court, énergique et brusque.

(7) *Dans un sens allégorique.* Longin veut dire que ce merveilleux a pour objet de peindre avec énergie la puissance des dieux, comme celui de Milton nous donne une grande idée du pouvoir des anges et des démons, quoiqu'il n'ait rien de réel et qu'on doive prendre à la lettre. Weiske rejette cette réflexion, comme une glose imaginée par les commentateurs. Il y voyait sans doute une nouvelle preuve que ce *Traité du Sublime* appartenait au siècle de Longin, où ces systèmes des allégories régnaient parmi les néo-platoniciens; et Weiske, comme nous l'avons vu, Disc. prélim., art. 2, a été le premier éditeur de Longin qui lui ait disputé son ouvrage.

« Les philosophes s'emparèrent des premiers manuscrits
 » d'Homère pour les commenter et pour expliquer par des
 » allégories les idées de physique qui commençaient à se

» répandre dans le monde... Vers la 63^e Olympiade, et peu
 » de temps après la mort de Pisistrate, Théagène de Rhégio,
 » trouvant qu'il était impie de faire combattre les dieux, expli-
 » quait le vingtième chant de l'Iliade par la lutte des éléments :
 » pour lui, Apollon et Vulcain ne sont que du feu, Neptune
 » n'est que de l'eau, Junon n'est que l'air, Diane est la lune ;
 » il en est de même de toutes les autres divinités. » Dugas
 Montbel, *Observations sur l'Iliade*, t. 2, pag. 69, *Histoire
 des poésies Homériques. Voy. Allegoriæ Homericæ quæ sub
 Heraclidis nomine feruntur, editæ à Nic. Schow. Gotting.
 1782.*

Le système des allégories régnait au siècle de Longin ; l'école d'Alexandrie l'avait mis en vogue.

(8) *Neptune ainsi marchant*, etc. Les deux premiers vers sont de l'Iliade, livre 13, vers 18. Le sens est : *Sous les pas de Neptune tremblent les montagnes, les forêts, le sommet des monts, la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs.* Le reste est du même livre, v. 27. Il n'y a que trois vers dans l'original, pour sept qu'en a fait Boileau. Longin ne sépare pas les deux premiers des suivants, comme a fait Boileau.

(9) *Le législateur des juifs*, etc. Boileau a très bien prouvé, contre Huet et Leclerc, que le passage de Moïse est en effet sublime, et que le sublime n'exclut pas la simplicité de l'expression. Voyez la dixième réflexion de Boileau sur Longin. Ceux qui liront la dissertation de Leclerc s'apercevront bientôt que ses raisonnements portent à faux. — Le sublime de ce passage de la Genèse consiste en ce qu'il offre l'expression la plus fidèle et la plus vive d'une grande idée : et voilà ce qui constitue le sublime. Longin avait-il adopté la religion juive ? était-il devenu chrétien ? Questions insolubles. On trouve dans un de ses fragments le nom de saint Paul, qu'il met au nombre des écrivains sublimes ; mais on prétend que c'est une falsification. Toup a cité un passage du livre manuscrit *Catena patrum*, où se trouve le jugement de Longin sur ces paroles de saint Jean : *Et Deus erat Verbum* ; mais il croit qu'on a confondu Longin

avec Amélius, philosophe contemporain, dont Eusèbe a rapporté le sentiment sur ce passage de saint Jean.

(40) *Grand Dieu! chasse la nuit*, etc., *Iliade*, liv. 47 v. 647. La Motte abrégéa les deux vers de Boileau dans un seul vers sourd et sec :

Grand Dieu! rends-nous le jour et combats contre nous.

Homère dit littéralement : *Et à la clarté du jour, fais-nous périr si tu veux*, *iv δὲ φῶς καὶ ἄλαστον*, et *in luce vel interime* —

(41) *Tel que Mars en courroux*, etc. *Il.*, liv. 15, v. 605 —

(42) *Mais l'Odyssee*, etc. Ce jugement de Longin sur l'Odyssee a essuyé bien des critiques. On peut voir les plus spécieuses dans le discours préliminaire que Bitaubé a mis à la tête de sa traduction de ce poème. Mais je ne crois pas qu'une seule réponde à Longin. Quelques avantages qu'on puisse accorder à l'Odyssee sur l'Iliade, sous plusieurs rapports, il n'en est pas moins incontestable que l'Iliade a un caractère de grandeur et de force très supérieur à celui de l'Odyssee; et c'est ce que Longin a prétendu prouver, et qu'il a réellement prouvé sans réplique.

(43) *Là git le grand Ajax*, etc. *Odyssee*, liv. 3, v. 409. C'est Nestor qui parle à Télémaque.

(44) *Que Zoïle appelait*, etc. Zoïle, né en Thrace, composa, contre Homère, un méchant livre, intitulé : *Ψόγος Ὀμήρου*, satire d'Homère. Son nom est devenu celui des critiques envieux et méchants.

Ingenium magni livor detrectat Homeri ;
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

(OVID.)

(45) *Métamorphosés par Circé*, etc. Tous les endroits cités ici se trouvent dans l'*Odyssee* : les *Outres*, liv. 40, v. 47. *La Métamorphose en pourceaux*, liv. 40, v. 237. *Les Colombes*, liv. 42, v. 63. *Le Massacre des prétendants*, liv. 22, v. 79. *Le Naufrage d'Ulysse*, liv. 40, v. 447. Ces fictions, quoique,

pour la plupart, ingénieuses et morales, ont paru à Longin indignes du poème épique, basses, puérides et invraisemblables.

(46) *Ont le mieux peint les passions fortes*, etc. Quintilien (*de affectibus*), explique fort clairement la différence de ces mots *πάθος* et *ἥθος*. L'un exprime les passions fortes; il convient à l'*Iliade*; l'autre les passions modérées, telles qu'on les trouve exprimées dans l'*Odyssée*. Le premier appartient à la tragédie; le second à la comédie des anciens ou au drame des modernes.

CHAPITRE IX.

(1) *Heureux qui près de toi*, etc. « Cette ode que Longin » nous a conservée a beaucoup souffert en passant par les mains » des copistes et des critiques. On y a ajouté, retranché, changé, » transposé; on en a ôté presque tous les éolismes. Vossius, » qui l'a rétablie le premier, aurait pu s'écarter moins qu'il n'a » fait de l'ancien manuscrit. »

(BOIVIN).

Catulle l'a traduite avec ce tour délicat et passionné qui le rend inimitable; mais la fin de sa traduction est perdue.

Delille en a fait une en vers français, qu'on peut voir dans le second volume d'*Anacharsis*; il a voulu se rapprocher de la mesure du vers saphique: c'est à peu près celle de Boileau, dont il a beaucoup sacrifié à la mesure de ses petits vers.

Celle de Boileau est encore la meilleure que nous ayons, malgré quelques négligences. Les mots *doux*, *douce*, *douce-ment*, s'y reproduisent dans l'espace de quelques vers, et ne conviennent pas trop à une passion où il entre plus de fureur que de douceur.

Il ne nous reste de Sapho que cette petite ode et quelques autres fragments, recueillis par Brunk: *Analect. poet. græc.*, 3 vol.

(2) Le docteur Blair, dans sa quatrième leçon de littérature, a mis à profit les réflexions de Longin sur le choix des circonstances, en établissant comme des qualités essentielles au Sublime, la simplicité et la concision dans les descriptions.

(3) *L'auteur des Arimaspes*, etc. On présume que c'est Aristée, auteur d'un poème qui portait ce titre, au rapport d'Hérodote, liv. 4, chap. 44 et suivants. Les Arimaspes étaient un peuple de Scythie, dont le nom, en langue scythe, signifie qui n'a qu'un œil. Voyez, sur ce peuple, Hérodote, *loc. laud.* ; Pline, le naturaliste, liv. 7, chap. 2; l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier, t. 1, ch. 44. Longin, sans s'arrêter à relever les défauts de cette tirade, fait assez sentir qu'il n'y a là que déclamation et jeu d'esprit, en y opposant la tempête décrite par Homère.

(4) *Comme l'on voit les flots*, etc. *Iliad.* liv. 45, v. 624. — *La mer blanchit d'écume, et l'onde au loin gémit.* Ce beau vers n'est pas dans Homère. Littéralement : *Tout le vaisseau est couvert par les vagues écumantes*, ce qui est bien plus terrible. On trouve, dans tous les poètes, des imitations de cette tempête. Celle de la *Henriade* est remarquable par une foule de vers pittoresques.

(5) *Aratus a tâché de donner un*, etc. Il était de Cilicie, et vivait environ 300 ans avant J.-C. Nous avons de lui un poème médiocre sur l'astronomie, intitulé : *Phénomènes*. Cicéron l'avait traduit en vers latins, dont il nous reste quelques fragments. Le vers cité est le 300^{me}.

(6) *Archiloque a décrit*, etc. Archiloque, né à Paros, suivant Cicéron, dans la 45^{me} Olympiade, époque de la fondation de Rome. On peut voir les particularités de sa vie dans la Bibliothèque de Fabricius, t. 4, pag. 547. Brunk a donné, dans ses *Analectes des poètes grecs*, le recueil le plus complet de ce qui nous reste de ses ouvrages.

(7) *La nouvelle de la prise d'Elatée*, etc. V. *Dem. pro coronâ*. Il s'agit, dans cet endroit, de la frayeur dont les Athéniens furent saisis, à la nouvelle de la prise d'Elatée par Philippe.

(8) *C'est comme le moellon et les plâtras*, etc. Cette phrase est une des plus difficiles à expliquer. Toup croit qu'il est

impossible de rétablir le texte, évidemment défectueux dans cet endroit. Ruhnken traduit : « Ces sortes de circonstances, semblables aux plâtras dont on remplit les crevasses des murs, ne font que dégrader l'ensemble et la magnificence de l'édifice du style. »

CHAPITRE X.

(1) *Qui admettent tour à tour des reprises*, etc. Cette définition n'est pas fort claire. La première partie de l'exorde de Fléchier, dans l'oraison funèbre de Turenne, offre, si je ne me trompe, un exemple de ce genre d'amplification, qui peut répandre quelque jour sur cette définition. Quintilien cite une phrase de la 2^{me} *Philippique* de Cicéron, liv. 8, ch. 4, sur laquelle il fait cette observation : « *Singula incrementum habent... Alius divideret hæc, et circa singulos gradus moraretur: hic in sublime etiam currit; et ad summum pervenit non niæu, sed impetu.* » Cet exemple de Cicéron et les réflexions de Quintilien expliquent la pensée de Longin.

(2) *Lorsqu'il faut exciter la commisération*, etc. Cela doit s'entendre dans le sens d'Horace :

« Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri. »

L'abattement s'exprime en des termes moins fiers.

CHAPITRE XII.

(1) *L'un (c'est peut-être Démosthène)*, etc. Ce chapitre commence par les derniers mots d'une phrase incomplète dans le texte :comme une mer qui se répand de tous côtés dans une vaste étendue. Ainsi finit cette phrase, dont nous n'avons plus le commencement. Il y a ici une lacune considérable. Il restait à fixer la différence de l'amplification et du choix des circonstances. Tollius et quelques autres pensent que ce qui nous reste de ce chapitre est un fragment d'un parallèle entre Platon et Démosthène. Voyez la célèbre comparaison de Cicéron et de Démosthène, dans Quintilien, liv. 40, ch. 4.

CHAPITRE XIII.

(1) *Je reviens à mon sujet.* Après avoir parlé de Démosthène, de Cicéron et enfin de Platon dans cette digression, il va poursuivre son dessein et donner la suite de ses observations relatives à la première source du Sublime.

(2) *Les hommes étrangers à la sagesse*, etc. Plat. liv. 9, de sa *République*. Massillon a revêtu le même fond d'idées des formes brillantes et périodiques que Longin admirait dans le passage de Platon.

« Ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser
 » l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur ame est toute de boue, et que tout meurt avec
 » le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés,
 » qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal; plus d'autres règles que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre
 » occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la
 » cupidité déjà assouvie; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux
 » aucun principe de vie spirituelle, que le corps est tout leur
 » être: et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont
 » pardonnables de s'en attribuer la nature. » Massillon, *Gr. Carême*, tom. 4, lundi de la 4^{re} semaine, 4^{re} partie.

(3) *Avant lui Stésichore*, etc. Né à Himères en Sicile, en 556 avant Jésus-Christ., se fit un nom dans la poésie lyrique. *Ingenio validus... epici carminis onera lyrâ sustinens, ac, si tenuisset modum, videtur æmulari proximus Homerum potuisse; sed redundat atque effunditur.* Quint. lib. 10, ch. 4 et 5.

(4) *Si Ammonius*, etc. Philosophe éclectique d'Alexandrie, ami de Longin et maître d'Origène, si toutefois c'est le même Ammonius.

(5) *La noble jalousie*, etc. Hésiod. *Opera et dies*, v. 24.

(6) *Il est beau de combattre*, etc. Longin se borne à nous

montrer les avantages de l'imitation ; Quintilien en établit les règles , liv. 2, ch. 10

CHAPITRE XV.

(1) *La grandeur, la sublimité, la véhémence, etc.* Il se présente ici une difficulté importante, et dont les éditeurs de Longin, à l'exception de Weiske, ne paraissent pas même s'être doutés. Ils s'accordent à croire qu'il n'est question que de la première source du Sublime jusqu'à la fin de ce chapitre : d'où il résulte que Longin n'a pas traité à part de la seconde source du Sublime ; car dès la fin de ce chapitre, il dit : *maintenant il faut parler des figures ; c'est ici leur place.* Mais comment est-ce ici leur place, s'il n'a point parlé des passions qui forment, d'après sa division, la deuxième source ? Longin, qui est si exact à nous avertir toutes les fois qu'il passe d'une division à l'autre, aurait-il négligé l'une des plus importantes ? Serait-il passé à la troisième sans nous instruire des motifs de cette omission ? Il reproche à Cécilius de n'avoir rien dit des passions, et il serait tombé si grossièrement dans la même faute ? On répondra, peut-être, qu'il n'avait pas besoin de traiter ici des passions, parce qu'il se propose d'en faire le sujet d'un autre ouvrage. Mais il ne dit cela clairement que dans la dernière phrase de son livre : or, si son dessein eût été de n'en rien dire ici, c'était le lieu maintenant d'en avertir son lecteur, ou du moins dans la division du Sublime en cinq sources. Cependant il n'en dit rien ici, et dans la division, il promet en termes formels qu'il traitera chaque source à part, καθ' ἐκάστην ἰδέαν.

Prétendre, comme Saint-Marc, dans son édition de Boileau, qu'il a parlé des deux premières à la fois sans les séparer, c'est avancer directement le contraire de ce que Longin a promis. Dès le début du chapitre VII (première source du Sublime), entrant en matière, il a soin de nous avertir qu'il s'y agit de la première source, *la grandeur des pensées* ; et quoique plusieurs exemples qu'il rapporte puissent appartenir à la se-

conde , par exemple , l'ode de Sapho , il ne les envisage que comme appartenant à la première , ainsi qu'il le dit expressément dans les réflexions qui suivent cette ode.

Ces considérations ont paru si solides à des personnes judicieuses qui ont bien voulu me communiquer leurs lumières sur cette difficulté , qu'elles n'hésitent point à croire que le manuscrit de Longin doit être défectueux dans cet endroit , comme dans tant d'autres. Nous n'avons , à proprement parler , qu'un seul manuscrit , celui de la Bibliothèque royale : les autres , moins anciens , renferment les mêmes lacunes , et ne paraissent être que des copies de celui de Paris. Or , ce manuscrit est très imparfait : il y a des omissions considérables et en grand nombre. On ne doute pas qu'il n'ait souffert ici , comme en vingt autres endroits , de la négligence des copistes ; on croit enfin que l'auteur , après avoir traité de la première source du Sublime , passait à la deuxième , aux passions : on croit que ce chapitre , qui a pour objet les *images* , appartient à cette seconde source ; en voici les raisons :

1° Longin ne traite dans tout ce chapitre que des passions : tous les exemples le prouvent , et il en cite un bon nombre.

2° Ce chapitre ne peut convenir à la première source , la *grandeur des pensées*. Les exemples qui amènent ou suivent les réflexions de l'auteur tiennent moins au grand qu'au pathétique : il en fait lui-même la remarque , en parlant d'Euripide.

3° Longin dit que les images sont produites par une imagination ardente et passionnée : *ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ πάθους* ; c'est là justement la deuxième source : il ne l'a pas nommée autrement dans la division : *τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος*.

4° Le mot *image*, *φαντασία*, est consacré aux passions : elles sont appelées indifféremment *πάθος* ; *φαντασία* , lorsqu'il dit qu'Euripide excelle à bien peindre ces deux passions , *πάθος* , la fureur et l'amour , quoiqu'il ne manque pas de hardiesse dans les autres , *ταῖς ἄλλαις φαντασίαις* : images et passions sont

ici des mots synonymes ; traiter des images , c'est donc traiter des passions.

5° Mais une preuve qui est décisive , c'est que les images sont en effet le moyen avoué par les rhéteurs pour parvenir à bien traiter les passions. Quintilien , liv. 6, ch. 2, *de affectibus* , ne laisse rien à désirer à cet égard. Il faut , dit-il , que l'orateur soit ému , pour émouvoir les autres ; puis il ajoute : « At , quomodo fiet ut afficiamur ? neque enim sunt motus in nostrâ potestate. Tentabo de hoc etiam dicere. Quas φαντασίας Græci vocant , nos sanè visiones appellamus ; per quas imagines rerum absentium ita representantur animo , ut eas cernere oculis , ac præsentés habere videamur : has quisque benè conceperit , is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidem dicunt , εὐφαντασιώτου , qui sibi res , voces , actus , secundum verum optimè finget : quod quidem nobis volentibus facîle continget. » Il ne dépend pas de nous d'éprouver une passion : mais il est en notre pouvoir de nous représenter les choses que nous voulons représenter avec passion. Or , cette image que nous nous faisons des objets , est ce que les Grecs appellent , φαντασία ; les images sont donc le moyen propre pour parvenir à rendre une passion. Telle est la pensée de Quintilien , telle est celle de Longin : comment après cela se refuser à croire que ce chapitre appartienne à la deuxième source du Sublime , aux passions ?

Que si l'on objecte que Longin en dit trop peu sur cette partie , c'est le cas de répondre qu'il n'a pas voulu s'étendre davantage , parce qu'il se proposait d'en parler plus au long dans un livre particulier.

On pourrait opposer encore la dernière phrase de ce chapitre , où il s'exprime ainsi : « J'en ai dit assez touchant le Sublime des pensées qui naît des grands sentiments , de l'imitation ou des images. » Cette phrase offre une difficulté sérieuse , en ce qu'elle fait entendre que les images appartiennent à la première source , aux grandes pensées. Mais outre qu'il serait facile de l'arranger selon mon sens , avec quelque léger changement (c'est ce qu'a fait Weiske , page 270) ; et ceux qui sont exercés

à lire les premières éditions et en particulier Longin , savent combien il arrive de fois qu'on fait de pareilles corrections aux textes ; outre cela, dis-je, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher l'auteur, après avoir traité des deux premières sources, de terminer tout ce qu'il en avait dit par une conclusion générale qui renferme les deux espèces. Maintenant qu'il les a développées l'une et l'autre, il les réunit à l'endroit où elles viennent se confondre. Il en est comme de deux rivières qui, parties chacune de différentes sources, vont aboutir à un même confluent : après les avoir suivies chacune séparément, il nous les montre ici réunies et n'ayant plus désormais qu'un même cours.

Voilà les motifs qui m'ont déterminé à séparer ce chapitre, pour en faire la matière de la deuxième source du sublime : car je ne saurais, encore un coup, me persuader que Longin ne l'ait pas distinguée de la première ; et toute ma surprise est de voir le silence unanime des éditeurs et des commentateurs, qui ont cependant travaillé à nous donner un texte correct et d'abondants secours pour l'entendre.

(2) *Mère cruelle, arrête*, etc. Euripide, *Orest.*, v. 255. Racine a traduit le dernier vers dans son *Andromaque* :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

(3) *Où fuirais-je ? elle vient*, etc. Eurip., *Iphig. en Tauride*, v. 408. *Ici le poète a vu les furies*. — D'autres lisent : *n'a point vu*, etc. Mais la négation ne se trouve ni dans les manuscrits ni dans la première édition.

(4) *A l'aspect du péril*, etc. *Iliad.* liv. 20, v. 470. Longin compare Euripide au lion d'Homère. « *Terga, ceu quodam incitamento, flagellantur.* » Plin, natur.

(5) *Prends garde qu'une ardeur*, etc. Cette tragédie est perdue. Laharpe regarde cette traduction comme supérieure à l'original. *Lycée*, tom. 4, analyse de Longin. Cependant Boileau allonge beaucoup Euripide : il a fait seize vers pour en rendre neuf ; et puis, sa traduction est infidèle :

Le père cependant.....

Le voit rouler de loin sur la voûte céleste ,

Lui montre encor la route, et du plus haut des cieux,

Le suit autant qu'il peut de la voix et des yeux.

Littéralement : son père, monté sur Sirius, et suivant de près son fils, le guidait par ses conseils : va par là, etc.

Voyez la judicieuse remarque de Boileau sur ce qui fait le sublime de ces images, qui seraient en une autre occasion familières et triviales (dixième réflexion critique).

(6) *Mais, ô brave troyen*, etc. Eurip., tragédie perdue.

(7) *Les sept chefs devant Thèbes*. Tragédie d'Eschyle. — Polynice et Étéocle, fils d'OEdipe, convinrent qu'ils régneraient alternativement à Thèbes pendant un an. Étéocle fut infidèle à cette convention, et Polynice vint l'assiéger avec les troupes d'Adraste, roi d'Argolide. *Les sept chefs devant Thèbes* sont les sept généraux qui attaquaient les sept portes de la ville.

(8) *Sur un bouclier noir*, etc. Eschyle, v. 40.

« On a dit avec raison qu'il ne fallait pas rimer fréquemment par les épithètes..... Cependant elles peuvent faire un très bel effet, quand elles sont harmonieuses, énergiques et adaptées aux circonstances. Ici, elles sont très-bien placées : mais ce qu'il y a de plus beau dans ces vers, c'est cet hémistiche pittoresque : *tous, la main dans le sang*. Le traducteur l'emporte sur l'original, qui a mis un vers entier pour ce tableau, que la suspension de l'hémistiche rend plus frappant en français, parce qu'elle force de s'y arrêter : c'est un des secrets de notre versification. » Laharpe, *Lycée*, tom. 1^{er}, pag. 122, analyse de Longin.

(9) *La montagne à leurs cris*, etc. Euripide, *Bacch.* v. 725. Ce qu'Eschyle attribue à un être inanimé, au palais, Euripide le partage entre la montagne et les bacchantes. Littéralement : *La montagne éprouve aussi les fureurs des bacchantes*.

(10) *Il représente OEdipe*, etc. *OEdipe à Colone*, act. 5^e. On croit que Sophocle avait composé une tragédie intitulée : *le départ des Grecs*. Les vers de Simonide n'existent plus. Ovide a peint cette apparition : *Métamorph.* liv. 13, v. 39.

(11) *Ces sortes d'écart*, etc. Il appelle les images des écarts, parce que l'on quitte l'argumentation ou la narration pour passer à une peinture vive et animée des objets.

(12) *Toi qui dans les enfers*, etc. Eurip. *Orest.* v. 264.

(13) *Si dans ce moment*, dit Démosthène, etc. Plaidoyer contre Timocrate. Timocrate avait fait un décret, d'après lequel un homme mis aux fers pour quelque crime pouvait obtenir sa liberté en donnant trois cautions. De là cette image oratoire : *si dans ce moment*, etc. Les prisons étaient placées auprès du palais de justice.

(14) *Ce n'est pas l'orateur*, dit-il, etc. « Quibusdam culpantibus quod in decreto leges quasi non videns, eas præterisset : arma, inquit, Macedonum, mihi tenebras offuderunt : neque id à me decretum, sed à Cheronensi pugnâ confectum est. » Plutarq.

CHAPITRE XVI.

(1) *Entreprend de justifier la conduite*, etc. Eschine avait imputé à Démosthène la perte de la bataille de Chéronée. Démosthène lui répond dans cet endroit.

(2) *Que j'appelle ici apostrophe*, etc. Ce serment est une figure de pensée : Longin l'appelle apostrophe, parce que l'orateur, qui parlait aux juges, s'interrompt tout-à-coup et s'adresse aux mânes des guerriers morts à Marathon.

(3) *Les sentiments qui animaient*, etc. Quels étaient ces sentiments ? Qu'on ne saurait faillir en combattant et en mourant pour sa patrie.

(4) *On ne me verra point affligé*, etc. Cette version n'est pas fidèle : le sens est :

Nul d'eux impunément n'affigera mon ame.
J'en jure mon combat, etc.

(5) *Aussi l'orateur ne se tient-il*, etc. *καρνοίξει*, suit la règle, marche sur la ligne : c'est-à-dire, se tient sur ses gardes dans le choix des expressions, et non pas, *il trace la règle qu'il faut suivre*, comme plusieurs traducteurs l'ont entendu.

CHAPITRE XVII.

(1) *Un rhéteur tout fier de son art*, etc. *τεχνίτου πάτορος*, un orateur qui ne connaît que le matériel de son art.

CHAPITRE XVIII.

(1) *Qui consiste à faire la demande et la réponse.* Il y a dans le grec deux mots pour exprimer l'interrogation : à la place du second *ἑρωτήσεις*, j'ai lu *ἀποκρίσεις* réponses. En effet, il s'agit d'une figure par laquelle l'orateur fait la demande et la réponse. On est conduit encore à cette conjecture par la suite du texte : quelques lignes plus bas Longin dit : τῆς πειρώσεως καὶ ἀποκρίσεως.

(2) *Voulez-vous, dites-moi*, etc. (Première Philippique de Démosthène).

(3) *Embarquons-nous pour la Macédoine*, etc. Ce passage est pris de la première Philippique. Longin, selon son usage, y fait quelques changements. Tullius a remarqué dans Tacite une phrase qui offre une belle imitation de l'expression grecque de Démosthène. « Aperiet et recludet contacta et tumescentia vitricium partium vulnera, bellum ipsum. » Hist. lib. 2.

(4) *Ce passage d'Hérodote*, etc. La fin de ce chapitre et le commencement de l'autre sont perdus.

CHAPITRE XIX.

(1) *Quand on ôte à la phrase ses liaisons*, etc. C'est une figure de mots que Longin appelle asyndète, *soluta, inconnexa*.

(2) *Les boucliers à la main*, etc. (Xénophon, *Hist. grecque*, liv. 4).

Voltaire offre un exemple remarquable de cette figure dans ces deux vers de la Henriade :

Anglais, Français, Lorrains, que la fureur rassemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ch. 6.

(3) *Lerécit d'Euryloque, chef des compagnons d'Ulysse*, etc. (*Odyss.* liv. 10, v. 254).

CHAPITRE XX.

(1) *Contre Midias*, etc. Démosthène avait reçu de Midias un soufflet en plein théâtre : il veut prouver dans cet endroit que c'est surtout à l'injure et à l'affront qu'il a été sensible.

Démosthène n'avait que 32 ans. Il ne prononça point ce

discours, s'étant désisté de ses poursuites à la prière de ses amis. On le trouve : édit. de Rsh. 537, seq.

Quintilien dit de même : « Plurimum affert atrocitatis » modus, si graviter, si contumeliosè ; ut Demosthenes, ex » parte percussi corporis, ex vultu ferientis, ex habitu, invidiam » Midiaë quærit. » Lib. 6, 17, 18. Edit. de Dussault.

(2) *L'étole d'Isocrate*. Littéralement : *les imitateurs d'Isocrate*. Denys d'Halicarnasse cite un grand nombre d'écrivains qui l'avaient pris pour modèle : t. 2, pag. 111, ed. Lipsiæ, in-f^o.

(3) *De s'élançer*. Littéralement : *de partir comme s'il était lancé par une machine*.

CHAPITRE XXI.

(1) *Il en est de même de l'hyperbate...* C'est-à-dire qu'elle est propre à peindre l'émotion de l'ame, comme les figures dont il vient de parler.

La phrase qui suit est, dans le grec, une description imitative de l'hyperbate, et une très-belle hyperbate elle-même.

(2) *Id est maximè naturale quod natura fieri optimè patitur*. Quint. « Certains philosophes mettent la nature dans l'état qui a le moins d'art, ne faisant pas attention que la perfection comporte toujours l'art avec elle. » Leibnitz.

(3) *Tel est ce discours de Denys*, etc. (V. Hérodote, liv. 6, ch. 11). Les Ioniens s'étaient soustraits à la domination des Perses et se disposaient à leur livrer un combat naval. *Nos affaires sont dans la crise* : litt. : *nos affaires sont sur le tranchant du rasoir*. Ainsi Phèdre peint l'occasion, *pendens in novaculâ*.

(4) Longin traite des figures qui entrent dans le genre sublime, dans cette troisième source. Il met l'hyperbate au nombre de ces figures, quoique la plupart des rhéteurs l'aient appelée un trope. Mais Quintilien a résolu la question en faveur de Longin. « Ubi nihil ex significatione mutatum est, et structura » « sola variatur, figura potius verborum dici potest (hyperbate). »

C'est ainsi en effet que Longin la considère dans ce chapitre. Je fais ici cette remarque, parce que Longin assigne au genre

sublime pour troisième et quatrième source, les figures et les tropes. Les figures appartiennent à la troisième dans la division, et les tropes à la quatrième.

(5) *Démosthène ne pousse pas si loin la hardiesse* : le mot grec *αὐθάδης* ne peut pas signifier ici que Démosthène soit moins hardi que Thucydide ; la suite prouve le contraire. Hésychius donne pour synonyme à ce mot, *παράνομος*, irrégulier.

En parlant des longues hyperbates de Démosthène, Longin en a fait une lui-même des plus hardies dans la dernière phrase de ce chapitre. Mais sa critique, selon la remarque de Weiske, ne s'adresse pas à des littérateurs vulgaires ; elle est faite pour des lecteurs instruits, délicats et capables de sentir.

CHAPITRE XXII.

(1) *Polyptote, accumulation, etc.* La polyptote comprend à la fois le changement des cas, des temps, des personnes, des genres et des nombres : c'est ce que le mot même exprime, *desinentia multis modis*.

Longin ne rapporte aucun exemple des changements de cas et de genres. Il est aisé d'y suppléer.

Changement de cas : *Urbem quam statuo, vestra est : urbem pour urbs.* Virg.

Ce dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Qu'est devenu l'effet de ses prédictions ?

Pour : *qu'est devenu l'effet des prédictions de ce dieu, etc.*
Racine.

Changements de genre.

τέκνον φίλε, cher enfant ; *φίλε* pour *φίλον*, mais on a égard au genre de la personne plutôt qu'à celui du mot. Il arrive quelquefois, par la même raison, qu'en français, après le mot *personne*, le pronom qui s'y rapporte est masculin, quoique le mot *personne* soit féminin : « j'ai eu cette consolation dans » mes ennuis, que des personnes de qualité ont pris la peine de » me témoigner le déplaisir qu'ils en ont eu. » Vaugelas.

(2) *Aussitôt un grand peuple, etc.* L'auteur de ces vers est inconnu : il n'est pas même bien sûr que l'original soit en vers.

(3) *Hymen, funeste hymen*, etc. (Soph. *OEdipe roi*, v. 4403, édit. de Brunk, in-4°).

Cette belle traduction de Boileau est presque littérale.

(4) *On vit les Sarpédon et les Hector*, etc. On ne connaît point l'auteur de ces vers.

(5) *Ce passage de Platon en parlant des Athéniens*, etc. (V. Plat. *Ménéxène* ou *Eloge funèbre*).

Dans les premiers temps, plusieurs peuples se disaient autochthones, nés de la terre qu'ils habitaient, par opposition à ceux qui étaient venus d'ailleurs en colonies. (V. Diodore de Sicile, liv. 4). La culture de l'esprit, les sciences, le commerce, les rapports plus fréquents entre les peuples, dissipèrent enfin cette opinion absurde.

(6) *Tout le Péloponèse était divisé*, etc. (Démost. *pro Corond*).

(7) *Quand Phrynichus fit représenter*, etc. (Hérod., liv. 6, chap. 21). Litt. : *le théâtre fondit en larmes* : le mot grec théâtre s'entend des spectateurs ; il n'en serait pas de même en français.

Phrynichus était un poète tragique, disciple de Thespis, 500 avant J.-C.

CHAPITRE XXIII.

(1) Xénophon, *Cyropédie*, liv. 7, 1, 37.

CHAPITRE XXIV.

(1) *Vous diriez à les voir*, etc. (Hom., *Iliad.*, liv. 15, v. 697).

(2) *Ne t'embarque jamais*, etc. (Aratus, *Phénomènes*, v. 287).

(3) *Hérodote a dit à peu près*, etc. (liv. 2, chap. 29). Longin, en abrégant beaucoup ce passage et en le resserrant, a fait sentir bien mieux l'effet qu'il attribue à cette figure.

(4) *Tu ne saurais connaître*, etc. (Hom. *Iliad.* liv. 5, v. 85).

CHAPITRE XXV.

(1) *Mais Hector de ses cris*, etc. (*Iliad.* liv. 15, v. 346). Cette traduction est la première et la meilleure. On la trouve

dans les éditions de 1674 et 1683. Boileau vieillissant la refit deux fois, et la rendit plus faible et plus languissante. Voici la seconde version qu'il adopta :

Mais Hector qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage,
D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter,
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussitôt dans son sang j'irai laver sa honte.

Mécontent avec raison de ces corrections, il substitua aux vers précédents ceux-ci, qui ne sont pas plus heureux :

De courir aux vaisseaux avec rapidité,
Car quiconque ces bords m'offriront écarté....

Ces variantes appartiennent aux éditions de 1694 et suivantes.

(2) *Cet endroit d'Hécatee*, etc. Hécatee de Milet, historien antérieur à Hérodote. On conjecture qu'il naquit sous le règne de Cyrus. Hérodote raconte que, lorsque les Ioniens se soulevèrent contre Darius, successeur de Cambyse, Hécatee fut appelé à toutes les délibérations. Suidas dit qu'Hérodote avait beaucoup profité de ses écrits : il avait composé une histoire de la Grèce ; mais il y débitait quelquefois des traditions suspectes. Denys d'Halicarnasse dit que son style est clair, naturel, concis et d'une extrême simplicité. (V. *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, t. 6, p. 472, in-4°).

Céyx, roi de Trachinie et ami d'Hercule, avait reçu les Héraclides qui s'étaient retirés dans ses Etats pour éviter les fureurs d'Euristée : le roi de Mycènes fit dire à Céyx de les chasser de ses Etats, et le menaça de la guerre en cas de refus.

(3) *Démosthène, dans son plaidoyer contre*, etc. Aristogiton avait rendu un décret sans la participation du Sénat.

(4) *De mes fâcheux amants ministre*, etc., (*Odys.*, liv. 4, v. 684). Rochefort regrette plusieurs traits de l'original, affaiblis ou totalement omis par Boileau. Voyez sa traduction de l'*Odysée*, t. 1, pag. 240. Quoi qu'il en soit, cette version est belle. Il y a dans Racine un exemple admirable de cette figure, lorsque Roxane, achevant de lire le billet qui l'instruit de l'amour mutuel de Bajazet et d'Atalide, s'écrie :

Ah ! de sa trahison me voilà donc instruite :
 Je reconnais l'appât dont il m'avait séduite :
 Ainsi donc mon amour était récompensé !
 Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé !
 Ah ! je respire enfin, et ma joie est extrême
 Que le traître une fois se soit trahi lui-même.
 Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
 Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
 Qu'il meure, vengeons-nous. Courez, qu'on le saisisse.

(5) Le chapitre XXII^e commençait par ces mots : *Ces figures qu'on appelle polyptote, accumulation, inversion, gradation, donnent au style, etc.*; ce qui indique le dessein de traiter de toutes ces figures : cependant Longin ne parle plus de l'accumulation, de l'inversion, ni de la gradation. Dans ce même chapitre XXII, il observe que la polyptote consiste à varier les cas, les temps, les nombres, les personnes : cependant il néglige de parler des changements des cas et des genres, et nous y avons, en quelque sorte, suppléé dans la 4^e note sur ce chapitre. Toutes ces omissions donnent lieu de soupçonner qu'il y a encore ici quelque lacune dans les manuscrits, dont on ne s'est point aperçu, ou que les copistes n'ont pas marquée. Quoi qu'il en soit, il est aisé de faire connaître en peu de mots ces figures appelées accumulation, gradation, inversion : 4^o Il ne faut pas confondre l'accumulation avec l'amplification dite *per congeriem*. La première consiste à accumuler des mots qui ont le même sens, l'autre à amplifier une pensée par d'autres idées accessoires. Ainsi Corneille amplifie par d'autres idées accessoires la principale idée de ce passage :

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis ni tous mes envieux,
 Le Comte en votre Cour l'a fait presque à vos yeux.

L'accumulation, au contraire, multiplie seulement la même idée en la présentant avec de nouveaux mots, exemple : *abiit, excessit, evasit, erupit*. Cic. — *Vidi oculos ipse ante meos*. Virgile.

Voici un exemple de l'inversion, cité par Quintilien, liv. 9, chap. 3. « *Non ut edam vivo, sed ut vivam edo.* » — Je

ne travaille point pour l'argent, mais j'ai besoin d'argent pour travailler.

La gradation, appelée par les Grecs *λίμαξ*, *échelle*, est ainsi définie par Quintilien : « repetit quæ dicta sunt, et priusquam » ad aliud descendat, in prioribus insistit. » Il en apporte, je crois, cet exemple : « Africano virtutem industria, virtus » gloriam, gloria æmulos comparavit. »

Enfin, la polyptote, qui consiste, comme nous l'avons dit (chap. XXII, première note), à varier les cas, offre encore une autre manière de les opposer, dont nous n'avons point donné d'exemple. La voici : « vir viro, arma armis consorta sunt. » Tit. Liv. — « Hæret pede pes, densusque viro vir. » Où l'on voit que l'ablatif *pede* est pour le datif *pedi*. Virg.

CHAPITRE XXVI.

(1) *Comme dans la musique, les variations....* Les variations, en grec les *paraphones*, sont ces notes que nous appelons de goût et de passage, et qui, loin de dénaturer la substance du chant, l'enrichissent et l'ornent infiniment. (Voy. *Mémoires de l'Académie des inscr. et bell. lett.*, t. 37, p. 407).

(2) *Ils ont reçu de nous ce qu'ils avaient droit d'en....* Ménéxène, vers le commencement. Il n'est pas possible de faire passer dans une traduction l'harmonie et l'expression de l'original, qui fondent les réflexions suivantes de Longin.

(3) *Xénophon a dit de même, etc.* (*Cyrop.*, liv. 4, disc. de Cyrus à ses soldats).

(4) *La déesse (Vénus) envoya, etc.* On a beaucoup écrit pour expliquer ce passage d'Hérodote. Morus cite à ce sujet Hippocrate, *de aere, terrâ et aquis*, art. Scythes : εὐνοχίαι γίνονται, γυναικεία ἐργάζονται, ὡς αἱ γυναῖκες διαλέγονται. Ceux qui voudront connaître les différentes opinions des savants sur ce mot d'Hérodote peuvent consulter la note 285 de Larcher (traduct. d'Hérodote, t. 4, page 390, édit. de 1802).

CHAPITRE XXVII.

(1) *Le dieu des espèces sonnantes, etc.* Litt. : *Plutus argenteus et aureus : Plutus bovinus et ovillus*. Ce passage, tel

que Longin le cite, ne se retrouve point dans Platon. On y lit : *nec aurum , nec argentum esse debet in civitate.*

CHAPITRE XXIX.

(1) Il y a ici une lacune très considérable dans le texte. Il s'agit des expressions familières qui peuvent entrer dans le Sublime. La première phrase est incomplète, et on ne pourrait en déterminer le sens que par conjecture. — ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τόδε Ἀνακρίοντος. Toup propose, à la place du premier mot, ποικτικώτατον. On retrouve ce mot d'Anacréon parmi les fragments qu'on nous a conservés de lui.

(2) *Cléomène*, etc. (Hérodote, liv. 6, chap. 75). Il paraît que cette fureur fut causée par l'usage excessif du vin.

(3) *Pythès ne cessa*, etc. (Hérodote, liv. 7, chap. 484).

(4) *Ces expressions se rapprochent du*, etc. Longin pouvait aller encore plus loin : assez d'exemples prouvent qu'une expression très commune peut appartenir au Sublime, quand elle est bien placée :

Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
 Viens baiser cette joue et reconnais la trace
 Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Touche ces cheveux blancs.... Viens baiser cette joue, sont des expressions familières qui deviennent sublimes dans cet endroit, comme Voltaire l'a remarqué. Bossuet est plein de traits pareils.

CHAPITRE XXX.

(1) *Hommes souillés de crimes*, etc. Démosth. *de Coroné*.

On ne peut rendre en français la plupart des métaphores qui fondent la critique de ce passage : *qui ont déchiré leur patrie* ; mot à mot : *qui ont mutilé leur patrie en coupant ses membres principaux*. Ces traîtres étaient parvenus à livrer leur patrie à Philippe, en soulevant le peuple contre les principaux citoyens qui voulaient maintenir l'indépendance.

Qui ont trafiqué de la liberté ; mot à mot, *qui ont bu la liberté à la santé de Philippe et ensuite d'Alexandre*, etc.

(2) *La colère de l'orateur contre*, etc. Toup, dans ses notes, a très bien prouvé que *ἐπιπροσθεῖν* signifie cacher, couvrir.

(3) *C'est le Sublime*. Le Grec ajoute : *comme je l'ai dit, et même à propos des figures*. En effet, Longin répète ici ce qu'il a dit au commencement du chapitre, et mieux encore dans le XVII^e en parlant des figures.

(4) *Xénophon a fait une description*, etc. (Voy. *Res memorabiles*, liv. 4, chap. 5, 7).

(5) *C'est Platon qui l'a peint*, etc. (Voy. le *Timée* de Platon). Longin y fait plusieurs changements et resserre beaucoup ce passage. La délicatesse de notre langue ne s'accommodera pas de quelques-unes des métaphores que Longin nous donne pour admirables dans cette description.

(6) *Spongieuse, qui n'a point de sang*, etc. On ne peut reprocher à Platon cette mauvaise anatomie : c'était celle de son siècle ; on la retrouve dans Hippocrate.

(7) *Qui n'est pas sobre lui-même.....* Cette phrase est imparfaite dans le grec. En ajoutant les deux premiers mots *il ne fait point*, je crois entrer dans la pensée de l'auteur.

(8) *Dans son commentaire sur Lysias*, etc. Lysias né à Syracuse, 450 avant J.-C., se distingua par son éloquence. Il nous reste de lui 34 discours : Taylor en a donné une très belle édition in-4^o, Cambridge, 1740. « Subtilis atque elegans, et » quo nihil, si oratori satis sit docere, perfectius.... puro fonti » quam magno flumini propior. » (Quintilien, liv. 10, ch. 10).

(9) *Ce qu'il avance n'est*, etc. Cette phrase est entièrement tronquée dans le texte. *πλὴν οὗτος μὲν ὑπὸ φιλονεικίας* ne présente aucun sens complet.

CHAPITRE XXXI.

(1) *Apollonius qui a chanté*, etc. Apollonius, de Rhodes, où il enseigna longtemps, a composé un poème médiocrement estimé, sur les Argonautes. Virgile a, dit-on, profité de quelques traits heureux de ce poème.

(2) *Ainsi donc vous*, etc. On lit dans toutes les éditions, *ἄρ' οὖν* : Péarce propose de dire *ἄρ' οὐχ*. J'ai suivi Veiske, qui croit que la phrase est ironique.

Etre Apollonius qu'Homère. J'ai retranché du texte une phrase qui vient immédiatement après ces mots ; en voici le sens :

et dans le genre bucolique, peut-on être plus heureux que Théocrite, si vous en retranchez quelques endroits étrangers à l'essence de l'églogue ? Ces endroits sont, par exemple, la description du lieu de la scène, l'occasion, le début de l'églogue, la peinture des dons que les bergers se proposent pour prix du chant, etc. Hardion examinant ce passage de Longin, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, croit que Longin compare Théocrite à quelque autre auteur bucolique qui n'avait pas les défauts de Théocrite, mais qui lui était inférieur par le talent que ce genre exige. Je ne saurais adopter son sentiment : il n'y a rien dans le texte qui donne lieu de croire que Longin ait établi ce parallèle. J'ai cru même que ce passage pouvait n'être qu'une glose ; car il n'est pas présumable qu'il ait cité des exemples absolument étrangers au Sublime : la perfection des petites choses ne saurait entrer dans l'idée que nous avons de la sublimité. « Le sublime ne peut être que dans les grands sujets. » Buffon, discours à l'académie. (V. *Mém. de l'Acad. des inscript. et bell. lett.*, t. 5, p. 202). Outre des églogues, Théocrite a composé des poèmes héroïques, où l'on trouve de grandes beautés : mais ce n'est pas de ces poèmes qu'il s'agit ici. Plusieurs savants ont soupçonné que ce passage n'appartient pas à Longin. Weiske, en les citant, ajoute : « *Fortassè... locus ille... tollendus est totus.* »

(3) *Eratosthène*, etc. Fut chargé de la bibliothèque d'Alexandrie avant Apollonius : il était poète, mathématicien et philosophe.

(4) *Bacchylide*, de l'île de Cée, se rendit célèbre dans le genre lyrique.

(5) *Ion de Chio*. Ses tragédies sont perdues.

CHAPITRE XXXII.

(1) *Comme le Pentathle*, etc. C'était un athlète qui disputait le prix des cinq combats, qui sont :

Le saut (*ἄλμα*), la course (*ποδωκετήν*), le disque (*δίσκον*), le javelot (*ζώνοντα*), le palet (*πάλην*). Simonide, *Analect. poet. græc.* Brunk, n° 79.

Le Fèvre a remarqué le premier que ce passage difficile était

une imitation de Platon dans les Erastes, t. 4, p. 435, éd. Henri Etienne. Au lieu de τῶν ἰδιωτῶν qui ne forme aucun sens, j'ai lu τῶν ἀσὶ δευτέρων : c'est où le passage de Platon amène naturellement. (V. sur le Pentathle, *Mém. de l'Ac. des inscr. et bell. lett.*, une savante dissertation de Burette).

(2) Je retranche ἀφελείας : c'est une mauvaise glose.

(3) *Licencieux.... comme chez nos vieux*, etc. ἀνάγωγα signifie grossier, licencieux, comme Toup l'a prouvé par plusieurs exemples.

(4) *Quand il veut être agréable*, etc. Cicéron ne porte pas le même jugement sur Démosthène. « Nihil Lysiae subtilitate cedit, nihil lenitate Eschini et splendore verborum. » *Orat.* n. 440. Mais Quintilien se rapproche davantage du sentiment de Longin : il attribue à Démosthène, par-dessus tout, ce que les Grecs appellent, δεινώσις, rebus asperis, indignis, invidiosis vim addens oratio : c'est en effet le caractère propre des Philippiques.

(5) *Le grand orateur*. Je lis : τὰς μεγαλοφυσστάτους καὶ ἐπ' ἄκρον ἀρετᾶς συντελεσμένους, en plaçant la virgule après le dernier mot. Litt. : *s'étant emparé des qualités qui produisent le sublime et qui tiennent à la plus haute perfection du genre.*

CHAPITRE XXXIII.

(1) On a vu, à la fin du chapitre XXX, que Longin faisait à Cécilius le reproche d'avoir mis Lysias au-dessus de Platon. Il y revient ici en passant, et puis il continue cette belle digression sur l'excellence du Sublime, à laquelle l'erreur de Cécilius a donné lieu. La première phrase n'a plus d'embarras, en mettant, ὁ πλεῖστόν ἐστι, entre deux virgules, et retranchant καὶ avant la première.

(2) Je lis avec Toup et Ruhnken : τῇ θεωρίᾳ καὶ διάνοιαι τῆς ἀνθρωπίνης ἐπιβολῇ, contemplationi et cogitationis humanæ coniectui... orbis non sufficit. Toutes les éditions laissent subsister une leçon vicieuse, διανοία τῆς ἀνθρωπίνης ἐπιβολῆς.

(3) *Combien l'excellent, le grand, le beau, l'emportent*, etc. J'ai suivi la correction de Toup, qui est très heureuse.

(4) *Le cratère de l'Etna lançant*, etc. Longin ne cite pas

ici le vers que Boileau, trompé par les commentateurs, attribue à Pindare :

Des pierres, des rochers et des fleuves de flamme.

(5) On lit dans toutes les éditions : τοῦ γένους ἐξείνου και αὐτοῦ μόνου προχέουσι πυρός. Au lieu de τοῦ γένους qui ne forme aucun sens, j'ai lu γηγενοῦς (*ignis*), *à terrâ nati*.

(6) Ces considérations sur le Sublime observé dans les grands effets de la nature, ont été admirablement développées dans la troisième leçon de Blair. (V. Disc. préliminaire, analyse de Longin, 2^e partie).

CHAPITRE XXXIV.

(1) Dans ce passage, comme dans plusieurs autres endroits, Longin paraît avoir puisé ses hautes idées de l'éloquence dans le dialogue de Platon, intitulé *Phèdre*. Platon fait consister l'éloquence dans *la beauté*. La véritable beauté, dit-il, est en Dieu; et tout ce qui est vraiment beau émane de cette première source. La beauté se trouve dans le discours, parce qu'il est l'image de la raison; comme la beauté se trouve dans la raison, parce qu'elle est l'image de Dieu.

(2) Les traducteurs latins n'ont pas pris garde à la signification du verbe ἀλώναι qui se prend ici passivement : οὐ δυνάμενος ὑπὸ τοῦ φθόνου ἀλώναι παρανοίας, qui ne peut être accusé, convaincu de folie par l'envie.

(3) *Tant qu'on verra les eaux*, etc. On trouve ce vers grec dans la vie d'Homère attribuée à Hérodote.

(4) *Le Doryphore de Polyclète*, etc. Le Doryphore représentait un soldat armé d'une pique : c'était une petite statue où les proportions du corps humain étaient observées avec tant de perfection, qu'on l'appelait la règle, ou le modèle, *canon*. (Plin. natur., liv. 34, ch. 8).

CHAPITRE XXXV.

(1) *Pour revenir à mon sujet*, etc. Ici se termine la belle digression dans laquelle Longin a prouvé que le sublime qui a des défauts est préférable au médiocre qui n'en a point. Après quoi, revenant à son sujet, il traitait des autres figures propres au Sublime. Mais il ne nous reste que deux lignes de ce chapitre.

CHAPITRE XXXVI.

(1) *Si vous n'avez pas la cervelle*, etc. Cette étrange hyperbole se trouve dans un discours attribué à Démosthène, l'Halonèse. Quand Démosthène fait des reproches aux Athéniens, il ne va jamais jusqu'à l'invective. Cette hyperbole injurieuse suffit à Libanius pour décider que Démosthène n'était pas l'auteur de ce discours.

(2) *Les soldats du Péloponèse*, etc. Thucydide, dans le texte de Longin, dit les *Syracusains* pour les soldats du Péloponèse. (Thuc. liv. 7, ch. 84).

(3) *Après s'être défendus avec*, etc. (Hér., liv. 7, ch. 225).

(4) *Il avait un champ qui*, etc. Strabon, liv. 4, pag. 63, blâme cette hyperbole comme outrée ; mais Longin la justifie par la raison qui fera toujours pardonner leurs saillies aux poètes comiques : on ne s'amuse pas à peser les mots quand ils font rire tout le monde. Cicéron a encore enchéri sur ce mot dans le distique suivant, cité par Quintilien, liv. 8, ch. 6.

Fundum Varro vocat, quem possem mittere fundâ,
Nî tamen exciderit quâ eava funda patet.

Fundum, funda, est un petit jeu de mots.

CHAPITRE XXXVII.

(1) *Dans deux autres écrits*, etc. Ces deux ouvrages sont perdus.

(2) *Après le décret il ajoute*, etc. La phrase grecque, qu'il faut nécessairement rapporter dans la traduction, est du discours pour la couronne. Au reste, tout ceci jusqu'à la fin du chapitre, devient à peu près inintelligible quand on ne sait pas le grec.

(3) *De nombres dactyliques*, etc. (V. sur le rythme des anciens, une bonne dissertation de Batteux dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, t. 37, pag. 443. Voyez aussi Quintilien, liv. 9, ch. 4).

(4) Ce passage et en général ce que les anciens ont écrit des effets de l'harmonie dans la phrase, ne peut plus être compris parfaitement. Il faudrait pour cela sentir leur langue et la pro-

noncer comme eux. Il n'y a guère que la partie technique dont nous puissions nous rendre compte. Longin appelle nombres dactyliques ceux dont se compose le vers hexamètre. Une syllabe brève compte pour un temps, une longue pour deux. Ainsi le dactyle et le spondée dont se compose le vers hexamètre, comptent chacun également quatre temps. Or, il dit que la phrase de Démosthène est toute composée de nombres dactyliques : ce qui ne veut pas dire qu'elle ne renferme que des dactyles et des spondées, ni plus ni moins, comme le vers hexamètre; mais que les mots ont été choisis et placés de telle sorte qu'ils produisent à l'oreille l'effet des nombres dactyliques. Ce serait perdre son temps, comme Dacier (note sur Longin dans la traduction de Boileau), si l'on prétendait scander cette phrase comme si c'était un vers hexamètre. C'était à l'oreille et au goût à juger de ces choses. Qui eût songé à les compter par ses doigts ? J'ai suivi Morus et Weiske, qu'on peut consulter sur ce passage difficile.

CHAPITRE XXXVIII.

(1) *Entre plusieurs autres, Philiste*, etc. Né à Syracuse, auteur d'une histoire de Sicile que nous n'avons plus; mort 367 avant notre ère. (V. sur sa vie et ses écrits, *Mém. de l'Ac. des inscrip. et bell. lett.*, 1^{er} mémoire, t. 13).

(2) *Comme je l'ai déjà suffisamment démontré*. On croit que Longin veut parler de quelque ouvrage différent de celui-ci. Mais il peut faire allusion à ce qu'il a déjà dit sur le même sujet dans le chapitre XV, *des images*.

(3) *Tant de maux à la fois*, etc. La traduction du vers d'Euripide n'est pas aussi heureuse que les précédentes : *loger des douleurs dans l'ame*, est-ce, en français, une expression seulement familière, comme celle du grec sur laquelle est fondée la critique de Longin? Nos grands poètes nous fourniraient assez d'exemples de cet emploi sublime des mots les plus vulgaires.

Et confondant l'orgueil, par d'illustres exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.

(Rac., *prolog. d'Esther*).

(4) *Il représente Dircé*, etc. *Dircé*, tragédie perdue.

CHAPITRE XXXIX.

(1) *Tel que le pyrrhique*, etc. Le pyrrhique se compose de deux brèves, *māř*; le trochée, d'une longue et d'une brève, *rēgnā*; le dichorée, de deux trochées, *vīpěrnā*.

CHAPITRE XL.

(1) *La mer bouillonnant*, etc. La critique tombe sur le concours des deux mots, *ζεσάσης θαλάσσης*, cacophonie qu'on ne peut conserver dans une traduction. (V. *Hérod.*, l. 7, ch. 194.) Au reste, on ne voit pas pourquoi cet exemple dans un chapitre où il ne s'agit que de la bassesse des termes, à moins que par ces mots : *μικρότης τῶν ὀνομάτων*, on n'entende, comme Morus, les mots qui sont bas ou durs à l'oreille, comme Aristote fait consister le *pulchrum* et le *turpe* dans le son et dans la signification des termes.

Il semble aussi qu'il y ait un défaut dans le plan de Longin, qui, après avoir traité des vices opposés au *Sublime*, dans les premiers chapitres, y revient encore dans celui-ci, vers la fin de son livre. On soupçonne que ce passage, enfermé dans la parenthèse, est une glose. (V. le disc. prélim. analy. de Long., 1^{re} partie).

(2) *Théopompe, rapportant*, etc. Théopompe, né à Chio, disciple d'Isocrate, fut orateur et historien. « *In historiâ, magis oratori similis, ut qui, antequam ad hoc opus est sollicitatus, diu fuerit orator.* » Quint. — Péarce conjecture qu'il fait ici la description des apprêts du voyage de Cambyse, lorsqu'il marcha sur l'Égypte (V. *Hérod.*, liv. 2).

(3) *Des marmites pleines d'ognons*, etc. On lit dans le texte *χάρτας βελίων*, qui est insoutenable. Toup corrige : *χύτρας βέλων*, conjecture tout-à-fait heureuse. *Bulbus*, échalotte, sorte d'ognon ou ciboule, fort estimée des anciens.

(4) *Ou plutôt, s'il eût voulu, il n'avait qu'à dire*, etc. Je corrige ainsi : *ἢ μᾶλλον πάντα, εἴπερ ἐβούλετο*, etc. Le texte, ici fort embarrassé, devient clair et facile par ce léger changement dans l'ordre des mots.

(5) *A moins qu'il ne soit impossible de les éviter*, etc. C'est la raison pourquoi on pardonne aux orateurs anciens des traits qui sont intraduisibles dans notre langue. Quintilien admire comme très sublime ce passage de Cicéron, dans la deuxième Philippique : « *O rem non modò visu fœdam, sed etiam auditu!* » Et il faut lire l'excellente critique de Quintilien pour bien apprécier la beauté de ce morceau. Cicéron ayant à parler des débauches d'Antoine, il lui était impossible d'éviter des détails qui révoltent dans une langue aussi délicate que la nôtre.

(6) *Comme dit Xénophon. (Res memorab., lib. 1, chap. 4, 6).*

CHAPITRE XLI.

(1) *Le même jour qui met*, etc. (*Odyss.*, liv. 17, v. 322). C'est plutôt le sens que la citation exacte du vers d'Homère, dans le texte de Longin.

(2) *Les Pygmées*. Le grec ajoute : *qu'on appelle aussi les nains*. Ces mots ne se trouvent point dans la première édition; il est présumable que c'est une glose, pour expliquer le mot *pygmées*.

(3) *A ce discours, interrompant*, etc. Il y a ici une lacune dans le texte. Remarquez que Longin met ces réflexions hardies dans la bouche de ce philosophe, sous la forme du doute, et qu'il ne parle en son propre nom que lorsqu'il passe aux autres causes de la corruption de l'éloquence. Il fait alors une peinture de son siècle qu'on peut appliquer à tous les siècles de décadence.

(4) *Ce calme oisif d'une paix universelle*, etc. Il y a ici, dans les manuscrits, une lacune dont quelques-uns se sont autorisés pour entendre ce passage dans un sens opposé. Comme il y eut de grandes guerres sous Aurélien, ils pensent que Longin avait dit, *pax erepta orbi*. Mais où est la preuve que ce travail ait été composé à cette époque ?

TABLE

DES CHAPITRES DU TRAITÉ DU SUBLIME.

	pages.
CHAP. I. Préface de l'auteur	143
CHAP. II. Notions générales du Sublime	145
CHAP. III. Qu'il y a un art du Sublime	145
CHAP. IV. Vices opposés au Sublime	149
CHAP. V. Exemples du style froid	151
CHAP. VI. Moyens de discerner le véritable Sublime	157
CHAP. VII. Des cinq sources du Sublime	159
CHAP. VIII. Première source du Sublime : <i>la grandeur des pensées</i>	163
CHAP. IX. Du choix des circonstances propres au Sublime	173
CHAP. X. De l'amplification	179
CHAP. XI. Comment on peut définir l'amplification	181
CHAP. XII. Parallèle de Cicéron et de Démosthène	183
CHAP. XIII. L'imitation	185
CHAP. XIV. L'émulation	187
CHAP. XV. Deuxième source du Sublime : <i>des images</i>	189
CHAP. XVI. Troisième source du Sublime : <i>les figures</i>	197
CHAP. XVII. Accord du Sublime et des figures	201
CHAP. XVIII. De l'interrogation	203
CHAP. XIX. Du retranchement des liaisons	205
CHAP. XX. Effet produit par plusieurs figures réunies	207
CHAP. XXI. De l'hyperbate	209
CHAP. XXII. Du changement des nombres	213
CHAP. XXIII. Du changement des temps	217
CHAP. XXIV. Du changement des personnes	217
CHAP. XXV. De la transposition des personnes	219
CHAP. XXVI. De la périphrase	221
CHAP. XXVII. Abus de la périphrase	223
CHAP. XXVIII. Quatrième source du Sublime : <i>l'élocution</i>	225
CHAP. XXIX. Le choix des mots	225
CHAP. XXX. Les métaphores	227

CHAP. XXXI. Si le médiocre qui n'a point de défauts est préférable au Sublime qui en a.....	233
CHAP. XXXII. Comparaison d'Hypéride et de Démosthène.....	235
CHAP. XXXIII. Pourquoi le Sublime l'emporte sur tout le reste.....	239
CHAP. XXXIV. De Quelle manière les écrivains sublimes doivent être jugés.....	241
CHAP. XXXV. De la description et de la comparaison.....	243
CHAP. XXXVI. Des deux espèces d'hyperbole.....	243
CHAP. XXXVII. Cinquième et dernière source du Sublime : <i>l'harmonie</i> . 1° la construction des mots.....	247
CHAP. XXXVIII. Suite du chapitre précédent. 2° les membres de la période.....	251
CHAP. XXXIX. Des défauts du nombre.....	253
CHAP. XL. De la bassesse des termes.....	255
CHAP. XLI et dernier. Causes de la décadence des esprits.....	259

INDEX

RERUM ET VERBORUM.

- A.
 α exprimitur lineola supra consonantem vel supra ἰ ducta : add. ad 7, 4.
 ἀβλεμῆς προσπίπτειν, sine viribus tangere animum. 29, 4.
 ἀγαθά, non virtutes orationis, sed omnia, quæ hominibus parantur, bona. 5, 1.
 ἄγαλμα. 30, 4.
 ἄγαν. οἱ ἄγαν πλοῦτοι. 33, 2. ἢ ἄγαν συγκοπή. 42, 1.
 ἀγανακτεῖν proprio sensu. 17, 4. 22, 1. metaphorice (si sana lectio). 21, 2.
 ἄγειν, *animum movere*. 18, 2. 30, 4. ἄγειν ἀπ' ἀλλήλων *disjungere*. 22, 3. εἰς πειθῶ et ἔκστασιν 4, 4. εἰς τεχνικά παραγγέλματα. 2, 4. δι' ἀσφαλείας τὰ ὀνόματα. 16, 4. ἄγεσθαι φυσικῶς, *naturæ instinctum sequi*. 35, 4.
 ἀγελιδόν, *calervatim, magno numero; aut cum specie multitudinis, propter pluralem pro sing. positum*. 23, 4.
 ἀγεννῆς καλόν. 3, 4. φρόνημα. 9, 3. ζῶον. 35, 2. νόσημα, φιληδονία. 44, 6.
 ἀγχινοια. 34, 4.
 ἀγχιστρογον (τό) videtur esse *vis, vehementia*. 9, 13.
 ἀγχιστρόφως, *celeriter*. 22, 4.
 ἀγών, *certamen in imitando*. 13, 4. *bellum*. 16, 2. *causa cum contentione (ut in foro) agenda*. 11, 4. *vis in sublimitate*. 15, 4. ἀγῶνος ἔμπλεως, *qui res narratas putat se ipsum gerere*, 26, 3.
 ἀγωνία, *anxietas*. 19, 2. 22, 4.
 ἀγώνισμα, *certamen ingenii fictum*. 14, 2.
 ἀγωνιστής *naturæ dicitur homo*. 35, 2.
 ἀγωνιστικός, *vehemens*. 23, 4.
 τὸ ἀγωνιστικόν, *vehementia*. 22, 3.
 ἀδέκαστος (a Tollo restitutum). Add. ad 44, 9.
 ἀδιανέμητα, *quæ non debent disjungi*. 22, 3.
 ἀδιάπτωτος, *liber ab errore*. 33, 4 et 5; 36, 4.
 ἀδιαχύτος, *verbis non diffusus*. 34, 3.
 Adjectivum junctum genitivo substantivi, v. c. τῆς Δσίας ὄλη. 4, 2.
 ἀδοξότερα τῆς ὕλης verba, i. e.

- humilia*. 43, 1.
ἀδρεπήδολον (τὸ) *vis*, *quæ magnarum rerum potitur*. 8, 1.
ἀδρὸν i. q. γενναῖον. 40, 4.
ἀδὺ φωνεύσας (pro ἡδὺ φωνούσης) *ὑπακοῦειν*, e Sapphus oda. 10, 2.
ἀδύνατον (πᾶν τὸ). 15, 8.
αἰεὶ. 44, 6. *passim*. Fort. *ubi-que scribendum αἰεὶ*, quod in multis locis e melioribus libris profertur. Vid. e. g. Varr. lect. ad 33, 3.
ἄζηλος. 44, 8.
ἄθεα, *quæ perperam finguntur de diis*. 9, 7.
Ἀθηνογένης, homo, contra quem Hyperides orationem habuit. 34, 3.
ἀθρόα, *cuncta*. 34, 4. *ἀθρόα δύναμις*, *magna facultas*, sc. in dicendo. 4, 4.
ἀθροισμός, *figura*, 23, 1.
Αἴας. *Ajax Homericus*. *Silentium ejus sublime*. 9, 2. *Preces persona ejus dignæ*. 9, 10.
αἱματοῦν. *ἡματωμένον ὕδωρ*, *aqua sanguine mixta*, e Thucydide. 38, 3.
αἰρεῖν. *ἐνθεν εἰλὼν* ex Hom. 34, 4.
αἰρεσθαι ἀγῶνα. 16, 2.
αἰσχος, de verbo humiliori. 43, 3.
αἰσχύνην, *imminuere*. 43, 1.
αἰτεῖσθαι φῶς. 9, 10.
αἴτημα. 9, 10.
αἰτία μείζων. Germanice *ein wichtigerer Entscheidungsgrund*. 33, 4. *αἰτία μεγέθους*, *id, quod ad sublimitatem facit*. 8, 1.
αἰτιάσθαι. 1, 2.
αἴτιον ὕψους i. e. *αἰτία μεγέθους*. 40, 1.
αἰὼν πᾶς ὁ μετ' ἐμέ. 44, 3.
αἰῶνος παντός ἄξιον, *dignum quod per omne insequens ævum duret*. ὁ πᾶς αἰὼν καὶ βίος. 36, 2. Sic. αἰὼν. 44, 9.
ἄκαιρον πάθος. 3, 5. Cf. *κένος ἀκατέργαστοι ἔννοιαι* Æschyli. 45, 5.
ἄκωντρον, *quod vim nullam habet*. 21, 1.
ἀκμή. ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς, ex Herodoto. 22, 1.
ἄκοαί. 10, 3. Cf. *ἀκοαί*.
ἀκόλαστος, *infinītus*, *immensus*. 44, 6.
ἀκολουθία, *rectus ordo verborum*, 22, 1.
ἀκονᾶν, metaph. 44, 3.
ἀκούειν. *attendere ad aliquid*. 15, 11. *intelligere*. 42, 1.
οἱ ἀκούοντες pro *οἱ ἀκραταί*. 22, 2 et 3 et alibi.
ἀκουαί (ut pro lect. Cod. Reg. 2036 *ἀκουέ*, scribendum videtur). 10, 2.
ἄκρα (ἡ) κατ' ἄκρας, *prorsus*. 44, 6.
ἄκρατον, de *δαμονίῳ*, *divino numine*. 9, 8. *ἄκρατοι μεταφοραὶ nimis multæ metaphoræ*. 32, 7.
ἀκριβεία, *summa cura et diligentia*, 35, 2. Sic et τὸ *ἀκριβές*. 33, 2. 36, 3.
ἀκριβῶς ἐκπεποιημένοι κρατῆρες. 43, 2.
ἄκριτον πάθος, *immoderatus affectus*. 32, 8.
ἄκρος. ἐπ' ἄκρον, *summe*. 34, 4. τὰ ἄκρα, *summæ virtu-*

- tes. 33, 2. τὰ ἄ. καὶ ὑπερτα- 22, 4.
ταμένα, *summa et maxime*
insignia in quoque genere.
10, 1 et 3.
ἀκροσφαλές (τὸ), *id. in quo*
facillime quis labitur. 22, 4.
ἀκρότης λόγων, *præstantissima*
virtus orationis. 1, 3.
ἄκρος. 15, 7. 20, 1. 34, 2.
ἀκρωτηριάξιν, *metaphorice.* 39,
4. *itemque e Demosthene.*
32, 2.
ἀλγηδὸν ὀφθαλμῶν *dicitur for-*
mosa mulier ab Herodoto.
4, 7.
Ἀλέξανδρος ὁ Μέγας a Timæo
inepte laudatus. 4, 2. Dic-
tum ejus ex alto spiritu pro-
fectum. 9, 4.
ἀλέξημζ *in figurarum usu.* 17, 2.
ἀλεξίφάρμακος λόγος. 16, 2.
ἀλεξίφάρμακα πλήθους καὶ τόλ-
μης μεταφορῶν. 32, 4.
ἀλήθεια, *natura*, quatenus op-
ponitur rebus fictis. 9, 3.
10, 1.
ἀληθές (τὸ), *res et veritas ipsa.*
34, 1.
ἀληθινὸς λόγος *opponitur fa-*
bulæ. 3, 1.
ἄλις, *sufficenter aut sufficiens.*
29, 2.
ἀλίσκειν. ἀλοῦς, *proprie, captus*
s. victus. 4, 3. ἀλῶναι πα-
ρανοίας. 36, 2.
ἀλληγορία. 9, 7.
ἀλληγορικὸς στόμφος *Platonis.*
32, 7.
ἀλληλουχία, *mutua conjunctio.*
36, 4.
ἀλλότριον πνεῦμα. 13, 2.
ἀλλόφυλος τάξις, *alienus locus.*
- 22, 4.
ἄλλως, *non nisi.* 7, 1. *Vid. et ad*
9, 7.
ἀλογιστεῖν. 10, 3.
ἀλόγως; *temere.* 22, 1. 35, 5.
ἀλουργής, *ex Theopompo.* 13, 2.
Ἀλωάδαι, *Otus et Ephialtes.*
8, 2.
ἄμαθής τόλμα. 2, 2.
ἄμαλακτοὶ ἐννοιαὶ *Æschyli.* 15, 5.
ἄμαρτάνειν. ἡμαρτημένος, *vitio-*
sus. 36, 2.
ἄμαρτήματι *opponitur ἀρετή.*
35, 1.
ἄμαχος βία. 1, 4. ἄμ. ἔρωσ. 35, 2.
ἀμβλοῦσθαι, *metaph.* 14, 3.
ἀμεγέθης. 34, 4. 40, 2 *et alibi.*
ἀμέθοδος, *nulli præcepto ad-*
strictus. 2, 2.
ἀμέλει. 8, 1. *extr.* 12, 1. 34, 2.
ἄμετρον πάθος. 3, 5.
ἄμιμητος. 28, 4. 34, 2,
ἄμοιρος. 34, 3.
ἄμουσος (*e conject.*) *musicæ*
ignarus. *De sono.* 28, 1.
De scommate. 34, 2.
ἀμπώτιδες τοῦ μεγέθους *sc.* τοῦ
ὤκεανου. 9, 13.
ἄμυδρὰ φέγγη. 17, 2.
Ἄμφικράτης *malus et ignobilis*
scriptor. 3, 2. 4, 4.
ἄμφιλαφής *ἐμπροσμῆς.* 12, 4.
ἄμώμητος, *vitio carens.* 33, 5.
ἀναβαλλόμενα σπλάγχνα, *ex*
Arimaspeis. 10, 4. *De h. v.*
dubio et obscuro vid. nott.
ἀναβλέπειν, *susplicere (ad res*
humanas contemplandas).
13, 1. 44, 8.
ἀνάγεσθαι, *navibus abire.* 15, 7.
ἀναγκάζειν, *permovere (sono-*
rum vi). 39, 2. ἡναγκασμί-

- να, quae necessitas dicere
jussit ex tempore. 22, 2.
 ἀνασκοραγείν πράγματα, ex
 Theopompo. 34, 1.
 ἀναγράφειν. 43, 3.
 ἀνάγωγα σκώματα. 34, 2.
 ἀνάξειν, *deservescendo ad pri-*
stinam conditionem redire.
 44, 4.
 ἀναζωγραφεῖν. 32, 5.
 ἀναθεώρειν. 7, 3.
 ἀναθεώρησις. 7, 3. 23, 2.
 ἀναιρεῖν τὴν ὑπερβολὴν, *vim hy-*
perboles omnem tollere. 38,
 1.
 ἀνακαλεῖσθαι (si lectio sana est),
retardari. 42, 2.
 ἀνακαλυπτήρια. 4, 5. Cf. Cl.
 Schaefer ad Lamb. Bos El-
 lipss. p. 126.
 ἀνακάμπτειν. 36, 4.
 ἀνακίρνασθαι. 20, 1.
 ἀνακρεμᾶν τὸν νοῦν. 22, 4.
 Ἀνακρέων, poeta. Locus ejus
 34, 1.
 ἀνακυκλοῦν, *per anfractum re-*
dire. 22, 1.
 ἀναλαμβάνειν. *discere.* 44, 11.
 ἀναλήθης. 3, 4.
 ἀναλλάττειν. 38, 2.
 ἀναλογεῖν. 40, 3.
 ἀνάλογον (τό). 31, 1.
 ἀναμάρτητος. 32, 8. 33, 2. τὸ
 ἀναμάρτητον. 36, 1.
 ἄναμμα (leg. νάμα) τῶν φλεβῶν,
 e Platone. 32, 5.
 ἀναμφιλεκτος πίστις. 7, 4.
 ἀνάπαυλα, opp. ἀρχή. 11, 1.
 ἀναπετανύναι. ἀναπεπταμένον.
 μέγεθος. 42, 3.
 ἀναπλάττεσθαι τῇ ψυχῇ. 14, 1.
 ἀναπνεῖν ἀτμὸν ἔνθεον. 13, 2.
 ἀναπτύσσειν. 7, 1.
 ἀναρρήγνυμένη ἐκ βάρων γῆ. 9, 6.
 ἀνασκοπεῖν πρὸς αὐγὰς. 3, 1.
 ἀνασκοπεῖσθαι, *legendo di-*
judicare. 1, 1.
 ἀνάστημα i. e. ὕψωμα (al. ἀνάθη-
 μα). 7, 2.
 ἀνατέτραφα et ἀνατέτραφα con-
 fusa. add. ad 32, 2.
 ἀνατομή, *accurata partium*
descriptio. 32, 5.
 ἀνατρέφειν τὰς ψυχὰς πρὸς τὰ
 μεγέθη. 9, 1. ἀνατρέφεισθαι,
de flammis incendiis. 12, 4.
 ἀνατροπὴν λαμβάνειν, *everti.*
 9, 6.
 ἀναφαίρετος. 36, 2.
 ἀναφέρειν. ἀννήχθησαν, e Platone.
 13, 1. ἀνοίσει τὰς ψυχὰς. 14,
 1. de Aetna ignes eructante.
 35, 4.
 ἀναφορά, figura rhetorica. 20, 1.
 ἀναχοαί, *flammarum eructa-*
tio. de Aetna. 35, 4.
 ἀνδραποδίζειν, tropice. 44, 9.
 ἀνέγκλητος συγγραφεύς. 33, 1.
 ἀνειδωλοποιουμένα μέτρα, *sco-*
pus, quem quis animo pro-
positum attingere cogitat.
 14, 1.
 ἀνειλεῖσθαι, *provolvi, longius*
manare, de incendio. 12, 4.
 ἀνεξάλειπτος μνήμη. 33, 3.
 ἀνεπαίσθητος, active. 4, 1.
 ἀνεπιστάτως, German. *in der*
Zerstreuung. 33, 4.
 ἀνερμάτιστος. 2, 2.
 ἀνηθοποίητος, *moratae oratio-*
nis non studiosus, de De-
 mosthene. 34, 3.
 ἀνθρωπεῖα φύσις. 39, 3. τὰ ἀν-
 θρώπεια, *actiones et opera*

- hominum.* 33, 3.
 ἀνθρώπινα (τὰ) dicta sive loca
 scriptoris de hominibus.
 9, 10.
 ἀνθυπαντᾶν, *vicissim aliquod
 dictum reponere.* 18, 4 et 2.
 ἀνοίξιον, *non conveniens.*
 43, 4.
 ἀνοικονόμητα, *res, quæ in ope-
 re disponi nullo loco debent,
 sive alienæ.* 33, 5.
 ἀνόνητα (τὰ), *quæ nihil pro-
 sunt.* 44, 8. Sed est dubia
 lectio.
 ἀντζωνιστής. 13, 4.
 ἀντανοίξει τὰ ὄμματα τοῖς κεραι-
 νοῖς. 34, 4.
 ἀντιδιατίθεσθαι πρὸς τὴν πειθῶν,
*obstinatum resistere argu-
 mentis.* 17, 1.
 ἀντικρύς. 3, 4.
 ἀντιμεθίστασθαι εἰς πρόσωπον,
*mutata persona induere
 aliam.* 27, 1.
 ἀντιμεταβολή, *figura orationis.*
 23, 1.
 ἀντιμετάθεσις προσώπων, *per-
 mutatio personarum.* 26, 4.
 ἀντιπερίστασθαι. *mutari* 38, 4.
 ἀντισπᾶσθαι τῆδε κάκεισε ἀγχι-
 στρόφος, *huc et illuc ra-
 pi.* 22, 4.
 ἀντισυμμαχεῖσθαι, *vicissim ju-
 vari.* 17, 1.
 ἀντικατέσθαι. 9, 10.
 ἀντιτιμᾶσθαι, *parem ponere,
 æque magni facere.* 33, 5.
 exlg.
 ἀνοσφραλμεῖν πάθει, *oculos
 (animi) obvertere affecti-
 bus.* 34, 4.
 ἀνωθεῖν. λόγοι ἀνωθούμενοι, *col-
 les, qui materia compor-
 tata in altum eduntur, e
 Theopompo.* 43, 2. Sed.
 ἀνωθ. incertior lectio.
 ἄξια. κατὰ τὴν ἄξιαν. 9, 9.
 ἄξιοθαύμαστος, 35, 4.
 ἄξιόνικος ἀγών, 43, 4.
 ἄξιοπιστία. 16, 2.
 ἄξιωμα fere idem quod ὕψος. 8,
 1. 39, 3.
 ἄριστος πλοῦτος. 44, 7.
 ἀπαγγελία (al. ἀγγελία), *enarra-
 tio.* 43, 3.
 ἀπάγειν. 48, 2.
 ἀπαθανατίζειν. 16, 3.
 ἀπαθέστατα, *positum adverbiali-
 ter,* 44, 4.
 ἀπαιτεῖσθαι, *sive neces-
 sario pertinere ad rem.* 1, 4.
 ἀπακμή. 9, 44 et 45.
 ἀπαλλάττεσθαι. ἀπήλλαγμα τοῦ
 προϋποτιθεσθαι, *non opus est,
 ut ante ostendam.* 4, 3.
 ἀπαλός. ἐξ ἀπαλῶν φρονημάτων.
 44, 3.
 ἀπαρρήσιαστον (τό). 44, 4.
 ἄπας, ἐξ ἅπαντος, *ex omni genere.*
 8, 3. *omnino, utique.* 33, 4.
 ἀπεικτεῖν. ἀπεικνία τάξις, *locus
 incommodus.* 22, 4.
 ἀπεικίτως, *contra quam rei con-
 sentaneum videatur.* 15, 11.
 ἀπείργειν. 10, 6.
 ἀπείρων, *innumerabilis.* 23, 2.
 ἀπεργάζεσθαι τὴν ἐξοχήν. 10, 3.
 ἀπειργασμένοις χρυσός ex Theo-
 pompo, *aurea vasa omnis
 generis,* 43, 2.
 ἀπερείδειν πρὸς αὐτὰ τὰ πρόσωπα,
*convertere sive dirigere ad
 ipsas (legentium) personas.*
 26, 2.

- ἀπεριόριστον (ἔργον). 16, 1. ἀπ. πόλεμος, *metaphora de viuis inter se conflictantibus*. 44, 6. ἀπηνής μεταφορά. 32, 7. ἀπήχημα μεγαλοφροσύνης τὸ ὕψος. 9, 2. ἀπίθανα, *non probabiliter narrata*. 9, 14. ἀπιστία ἢ καθ' αὐτοῦ, *fides sibi detracta*. 38, 2. ἀπιστοι πλάνοι (τοῦ Ὀδυσσείως). 9, 13. ἀπλανής ἀσκησις καὶ χρῆσις. 2, 2. ἀπλῶς *simpliciter* i. e. *sine figura*. 18, 1. *distincte*. ut *Morus verit.* 39, 2. ἀπὸ τῆς αὐτῆς αἰτίας. 9, 13. ἀπὸ πολλῶν ἐν. 10, 5. οἱ ἀπ' ἐπιτηδευμάτων, βίων, etc., 7, 4. ἀπὸ τινος εἶναι διὰ πατέρων, *paternum genus ducere ab aliquo*. 4, 3. ἀπογεννᾶν, *metaph.* 15, 11. ἀποδεικτικόν (τό), *argumenta orationis*. 15, 11. ἀπόδειξεν εἰσφέρειν ὑπέρ, etc., 16, 2. Cf. § 3. ἀποδέχσθαι. 32, 4. ἀποδιδόναι, *proferre quod rei debetur*, *exponere*. 39, 1. ἀποδιδράσκειν ἐκ τῶν ὑψηλοτέρων εἰς τὰ ταπεινότερα. 43, 3. ἀποθάρρειν, *magna confidentia uti*. 32, 8. ἀποθεοῦν. 16, 2. ἀποθηριοῦσθαι, 17, 1. ἀποκείσθαι. 3, 5. ἀπουρῦπτειν τι τῷ φωτὶ αὐτῷ. 17, 2. ἀποκύλισμα, *corpus ex alto loco devolutum*. 40, 4. ἀπολαύσις τραπέζων, *epulae*. 43, 4. ἀπολείπειν λόγον, *sententiam non absolvere*. 27, 3. ἀπολισθαίνειν μεγάλων (al. μεγάλως). 3, 3. ἀπολλύμενοι πολλάκις. 10, 6. ὡς μὴ ἀπόλεσθε, ex *Hecataeo*. 27, 2. Ἀπολλώνιος, ὁ τῶν Ἀργοναυτικῶν ποιητής, ἄπτωτος. 33, 3. ἀπολύειν, *verbum dubium*, 21, 2. ἀπόπλους, sc. *Græcorum a Troia*. 15, 7. ἄπαρος νύξ. 9, 10. ἄπορρῆν *ememoria effluere*. 33, 3. ἀπόρρητα μέρη. sc. τοῦ σώματος, *partes corporis, quæ non nominantur honeste*, 43, 5. ἀπόρροιαι *metaphorice, effluvia*. 13, 2. ἀποσκιάζειν, *obscurare (lumine majori offusum)*. 17, 3. ἀποστρέφειν τὴν τῶν νοημάτων τάξιν, *invertere rerum dicendarum ordinem*. 22, 2. τὸν λόγον πρὸς, etc. 27, 3. ἀποστροφή. Hoc nomine auctor *jurjurandum Demosthenis*, Μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι, appellat. 16, 2. ἀποτελεῖν fere ubique est i. q. ποιεῖν. Sic 26, 3. 28, 1. 29, 2. 39, 2. Unde ἀποτελεστικὰ μεγαληγορίας. 16, 1. ἀπότομον ὕψος est *Demosthenis*. 12, 4. τοῦ ὕψους (vulg. τὸ ὕψος) τὸ ἀπότομον. 39, 4. ἀπότομος ἀπειλή, *severa comminatio*. 27, 1. ἀποτραχυνόμενον (τό), *asperitas et vehementia*. 24, 1. ἀποτύπωσις. 13, 4.

- ἀποφαίνεσθαι ὁ ἀποφηνάμενος. 1, 2.
2, 3. 32, 8. 42, 5.
- ἀποχετεύεσθαι παρατροπὰς, *deducere rivos*. 13, 3.
- ἀποχρώτως ἀποδιδόναι ὑπέρτινος, *satis explicare quæ res possit*. 39, 1.
- ἀποχρῶστα πίστις, *argumentum sufficiens quo non aliud opus est*. 39, 3.
- ἀπόψυχος, *metaph.* 42, 2.
- ἄπρακτος σκότος. 9, 10.
- ἀπρεπὲς τῇ προσῴψει, *indecorum adspectu*. 43, 3.
- ἀπριξ. 13, 2.
- ἀπρόσιτος δεινότης, *inaccessa gravitas, ad quam nemo pervenire potest*. 34, 4.
- ἀραιὸς αὐλὼν, *rarus* (pluribus meatibus et rivulis constans) *alveus*, dicitur corpus e Platone. 32, 5.
- ἀρκιώματα, *rimæ*. v. g. in muro male structo. 10, 7.
- Ἄρατος, poeta notus. 10, 6. 26, 1.
- ἀργεῖν πρὸς τι. 9, 10.
- ἀργός, *languidus*. 34, 4.
- ἀρέσκεσθαι τοῖς πταισµασι (sc. τῶν μεγίστων συγγραφῶν), *non improbare vitia*. 33, 4.
- ἀρετὴ, *virtus orationis quævis*. 11, 4. 35, 1; et alibi, *summum in arte*. 10, 1.
- ἀριθμῶν, *numerorum in declinatione permutatio quam vim orationi tribuat*. 23, 2, ss.
- Ἀριστείδης. *vid. Ὑπερίδης*.
- ἀριστεύς, *princeps fortitudine*. 16, 2.
- ἀριστίνδην ἐκκαθαίρειν, *pro sua quidque dignitate removere*
- (*ut deinceps fiat delectus rerum*). 10, 7.
- Ἀριστοτέλης. *Præceptum ejus de metaphoris emolliendis*. 32, 3.
- Ἀριστοφάνης *numeris aptis passim sublimis videtur*. 40, 2.
- ἀρεῖν ἠρέσθη, *acquiescerem*. 9, 4.
- ἄρμονια λόγων dicitur *verborum compositio*. 39, 1 et 3.
- ἀρτίως, *paulo ante*, 11, 3.
- ἀρχέτυπον γενέσεως στοιχείου dicitur *ingenium artificis*. 2, 2.
- Ἀρχιλόχος, poeta nobilissimus. *Homeri æmulator*, 13, 3.
- multa carmini immiscet aliena. 33, 5. *ejus de naufragio locus brevi significatione tangitur*. 10, 7.
- ἀσβεῖν εἰς τὸν Ἑρμῆν. 4, 3.
- ἄσπεμον, *ineptum et frigidum*. 5, 1. *humile*. 10, 7. 43, 1.
- ἀσκός. τὰ περὶ ἀσκῶν apud Homerum. 9, 14.
- ἄστατον πνεῦμα, *ventus instabilis*. 22, 1.
- ἀστεῖος, *lepidus in jocis minime est Demosthenes*. 34, 3. Sed ἄπρατοι ἀστεισμοὶ tribuuntur Hyperidi. 34, 2.
- ἀστήριχος. 2, 2.
- ἀσύγγνωστος. 3, 1.
- ἀσύμφωνος, *qui non agit de composito*. 7, 4.
- ἀσύνθετα quam vim in dicendo habeant. 19, 4. *Exempla eorum*. 20, 1 et 3.
- ἀσύνθετος. 10, 6.
- ἀσφαλῆς, *qui non facile peccat*. 33, 2.
- ἀσφάλεια. δι' ἀσφαλείας ἄγειν ὄνοματτα, *caute diligere et usur-*

- pare verba.* 16, 4.
ασχημονεῖν. 3, 5. 4, 17.
ασχήμων λόγος. i. q. ταπεινός. λ.
oratio abjecta. 43, 6.
ἀταξία. 20, 2 et 3.
ἀτάρ δὴ καί. 9, 12.
ἀτελής, de foetu non maturo. 44,
 3. ἀτ. νοῦς, *nondum absoluta*
sententia. 27, 3.
ἀτμός ἐνθιος, de oraculo Delphico.
 13, 2.
ἀτολμος. 15, 3.
ἀτονεῖν. 44, 2.
Ἀττικοί. Eorum joci petulantes
tempore Hyperidis usurpati
notantur. 34, 2.
ἀτυχίστατα, adv. 33, 5.
ἀτυχία, misera conditio. 9, 7.
αὐγή. πρὸς αὐγὰς ἀνασκοπεῖν. 3,
 4.
αὐθάδης, audax, insolens (in
hyperbais). 22, 3.
αὐθενεὶς σύστασις, origo ex
ipso ingenio ducenda. 8, 1.
αὐλὸς excitat affectus et ope
rhythmī homines saltare cogit.
 39, 1.
αὐλών. Vid. ἀραιός.
αὐξησις, incrementum corporis.
 44, 5. *figura orationis.* 44, 1.
Ejus permulta esse genera.
ibid., § 2. Definitio ejus mi-
nus commoda, et deinceps
alia melior. 12, 1. s. *gra-*
vitas e verbis (grandioribus)
nascens. 43, 3.
αὐξητικά. 11, 2.
αὐξητικῶς λέγειν. 38, 2.
αὐταυδρος. 44, 6.
αὐτάρκης, per se singulatim
usurpatus. 43, 4.
- αὐτόθεν, ex illa re.* 13, 2. 14, 3.
simul, statim. 36, 1.
αὐτόθι, hoc ipso loco, sive dein-
ceps satim. 16, 1.
αὐτόνομος. 2, 2.
αὐτός. 47, 1. 48, 4. *τὴν αὐτός*
αὐτοῦ φύσιν προσανάγκασε. 15,
 3. *τῆς σαφηνείας αὐτῆς ἔνσα.*
 11, 3. ὑπ' αὐτό. 40, 3. αὐτό
μόνον. cui nihil admixtum.
 35, 4. ἐν αὐτῷ sc. τόπω. 12,
 4. αὐτό dubia lectio. 32, 8.
ἐπὶ ταύτου. 32, 1.
ἀφαιρεῖν. ἀφῆρηται τὴν φορὰν αὐτῶν.
 24, 2. ἀφείλοντο αὐτὸν τῆς
τυραννίδος. 4, 3.
ἄφατος, innumerus. 34, 2.
ἀφέλεια. 34, 2.
ἄφτοι (fortasse glossa), belluae e
claustris emissæ. 44, 10.
ἀφιέναι, e claustris emittere.
 44, 10. *e tormento bellico.*
 24, 2.
ἀρίστασθαι, se removere. 34, 3.
ἀφορία, sterilitas, metaph. 44,
 1.
ἀφορίζεσθαι, pronuntiare, asse-
verare. 8, 4.
ἄφορος πρὸς τι. 4, 1.
ἄχαρι τέλος ex Herodoto. 43, 1.
Ἀχιλλεὺς προφανόμενος ὑπὲρ τοῦ
τάφου. 15, 7.
ἄχλῦς, caligo. 9, 10. *Tristitia,*
persona ap. Hesiodum in Sc.
H. 9, 5.
ἄχραντος, de divino numine. 9,
 8.
ἄχροι νῦν. 36, 2.
ἄψυχος. 46, 3.

B

βάθος (si vera lect.), quod per longum spatium in recessu extenditur, amplum. 2, 1.

βαίνειν ἐν ῥυθμῷ, *incedere ad numerum*. 39, 2. β. *desinere, clausulam facere*. 39, 4.

βάθρον. ἐκ βάθρων, *ex imis fundamentis*. 9, 6.

βακχεία τῶν λόγων. 32, 7.

βακχεύειν proprie ap. Æschylum. 15, 6. tropice. 3, 2.

βάκχευμα. κἂν βακχεύμασι νήφει ἀναγκαῖον. 16, 4.

Βακχυλίδης, lyricus, vicio carens et jucundus, sed Pindaro inferior. 33, 5.

βάρος conjunctum cum ἰσχύς, κράτος et similibus. 30, 1.

βασανίζειν, *torquere, vim inferre*, de dura compositione verbi. 10, 6.

βάσις ῥυθμοῦ, *clausula sonorum, ex qua judicatur, qui sit rhythmus*. 39, 2.

βιάζεσθαι, *repugnante natura niti*. 34, 3. β. ἐπί τι, *ad aliquid abripere*. 41, 2.

βιολογείν, *narrare de rebus e vita communi petitis*. 9, 15.

βίος κοινός. 7, 1. βίοι, *labores, quibus victum quærunt*. ὁ πᾶς β. *homines omnium temporum*. 36, 2. Sic ὁ νῦν βίος. 44, 6. οἱ βίοι, *vita moralis hominum*. ibid.

βόειος πλοῦτος, periphrasis ad ridendum Platonem facta. 29, 1.

βορέας, ventus, dicitur ab Æs-

chylo ζύλητης. 3, 1.

βούλεσθαι, *propositum, scopum habere*. 15, 1.

βραβεύειν. 44, 9.

βραχυσύλλαβα. 44, 3.

βρόχος, (*dubium verbum e Sapphus oda*), *guttur*. 10, 2.

Γ.

γαῦρόν τι ἀνάστημα. 7, 2.

γεινιῶν τι, tropice. 37, 1.

γελοῖος, *qui risum movere studet*. 34, 3.

γέλως. Ejus definitio. 38, 5.

γενναῖοι, *homines generosa mentis*, ironice dictum. 15, 8.

γενναία φράσις. 8, 1. γ. πάθος. 8, 4. γ. ὕψος. 32, 4. γ. παράστημα. 9, 1.

γεννᾶν, proprie. 2, 1. 43, 2. trop. *proferre*. 7, 2. 18, 2. nec non 6, 1.

γεννητικὸν λόγου ἐννόημα. 15, 1.

γένους lectionem interpretes dubiam faciunt. 35, 4. ἐν τῷ

γένει τούτῳ, ut Lat. *in hoc genere*. 22, 3.

γῆρας. 9, 14. γῆρα, contracte pro γήρατι sive γήραϊ. 9, 14.

γίγνεσθαι. γενέσθω φῶς, e Moysse. 9, 9.

γινώσκειν, *judicare*. 12, 4.

γλαφυρόν, *picturn et jucundum in oratione*. 10, 6. 33, 5.

γλυκύτης in oratione morata Hyperidis. 34, 2.

γλωττόχομον, *arca* (numo includendo). 44, 5.

γνήσιος, oppon. νόθος, 39, 3. 44, 7.

γόνιμος, *germanus, maxime*

- proprius*. γονιμώταται πηγαί τ. ὑψηγορίας. 8, 1. (ἐλευθερία) γονιμώτατον λόγων νᾶμα. 44, 3. γόνιμον dictum Anacreontis. 34, 1.
- Γοργίας, ὁ Λεοντίνος. *Tumida ejus verba*. 3, 2.
- γυμνούμενος τάχατος. 9, 6.
- γύψ, ἔμψυχος τάφος, e Gorgiae dicto. 3, 2.
- Δ
- δαιμόνιον (τὸ), *numen divinum*. 9, 8. δαιμόνια, *quæ ad deos pertinent*. 9, 5. δαιμόνιον πνεῦμα. 33, 5. δαιμονιώτερος. 35, 2.
- δαιμονίως, *præclare*. 43, 1.
- δακτυλικὸς ῥυθμὸς. 39, 4.
- δακνός. 44, 41.
- δαπανώμαι. p. 718 m.
- δὲ pleonast. in οὕτω δὲ post ὡς s. ὡσπερ. 2, 2. δὲ post complura verba arcte coherentia. 40, 2.
- δειλὸς, Germ. *armlich*. 2, 1.
- δεινὸν ὀλίγου. 19, 1. 32, 8. δ. μικροῦ. 15, 2.
- δεινός, *horrorem incutiens*. 9, 5. 10, 4 et 6. δεινὰ ποιῆσαι, *graviter ferre*. 27, 2. *excellens*. 10, 1. *multus et copiosus in aliquo genere*. 22, 3. δεινὰ παραβάσεις, *alienissimæ*. 15, 8.
- δεινότης. 12, 4. 34, 4.
- δεινούν. 3, 1.
- δείνωσις. 11, 2. 12, 5.
- δεκάζεσθαι, *sententiæ dicendæ causa se corrumpi sinere*. 44, 9. Inde δεκασμοί. *ibid.*
- δέος (al. ἠδέως). 40, 4.
- δεσμός περιειμένος τοῖς σώμασι (τῶν Πυγμαίων). 44, 5. δεσμὸς τῆς ἁρμονίας περιπλέκειν. 40, 4.
- δεσμοτήριον ψυχῆς *philosophus quidam dicebat servitutem*. 44, 5.
- δεύτερος. τὸ δεύτ. *quod est minus magni momenti*. 33, 3. δῆ. 16, 1.
- δηλοῦν. τὰ δεδηλωμένα, *quæ hactenus exposita sunt*. 32, 6. *Sed lectio dubia.*
- δημιούργημα. 13, 4.
- δημοκρατία *magnum ingeniorum mater dicitur*. 44, 1. ss. δῆμος, *civitas sive populus quicumque*. 27, 2.
- Δημοσθένης, et Δημοσθενικός, adj. 12, 5. 34, 2.
- Δημοσθένης. *Laudatur maxime*. 34, 4. *Comparatur cum Cicerone*. 12, 4. s. Ipse lex et norma dicitur in metaphoris multis eadem de re adhibendis. 32, 1. *Omnia eloquitur æquabili vi et intentione*. 34, 2. *Multis caret virtutibus, si comparetur cum Hyperide*. 34, 3. *Laudantur ejus hyperbata*. 22, 3. *Locus ejus diligenter expenditur ab auctore*. 16, 2. *Alia ejus loca*. 2, 3. 10, 7. 15, 9. 18, 1. 20, 1 ss. 24, 1. 27, 3. 32, 2. 38, 1. 39, 4.
- δημῶδες, *vulgare et tritum*. 40, 2 s.
- διαβαίνειν, *pedes magno gradu disjungere*. 40, 4.
- διαβάλλειν (per metonymiam), *scdare*. 43, 2.

- διάγνωσις ἰ. q. κρίσις. 6, 2.
 διαγραφή, *descriptio*. 32, 5.
 διαδορατίζεσθαι. 13, 4.
 διαδοχάς (κατά), *per vices*. 12, 4
 διαίρειν. τὰ διηρημένα ἰ. e. ὑψηλά.
 2, 2. 7, 1.
 διαίρειν. διηρημένα *dicuntur pluralia*. 24, 1.
 διακλέπτειν, *callide reticere*.
 16, 4.
 διακληρονομεῖσθαι, *huc et illuc dividī, dispergi, de flammis incendii*. 12, 4.
 διακλύπτειν. τὰ ἀλλήλων διακλυομένα, *de asyndetis*, 19, 2.
 διακριβοῦν, *diligenter explicare*.
 16, 1.
 διακλυθάνειν, 17, 1. 38, 3.
 διαλείπειν, *cum participio*. 38, 5.
 διαλθεῖν, *augere (ut legit Percius pro διελθεῖν)*. 44, 2.
 διαλλάττειν, *sine casu, mutare sententiam ceptam*. 27, 3.
 διαμαρτάνειν, *errare*. 8, 2. διαμαρτημένος, *qui peccavit*. 32, 8. διαμαρτημένα, *vitia orationis*. 33, 1.
 διαμέλλειν. 27, 2.
 διάνοια, *cogitatio, meditatio*. 35, 3. *sensus dicti, sententia*. 39, 4.
 διαπατάσθαι, *errare*. 2, 1. 8, 4.
 διαπονεῖν, *elaborare*. 14, 4.
 διαπορεῖν, *dubitare*. 39, 3. *inquirere*. 2, 1. 5, 1. 33, 1.
 διαπρέπειν. 14, 1.
 διαπτύσσειν, *explicare*. 30, 4.
 διάπτωσις τοῦ λόγου, *oratio quasi dilapsa, propter sententiam nunquam absolvendam*. 22, 4.
 διάπυρον (τό), *ardor, vehemē-*
- tia*. 12, 3.
 διαριστεύεσθαι, *contendere, certare*. 13, 4.
 διαρμα, *excellētia*. 12, 1.
 διαρπάζειν, *de Demosthene fulminis ritu cuncta disjiciente*. 12, 4.
 διαρσις, *dignitas (virtus συνθέσεως)*. 8, 1.
 διασπᾶν τὴν λέξιν (pronomen) εἰς δύο πρόσωπα. 27, 3.
 διάστασιν λαμβάνειν, *scindi, hiantem dissilire*. 9, 6.
 διάστημα (τὸ ἐπ' οὐρανὸν ἀπὸ γῆς). 9, 4. δ. κοσμικόν, *intervalum a terra ad horizontem caelestem*. 9, 5. *sublimitas quaedam*. 40, 2.
 διασύρειν. 32, 7.
 διασυρμός. 34, 2. *Ejus definitio brevis*. 38, 5.
 διατίθεσθαι τὴν ἀνδρείαν εἰς τι, *fortitudine sua uti ad aliquid*. 9, 10. *διατ. absolute, animo affici*. 14, 2. δ. τὸν λόγον, *orationem instituere, componere*. Germ. *einrichten*. 34, 2.
 διανυγές ῥεῖθρον. 35, 4.
 διαπέρειν, *excellere*. 43, 4.
 διαφορεῖν, *in omnem partem disjicere, de fulmine*. 1, 4. Cf. διαρπάζειν.
 διαχαλᾶν. 39, 4.
 διαχλευάζειν. 29, 4.
 διδάσκειν δῖραμα, *fabulam componere et agendam exhibere, ex Herodoto*. 24, 1.
 διδόναι, *permittere*. 27, 2.
 διεξιέναι, *diligenter pertractare*. 16, 1.
 διεξοδεύειν, *a re proposita dicendo aberrare*. 34, 2.

- διηγηματικὴ est *Odyssea* (nam poeta fere διηγείται περὶ προσώπων, ut auctor dicit. 27, 4.), *Ilias* δραματικὴ. 9, 13.
- διήκειν πρὸς τὸν αἰῶνα. 44, 9.
- διίνασι κάτω, e fabula Euripidis deperdita. 15, 4.
- διίστάνασι. διεστώτα ὕψους, i. q. ταπεινά. 8, 2. διιστάμενοι, *diversis locis ex ordine collocati*. 23, 2. διιστήκει, *dissi-debat*. 24, 1.
- δικαιος. δικαία δουλεία, *plena, vera servitus*. 43, 3. δικαιοτάτη δ. *olimentissima servitus*. 44, 5.
- δικαστήριον, *tropice*. 44, 2.
- δικὴν (modo, ritu) σκηπτῶ. 1, 5. χειμάρρον. 32, 1.
- διοχεῖσθαι, *intercidere, dilapsum evanescere*. 10, 3.
- διομαλιξίζειν, *intransitive*. 33, 4.
- Διονύσιος, ὁ τύραννος. 4, 3. D. Phocænsis ap. Herodotum. 22, 1.
- διοσημεία. 15, 7.
- διότι pro ὅτι. 7, 1.
- διοχετεύειν, *rivis s. canalibus instruere*, ex Platone. 32, 5.
- Δίς. vid. Ζεύς.
- διστάζειν. 28, 1.
- διχόρειοι. 41, 1.
- Δίων, is qui Dionysium tyrannum imperio privavit. 4, 3.
- δοκίμῳ (τοῦ), *secundum communem omnium sententiam*. 39, 4.
- δοκίμιον γύστωσις, de lingua, e Platone. 32, 5.
- δοξοκομπεῖν, *magnum et insignem videri*. 23, 2.
- δορυφορικὴ οἰκησις, *locus satellitum*, e Platone. 32, 5.
- Δορυφόρος, nota Polycleli statua. 36, 3.
- δουλαγωγεῖν. *metaph.* 44, 6.
- δουλοπρεπή φρονεῖν καὶ ἐπιτηδεύειν. 9, 3.
- δουλοῦσθαι gravissime dictum pro πείθειν. 15, 9.
- δραματικὸν καὶ ἐναγωνίον ὀρρονι-tur διηγηματικῶ. 9, 13.
- δράσασθαι passive, *prehendi*, (si δρασομένους vera lectio) ex Herodoto. 43, 1.
- δριμύς, *acer et acutus*. 44, 1.
- δριμύν forma Attica, etiam neutrius generis. add. ad 1, 4.
- δύναμις. ἢ ἐν τῷ λέγειν, *eloquendi sive verborum facultas*. 8; 1. *vis summa dicendi*. 34, 4.
- δύνειν. *δίδυμι* (ἢ τίχην τοῦ πανουργεῖν), *ratio fallendi occultatur*. 17, 2.
- δυσδαίμονεῖν. 9, 7.
- δυσεξέλιπτος μνήμη. 7, 3.
- δύσκολος κατεξανάστασις. 7, 3.
- δύσληπτον, *difficile cognitum*. 6, 1.
- δυσσεβής εἰς τινα. 4, 3.
- δυσφυλακτότατον εἶκεν εἶναι τὸ οἰδεῖν. 3, 3.
- δωρητὸν, *naturæ munere datum*. 9, 1.

E.

- ε permut. cum αι in μαίνας. 10, 4. in προεκειμέναις. 11, 1. in φυσιολογίαις. 12, 5, et aliis locis non paucis.
- ἐγγύς ἐκστάτως (τὰ), *quæ hominem vehementer percel-*

- lunt et attonitum reddunt*, 38, 5.
ἐγκαταβιῶν τῇ ῥαθυμίᾳ, in so-
cordia vitam transigere. 44,
 41.
ἐγκαταλείπειν τῇ διανοίᾳ. 7, 3.
ἐγκατατάττειν. 40, 7. 43, 3.
ἐγχεύεσθαι. 1, 2.
ἐγχεύειν. 45, 5.
ἐγχοπή, verbum obscurum. 44, 3
ἐγχεύειν. 15, 44.
ἐγκύμων γενναίου παραστήματος.
 9, 1. *ἐγκ. τῆς δαιμονίου δυνά-*
μεως. 43, 2.
ἐγκωμαστικός. 8, 3.
ἐγκώμιον. 16, 3. 38, 2. *ἐγκώμια*
sublimitatem omnem capiunt,
cæterum affectu fere vacua.
 8, 3.
ἔδαρος, metaphorice. 8, 1.
ἔδραϊον μέγεθος, magnitudo (cor-
poris alicujus) firmiter insis-
tens. 40, 4.
ἐδίξειν, solere. 9, 40.
εἶγε, quia. 1, 4.
εἶδειν. Τί ποτ' οὖν εἶδον οἱ, etc.
notabilis forma, pro διὰ τί οἱ,
etc. 35, 2.
εἰδοποιῶν, (figurarum) confor-
matio. 18, 1.
εἶδος. τὰ ἐπ' εἶδους, omnia sin-
gulatim. 13, 4. 43, 6.
εἶδωλον, imago (fictæ personæ).
 9, 5. *εἶδωλα καὶ μιμήματα πει-*
θοῦς dicuntur soni musici.
 39, 3.
εἰδωλοποιεῖν et εἰδωλοποιῶν. 15,
 4 et 7.
εἰκασίος, i. q. ἀμέθοδος. 2, 2.
εἰκνεν, εἰκοιε μανία. 39, 3. *κατὰ*
τὸ εἰκόσ, ut rei consenta-
neum est. 44, 3.
εἰκει, Æolice pro ἤκει, in oda
Sapphus v. 8. 10, 2.
εἰκῆ, suspectum nonnullis ver-
bum. 44, 42.
εἰκονογραφεῖν. 10, 6.
εἰκότως, pro eo, quod rei con-
sentaneum est; nec mirum.
 3, 5.
εἰκὼν in oratione. 37, 4.
εἶναι. ἔσται ortum ex ἔν τι. 8, 4.
Idem verbum ex ed. 4. repo-
situm. 30, 4.
εἰπεῖν, ut ita dicam. 34, 2. Cf.
 44, 7.
εἰρηός, structura sive ordo re-
rum et verborum. 22, 4.
εἶς. ἔν τι, Vid. εἶναι.
εἶς ταῦτα pro ἔν τούτοις, si ve-
ra lectio. 43, 2.
εἰςβολή, initium (librorum Moy-
sis, 9, 9. Similiter 28, 2. et
 38, 2.
εἰςπράττεσθαι, flagitare. 32, 4.
εἰσφέρειν ἀπίδειξιν. 16, 2.
εἶτα, deinde. 16, 4. 20, 3.
quare, itaque. 1, 1. 3, 5.
ἐκ προσώπου. 4, 7. *ἐκ pro ὑπό-*
 9, 14.
Ἐκαταῖος, Milesius, historicus
antiquissimus. 27, 2.
ἐκβαίνειν, postremo fieri. 44, 3.
ἐκβολή (vel ἐμβολή; vid. h. v.).
 33, 5.
ἐκείνος, absolute, de re nota.
 23, 2. Cf. οὗτος.
ἐκθαμάζειν, vehementer admi-
rari. 44, 8.
ἐκθειάζειν, numinis loco colere.
 44, 7.
ἐκκαθαίρειν ἀριστήθην. 10, 7.
ἐκλαμβάνειν i. q. ἐκλέγειν. 10, 3.
ἐκλέγειν. 10, 1. 13, 3.

- ἐκλογή. 8, 1. 10, 1. 30, 1.
 ἐκλύεσθαι εἰς τι, *laxatum et fractum mutari in aliquid.* 9, 15.
 ἐκμαθεῖν παρά τιος. 2, 3.
 ἐκούσια ἁμαρτήματα. 33, 4.
 ἐκπάθια ἰ. γ. πάθος, sed *gravius*, 38, 3.
 ἐκπίπτειν, *longius progredi, prolabi.* 4, 1. 19, 1. 38, 5.
 ἐκπληκτικὸν (τὸ) κατὰ φαντασίαν. 15, 11.
 ἐκπληξίς. 1. 4. Nonnulli. 15, 2. pro eo male ἔμπληξις.
 ἐκπληροῦν (τέλειον σύστημα). 40, 4.
 ἐκπλήττειν. 12, 15. ἐκπλήττεσθαι τι. 35, 4.
 ἐκπνεῖν. 8, 4. Sed f. ἐμπνέον, quod Morus volebat, ibi legendum.
 ἐκπνεῖν. ἐκπνεονημένοι κρατῆρας, e Theopompo. 43, 2.
 ἐκτιθέσθαι (pro ποιεῖν), *eloquendo facere.* 38, 2.
 ἐκτιμᾶν, *in summo honore habere.* 44, 7.
 ἐκτραγωδεῖν τι, *sublimi dictione aliquid exprimere.* 15, 3.
 ἐκτριβεῖν, *acuere.* 44, 3.
 ἐκφαίνειν, *verbis declarare.* 9, 9
 ἐκφέρειν, ἐξήνεγκε, *expressit.* 19, 2. ἐξενεγκεῖν, *ex sese proferre, gignere.* 9, 3. ἐξενεχθῆναι, *quod erupit ὕψος* (quasi fulmen). 1. 4. ἐκφερόμενος, *prolapsus (ulterius quam oportebat) progressus.* 32, 7.
 ἐκφλέγεσθαι. 12, 3.
 ἐκφρων fit homo tibiæ sonis. 39, 2.
 ἐκφυλοὶ παραβάσεις, *prorsus*
- ineptæ digressiones* (in pingendo phantasmate). 15, 8.
 ἐλάττωμα, idem γ. ἁμαρτήματα. 32, 8.
 ἐλαύνεται τὰ πάθη χαιμάρρου δίκην 32, 1.
 ἐλεγκτικός. 1, 4.
 ἐλέγχειν. ἀνθρώπους ἐλέγχειν, *judicio esse sive arguere, (illos) esse homines.* 36, 1. ἐλεγχθήσασθαι τοῦθ' ἐτέρως ἔχον φημι, *convinci hoc affirmo.* 2, 2.
 ἐλεύθερος κριτῆς, *judex liber a dominatione vitiorum, neque coactus secundum illa sententiam ferre.* 44, 9.
 ἐμβολή, *impetus.* 20, 3. Sed 27, 1. al. ἐκβολή.
 ἐμβριθεῖς ἔννοιαι. 9, 3.
 ἐμπαθῆς (τό), ἰ. γ. πάθος. 8, 4. *affectus plenum.* 15, 9. Sed ἐμπαθοῦς. 24, 2. fort. corruptum.
 ἔμπαλιν, *in contrariam partem.* 43, 3.
 ἐμπειρία τῆς εὐρίσεως, *solers inventio.* 1, 4.
 ἐμπειρος λόγων. 7, 3.
 ἐμπειριχομένα. 8, 1.
 ἐμπίπτειν εἰς τινα, ut Lat. *cadere in aliquem, inesse posse alicui.* 9, 4.
 ἐμπλεως ἀγῶνος, *cum contentione rem ipsam agens.* 26, 3
 ἐμπνεῖν. ἐμπνευσθεῖς ὑπὸ θεοῦ, καὶ φοιδότητος γενόμενος. 15, 2.
 ἐμποδίζειν. 19, 2. 21, 2.
 ἐμπρακτος, *vehemens.* 18, 1. τὸ ἐμπρακτον, *vis, gravitas.* 11, 2. 15, 8.
 ἐμπροσθεν, *antecedente πρό.* 22, 2

- ἔμφρασις ἀγωνίας, significatio laboris sive anxietatis. 19, 2.
 ἔμφρανιστικός, aptus ad rem declarandam. 31, 1.
 ἔμφερόμενα (τά) adjuncta rei. 10, 1. 12, 2.
 ἔμφρουρον (τὸ), melon. pusillus animus, qualis est hominis in custodiam conclusi. 44, 4.
 ἔμφρων. 7, 3.
 ἔμφύσειν ταῖς ψυχαῖς, animis indere sive innasci jubere. 35, 2. ἔμφύεται τοῖς λόγοις τὰ ἄσμενα. 5, 1.
 ἔμφυτοι ἀνθρώποις λόγοι. 39, 3.
 ἔμφυχοι τᾶροι γύπες, dictum Gorgiae, quod reprehenditur. 3. 2. ἔμφυχα πάθη, vehementes affectus, vitam quasi tribuentes orationi. 34, 4.
 ἐν, cum, ut ἡ ἐν ἀξιώματι σύνθεσις. 8, 1. et μέγθος ἐν ἐνίοις διημαρτημένοις. 33, 1.
 ἐναγωνίον πρᾶγμα, res, quae cum maxime geritur. 9, 13. 25, 1. 26, 1. vehemens. 15, 9. 22, 1.
 ἐναγωνίως, cum vehementia, ad quam res excitat. 18, 2.
 ἐνάληθες (τὸ), quod ex veritate sive natura rei haustum est. 15, 8.
 ἐνάλλαξις πτώσεως, ἀριθμοῦ, προσώπου, etc. 23, 1.
 ἐναλλάττειν. 22, 1. et 38, 2.
 ἐνάργεια. 15, 2.
 ἐναργέστερον et ἐναργέστατα. adv. 15, 7. 31, 1.
 ἐναφανίζεσθαι. 17, 2.
 ἐνδείκνυσθαι. 13, 2.
 ἐνδιδοῦναι τι τι, animo alicujus aliquid imprimere. 39, 2.
 44, 2.
 ἐνέδραι διαθηκῶν. 44, 9.
 ἐνεῖναι. ὡς ἐνῆν quantum fieri poterat. 43, 5.
 ἐνέργημα. 39, 3.
 ἐνεργούμενα, quae nunc maxime geruntur, s. res praesentes. 26, 2.
 ἐνθεν... ἐνθεν. 34, 4.
 ἐνθὲνδε. 4, 3.
 ἐνθεος ἀτμός, ex antro scilicet oraculi Delphici. 13, 2. τὸ ἐνθουον, vehementia. 18, 1.
 ἐνθουσιᾶν. 3, 2.
 ἐνθουσιασμός. 15, 1.
 ἐνθουσιαστικὸν πάθος. 8, 1. ἐνθ. πνεῦμα. 8, 4.
 ἐνικά, singularia (numero grammatico). 23, 2. 24, 1.
 ἐννοεῖν (al. ἐπινοεῖν) e Platone. 32, 7.
 ἐννόημα λόγου γεννητικόν, cogitatum, quod ad loquendum impellere potest. 15, 1.
 ἐννοια i. q. ἐννόημα. 9, 2. Pro φαντασία. 15, 5. Sic et, opinor. 28, 3.
 ἐνότης, arcta in unum conjunctio. 11, 3.
 ἐνοῦν. ἠνωμένα (τά) φύσει καὶ ἀδιανεμήτα. 22, 3. plura singulari numero expressa. 24, 1.
 ἐνσημαίνειν. 4, 4.
 ἐνσπαργανοῦν, metaph. 44, 3.
 ἐντάφιον. (metaph.) ornamentum mortuo debitum. 9, 10.
 ἐντίκτειν λόγον τοῖς ἀκούουσιν. 16, 3. δεσπότης ταῖς ψυχαῖς, ὕβρις καὶ, etc. 44, 7. extr.
 ἐντιθέσθαι φρόνημα. 16, 2. ψυχὴν φωνητικὴν. 30, 1.
 ἐντραχῆς (al. ἐντραχῆς), de ora-

- tore. 44, 4.
 ἐντροφα καὶ σύγγενῃ. 39, 3. An illa sunt, quæ jam in utero matris homini inseruntur? ἐντυγχάνειν, sc. συγγραμμάτων, legere. 4, 4.
 ἐντυποῦν. 40, 6.
 ἐνύπνια Διός, dicuntur *nugæ optimi scriptoris*. 9, 44.
 ἐξαιρεῖν ψυχὴν σώματος. 44, 2.
 ἐξακοῦσαι. 23, 4.
 ἐξαμαυροῦν. 17, 2.
 ἐξάπτεσθαι κώδωνας. 23, 4.
 ἐξεργεῖσθαι. 26, 3.
 ἐξερεῖν πρὸς οὐρανόν, e fragm. Æschyli. 3, 4.
 ἐξεργάζεσθαι. ἐξεργασταὶ ὁ τόπος, tractatus et dijudicatus est locus. 9, 8.
 ἐξήρησμα. 49, 4.
 ἔξως, habitus, facultas. 44, 4.
 ἐξίσταναι. ἐξεστηκώς, vehementi affectu percussus. 3, 5. ταῦτα ἐξίστησιν ἄνθρωπος, e Demosthene. 20, 3.
 ἐξομαλίζειν. ἐξομαλισμένα ὕψη, dicta æque elata. 9, 43. τοῖς συνδέσμοις ἔξομ. εἰς λειότητα. 21, 1.
 ἐξοχή λόγων. 4, 3. ἐξοχαὶ ἰ. γ. τὰ ἄκρα. 40, 7.
 ἐξοχος proprio sensu. 47, 3.
 ἐξυθρισμένα *vilis, sordida*. 43, 5.
 ἔξωθεν (τά), quæ ad ipsam rei naturam non pertinent. 7, 4. 33, 4. ἔξωθεν ποθεν, a re ad propositum non pertinente. 22, 4.
 ἐξωνεῖσθαι *compensare*, Germ. gut machen. 36, 2.
 ἐπάγειν (εἰς τὸν σύμπαντα κόσμον), de natura, quæ homines in hanc rerum universitatem introduxit. 35, 2. orationi addere. 40, 2. animo ad-movere. 39, 2.
 ἐπαθλον. 44, 3.
 ἐπαινετικός. 8, 3.
 ἐπαινετός. 31, 4.
 ἐπαινος, verbum viro docto suspectum. 44, 44.
 ἐπαίρεσθαι. 7, 2.
 ἐπακμάσαι, vix genuinum verbum. 43, 4.
 ἐπάλληλοι τρόποι, *confertæ translationes, alia post aliam posita*. 32, 5. γόμοι. 44, 3.
 ἐπάλληλα πάθη. 9, 43. 34, 4.
 ἐπάλληλος φορά, *impetus huc et illuc ruentis*. 20, 2.
 ἐπαναγκάζειν. 27, 1.
 ἐπαναφορά, figura rhet. alias ἀναφορά dicta. 20, 2 et 3.
 ἐπανθεῖν; metaph. 30, 4.
 ἐπανιέναι. 43, 4. ἐπανιτέον. 37, 4.
 ἐπανίστασθαι, *excitare e somno*; e Platone; de muris restituendis. 4, 6.
 ἐπάνω τινός καθίστασθαι, *superare aliquem*. 4, 4.
 ἐπαφρόδιτος. 34, 2.
 ἐπεργεῖν. 23, 4.
 ἐπέγερσις, e Platone. 32, 5.
 ἐπέγειν (al. δεῖ). 43, 6.
 ἐπειράγειν. 44, 4.
 ἐπειριέναι. 44, 7.
 ἐπεικνυλίσθαι. 44, 4.
 ἐπεισόδια τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου contineri dicuntur in *Odyssea*. 9, 42.
 ἐπεκτείνειν, sc. τῇ περιφράσει. 28, 3. μὲν συλλαβῶν. 39, 4.

- ἐπελπίζειν, ampliori spe excitare. 44, 2.
 ἐπέρχεισθαι, sc. λόγῳ, exponere. 43, 4.
 ἐπέχειν ταξίν. 2, 3. μοῖραν. 9, 1. et 44, 42. νύξ ἐπέχει τὴν μάχην. 9, 10. ἀφορία τῶν λόγων ἐπ. τὸν βίον, rarissima est inter homines hujus ætatis vera eloquentia. 44, 1.
 ἐπί. τὰ ἐπί μερούς, per omnes partes. 1, 2. ἐπί δακτυλικῶν ῥυθμῶν, per numeros dactylicos, sive numeris d. 39, 4. ἐπ' εἶδους, singulatim. 43, 6.
 ἐπί πάντων et ἐπ' ἐκάστου, omnibus in rebus. 2, 2. Sic cum genitivo sæpius. apud nostrum est in, ut 3, 4. 9, 14. 15, 3. 17, 1. 36, 3. Sæpe et vertendum de, ut 2 3, 4, 5. 7, 1. 9, 5. 22, 4. Etiam cum dat. positum verti potest de, ut 7, 4. ἐπί τῷ θαυμαζομένῳ, de eo, quod admirantur. Cætera magis tralatitia, ut ἄλλ' ἐπ' ἄλλοις. 22, 4. εἶναι ἐπί τινι. 2, 3. 9, 7. ἐπί πολύ. 28, 1. In compositis vim fere amittit. Vid. ἐπισυντιθέναι.
 ἐπίβασις, progressus. 11, 1.
 ἐπίδλέπειν, præsentem cernere aliquid. 9, 6.
 ἐπίβολη, inceptum. 35, 3.
 ἐπίβουλης interdum suspectus orator. 17, 1.
 ἐπιγίννημα πολλῆς κείρας. 6, 1.
 ἐπιγνώσκω, agnoscere. 31, 1. cognoscere. 33, 3.
 Ἐπίγονοι, ex Hecataeo. 27, 1.
 ἐπίδεικτικός. 34, 3. τὰ ἐπίδει-
- κτικά. 8, 3. 12, 5.
 ἐπιόξειος, aptus, scilicet. 34, 2.
 ἐπιόχεσθαι στόμφον dicitur tragœdia. 3, 1. ἐπιό. πόνου. 22, 2.
 ἐπίδοσις, incrementum, profectus in aliqua virtute. 1, 1.
 ἐπιζητεῖν, postulare, supponere ut necessarium. 15, 2.
 ἐπιζ. διοιχόμενα, graviter, ut videtur, dictum, pro λέγει διοιχέσθαι. 10, 3.
 ἐπικαίειν. Pro ἐπικαύσειαν quidam reponi volunt ἐπικλύσειαν. 44, 10.
 ἐπικίμερον (τὸ) τοῦ πάθους. 18, 2.
 ἐπικείμενα, sc. σκώμματα, fort. corruptum. 34, 2.
 ἐπικίηρον πρᾶγμα, de usu periphraseos. 29, 1.
 ἐπικίνδυνος. 2, 2.
 ἐπικουρία, remedium. 17, 2.
 ἐπικρατεῖν θυμοῦ. 17, 1. τῆς διανοίας ἡμῶν. 39, 3.
 ἐπικρίνειν, dijudicare. 12, 4. 36, 4.
 ἐπικρίσις, dijudicatio. 33, 1. facultas dijudicandi. 6, 1.
 ἐπί... λεπτόμενα per imesin. 2, 2.
 ἐπιλογίζεσθαι. 2, 3.
 ἐπίλογος, proprio sensu. 12, 5.
 ἐπίλ. τῆς Ἰλιάδος ἢ Ὀδύσσεια. 9, 12.
 ἐπιμονή, longior tractatio in re oratorie agenda. 12, 2.
 ἐπίμονον αἰεὶ τὸ καίον habet Cicero. 12, 4.
 ἐπινοητικός, sc. ὁ Τίμαιος. 4, 1.
 ἐπίνοια. 1, 2. αἰ ἐπίνοια. 35, 3.
 ἐπίπεδον. 17, 3.
 ἐπιπνεῖσθαι. 13, 2.
 ἐπιπολάζειν, se efferre, se jac-

- tare. 44, 4.
 ἐπιπροσθῆναι τι, *aliquid obte-
gere, ne in oculos hominum
incurrat.* 32, 2.
 ἐπιπροσθιθέναι. 44, 4.
 ἐπιρρώσις. 44, 2.
 ἐπισιπέτεσθαι, *secum reputare.*
 2, 2. ἐπισιπέτιον. 7, 4.
 ἐπισκοπεῖν, *examinare.* 7, 3.
 ἐπισκοτεῖσθαι, *de corporibus cœ-
lestibus.* 35, 4.
 ἐπίστασις, *attentio, animi ad-
versio.* 39, 2. Pro εἰς ἐπίστ.
 vulgatum est ὡς ἐπίστασαι.
 ἐπιστήμη καθαρὰ. 6, 4.
 ἐπιστρέφειν, *ad scopum conver-
tere.* 27, 3. ἐπίστραπται eod.
 fere sensu. 42, 3. ἐπιστρέφο-
 μαι (οὐκ ἐστὶ Θρησκείας), *non am-
plius curo Thr.* ex Ana-
 creonte. 34, 4.
 ἐπισυνάγεσθαι. 24, 4.
 ἐπισυνδεδεμένα (γόμοις), *locus
obscurus.* 44, 3.
 ἐπισύνθεσις, ἢ πρὸς ἄλληλα. 40, 4.
 ἐπισ. ἢ τῶν μελῶν, sc. τοῦ σώ-
 ματος. 40, 4.
 ἐπισυντιθέναι ἰ. q. simplex συντι-
 θέναι. 40, 7. 23, 4. Idem
 valet de antec. nomine et de
 verbis ἐπισυνάγειν, ἐπισυστρέ-
 φειν, aliisque.
 ἐπισυστρέφειν, *cogere in unum.*
 24, 4.
 ἐπισφαλής. 33, 2.
 ἐπίτασις, *exaggeratio.* 38, 5.
 ἐπιτελεῖσθαι κατὰ τέχνην, *arte
hominum parari,* ex Theo-
 pompo. 43, 2.
 ἐπιτηδεύειν (τά παθητικά). 48, 2.
 μικρὰ καὶ δουλοπρεπῆ, 9, 3.
 ἐπιτηδεύμα (Ruhnk. vult κατεπι-
 τηδεύμα). 30, 4.
 ἐπιτιθέναι (fort. leg. ἐντιθ.) 39,
 2. ἐπιτίθεσθαι πράγματι, *rem
tractandam suscipere.* 45, 3.
 ἐπιτολμᾶν cum dat. *audacter
suscipere.* 45, 5.
 ἐπιτυχής ἐν τι, *qui excellit in
aliquo genere.* 45, 3. 33, 4.
 de natura. 22, 4.
 ἐπιτυχία, *recta scribendi ra-
tio.* 5, 4.
 ἐπιφάνεια Bacchi. 45, 6.
 ἐπιφέρειν, *addere statim, sub-
jicere.* 8, 2. 39, 4.
 ἐπιφθέγγεσθαι. 9, 5.
 ἐπιπλέγειν πάντα τῇ φαρᾷ, *de poe-
tibus summo ardore flagrantibus.*
 35, 5.
 ἐπιφορον εἰς τι, *quod ad rem con-
fert.* 5, 4.
 ἐπιφωνεῖν. 4, 3.
 ἐπιχαρίς (vulg. ἐπιχαρός. Cf. ad
 Ruhnk. p. vi not). 34, 3.
 ἐπιχειρεῖν, *conari,* 40, 6. 34, 3.
 ἐπιχειρήσις πραγματικὴ, ἰ. q.
 ἐπιχείρημα. 45, 9.
 ἐποικοδόμησις, *gradatio.* 39, 3.
 ἐποικονομία, *distributio, parti-
tio.* Sed leg. ἐποικοδομῖς. 44,
 2.
 ἐποικῆλλειν εἰς τι, metaph. *impulsu
quodam adherescere ad ali-
quid.* 3, 4.
 ἐπορέγεσθαι. 34, 2.
 ἐπος, *unum verbum.* 40, 6.
 ἐρανίσεις, metaph. 20, 4.
 ἐρανος πλήθους, *plurium rerum
conjunctio.* 40, 4.
 ἔργα τῆς φύσεως, *actiones natu-
rales hominum.* 22, 4. ἔργα,
 simpliciter, pro τέχνη, ἔχγωνα.
 23, 3. Sunt et ἰ. q. πράγματα,

- res enarratae*, ut illud e Thucydide. 38, 5.
 ἐργάζεσθαι pro ποιεῖν. 43, 6.
 ἔρεσθαι. ἤρετό τις, sententia obscurior e Demosth. 18, 1.
 ἐρημοῦσθαι, de mari, *decrescere*, si vera lectio. 9, 13.
 Ἐρινυές. 15, 8.
 ἔρμηνεῖα, *elocutio*. 5, 1. 43, 3.
 ἔρμηνευτικά (τὰ), idem. 23, 1.
 Ἐρμοκράτης, Syracusanorum dux contra Athenienses. 4, 3.
 Ἐρμων, pater Hermocratis. *ibid.*
 ἔρχεσθαι εἰς ἡλικίαν, *ad maturiorem aetatem pervenire*. 44, 7.
 ἔρωσ, *cupiditas*. 4, 1.
 ἐρώτησις, figura, qua Demosthenes praecclare usus. 18, 1.
 ἢ εἰς ἑαυτόν. 18, 2.
 ἐρωτικά μανία. 10, 1.
 ἔστιοῦχος, e vet. poeta. 3, 1.
 ἔτερος pro ἄλλος. 44, 1. et alibi. τὰ μὲν... θάτερα δέ. 8, 1. θατέρου, *secundi*. 4, 1.
 ἐτέρωθι. 9, 2.
 ἐτέρως ἔχον. 2, 2.
 εὐβουλία. 2, 3.
εὐγένεια. urbanitas et elegantia laudatur in oratione Hyperidis. 34, 2.
 εὐγενής λόγος opponitur ἀσχήμονι. 43, 6. εὐγενές ἀμάχημα est magnis excidere ausis. 3, 3.
 εὐγενέστερον. 7, 1. extr. εὐγενέστατοι dicuntur pedes heroiici. 39, 4.
 εὐεργασία, *recte agendi ratio*. 1, 2.
 εὐήχος. 24, 2.
 εὐθύνας ὑπέχειν, *rationem factorum, tamquam in iudicio, reddere*. 14, 2.
 εὐθύς, *ratio in promptu est*. 29, 1. 44, 1. ἐπ' εὐθύ, sc. ἀγχι. 42, 1.
 εὐκαμπής, *metaphorice qui flexo cursu facile redit*. 34, 2.
 εὐκαταφρόνητον. 3, 1.
 εὐκλεία. 13, 4.
 εὐλόγως, *cum ratione*. German. fere *natürlicher Weise*. 38, 4.
 εὐμέλεια, *numerosum concinnitas*. 28, 2. 39, 3.
 εὐπάλαιστρον (τὸ), *venustas*, Germ. *die Gewandtheit*. 34, 2.
 εὐπίνεια. 30, 4.
 Εὐπολις, vetus poeta comicus. Locus ejus. 46, 3.
 εὐπόριστον τὸ χρειώδες. 35, 5.
 Εὐριπίδης, *natura minime aptus ad vim et sublimitatem tragœdiæ*. 15, 3. numeris maxime et compositione, non verbis magnificis, elatus. 40, 2. s. Quo in genere visionum excel. lat. 15, 3. Loca ejus. 15, 2. et seqq. 40, 3. et 4.
 εὐστοχος. 34, 2.
 εὐτελισμός, *extenuatio rerum*. 14, 2.
 εὐφορος πρὸς τι, *natura ad rem aliquam aptus*. 44, 1.
 ἐφάπτεσθαι, *commemorare*. 1, 1. φορίου. 4, 5. ψυχῆς et ἀκοῆς. 39, 3.
 ἐφηθύνειν. 15, 6. 34, 2.
 ἐπιέναι, *permittere*. εἰ ἡμῖν ἐπιέναι. 12, 4.
 ἐφικτὸν, *quod attingi potest*. 39, 1.
 ἐφορμᾶν, *sallum dare*. 9, 5.
 ἔχει με θαῦμα. 44, 1. ἔχω εὐρεῖν.

- 44, 7. λόγος ἔχει, *sama tenet, fertur*. 13, 2. ἔχσθαι σκοποῦ, *semper habere propositum*. 13, 2. ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς ἔχεται τὰ πράγματα, ex Herodoto. 22, 4.
- Z.
- ζεῖν. ζεσάσης τῆς θαλάσσης, ex Herodoto. 43, 4.
- Ζεὺς a columbis nutritus. 9, 44. τοῦ Διὸς ἐνούπνια, prover. *ibid*. Ζεὺς de rege. 3, 2.
- ζηλοτυπία. 22, 4.
- ζῆλοι, *studia, quibus homines se addixerunt*. 7, 4.
- ζηλοῦν. 13, 2.
- ζήλωσις. *ibid*.
- ζητεῖν. τὸ ζητούμενον. 12, 2.
- ζωγραφία. 17, 3.
- Ζώϊλος, *Homeromastix ille*. 9, 44.
- H.
- η sæpe permut, in Vat. 2 cum I, ut 13, 4 in διμουργιμάτων. ἦ et ἧ confusa : add. ad 44, 2. ἦ : 3, 4. ἧ δῆλον scribendum, non ἦ δῆλον : add. ad 3, 4.
- ἠγεμῶν ἐν ὑπεροχῇ. 17, 4.
- ἠγησίος, orator, *cujus ridetur tumor*. 3, 2.
- ἠδονή, proprie. 5, 4. 39, 4. character orationis. 29, 2. 44, 4.
- ἠδύς. Τερπεντιανὴ ἠδιστε. 1, 4. 4, 3. τὸ ἠδύ. 3, 4. Vid. et ἀδύ.
- ἠδύσματα τραπεζοκόμων καὶ ὀψοποιῶν. 43, 4.
- ἠεροειδές, *cælum serenum*, ex Homero. 9, 3.
- ἠθικῶς βιολογούμενα. 9, 15.
- ἠθολογονμένη κωμωδία. 9, 15.
- ἠθος, *oratio morata*. 9, 15.
- permutatum. 29, 2. cum ὕψος, et 13, 4. cum εἶδος.
- ἠλικία, *ætas adulta*. 44, 7.
- ἠρακλεΐδαι. 27, 2.
- ἠρακλεΐδης, *Dionysii tyranni adversarius*. 4, 3.
- ἠρεμεῖν, de animo. 20, 2. et 34, 4.
- ἠριγόνη, *Eratosthenis poema*. 33, 5.
- ἠροδότειος. 4, 7. 18, 2. 31, 2.
- ἠρόδοτος, nobilis ille historicus, dictus aliquando Ὀμηρικώτατος. 13, 3. Loci ejus ab auctore tractati. 4, 7. 22, 1. 26, 2. 28, 4. 31, 2. 38, 4. 43, 4.
- ἠρωϊκά μεγέθη. 9, 10. ἠρωϊκώτατον. 15, 6.
- ἠρωος, *excellentissimus scriptor*. 4, 4. 44, 2. 36, 2.
- ἠσιόδειος. 9, 15.
- ἠσιόδος num Ἀσπίδα scripserit, auctor dubitat. 9, 15.
- Locus ejus ex Ἐργ. καὶ τιμ. 13, 4.
- Θ.
- θάλλειν. ἔστ' ἂν τσθλήη, e veteri poeta. 36, 2.
- θαρρόντα ἀφορίζεσθαι, *confidenter et sine dubitatione decernere*. 8, 4.
- θαυμαζέειν. *Opponitur ἦδη θαυμασμένος adversario νέω*. 13, 4.
- θαυμαστός, *mirus*, id. q. *inper-*

- lus.* 4, 4.
 θέατρον, metaph. 14, 2. Ionice
 θέητρον, ex Herodoto. 24, 4.
 (ubi Codd. omnes habent ἔπε-
 στον, vel ἔπεσαν, οἱ θεώμενοι).
 Θεῖον (τὸ). *numen divinum.* 9,
 9. θεῖος (ὁ Πλάτων), *egregius*
scriptor. 4, 6.
 θέλητρον. 39, 2.
 θέμνα, *postulatum sive princi-*
pium. 32, 8.
 θεμιτόν. 34, 4.
 Θεόδωρος, incertum, qui sit rhe-
 tor. 3, 5.
 Θεόκριτος, ὁ ἐν ταῖς βουκολικοῖς
 ἐπιτυχέστατος. 33, 4.
 θεομαχία ap. Homerum. 9, 6.
 θεόπεμπτα δωρήματα, de facultati-
 bus ingenii. 34, 4.
 Θεόπομπος, *historicus.* Dictum
 ejus ad *ιδιωτισμὸν* pertinens.
 31, 4. Plura ejus verba. 43,
 2.
 θεοφορεῖσθαι. 13, 2. 15, 6.
 Θεόφραστος quomodo metaphoras
 duras emolliri statuerit. 32, 3.
 θεσμοθέτης, ὁ τῶν Ἰουδαίων, (Moy-
 ses). 9, 9.
 θετέος. Vid. τινεῖναι.
 θεωρεῖν, *excogitare.* 4, 2. 17, 4.
 θεωρία, *rerum contemplatio.*
 35, 3. Sic ἢ ἐπὶ τ. πρακτικῶ-
 νων θεωρία. 2, 3.
 θήλεια νόσος, *haemorrhoides*, ex
 Herodoto. 28, 4.
 θῆραι ἀλλοτρίων θανάτων. 44, 9.
 θολοῦν τῆ φράσει. 3, 1.
 θορυβεῖν. τεθορύβηται (ταῦτα) ταῖς
 φαντασίαις, *visionibus ad*
strepitum composita sunt. 3,
 4.
 Θουκυδίδης comparatur in suo
 genere cum summis scripto-
 ribus, Homero, Platone et
 Demosthene. 14, 4. Ut pluri-
 mum narrat per praesens. 25,
 4. Hyperbatis insolentibus uti-
 tur. 22, 3. Locus ejus lau-
 datur ob hyperbolen scienter
 tractatam. 38, 3.
 θρασεῖα μεταφοραί. 32, 3.
 θρυλλοῦμενον (τὸ). 44, 2.
 θυμικῶς ἐκφλέγασθαι. 12, 3.
 θυμὸς, *ardor contentionis.* 13,
 4. *ira.* 27, 3. 32, 2.
 θύννος, *thunnus*, piscis. 24, 2.
 I.
 ἰσθαι τὰ τομηρά. 32, 3.
 ἰδέα, *genus rerum vel species.*
 8, 4. 11, 2. 22, 4. ἰδέα πλεῦ-
 μονος, periphrasis pro πλεῦ-
 μων, e Platone. 32, 5. *Spe-*
cies externa. German. *An-*
sicht. 39, 3.
 ἰδίος, sine casu, *peculiaris.* 44,
 42. Cum genit. *proprius*, ut
 τὸν ἴδιον ἑαυτῶν θάνατον. 15,
 5. ἴδια ἑαυτῶν πάθη. 3, 5.
 Adde 9, 11. 30, 2. 32, 4.
 ἰδιωμα κινδύνου, *natura peri-*
culi, quod proprium erat
periculo. 10, 6.
 ἰδίως, *peculiari significatione,*
sive specialiter, ut vertit Por-
 tus. 15. Al. ἥδη. *peculiari*
ratione. 17, 4.
 ἰδιωτεύειν, *vulgare et humile*
esse. 34, 2.
 ἰδιώτης, *athleticis exercitatio-*
nibus non institutus. 34, 1.
 Pro ἰδιωτισμός. 34, 2.

- ιδιωτικόν, sc. ῥήμα, *plebi usitatum*. 43, 4.
- ιδιωτισμός, *usus verborum e vulgari petitorum sermone*.
Ei opponitur κόσμος. 34, 1.
- ἴεναι, de eadem orationis forma continuata, ἵνα μὴ ἐπὶ τῶν αὐτῶν ὁ λόγος ἴων στή. 20, 2.
- ἱερεῖα πρὸς κατακοπήν. 43, 2.
- ἰζάνειν, proprio sensu, ex oda Sapphus. 10, 2.
- ἰζήμα, *depressio rei, quæ subsedit; recessus*. 9, 43.
- ἰζανός, *bonus*, absolute. 4, 1.
- Ἰλιάκᾶ, *Trojani belli tempora*. 9, 7. ἰλ. ποιήματα. *ibid.* § 12.
- ἰλ. ποιήματα, de sola *Iliade Homeri*. *ibidem*, § 13.
- ἰλιάς. 9, 12. s.
- ἰμερόεν γελᾶν, e Sapphus oda. 40, 2.
- ἰσοδρομεῖν. 15, 4.
- ἰσῶθαι ἐκεῖνοι, *præstantissimi illi scriptores*. 35, 2.
- ἰσοκράτης. Tarditas ejus in Pænegyrico elaborando. 4, 2.
- Studio nimio rerum augendarum lapsus est. 38, 2.
- ἰσοκράτειοι (οἱ) *abusi particulis frangebant orationem*. 24, 1.
- ἴσος, ἴσα καίνειν. 44, 7.
- ἰστάναι. ἵνα μὴ λόγος στή, *ne oratio moretur*. 20, 2.
- ἰστορία, *narratio*. 12, 5.
- Ἰστρος, flumen, Danubius quibusd. partibus dictus. 35, 4.
- ἰσχός, *de oratione*. 30, 1.
- ἰσχυρά μνήμη. 7, 3.
- ἰσχυροποιεῖν τὸ κατεσκευασμένον *dicitur exaggeratio*. 12, 2.
- ἰταμός. 4, 4.
- Ἴων, Chius, poeta Tragicus non contemnendus. 33, 5.

K.

καθάπερ... οὕτως. 5, 1. καθ...
τῆδε. 7, 4.

καθαρὸν φέγγος, *nunquam obscuratus splendor*. 35, 4.

καθαρός scriptor, a vitiiis liber. 32, 8. 33, 1 et 2. κ. ἐπιστήμη, *notio clara et minime ambigua*. 6, 1.

καθεύδειν, de muris *non restituendis*, e Platone. 4, 6.

καθίεναι εἰς τὰς ψυχὰς παιῶνιον λόγον. 16, 2.

καθίστασθαι sæpissime auctor ponit pro γίγνεσθαι, ut 1, 4. 2, 4. 5, 4. 13, 2. 17, 2. 43, 3.

καθολικῶς. 33, 1. ut καθόλου. 11, 3.

καὶ δὴ. 16, 1. καὶ εἰ. 34, 4. καίτοι et καίτοι γε, *etsi*. 4, 4 et 7. 35, 4. 38, 5.

Καικίλιος, (de quo copiose Toupus ad 1, 1.) permultis exemplis demonstravit, quid esset *sublime*. Plura Timæi frigide dicta castigavit. 4. 2. In libro π. ὕ. omisit affectus. 8, 1.

Reprehendit Theopompi dictum. 34, 1. Binas ternasve metaphoras de eadem re junctim positas videtur probasse. 32, 4. Reprehenditur ab auctore propter judicium de Lysia et Platone. 32, 8.

καίεν, de fulmine. 12, 4. τὸ καίον, de incendio. *ibid.* καίεσθαι, de amore. 10, 3.

- καινόςπουδον (τὸ) περὶ τὰς νοήσεις. 3, 1.
- καίρια (τὰ), *ea, quæ præcipue ad rem, sive ad argumentum pertinent.* 1, 1. 10, 1.
- καίρως, *modus sive mensura.* 2, 2. *locus opportunus.* 12, 5. παρὰ καιρὸν, *alieno loco.* 43, 3.
- κακία, *vitium orationis quodcumque.* 3, 5. ταῖς κακίαις *opponuntur* τὰ ὕψη. 3, 1.
- κακόζηλον (τὸ). 3, 4.
- κακόστομον (τὸ), *sonus, qui difficulter effertur.* 43, 1.
- καλά ὕψη, *vere sublimia.* 7, 4.
- κ. ὀνόματα, *verba rebus convenientia.* 30, 2.
- καλλιγραφεῖν. *κεκαλλιγραφημένοι, qui pigmenta orationis adhibuerunt.* 33, 5.
- Καλλισθένης. *Quædam ejus erant* οὐχ ὕψηλά, ἀλλὰ μετέωρα. 3, 2.
- κάλλος, *dignitas, de oratione.* 30, 1. κάλλη (τὰ) τῆς ἐρμηνείας. 5, 1.
- κανονίζειν. 16, 4.
- καρθίη νῆφον, *e vet. fort. poeta.* 34, 4.
- Κασσάνδρα, *fabula Euripidis perditâ.* 15, 4.
- καταβροντᾶν. 34, 4.
- καταθυβίζειν, *metaph.* 44, 6.
- καταγύναι. *Καμμὲν γλώσσα ἔαγε,* *e Sapphus carmine.* 10, 2.
- κατάγνωσις, *reprehensio.* 3, 3.
- καταδής, *viribus carens, languidus.* 18, 1.
- καταδυομένῳ ἤλιῳ *comparatur Homerus, ut auctor Odysseæ.* 9, 13.
- καταγίς. 20, 3.
- καταισχύνειν τὸ κάλλος. 43, 5.
- κατακάλυψις. ἐν κατακάλυψει τηρεῖ. 17, 3.
- κατακερματίζειν, *in minutas particulas concidere.* 42, 1.
- κατακλιεῖν. 30, 1.
- κατακίρνασθαι τι, *interponi alicui rei, misceri cum aliqua re.* 15, 9.
- κατακορῆς ἐν τῷ γένει τούτῳ, *frequens sive multus in hoc genere.* 22, 3.
- κατακρουργεῖν, *ex Herodoto.* 31, 2.
- κατάληξις (i. q. βάσις), *clausula numeri.* 44, 2.
- καταμέμφεσθαι. 31, 1.
- καταμετρεῖν. 9, 5. 39, 4.
- κατανθρακοῦσθαι, *ex Æschyli fragmento.* 3, 1.
- καταντᾶν εἰς τὰ ῥυπαρά, *descendere ad verba sordida.* 43, 5.
- καταντλεῖν τ. ἀροατῶν, *rerum multitudine obrutum auditorem delinire.* 12, 5.
- καταποικίλλειν τὰ ἐρμηνευτικά. 23, 1.
- καταπεσπυκνωμένον ταῖς ἐκ τ. ἀληθείας φαντασίαις. 9, 13.
- καταῤῥυθμίζειν, *numeris artificiose concinnare.* 41, 2.
- κατάρυθμα (τὰ) φαίνεται κομψά, etc. 44, 1.
- καταρχαιρεσιάζειν. 44, 9.
- κατασημαντικόν, *quod clare rem significat.* 32, 5.
- κατασκευετεύειν ταῖς τεχνολογίαις. 2, 1.
- κατασκευάζειν, *conficere, absolvere.* 12, 2.
- κατασκευή. 11, 2.
- κατασοφίζεσθαι ὑπὸ τεχνίτου ῥή-

- τορος σχηματίσις. 47, 4
 κατασπύδειν. 19, 2. 40, 4.
 καταφέγγειν. 34, 4.
 καταχορδεύειν, ex Herodoto. 31, 2.
 καταχοῦν. κατακεχῶσθαι βέλεισιν, ex. eod. ib. καταχῶσαι, scil. βέλεισιν. 38, 4.
 καταξανάστασις. metaph. 7, 3.
 κατέχειν τὰς ἐπιθυμίας, cupiditates pro lubitu quamvis in partem posse impellere. 44, 6.
 καταλιγαρεῖν. 13, 2.
 κατορθοῦν, recte componere. 36, 2. feliciter rem gerere, (e Demosth.). 16, 4.
 κατόρθωμα τέχνης, artis opus sive effectum. 36, 4. recte dictum. 33, 1. 34, 1 et 2. Et 36, 2. pluribus σφάλμασι opp. ἐν ὕψος καὶ κατόρθωμα.
 κατόρθωσις. 5, 1.
 κείσθαι ἐν τινι, consistere in aliqua re. 12, 1.
 κενὸν, id, cui nulla inest vis movendi. 5, 1.
 κενουῦσθαι, elevari, janguescere. 11, 2.
 κέντρον, calcar sive aculeus, metaph. 2, 2. 34, 2.
 κεραυνεῖν. κεκραμένον ἠδέως, de sono. 28, 1.
 κεραυνός, proprie. 12, 4.
 Κῆρυξ, Trachiniæ rex, amicus Herculis. 27, 2. (Al. κῆρυξ.)
 κηλεῖν. 39, 3.
 κηθάρας soni etiam simplicissimi, nulque rhythmo conclusi, homines sæpe admirabilem in modum deliniunt. 39, 1.
 κικέρων. Bella ejus comparatio cum Demosthene. 12, 4. s. Docetur ibidem, ubi oratio copiae et gravitati Tullianæ similis commode adhibeatur.
 κίνδυνος, anxietas, quæ oritur ex re lubrica et impedita. 22, 3. conditio, e qua parum quis abest ab aliqua re. 33, 2.
 κινεῖν, movere animum. 20, 1. lacessere verbis. 18, 2. x. γέλωτα, risum movere. 34, 3. x. νοήσεις, excogitare sententias. 4, 1.
 Κίρκη, Circe Homericæ. 9, 14.
 κλάξην vel κλάζειν. ῥυθμός κεκλασμένος λόγῳ, numerus putida in verbis diligentia fractus. 41, 1.
 Κλείταρχος ut scriptor inepte tumens ridetur. 3, 2.
 κλίμαξ, figura. 23, 1. Vide et 11, 2. de ἐπικοδομίᾳ.
 κλοπή. Ἐστὶ δ' οὐ κλοπὴ τὸ πρᾶγμα, de imitatione. 13, 4.
 κοῖλος ἄργυρος, argentea vasa depressis figuris, e Theopompo. 43, 2. s.
 κοινὰ καὶ δημῶδη ὀνόματα. 40, 2.
 κοινὸς βίος. 2, 3. 7, 1. 34, 1.
 κοινῶς, in vulgari sermone. 15, 1.
 Κολοσσός, statua illa inusitatae magnitudinis Rhodi posita, 36, 3.
 κολουεῖ τὸν νοῦν (συγκοπή), vulg. κωλύει. 42, 1.
 κομπώδης. 23, 4.
 κομψός. 41, 1.
 κονδυλίξειν. τὸ αἰε κεκονδυλισμένον (τῶν δούλων). 44, 4.
 κοπάζειν, de vento, reprehendi-

- tur. 43, 1.
 κόραι, *pupilla oculorum*. 4, 4.
 κορυθαντιῶν περί τι. 5, 1.
 κορυθαντισμοῦ πλήρης. 39, 2.
 κοσμεῖν, *ornatum sublimitati aptum asferre*. 23, 2.
 κοσμικὸν διάστημα, *intervallum, quo metiuntur universum*. 9, 5. κοσμικὴ ἀφορία, *sterilitas per universum orbem obtinens*. 44, 1.
 κόσμος, *oratio elegans et urbana, opposita ιδιωτισμῶ*. 34, 1. *mundus, totum universum*. 9, 5.
 κομφίξεσθαι, *recreari, excitari*. 16, 2.
 κουφολογία, *ineptorum verborum multitudo*. 29, 1.
 κράζειν μέλος, ex Æschyli fragmento. 3, 1.
 κρατεῖν, *magis movere animum*. 1, 4. *copiosiorē esse*. 9, 14. *maxime usurpari*. 15, 1.
 κρατῆρες τῆς Αἴτης. 35, 4.
 κράτος orationi conciliant verba recte delecta. 30, 1.
 κρείττον (τό), *quod vehementius animum movet*. 15, 41.
 κρίθινος. vid. Δημοσθένης.
 κρίνειν. οἱ κρίνοντες, *judices*. 16, 2. *esse jubere, facere sive constituere*. 35, 2.
 κρίσις, *dijudicandi facultas*. 6, 1. de iudice, *sententiæ dictio*. 44, 9.
 κριταὶ de hominibus doctis orationum, quasi in certamine, *judicibus*. 44, 2.
 κρούσις φθόγγων ἢ πρὸς ἀλλήλους. 39, 2.
 κύκλος, de periodo aptis numeris composita. 40, 1.
 Κύκλωψ (in Odysse. i). 9, 44.
 κυπαρίττιναι μνήμαι, pro δέλοισι, e Platone. 4, 6.
 κυριολογία opponitur τῇ περιφράσει. 28, 1.
 κύριος κριτής, *a quo non est provocatio ad alium iudicem*. 17, 1. κύρ. ὀνόματα, *aptissima verba*. 30, 1. κ. φθόγγος, *tonus maxime proprius, quem vel propter sonorum systema, vel propter harmoniam aures maxime expectant*. Opponitur φθόγγῳ παράφωῳ. 28, 1. Κύριον etiam est, *quod primum locum obtinet, quodque præcipue valet*. 1, 1. 2, 3. 34, 4. 36, 2. κυρίτω e Platone. 13, 4.
 κώδωνας ἐξῆφθαι, *tintinnabula sibi annexa habere*, prov. 23, 4.
 κωμικὸν (κέντρον). 34, 2.
 κωμῆδία ἠθολογουμένη dicuntur quædam simpliciter et morale narrata de Ulyssis domo. 9, 45.
- Λ.
- Λ permut. cum x (in συντελεῖν). 8, 4.
 Λακεδαιμόνιοι. 4, 2. Λακωνικὴ ἐπιστολή. 38, 5.
 λαμβάνειν, *uti, adhibere*. 29, 1.
 λ. ἀνάστημα, *se efferre*. 7, 2. πίστιν, *fieri probabilem*. 7, 4. διάστασιν, *in partes dissolvi, frangi*. 9. 6. ἰξήματα, *subsistere*. 9, 13. εἰς καταφρόνησιν, *interpretari ut*

- in contentum sui dictum.* 17, 4. λαμβάνεσθαι, *intelligi* sive *explicari* (si locus genuinus. 9, 7.
- λανθάνουσιν περιέχειν τ. τέχνην, de natura sive ingenio. 22, 4. οὐκ ἂν λάθοι σε. 15, 2, etc.
- λαός, *multitudo*, de piscibus, e vet. poeta. 24, 2.
- λέγειν. ἢ ἐν τῷ λέγειν δύναμις, angustiori sensu. 8, 4. λέγω δὲ, *intelligi autem volo*. 9, 4.
- λειότης. 24, 4.
- λείπεσθαι, *superari*. 4, 2. 34, 4.
- λείψανα τῶν ἱλιακῶν παθημάτων continentur in Odyssea. 9, 42.
- λεκτικόν, *quod ad orationem quamcumque pertinet*. 38, 5.
- λέξις, pars φράσεως. 8, 4. μία λέξις, de pronomine ὅς. 27, 3.
- λεπτὸν πῦρ, e Sapphus carmine. 40, 2.
- λήγειν εἰς τι. 3, 4.
- λήμμα, *res vel sententia e pluribus, quæ probari poterant, delecta*. 40, 4. 40, 4. 43, 4. *forma*, quæ placuit oratori. 45, 40.
- λήψις. 40, 3.
- λιθοκόλλητοι κρατῆρες, e Theopompo. 43, 3.
- λιμὴν κακῶν ὁ θάνατος. 9, 7.
- λιτῶς ἐρηθύνειν. 34, 2.
- λογίδιον. 34, 3.
- λογίζεσθαι. 44, 7.
- λογικὸν (*oratione gaudens*) φύσει ὁ ἄνθρωπος. 36, 3.
- λόγοι distinguuntur a ποιήμασι. 7, 4. et 33, 4. Cum emphasi, *orationes quales esse debent,* sive *perfectæ*. 44, 4. extr. Sed fort. *sententiæ de rerum natura, sive placita philosophorum*. 7, 4. Λόγος, *sententia periodi*. 22, 4. *forma sententiæ*. 39, 4. 44, 4.
- λοιμικὴ διαφθορά, *morum depravatio quasi contagione quadam ad omnes pertinens*. 44, 9.
- λοιπὸν (τὸ), *tamen*. 9, 43. 17, 2.
- Λυκοῦργος, Thrax, e fabulis de Baccho notus. 45, 6.
- λυμναίεσθαι. 40, 7.
- Λυσίας, orator, prælatus a Cæcilio Platoni; sed, ut auctor contendit, falso. 32, 8. et 35, 4. Λυσιακὰς tamen ἀρετὰς τε καὶ χάριτας laudat. 34, 2.
- λύσις τολμῆματος λεκτικῶν, *medicina*, i. e. res quæ emollit et excusat τόλμ. λ. 38, 5.

M.

- μαγειόν (al. μαγειρεῖον), e Platone. 32, 5.
- μαγειρεῖον, fort. *popina*. 43, 3.
- Μακεδῶν (ὁ), rex Macedonum, Alexander, 4, 2.
- μαλακίζεσθαι (si sana lectio). 34, 2.
- μάλαγμα, e Platone. 32, 5.
- μανθάνειν, *cogitando assequi*. 45, 8.
- μανία ἐνθουσιαστική. 8, 4. *μανία ἔρωτικαί*. 40, 4.
- Μαραθῶν, locus victoria Miltiadis nobilitatus. 46, 2.
- μάρτυς. Dat. pl. μάρτυσι. 44, 2.
- Μάτρις, scriptor tumore inflatus, qui sæpe pueriliter ludebat,

- cum ipse sibi videretur furore divino affectus esse. 3, 2.
- μεγαλαυχία. 7, 2.
- μεγαληγορία. 15, 1. 16, 1. Pro
μεγαληγορίας. 39, 1. vulg.
μετ' ελευθερίας
μεγαλήγορος. 8, 4.
- μεγαλοπρεπής σεμνότης. 12, 3.
μεγαλοπρεπή ὀνόματα. 30, 1.
- μεγαλορρήμονέστερα τὰ πληθυν-
τικά. 23, 2.
- μεγαλόφρων. 44, 2. μεγαλόφρον
(τό). 9, 2.
- μεγαλοφροσύνη, *sensus animi e
magnarum virtutum studio
et conscientia natus*. 7, 3.
9, 2. Tribuitur divino nu-
mini. 36, 1. Si 14, 1. ab
ὑψηγορία, *sublimitate verbo-
rum* distinguitur, est *subli-
mitas in sentiis*: redit
tamen ad eandem illam affec-
tionem, quippe sentiis de-
claratam.
- μεγαλοφυής, *qui ad sublimem
dictionem natura factus est*
15, 3. Sic τὰ μεγαλοφυή. 2, 1.
9, 14. Sed τὸ μ. *facultas su-
blimitatis*. 9, 1. τὰ ἐν λόγοις
μεγαλοφυή, *sublimia dicta*.
36, 1. μ. κίλαξ, *qui magni-
ficentiam verborum sectatur
in laudandis tyrannis*. 44,
3.
- μεγαλοφυΐα, *virtus scriptorum
μεγαλοφυῶν*. 13, 2. 36, 4.
Sed 33, 4. est i. q. μεγαλο-
φροσύνη.
- μεγαλοφυχία, i. q. μεγαλοφρο-
σύνη. 7, 1.
- μέγα (τὸ) proprio sensu. μέγλων
ἀπολιθαινέιν, etc. prov. 3, 3.
- Ibi al. μέγλων, quod com-
modum quidem sensum præ-
bet, sed a loco alienum. Παν-
τός ἀεὶ τοῦ μέγλων natura
nobis insitus amor atque ad-
miratio. 35, 2. τὰ μ. (τῶν φύ-
σεων). 44, 2. *sublime*. 16,
3. Sic τὰ μέγιστα τῆς συγγρα-
φῆς. 35, 2. μέγλα καὶ σεμνά
ὀνόματα, *verba sublimitati
rerum convenientia*. 30, 2.
- μεγεθοποιεῖν. 40, 1.
μεγεθοποιοὶ sunt pedes heroici
carminis. 39, 4.
- μέγεθος, *facultas sublimis dic-
tionis*. 1, 1. extr. 13, 2. μ.
λόγων, i. q. ὕψος. 4, 1. με-
γέθη, *dicta sublimia*, absolute.
33, 2. *magis et minus subli-
mia*. 11, 1.
- μεγεθύνειν, *extollere*. 9, 5. με-
γεθύνεσθαι, *elatum esse in
scribendo*. 13, 1.
- μεθάλλυσθαι. μεθάλτο (ἐπ' ἄλλα),
transvolavit. 20, 2.
- μέθη. ἐν μέθῃ; proprie. 4, 7.
ὥσπερ ἐν μέθῃς. 3, 5.
- μεθιστάναί. μεθεστακώς, *qui mu-
tavit*. 16, 2.
- μέθοδος, *institutio, disciplina*.
2, 2.
- Μειδίης, contra quem exstat ora-
tio Demosthenis. 20, 1.
- μελιγματο τ. θρασειῶν μεταφο-
ρῶν. 32, 3.
- μειρακιῶδες (τὸ) quid sit. 3, 4.
- μειωτικόν ὕψους. 42, 1.
- μέλος, *membrum corporis*. 40,
1. *carmen lyricum*. 33, 5.
Hinc παρά μέλος, *præter nu-
meros sive neglectis nume-
ris*; i. e. *ultra modum*. 3, 1.

- μερίς. 46, 4.
 μέση φύσις, *non magnum inge-*
nitium, interjectum inter με-
γάλας et ταπεινάς φύσεις. 33, 2.
 Μεσσηνήν παρελάθον (οἱ Λακιδαι-
 μόνιοι, etc). 4, 2.
 μεταβαίνειν, *transire dicendo ad*
aliud. 27, 1 et 2.
 μετάβασις. *ibid.*
 μεταβολή, *commutatio.* 20, 3.
 39, 2. *figura orationis hoc*
nomine dicta. 5, 1.
 μεταμόρφωσις, ἡ εἰς τούναντιον,
 e plurali in sing. 24, 2.
 μεταξύ, *adv.* 22, 4. 32, 5.
 μεταπηδᾶν ἐπ' ἄλλα, in oratione.
 22, 1.
 μετατιθέναι. ἐκ τ. ἰδίας αὐτὸ χώ-
 ρας μετάθεσις, ὅποι δὴ ἐθέλεις, *sc.*
 τὸ ὡσπερ νέφος. 39, 4.
 μεταφέρειν. ἐπεχειρήσει μετενεγκεῖν,
imitatione transferre cona-
tus est in suum carmen. 40, 6
 μεταφοραί. 32, 1. — 6. *ubi ma-*
xime docetur, crebris et densis
metaphoris orationem vel ma-
xime illustrari.
 μετέωρα in oratione. 3, 2.
 μετουσία τοῦ πάθους, pro κοινω-
 νία τοῦ π. 39, 3.
 μέτριος *opponitur ἀμέτρῳ.* 3, 5.
 μετρίως, *satis, modice.* 28, 2.
 μέτρον Ὁμήρου, *id e quo ma-*
gnitudo Homeri cognosci
potest. 9, 4. μέτρα, *extremae*
partes maris. 9, 43, *scopus*
(alte propositus). 44, 1.
 μέχρι ἀκοῆς, *donec auditur,*
tantummodo inter audien-
dum. 7, 3.
 μὴ ποτε affirmat. 3, 4. et alibi.
 μηδεὶς. εἰ μὴ δι' ἐνὸς ἑτέρου,
- tmesis. 33, 4.
 μικρὸν καὶ γλαφυρόν. 40, 6.
 μικροποιεῖν, *sublimitalem mi-*
nuere. 44, 1.
 μικροποιά. 43, 6. μ. νόσημα φι-
 αργυρία. 44, 6.
 μικρότης τῶν ὀνομάτων, *verba*
vulgaria et abjecta. 43, 1.
 μικροχαρής. μικροχαρῆ, i. q. μι-
 κροῦ, *quatenus quis his rebus*
minutis delectatur. 4, 4.
 44, 4.
 μικρόψυχον (τὸ μειρακιώδες). 3, 4.
 μικρόψυχία. 4, 7.
 Μιλήτου ἄλωσις, *fabula Phrryni-*
chi. 24, 1.
 μιμῆσθαι ἐπὶ τὸ γελοιώτερον. 45,
 7.
 μίμημα. 39, 3.
 μίμησις καὶ ζήλωσις τῶν ἔμπροσθεν
 μεγάλων συγγραφέων καὶ ποιη-
 τῶν *commendatur.* 43, 2. *ss.*
 μίξις (φθόγγων). 39, 2 et 3.
 μισητόν, de ficta persona *faeda.*
 9, 5.
 μνήμαι, *monumenta.* i. e. *ta-*
bulæ legum diligenter asser-
vandæ, e Platone. 4, 6.
 μνηστηροφονία. in *Odyssea.* 9,
 44.
 μοῖρα, *pars sive fons sublimi-*
tatis. 39, 1. μ. κρατίστη, de
 eadem re. 9, 4.
 μονοτόμως, *aequali vi et in-*
tentione. 34, 2.
 μονοουχ et μονονουχι. 40, 6.
 μόριον, *pars sive species.* 8, 1.
extr. adjunctum. 40, 1. 42,
 2.
 μυθικόν (τὸ) *opponitur τῷ πρακ-*
τικῷ. 9, 4.
 μυθολογεῖν. 34, 2.

μυθώδεις πλάνοι (sc. Ὀδυσσέως).
9, 13.

μυκτῆρ πολιτικῶς in laudibus Hy-
peridis ponitur. 34, 2.

Μωσῆς seu Μωϋσῆς. (nomen ip-
sum auctor non ponit, sed ap-
pellat τὸν τῶν Ἰουδαίων θεσμο-
θέτην) laudatur ut insignis
homo, et sublime illud, γε-
νέσθω φῶς, e magno de divina
potentia sensu protulisse dici-
tur. 9, 9.

N.

ν Vat. 2 permut. cum υ in οὐκ
ἐπιλελήσμαι. 9, 14. ν ex-
primitur lineola supra vocalem
ducta: add. ad. 7, 1.

νᾶμα Ὀμηρικόν, Homeri carmina,
ut fons e quo Plato permulta
hausit. 13, 3.

ναυάμιον. 10, 7.

ναυίας. 15, 1.

Νεῖλος, flumen. 35, 4.

Νεκυία, i. e. rhapsodia XI Odys-
sææ. 9, 2.

νέμεσθαι, de incendio. 12, 4.

νεοστοποιεῖσθαι. 44, 7.

νήπιος παῖς. 30, 2.

νήφειν ἐν βακχεύματι, in magno
animi motu sui consciuum
esse. 16, 4. ποιητῆς οὐχὶ νή-
φων est poeta ἐνθουσιῶν. 32, 7.
νήφων καρδίη e poeta ductum
videtur. 34, 4.

νικητήρια (τά). per meton. victo-
ria. 16, 2. præmium victo-
riæ, i. e. summa laus. 36, 2.

νόημα, sententia quævis. 12, 1.
39, 4.

νόησις i. q. νόημα. 8, 1. 28, 2.

et alibi. rerum explicanda-
rum ratio. 3, 4. et 30, 1.

νόθα μιμήματα πειθούς dicuntur
soni musici. 39, 3.

νομιζομένων τυγχάνειν, de mor-
tuis. 28, 2.

νομοθετεῖν, præcipere (ut rhe-
torem). 32, 1.

νοσεῖν ἀπλήτως πρὸς φιλοχρημα-
τίαν. 44, 6. νόσημα, eod.
sensu. ib. νόσος. vid. θάλεια.

νοῦς sententia, v. c. φῶς τοῦ νοῦ.
30, 1.

Ξ.

ξέναι (inusitata) νοήσεις. 4, 1.

Ἡα ξένοι ὄρκοι. 16, 2.

Ξενοφῶν, cum Platone inter sum-
mos scriptores numeratus,
sui aliquando oblivisci dicitur,
in eamque rem locus (licet
dubius) affertur. 4, 4. Alia
ejus loca. 19, 1. 28, 3. 43,
5.

Ξέρξης, ὁ τῶν Περσῶν Ζεὺς, Gor-
giæ dictum. 3, 2.

ξηρότερον οὐδὲν ὑδρωπικοῦ prov.
3, 4.

ξηρότης, sc. λόγου, i. q. ἀσθένεια.
3, 3.

ξυμφέρσθαι τιμῇ, assentiri ali-
cui, e Platone. 4, 6.

ξυστίς, e Theopompo. 43, 2.

Ο.

ὁ. τά, ὅσα. 9, 8. 16, 1. 43, 6.

τά, ἄπειρ. 43, 4. τὸ μὲν... τὸ
δὲ... 10, 1. ἢ δὲ pro αὐτῇ δέ.

12, 1. τὸ δ' ἢν ἄρα οὐχὶ τοι-
οὔτον, prov. 32, 8. τῶ (τῶ e
conj.). 15, 10.

- ὄγκηρόν φύσει πρᾶγμα τραγωδία. 3, 1.
- ὄγκος (ὁ πᾶς), *totā corporis humani moles*. 43, 5. *Proprie et metaphorice*. 3, 4. *Synonymum τοῦ ὑψηλοῦ*. 8, 3. 12, 3. 15, 1. 30, 2. 40, 2.
- ὄγκουον, *ad gravitatem exornare*. 28, 2.
- ὄδε. τῆδε antecedente καθάπερ. 7, 1.
- ὀδύσσεια ab Homero in senectute composita statuitur, ideoque Iliade multo deterior. 9, 11. ss.
- ὄζειν τινός, metaph. 29, 1.
- ὄθεν (fort. corruptum) *itaque*. 5, 1.
- οἰδεῖν, *verbis justo gravioribus uti. grave et elatum esse*. 3, 1.
- Οἰδιπὸς θνήσκων ap. Sophoclem. 15, 7.
- οἰεσθαι. οἶμαι, *profecto*. 3, 1.
- οἰκᾶν. ἢ οἰκουμένη, *totus orbis, maxime qua tenebatur a Romanis*. 44, 6.
- οἰκσιόν, cum dat., *quod pertinet ad rem, aut rei convenit*. 33, 1. *quod quis consuevit facere*. 44, 9.
- οἰκονομία πραγμάτων in oratione. 1, 4.
- οἰκτιζεσθαι. 34, 2.
- οἰκτοί. 11, 2. προσγεωσμένοι τοῖς ἤρωσι. 9, 12.
- οἶον! (cum exclamatione). 4, 4. 38, 4. *Relative acceptum repositum pro vulg. ὅποιον*. 32, 5
- οἴχεσθαι. *Notandum hoc, ut grave et scitum: οἷς πᾶσι τοῖς ἀχροατᾶς συναρπάσας ᾤχετο, scil. ὁ Δημοσθένης*. 16, 2.
- ὀλισθαίνειν εἰς τι. 3, 4.
- ὀλος. τὰ ὅλα τῆς φύσεως, *omnia opera naturæ*. 35, 2. ὅλη ὑπόθεσις. 1, 1. ἐξ ὅλου, *plane*. 3, 4. 8, 4.
- ὀλοσχερῶς ἐπελθεῖν, *summatim commemorare*. 43, 4.
- ὀλοφύρσεις. 9, 12.
- Ὀμηρικὸς, *qui æmuletur Homerum*. 13, 3.
- Ὀμηρος sæpius peccat. 33, 4. Iliada scripsit ingenio adhuc vegeto, Odysseam in ἀπακμῇ. 9, 12. s. δοκᾷ τοὺς μὲν ἐπὶ τῶν ἱλιακῶν ἀνθρώπους θεοὺς πεποιθέναι, etc. 9, 7. *Loca ejus*. 8, 2. 9, 5. ss. 10, 5. s. 19, 2. 26, 1. et 3. 27, 1 et 4. 44, 4.
- ὀμοειδία. 41, 1.
- ὀμολογούμενα. 32, 8. 39, 3.
- ὀμοτικὸν σχῆμα. 16, 1.
- ὀμότονον, *quod æquabilem vim habet*. 36, 4.
- ὀνόματα (*verba sensu latiori, non opposita ῥήμασι*) rebus apta magnificam orationem ornant vel maxime. 30, 1. humilia gravitatem ejus imminuunt. 43, 1. ss.
- ὀνομάζειν, *dicere, ita ut certis nominibus utaris*. 43, 4.
- ὀνομάτια, *verba humilia*. 43, 2.
- ὀξύρροπον (τὸ τῆς πείσεως καὶ ἀποκρίσεως). 18, 1.
- ὀξύς καιρὸς, *præceps temporis momentum*. 27, 2.
- ὀποιόν τι (si recte habet pro ποιόν τι). 38, 4.
- ὀπου in protasi, *quodsi vel cum*. 3, 1. *postpositum item cum*. 4, 4. ubi bis occurrit.
- ὀπωσοῦν. 15, 1. 16, 3.

- ὄργανον, *instrumentum*. 39, 1. *machina, tormentum*. 21, 2.
 Ὀρέστης Furias sibi videtur videre apud Euripidem. 15, 8.
 ὀρίζεσθαι, *docere*. 8, 1.
 ὀρμή, *saltus*. 9, 5.
 ὄρος, *norma sive exemplar*. 32, 4.
 ὄρχηστικόν tribuitur pyrrhichii, trochæis, dichoreis, qui pedes gravitatem frangant. 44, 4.
 ὄσον permutatum videtur cum ὀπόσον (quod habet Cod. Reg. 2036). 29, 2. ὄσον et ὡς confusa. Add. ad 18, 2.
 ὅτι μὴ, antecedente οὐδέν. 44, 3.
 οὐ vel οὐδὲ ex antecedd. cogitatione repetendum contra Morirationem. 34, 2. ubi vid. not. ad σκώμματα οὐκ ἄμυστα, etc. οὐ μὴ ἄλλᾳ. 6, 1. 9, 1. 15, 3 et 8. 46, 4.
 οὐδέν. ἢς ὅλως χωρὶς οὐδέν, notabilis, opinor, ellipsis. 8, 1. οὐδενὶ pro οὐδέν. 40, 4.
 οὐράνια (τά), *lumina caelestia*. 35, 4.
 οὐριος συνεμπνεῖ τοῖς ἀγῶσιν, *graviter describit certamina*. 9, 11.
 οὗτος, de re nota. 35, 4. 44, 6. ταῦτό τοῦτο. 14, 1. ταῦτη, *hac ex parte*. 3, 2. *hinc, ideo*. 9, 4 et 9.
 οὕτως, *negligenter*. 2, 2. Per pleon. nonnullis videtur positum. 15, 4. ante consonantes ubique pro οὕτω postuisse videtur auctor. 21, 2. 18, 2.
- οὐχί et οὐ confusa. Interpp. ad. 46, 4.
 ὄχηματα, *equi*, ex Euripide. 15, 4.
 ὄχθος, *tumulus ex Aetnae cratere ejectus*. 35, 4.
 ὄχληρός. 9, 40.
 ὄχλος τοῦ ἀριθμοῦ, *pluralis numerus*, quatenus multitudinis speciem praebet. 23, 2.
 ὄψεις, *oculi*. 10, 3. 17, 3. *visio, species rei animo clare proposita*. 15, 7.
- II.
- παθητικός ῥήτωρ. 12, 3. π. λόγος. 29, 2. π. τόπος, 32, 6. παθητικόν (τό), pro πάθος. 2, 2. 3, 5. 8, 2. 18, 2.
 παθήματα ἱλιακά. 9, 12.
 πάθος, *casus, calamitas*. 9, 7. 43, 4. 44, 6. *dictum, quo moveri debent auditores*. 8, 4. et alibi saepe. Innumera esse πάθη ostenditur. 22, 4. Magna commoda praestant in usu figurarum. 17, 4. s. Emolliunt duritiam troporum. 32, 4. Audaciam hyperbolarum et omnino πᾶν τόλμημα λεκτικόν minuunt. 38, 5. Πάθος esse genus sublimitatis, et diversum quidem a sententiis magnificis et elatis docere conatur auctor. 8, 2. et seqq.
 παιδαριωδέστατον (τό) notatur in quibusdam Timæi dictis. 4, 4.
 παιδείας ἐπιστήμων, *doctus*. 1, 3.
 παιδιὰ εὐστοχος tribuitur Hyperridi. 34, 2.
 παίζειν opponitur τῷ βακχεύειν.

- 3, 2. πεπαιχθαι, *dubium verbum*. 14, 2.
 παιδομαθής, *a pueritia edoctus*. 44, 3.
 παιώνιος λόγος, *cogitatio, quae animum quasi vulneratum sanat*. 16, 2.
 παλαιστρα (metaph.) Σωκράτους. 4, 4.
 πάμφυρτα πάθη, *cujusvis generis incommoda*. 9, 7.
 πανάκεια, (metaph.). 38, 5.
 πανήγυρις μεγάλη, ὁ βίος. 35, 2.
 πανηγυρικός λόγος Isocratis. 4, 2. 38, 2.
 πανουργεῖν, *de oratore*. 17, 1 et 2.
 πάντη, opp. οὐδαμοῦ. 16, 4. 30, 2.
 πάντως. 12, 1.
 πάνυ, *prorsus*. 8, 4.
 παρ' (al. γάρ) ἄκαιρον μῆκος, *propter nimiam longitudinem*. 42, 2. παρά ὁδόν (si verum). 29, 2.
 παράβασις, *digressio*. 12, 5.
 παραβολαὶ γειτυῖωσι μεταφοραῖς. 37, 1.
 παράβολον καὶ ἀκροσφαλές. 22, 4.
 τὰ παράβολα, *duræ metaphoræ*. 32, 4.
 παραγγέλλειν, *præcipere, docere*. 11, 3.
 παράγγελμα, *præceptum*. 2, 1. 6, 1. *cohortatio*. 38, 2.
 παραγίνεσθαι, *contingere*. 2, 1.
 παραγράφειν, *orationem mutare*. 21, 1.
 παραδίδουαι, *narrare*. 9, 7.
 παραδόξον (τὸ) αἰεὶ θαυμαστόν. 35, 5.
 παραδόξως. 15, 6.
 παραινεσις, *præceptio*. 36, 4.
 παρακείσθαι, *fnitimum esse*. 3. 5. *in promptu esse*. 36, 3. 43, 4.
 παρακινδυνεύειν, *periculo se committere, audere aliquid*. 33, 2.
 παρακινδυνευτικώτερον λέξαι. 32, 3.
 παρακολουθοῦντα (τὰ), *adjuncta*. 10, 3.
 παραλαμβάνειν, *imperio suo subjicere*. 4, 2. *in subsidium adhibere, usurpare*. 31, 8. 38, 4.
 παραλείπειν (e conj. Toupil). 17, 2.
 παραλλάττειν id. q. διαφέρειν. 11, 3. 12, 1 et 4.
 παράλληλα. 17, 3.
 παραλογίζεσθαι. 18, 2.
 παραλογισμός. 17, 1.
 παραλόγῳ (ἐν τῷ). 24, 2.
 παραλόγως, *inopinatio*. 22, 4.
 παραμένειν, *in memoria manere, memoria non excidere*. 33, 3.
 παραμιγνύειν. 43, 3.
 παραμυθία, *mitigatio* (dicti frigidioris). 4, 7.
 παράνοια. 36, 2.
 παρανομηθεὶς, *violatus*. 4, 3.
 παραξύειν. 31, 2.
 παραπίπτειν, *aberrare*. 22, 1.
 παράπτωμα, *peccatum, error scriptoris*. 36, 2.
 παρασκευαστικὸν ὄγκου, etc. 15, 1.
 παράστημα γενναῖον, *sensus generosus*. 9, 1.
 παρασύρειν, *de ingenio fervido cuncta abripiente*. 32, 4. 33, 5.
 παρατήρησις, *observatio, animadversio*. 24, 2.
 παρατίθεσθαι, *afferre* (exempli

- loco). 4, 2. 9, 10. 15, 7. et alibi.
- παρατετολημένα, *audacter excogitata et dicta*. 8, 2.
- παρατράγηδα, *quæ ultra vim tragicam vitiose assurgunt*. 3, 1.
- παρατρέπεσθαι εἰς λήρον. 9, 14.
- παρατρέπεσθαι, Germ. *nebenbey mit gefüttert werden*. 9, 14.
- παρατροπαί, *rivi e fonte ducti*. 13, 3.
- παραντία. 13, 2.
- παραφέρεσθαι. *παρνεχθεῖς, mutatus*, 27, 1. *παραρ. εἰς τι, aberrare ad aliquid. Sed παρνενηγμένα ad παρεμφέρειν videtur referendum*. 33, 4.
- παραφώνοι φθόγγοι. 28, 1.
- παραικάζειν. 9, 13. 12, 4.
- παραίειναι. ἢ παροῦσα ὑπόθεσις, *argumentum, quodjam tracto*. 39, 1. ἐν τῷ παρόντι, *nunc hodie*. 16, 1.
- παρῖρειν. 3, 1.
- παρῖράγειν πάθος εἰς τ. ψυχάς. 39, 3.
- παρεκβαίνειν. 9, 14.
- παρεμβάλλειν. 22, 1.
- παρεμφέρεισθαι, *casu facile ita ferente simul inseri*. 33, 4.
- παρνεθήκη. 29, 2.
- παρνεθήρσου definitio. 3, 5.
- παρέπεσθαι. τὰ πάρεπόμενα, *ad-juncta*. 10, 1.
- παρθένοι, *pupille oculorum*, e Xenophonte. 4, 4.
- παριστάνα, *describere*, Germ. *darstellen*. 9, 8. *docere*. 16, 2. *facere*. 27, 3. τὸ παρνεστὸς τῷ λέγοντι πάθος, *affectus, quo loquens commotus est*.
- 39, 3. *παρίστασθαι, apud animum proponi*. 15, 1. 16, 2.
- Παρνενίων, *amicus Alexandri M.* 9, 4.
- παρολιγορῖν. 33, 2.
- παροξυνθέντες (al. παροξύνοντες). 18, 2.
- παρόραμα. 33, 4.
- παρορίζειν, *terminis includere*. 2, 2. 10, 6. 38, 1.
- παρορμητικόν. 14, 3.
- πάς. ἐκ παντός, *plane, omnino*. 2, 2. πᾶν τὸ ἀδύνατον, *prorsus quod fieri nequit*. 15, 8. Sic alii πᾶν τούναντιον et similia τῷ παντι, *multo*. 2, 1. 18, 1. 32, 8. 34, 1.
- πάσχειν. οὐδὲν πεπονθὸς, *nulla commotione animi affectus*. 3, 5. Similiter. 9, 11. *πειθὸς πρᾶγμα ἔπαθεν, accidit ei, quod pueris, puerile vitium commisit*. 38, 2.
- παχύτης (si recte hoc editum), *invenusta sive incscita ratio*. 29, 1.
- πειθῶ. 1, 4. 39, 1.
- πεῖρα. 1, 4. 5, 1. 39, 3.
- πέλας (οἱ), *auditores*. 39, 3.
- Πελοπόννησος pro Πελοποννήσιοι. 24, 1.
- πένταθλος. 34, 1.
- πέρα (dubia lectio); *amplius, ulterius*. 44, 8.
- περὶ τοὺς ἐρώντας, *in amantibus*. 10, 3. οἱ π. Ἀμμώνιοι. 13, 3.
- περικυγούμενα τῷ ἡλίῳ, *solis luce circumfusa*. 17, 2.
- περιβάλλειν. *περιέβαλον (incerta lectio)*. 1, 3. *περιβάλλειν τί τινι,*

- circumdare, conciliare alii* περιπαῖν (τὸ ὕψος), *detrahere, tollere.* 43, 4. π. εἰς ἑαυτὸν, *ad se rapere.* 15, 14.
- cui aliquid.* Ibid. περιβάλλεσθαι, *acquirere.* 40, 2.
- περιβλέπεσθαι, *ex omni parte adspicere.* 35, 3.
- περιγραφῆ, *complexus, certus rerum delectarum numerus.* 41, 3.
- περιέλκεσθαι ἀπὸ... εἰς, etc. *a re abstractum impelli ad, etc.* 45, 44.
- περιέχειν, *adjunctum habere.* 22, 4. 43, 4. τὸ περιέχον, *mundi spatium.* 35, 3.
- περιηθήματα (al. περιθήματα et περιτώματα), *excrementa.* 43, 5.
- περιίσταναι εἰς τὸναντιον. 3, 4.
- περικείμενος τοῖς σώμασι δεσμός. 44, 5.
- περικόπτειν, *mutilare, truncare, aut tollere, dejicere.* 4, 3.
- περιλαμβάνειν τύπῳ. 42, 2. περιεληφέν ἀρετὰς, *acquisitas habet virtutes.* 34, 2. Sic alibi est *in se continere, ut* 20, 3. 39, 3.
- περιλαμπόμενον, *luce (majori) circumfusum.* 45, 44.
- περίοδος. Ibi et aliæ significatio- nes afferuntur, et inepte de illius appellatione tropica disputatur, κατὰ περίοδους, *per capita orationis.* 44, 4.
- περιουσία, *ubertas, orationi Demosthenis tributa.* 34, 4.
- περιπαθῆς ῥήτωρ, *orator multum utens affectibus.* 8; 3.
- περιποιεῖν, *parare alteri.* 4, 1. περιποιεῖσθαι, *parare sibi.* 6, 1.
- περισπᾶν (τὸ ὕψος), *detrahere, tollere.* 43, 4. π. εἰς ἑαυτὸν, *ad se rapere.* 15, 14.
- περίστασις, *adjunctum rei.* 38, 3.
- περιτιθέσθαι τῷ λόγῳ μέγεθος, *orationem facere magnificam.* 42, 4. ἀπειλὴν π. τετι, *aliquem minantem inducere; synon. προσάπτειν.* 27, 4.
- περιτεύειν ἀμαρτήμασι, *superrare peccatis.* 35, 1.
- περιττόν, *supervacaneum.* 30, 4. ἐκ περιττοῦ, *abundantior.* 34, 2. τὸ π. *eximius ornatus.* 3, 4. 40, 2. *quod majus et potius est.* 35, 3. περιττότερόν τι, *insigne quid.*
- περίφρασις (ἡ) figura, *gravitatem conciliat orationi.* 28, 4. Cavendum, ne sit inanis et incondita. 29, 4.
- περιφρονεῖν, *contemnere.* 7, 4.
- περιχεῖν, *circumfundere,* 17, 2. περιχεῖσθαι idem. 28, 2.
- πεῦσις *præclare tractatur a Demosthene.* 48, 4.
- πηγαὶ τῆς ὑψηγορίας. 8, 4.
- πιθαναὶ φύσεις, *ingenia oratorum ad persuadendum aptorum.* 44, 4.
- Πίνδαρος, *præstantior Bacchylide, dicitur aliquando tamen gravissime peccare.* 33, 5.
- πίπτειν, *peccare.* 33, 5. π. εἰς ἀπύξῃσιν, *minus magni fieri.* 7, 3. ἔξω τῆς ὠφελείας, *ab utilitate sejunctum esse.* 36, 4. εἰς τενα, *ut Lat. cadere in aliquem, i. e. ab aliquo acquiri posse.* 44, 4.

- πίστις, *argumentum*, 29, 3. etc.) e Platone. 29, 1.
- Inde π. ὄρων. 16, 3. *confirmatio*. 12, 2. πνεῦμα, *afflatus divinus*. 13, 2. 33, 5. *mentis vigor*. 9, 13.
- πιστότερον τὸ σύνθηες, *magis ad fidem faciendam valet id, cui adsueti sumus*. 31, 1. ποθὲν *modeste additum* τῷ ἐντεῦθεν. 6, 1.
- πιστοῦσθαι, *argumentis firmare*. 16, 1. ποιεῖν. τὸ πεποιημένον, *artificiose elaboratum*. 3, 4. Sic πεποιημένη λέξις. 8, 1.
- πλάνοι, *errores* (Ulyssis). 9, 13. ποιητής, *artifex (quovis)*, cum *plásis (conformatio, tractandi modus)* τῶν σχημάτων. 8, 1. *compositio numerorum*. 40, 3. poetæ angusto sensu et usitato dicti. 40, 3. Ὁ ποιητὴς sæpe dicitur Homerus κατ' ἐξοχὴν, ut 9, 10. 10, 3 et 6. 45, 3. 49, 2.
- πλάσμα, *opus fictile*. 13, 4. i. q. φαντασία. 15, 8. ποικιλταί χλανίδες, e Theopompo. 43, 2.
- Πλαταιά. 16, 2. ποιά τῶν σχημάτων πλάσις. 8, 1.
- Πλάτων sui aliquando oblitus peccat. 4, 4. Ciceroni similis copia efficaci. 13, 1. Comparatus est a Cæcilio cum Lysia. 32, 8. Multum utitur periphrasi. 29, 1. Loca ejus. 4, 6. 13, 1. 23, 4. 28, 2. 32, 5. Ultimus hic locus insolenti ratione mutatus ab auctore. ποιόν τι μέγεθος. 12, 1. (τῷ Δημοσθένει) ἡ ἀταξία ποιῶν περιλαμβάνει τῶν. 20, 3.
- πλευράν κρούσας πτεροφόρων ὀχημάτων, e fabula deperdita Euripidis. 15, 4. ποικιλεῖς ἔννοιαι quedam sunt Æschyli. 45, 5.
- πλευρὰν κρούσας πτεροφόρων ὀχημάτων, e fabula deperdita Euripidis. 15, 4. πόλεμος, *pugna cupiditatum et vitiorum in hominum animis*. 44, 6.
- πλευράν κρούσας πτεροφόρων ὀχημάτων, e fabula deperdita Euripidis. 15, 4. πολιτεία, *libera civitas*. 44, 3. Πολ. Platonis, *libri de rep.* 13, 1.
- πλευράν κρούσας πτεροφόρων ὀχημάτων, e fabula deperdita Euripidis. 15, 4. πολιτεύειν. τὰ πεπολιτευμένα. 16, 2. πολιτευσάμενος. 46, 4.
- πληθυντικά, *pluralia numero grammatico*. 23, 2. πολιτικός *μυκτὴρ, irrisio urbano homine digna*. 34, 2. π. ἀνὴρ, *orator*. 1, 2, τὸ πολιτικὸν, *vis oratoria*. 9, 13.
- πλήν. 4, 1. 30, 2. πλὴν εἰ μή. 44, 2. πολιτικὴ φύσις, *ingenium ad eloquentiam forensem aptum*. 44, 1.
- πληροῦσθαι χαρᾶς. 7, 2. πλοῦταιον τὴν διάνοιαν τινας. 20, 2. πολλοσπύριον. οὐδὲ π. ne minima quidem pars, ergo ni-
- πλησιάζειν, de congressu Venereo. 13, 2. πλοῦτος (οὔτε ἀργυροῦς, οὔτε χρ.,

- hil omnino*. 36, 2.
 πολύσταυρ. 4, 1.
 Πολύκλειτος, *statuarius*. 36, 3.
 πολυμορφία τῶν φθόγγων. 39, 3.
 πολυπλήθεια. 32, 1.
 πολυπρόσωπον (τό), *personarum in verbis mutatio*. 27, 3.
 πολύπτωτον, *figura*. 23, 1.
 πολυτλεια. 44, 7.
 πολύφωνος, *qui multum variat orationem*. 34, 1.
 πομπικά (τά). 8, 3.
 πομπικῶς, καὶ ἔτι μᾶλλον... θείως. 32, 5.
 πορίζεσθαι διάγνωσιν. 6, 1. βοήθημα. 36, 4.
 πόρραι, *rupillæ oculorum*, e Timæo. 4, 5.
 πόροι, *canales (sive vasa corporis)*, e Platone. 32, 5.
 πόρρω (οὐ) de rebus fere similibus. 4, 7. 17, 3.
 Ποσειδῶν. 9, 8.
 ποσότητες, *certus modus in singulis rebus*. 2, 2. ποσότης, *copia, ubertas*. 12, 1.
 Ποστούμος Τερεντιανός. 1, 1.
 ποταμοὶ πυρὸς ex Ætna ejecti. 35, 4.
 πράγμα, *genus operum*, ut *tragœdia*, etc. 3, 1. *res dicendo tractanda*. 1, 4. 11, 1. pro περίστασις. 38, 4, extr. *actio quæcumque majoris momenti*. 44, 2.
 πραγματεύεσθαι. πεπραγμάτευται (*in rebus explicandis usurpatus est*) ὁ ὄρκος. 16, 3.
 πραγματικὸν ἰ. q. ἀποδεικτικόν. 15, 11. πραγματικαὶ ἐπιχειρήσεις, *confirmatio*. *ibid.* § 9. πραγματία μικρά, *res sive sententia minuta et leves*. 30, 2.
 πρακτικὸν *opponitur μυθικῶ*. 9, 14.
 πρίπου (τό). 9, 7.
 προάγειν τὴν φύσιν εἰς τι, *ingenium efferre ad aliquid*. 1, 1.
 προαγωγὴν πρὸς τὸ ἀμετρον. 25, 7.
 προαποδιδόναι, *prius, quam oportet, reddere*. 44, 2.
 προβάτεις, πλοῦτος, *dictum ad Platonem ridendum*. 29, 1.
 προγενέστεροι. 13, 4.
 προγινώσκειν, *antea decernere*. 9, 12.
 προεισβάλλειν ἀπὸ τινος, *initium facere ab aliqua re*. 22, 2.
 προεκχειμενός, *ante expositus*. 14, 1.
 προεκπίπτειν, *prolabi, progredi (ulterius quam oportet)*. 15, 8. 38, 1.
 προσηφανίζεσθαι, *clarius se ostendere*. 17, 3.
 προέχειν, *antecellere*. 34, 1.
 προηγουμένως, *antea*; aut *potius sponte, ita ut non sis excitatus ab altero*. 44, 12.
 πρόθεσις, *præpositio*, quam *grammatici appellant*. 10, 6.
 πρόθυμον (τό). 44, 2.
 προκειμενον (τό). 2, 3. 16, 1.
 προκινδυνεύειν. 16, 3 et 4.
 προκόσμημα (si vera lectio). 43, 3.
 προλαμβάνειν, *occupare*, Germ. *vorher wegnehmen*. 4, 2.
 προοίμιον, *quod rei expectationem movet*. 38, 2.
 προπομπή δημοσία ὑπὸ τῆς πατρίδος, *periphrasis e Platone*. 28, 2.
 πρὸς τὸν γράφοντα, *adversus eum, qui scripsit*. 36, 3. τὸ

- πρὸς χάριν, *quod gratiam habet ad delectandum.* 1, 4. ἢ σύγκρισις πρ. τὸν, etc. *comparatio cum*, etc. 4, 2. πρ. τὸ ἐφεστῶς δῖος, *propter formidinem instantem.* 22, 3.
- προσαγγελία. 10, 7.
- προσάγεσθαι, *allicere.* 10, 1.
- προσαναγκάζειν τὴν φύσιν αὐτοῦ. 15, 3.
- προσαποδιδόναι. 9, 12. 22, 4.
- προσάπτειν (synon. περιτιθέναι), *tribuere.* 27, 1.
- προσβάλλειν ὑπόνοιαν, *movere suspicionem.* 17, 1.
- προσβιάζειν ἑαυτὸν κινδύνοις, de Euripide ad tragicam sublimitatem se extollente. 15, 5.
- προσεκεφέρειν τι. 15, 9.
- προσεκτικὸς, *attentus.* 26, 3.
- προσεναγχος, *nuper admodum.* 44, 1.
- προσεπεισφέρειν. 9, 12.
- προσεπιθεῖσθαι. 30, 1.
- προσεπιθεωρεῖν. 9, 11.
- προσθήκη, *brevis formula vim conjunctionis habens.* 21, 2.
- προσκείσθαι *προσαναπλαττόμενον.* 7, 1.
- προσόψει (τῇ) ἀπρεπές, *indecorum adspectu.* 43, 3.
- προσπεριορίζεσθαι, *simul includere.* 28, 3.
- προσπίπτειν, *vel aures vel anum impellere.* 14, 1. 24, 1. 23, 2. 29, 1. 39, 4.
- προστραγηθούμενον, *quod verbis valde extollitur.* 7, 1.
- προσυπογράψαι τῇ διανοίᾳ, *praeterea effingere animo.* 14, 2.
- προσφέρειν *δυναστείαν καὶ βίαν.* 1, 4.
- προσφυῆς, *cum infinit.* 34, 2.
- προσφώνησις (ἢ εἰς ἑαυτὸν). 26, 3.
- πρόσχρησις. 27, 2.
- προσωπεῖον τραγικόν. 30, 2.
- πρόσωπον, (ut Lat. *persona*) *homo certis moribus, certa dignitate, etc. praeditus.* 4, 7. 14, 1. *persona in verborum conjugatione.* 26, 1. 27, 1. ss.
- προτερήματα ψυχικά. 44, 3.
- προτιθεσθαι, *orationem incipere.* 22, 1. *explicandum proponere.* 39, 1. Sic προτεθέντα σκέμματα, *questiones propositae.* 36, 4.
- προτροπή. 16, 3.
- προὔπονταν ταῖς ὄψεσι, *prius in oculos incurere.* 17, 3.
- προὔποδεικνύναι, *antea exponere.* 43, 6.
- προὔποκεισθαι. 8, 1.
- προὔποτιθεσθαι. 1, 3. 9, 3.
- προφαίνεσθαι, *se conspiciendum praebere.* 15, 7.
- προφέρειν, *pronuntiare, liquido statuere.* 32, 8.
- προχεῖν, de Aetna ignes eijiciente. *προχεῖται τὰ λεγόμενα, in asyndetis.* 19, 1.
- πρόχυσις τῶν ἐπαλλήλων παθῶν. 9, 13.
- προωθεῖν. 32, 4.
- πρωτεῖον et pl. πρωτεῖα. 13, 4. 33, 1 et 4. 34, 1.
- πρώτος. ἐν πρώτοις, *primo, ante omnia.* 6, 1.
- πταισμα, *peccatum scriptoris.* 33, 4.
- πτεροφόρον ὄχημα, ex Euripidis fabula deperdita. 15, 4.
- πτοεῖν. ἐπτόασεν, e Sapphus oda.

40, 2.
 Πυγμαίοι. 44, 4.
 Πυθία, sacerdos illa in Apollinis
 oraculo. 13, 2.
 Πύκνωσις, *conjunction rerum in
 unum*. 10, 4.
 πυρρίχιοι, 41, 4.
 πως, encliticum, 7, 2. 14, 1.
 15, 11. 17, 1 et 2. 35, 4.
 38, 5.

P.

πάθυμια, *socordia, ignavia*.
 Rectius sic veritas, quam ver-
 bo *desidia*. 44, 11.
 πάστον. 9, 14.
 πάγμα. 13, 2.
 πάθιον (τό) τῆς φορᾶς. 32, 4.
 πάρα, *turpia, hominis per-
 sona indigna*. 31, 1. ρ. και
 ἐξυδρισμένα, de verbis *sordi-
 dis*. 43, 5.
 πάρη in oratione Demosthenis.
 12, 4.
 πάριχόν (τό), vul. male. ροπι-
 χόν. 3, 4.

Σ.

σθρά (τά) τῶν Φιλίππου πρα-
 γμάτων. 18, 1.
 Σαλαμίν. 16, 2.
 Σαπφώ. Carmen ejus. 10, 2.
 σέβνυσθαι, metaphor. 2, 1. 33,
 5.
 Σείριος, stella, e fragm. Euripi-
 dis. 15, 4.
 σέλας καμίνου, e fragm. Æschyli.
 3, 4.
 σεμνά ὀνόματα, *verba sublimi-
 bus rebus apta*. 30, 2.

σεμνότης μεγαλοπρατῆς Platonis
 dictioni videtur tribui. 42, 3.
 σημαίνειν (οὐδὲν ἀπλῶς), de sonis
 citharæ in justum cantum non
 compositis. 39, 2.
 σημαντικόν (τό). 34, 2. σημαντι-
 κώτατα ἔχειν. 34, 1.
 Σιμωνίδης, poeta; quo nemo
 facile ἐναργέστερον expressit
 illud de umbra Achillis super
 sepulcrum a Græcis conspec-
 ta. 15, 7.
 σιωπὴ τοῦ Αἰάντος μέγα, καὶ παν-
 τὸς ὑψηλότερον λόγου. 9, 2.
 σκεδασθέντα, *non in periodum
 conclusa*. 40, 1.
 σκέμμα, *questio*. 33, 1. 36, 4.
 σκέπτεσθαι. ἐσιμμημένα, quæ *com-
 mentata* sive *meditata* di-
 cuntur. 18, 2. 22, 2.
 σκευάζειν, *certo modo compo-
 nere*. 16, 1. 43, 2.
 σκῆνος ἀνθρώπινον, *corpus hu-
 manum*. 32, 5.
 σκηπτός. 42, 4.
 σκληρότης, *pars, opithor, aspera*
 sive *exstans*. 41, 3.
 σκεπός. 13, 2.
 σοβαρόν, *grave et efficax*. 18, 1.
 σοβεῖν. ῥυθμός σεσοδημένος, οἷον
 δὴ πυρρίχιοι καὶ τροχαιοί, etc.
 44, 1.
 σοφίσματα τῆς ῥητορικῆς. 47, 2.
 σοφιστῆς dicitur Isocrates. 4, 2.
 σοριστικόν, *putidum*. i. e. *artis
 quæsitæ ostentationem ha-
 bens*. 23, 4.
 σοροί. κατὰ τ. σφόδρος. fort. unus
 Plato intelligendus. 44, 7.
 Σοφοκλῆς habi aliquando dicitur.
 33, 5. Ejus Oedipus (tyran-
 nus) in primis laudatur. *ibid.*

- Perfectas visiones expressit in OEdipo Coloneo. 15, 7. Locus ejus. 23, 3.
- σπᾶν εἰς ἑαυτὸν, de Demosthene, qui *arripuit et ardenti studio excoluit* virtutes divinitus oblatas. 34, 4.
- σπᾶνιον προ σπανίως. 44, 4.
- σπέρμα, proprie. 43, 4. metaph. 16, 3.
- στέφανος, metaph. *præmium laudis*. 13, 4.
- στηρηγμός. 40, 4.
- στησίχορος *æmulus Homeri* dicitur. 13, 3.
- στίγματα τῆς ἐρμηνείας. i. e. αἵσχη, *dicuntur verba humilia*. 43, 3.
- στόμια ἱερά, *antrum sacrum oraculi Delphici*. 13, 2.
- στόμος. 3, 1. στ. ἀλληγορικὸς. 32, 7.
- στοχάζεσθαι τινας. 1, 1.
- στρέφεσθαι ἐν μέσοις κινδύνοις *dicuntur lectores, ad quos ipsos auctor convertit orationem*. 26, 1.
- στυγεῖν, *quæ natura nos prope attingunt*. 39, 3.
- συγγραμμάτων. 1, 1.
- συγγραφεὺς distinguitur a ποιητῇ. 13, 2. 40, 2.; itemque a ῥήτορι. 30, 1.
- συγκατάθεσις. 7, 4.
- συγκατατίθεσθαι, *assentiri*. 32, 1.
- συγκείμενα (λίαν), *coarctata*. 41, 3.
- συγκινδύνειν. 9, 6.
- συγκινεῖν, λόγοι συγκεινημένοι i. e. *affectus pleni*. 29, 2. Sic τὸ συγκεινημένον ἰ. η. πάθος.
- 45, 2.
- συγκίνησις ψυχῆς καὶ φορᾶ. 20, 2.
- συγκλείειν. 8, 1.
- συγκοπή, *coarctatio*. 42, 1.
- συγκόπτειν, *coarctare*, Germ. *zusammenschlagen*. 41, 3.
- συγκορυφοῦν τὰ πλείονα εἰς ἓν. 24, 2.
- τύγκρισις, *comparatio*. 4, 2.
- συγχεῖσθαι. 40, 2.
- συλλαμβάνεσθαι de foetu *concipiendo*. 14, 3.
- συμβαίνειν. 17, 3. τὰ συμβαίνοντα ταῖς ἐρωτικαῖς μαυαῖς παθήματα. 10, 1.
- συμβάλλειν, proprie. 43, 4.
- συμβιάζεσθαι εἰς ἄλλα. 10, 6.
- συμμαχεῖ τῷ ὕψει τὰ σχήματα. 17, 1.
- σύμμετρον (τὸ), *mediocritas*. 33, 1.
- συμμέτρως, *moderate, caute*. 29, 4.
- συμμορία, metaph. 20, 1.
- συμπληθύνειν. 23, 3.
- συμπλήρωσις, *plena collectio*. 12, 2.
- συμπολεμεῖν. 9, 6.
- συμπεροῦσθαι, *alis instructum una volare*. 15, 4.
- συμφέρειν. *συνενεγκεῖν, suppeditare*. 2, 2.
- συμφέγγεσθαι. 28, 1.
- συμφύειν. *συμπεφυκέναι*. 8, 2.
- συμφυής. 44, 7.
- συμφωνία. 39, 2.
- συνάγειν εἰς βραχὺ, *in arctum contrahere*. 42, 1.
- συναθροίζειν ὁμόσε. 36, 2.
- συναίρειν (al. *συνάγειν*). 44, 5.
- συναίρεισις, ἡ εἰς ταῦτά. 10, 3.
- συναναγκάζειν, *pro simplici*

- ἀναγκ. 22, 4. *per vim, repugnante natura verborum, componere.* 10, 6.
- συναναρρῆν, *simul tollere et perdere.* 2, 3.
- συναναπλέκεσθαι. 20, 4.
- συναποκινδυνεύειν, *de auditoris sympathia.* 22, 4.
- συνάπτειν. *συνημμένη καὶ ἴσα βάλουσα πολυτέλεια.* 44, 7.
- συναρρῶζειν. 39, 3. 40, 3.
- συναρπάσας ὄχετο (Cf. οἴχεσθαι). 46, 2.
- συνδεῖν, *colligare, constringere.* 24, 2.
- σύνδεσμος, *conjunctio, quam grammatici appellant, saepe frangit orationem.* 24, 4. s.
- συνδιατιθέναι τὴν ψυχὴν πρὸς μεγαλοφροσύνην. 7, 3. συν. πρὸς ὄγκον, etc. 39, 3.
- συνδιαφορῆν, *simul disficere atque ita prorsus tollere, ergo* i. q. συναναρρῆν. 40, 4.
- συνδιώκειν (al. συνδιωκῆν), *urgere.* sic 43, 5. τὸ συνδεδιωγμένον, *vehementia.* 24, 4.
- συνδέρουεν, *conjunctum esse.* 40, 4.
- σύνεδρος, *affinis, similis.* 44, 4.
- συνεκλύεσθαι, *simul solvi et tolli.* 39, 4.
- συνεκπίπτειν εἰς ὀρχηστικὸν, *justo longius progressum mutari in numeros saltatorios.* 44, 4.
- συνεκφωνεῖν, *simul eloqui.* 38, 3.
- συνεμβαίνειν εἰς τὰ ἥρωϊκά μεγέθη, *magnos heroum sensus induere.* 9, 40. *συνεμβ. εἰς ποιητικὰς ὕλας.* 43, 4.
- συνεμπίπτου (τὸ) πάθος, *instans malum.* 40, 6.
- συνεμπνεῖν οὐριον τοῖς ἀγῶσι, *gravissime describere pugnas.* 9, 44.
- συνεμφαίνειν. 22, 3.
- συνενθουσιᾶν. 43, 2. 32, 4.
- συνεξομοιοῦσθαι τῷ μέλει, *cantum exprimere.* 39, 2.
- συνεπιβαίνειν τοῦ ἄρματος. 45, 4.
- συνεπικρίνειν. 4, 2.
- συνεπιβρώνυσθαι. 44, 2.
- συνεπισπᾶσθαι εἰς τὸν κίνδυνον τοὺς ἀκούοντας. 22, 3.
- συνεργῶν κόσμου, *quod ad ornatum confert.* 23, 4.
- συνεφέλικεσθαι, *secum rapere, id. est, flagitare, exigere.* 32, 4.
- συνεχής, *frequentissimus, nusquam fere intermissus.* 20, 3. 32, 5. τὸ συνεχές, *pro συνεχῶς.* 7, 3.
- σύνηθες (τὸ), *cui adsuevimus, Germ. das Gewohnte.* 34, 4.
- συνηγεῖν c. dat. et cum eis, *conferre ad aliquid, Gall. contribuer.* 28, 4. 39, 4.
- σύνθεσις sc. ὀνομάτων. 8, 4. *De vi ejus copiosius.* 39, 4. ss.
- σύνθλιψις fit τῷ συναναγκάζειν. *Vid. h. v.* 40, 6.
- συνιστάναί, *constituere, conficere.* 39, 4. *commendare (cum metonymia)* 34, 3. *In aor. 2. intransit. συσταῖται graviter dictum pro εἶν.* 44, 2.
- σύνοδος παθῶν. 40, 3. σ. σχημάτων ἢ ἐπὶ ταῦτό. 20, 4.
- συνοικίζεσθαι. 44, 7.
- συνοικονομούμενα, *(si sana lectio) quæ partes materiæ cum aliis insumuntur in adifi-*

- catione. 40, 7.
 σύνολον (τὸ), *omnino*, Germ. *überhaupt*. 12, 5.
 σύνταγμα, *scriptum quodvis*. 5, 4.
 σύνταξις εἰς ἐνότητα. 12, 3.
 συντάττεσθαι, *conscribere librum*. 4, 1, 4, 2. συντ. ὑφ' ἐν, *in unum conjungi*. 15, 44.
 συντείνειν *graviter dictum pro ποτείν*. 18, 1.
 συντεριχίζειν. 10, 7.
 συντελεῖν, *conficere, efficere*. 8, 4. *ad summum perducere. perficere*. 34, 4. συντ. εἰς ὕψος, *facere (sive conferre aliquid) ad elatam dictionem*. 39, 4.
 συντομία, *justa brevitatis*. 42, 1.
 συνυπάρχειν. 8, 2, 10, 1.
 συοροφθούμενοι, *quibus, tamquam porci, pabulum præbetur; (ex Odyssea)*. 9, 14.
 σύστασις, *origo*. 8, 1.
 σύστημα, *rerum in unum junctarum compages, velut corpus humanum*. 40, 1.
 συστρέφειν, *in arcum cogere*. 42, 1.
 σφάλματα (synon. παραπτώματα) *magnorum scriptorum*. 36, 2.
 σφοδρὸν πάθος. 8, 1.
 σφοδρότης (ἡλίου). 9, 13.
 σχεδόν. 17, 2.
 σχέσις, ἡ πρὸς ἄλληλα, *convenientia sive apta forma (rerum) inter se*. 10, 7.
 σχῆμα, *figura orationis*. 16, 1. et seqq.
 σχημάτια, *minuta figurae. Cum significatione contemptus figurae per dimin. appellantur*. 17, 1.
 σχηματισμός, *forma figura sive ratio figurae tractanda*. 16, 2, 18, 1.
 σχολαστικὴ νόησις. 3, 4.
 σχολικόν. 10, 7. σχολικά πάθη. 3, 5.
 σωζόμενον, *cujus opinio in mente servatur*. 7, 3.
 σῶμα, *metaph.* 10, 1.
 σωματίον ὅλον τῆς Ἰλιάδος. 9, 13.
 σωματοειδέστερον, *propter partes quasi in corpus collectas solidius*. 24, 1.
 σωματοποιεῖσθαι, *in justum corpus conjungi*. 40, 1.
- Τ.
- τάξις καὶ οἰκονομία (λόγων). 4, 4. τάξιν τινὸς ἐπέχειν. 2, 3.
 justus ordo, *recta collocatio*. 20, 2. et, opinor. 3. itemque. 22, 2. *collocatio quaecumque*. 22, 1.
 ταπεινόν, *humile*, 3, 4. 9, 10. 35, 2. 43, 3. *jejunum, mancum*. Ita de ingenio, *jejunum, tenue*. 33, 2.
 τάττειν ὑπὸ νόμον. 33, 5.
 τάχος, *alacritas* quaedam in oratione tribuitur Demostheni. 12, 4. 34, 4.
 τείνει ὁδὸς ἐπὶ τὰ ὑψηλά. 13, 2.
 τεκμηριῶν, (*quocumque modo probare et confirmare*). 28, 2.
 τέλειον, *prorsus*. 44, 1.
 τελεσιουργεῖσθαι, *consummari; de corruptione hominum*. 44, 8.

- τελεσφορούμενα, *fetus maturi*.
 44, 3.
 τέλος, *exitus rei*. 16, 4.
 Τερεντιανός, is cui liber inscri-
 ptus est. 1, 1. 4, 3. 12,
 4. etc.
 τέχνη proprie. 22, 1. 36, 4. et
 alibi. Per catachresin quam-
 dam *ratio, modus arti* prorsus
 oppositus; μία τέχνη πρ.,
 etc. 2, 1.
 τεχνίτης ῥήτωρ, cum contemptu
 artificii dictum. 17, 1.
 τεχνογράφος. 12, 1.
 τεχνολογία. 1, 1. 2, 1.
 τηρεῖν ἐν κατακαλύψει, *umbra*
quadam obscuratum tenere.
 17, 3.
 τίθεναι, *ponere in oratione,*
scribere. 38, 2. *tribuere,*
assignare. 9, 5. Sic iterum
 θετέον. 22, 1.
 Τίμαιος, Siculus, historicus mul-
 tis locis frigidus et puerilis. 4,
 1 et 5. Exempla. ib. § 2 et 3.
 Τίμαρχος. vid. Δείναρχος.
 τίς. τότε τι. 14, 2.
 τιτρώσκειν. ὡς μή... με τρώσσετε,
ne malo me afficiatis, ex
 Hecataeo. 27, 2.
 τλημόνος. 34, 1.
 τοῖα καὶ τοῖα ἔλεγε. 27, 1.
 τόλμα μεταφορῶν. 32, 4.
 τόλμημα λεκτικόν. 38, 5.
 τολμηρά (τὰ) in usu troporum.
 32, 3.
 τόνος, *vis, vehementia*. 9, 13.
 34, 4.
 τοπηγορία, *loci communis tra-*
ctatio. 11, 2. 12, 5. 32, 5.
 τόπος, *locus*, sive pars disputa-
 tionis, poematis, etc. 3, 5.

9, 8. *ratio sive argumentum*
in confirmatione tractatum.
 12, 2. *res, materia*. 32, 6.
 τοσοῦτος, sequente pron. τις. 44,
 1 et 9.
 τραγική φύσις, *ingenium ad tra-*
gædiæ vim et sublimitatem
aptum. 15, 3.
 τρέφειν, metaph. 44, 2.
 τροπικά (τὰ). 32, 2. τροπικαί
 (leg. τροπαί) i. e. μεταφοραί.
 32, 6.
 τροπή. πρὸς μυρίας τροπάς, *infi-*
nitis modis. 22, 1.
 τροχαιοί. 41, 1.
 τυγχάνειν. οὐχ ὁ τυχῶν ἀνὴρ di-
 citur Moyses. 9, 9. Sic οὐκ
 ἂν ἡ τυχοῦσα... μερίς, *luculen-*
ta sane pars. 16, 1. εἰ
 τύχοι. 14, 1.
 τύπος, *definitio qualiscumque*.
 12, 2. Inde *forma*, quæ item
 opponatur rationi prorsus om-
 nibus ex partibus expressæ.
 13, 1. *forma grammatica*.
 24, 2.
 τυφλός, de foetu immaturo. 14, 3.

Υ.

ὑγιής, *vacuus a vitio*. 33, 1.
 ὑγ. κριτής, *integer, non cor-*
ruptus iudea. 44, 9.
 ὑγρός, de oratore. 34, 2 et 3.
 ὑδρωπικοῦ οὐδὲν ξηρότερον. 3, 4.
 ὕλη, *materia, pars ad ipsam*
rei naturam pertinens. 10,
 1. 43, 1. ὕλαι ποιητικαί, *res*
factæ. 13, 4.
 ὑπακούειν, e Sapphus carmine.
 10, 2.
 ὑπακρος, *fere perfectus*. 34, 1.

- ὑπαντᾶν, *in animum venire*, de re, quæ dicenti obstat. 16, 4.
- ὑπέκ. 10, 6.
- ὑπεναντιώσεις (κατ') vertendum pulo: *alternis vicibus contrariis*. 10, 3. εἰς ὑπεναντιώσεις, i. q. εἰς τάναντία. 38, 1.
- ὑπεραίρειν (*superare*) τὰ ὑψη. 3, 4. τὸ πιστόν. 15, 8. τὰ ἀνθρώπινα. 36, 3.
- ὑπερβαίνειν ὄρον, *in meliorem partem dictum*. 15, 10.
- ὑπερβάλλοντα ἀγαθὰ. 7, 1. ὑπερβάλλον ὕψος. 16, 2.
- ὑπερβάσις et ὑπερβατόν, *transgressio*, figura orationis. 22, 1 et 3. ὑπερβιάζειν de *trajiciendo* verbo ex ead. figura. *ibid.* § 2. s.
- ὑπερβολὴ τοῦ μεγέθους, *incredibilis s. infinita quædam sublimitas*. 9, 5. *magnitudinis demonstratio*. 23, 4. *exsuperatio*, figura. 38, 1. ss.
- ὑπερέκπτωσις μυθικωτέρα, *fabulis aptior licentia*. 15, 8.
- ὑπερήμερον τοῦ ἰδίου βίου καὶ χρόνου, *diutius durans, quam, etc.* 14, 3.
- ὑπερίδης, orator, quo dicto se defenderit. 15, 10. Insignis et copiosissima laus ejus, composita ad altius extollendum Demosthenem. 34, 1. ss. Scriptum ejus de Latona, et oratio funebris. *ib.*, § 2.
- ὑπερμεγέθεις φύσεις, *ingenia sublimitate dicendi præstantia*. 33, 2. 44, 1.
- ὑπερορᾶν, *respuere, nolle posidere*. 7, 1.
- ὑπερορχή, *summa auctoritas magistratum*. 17, 1. τὸ ἐν ὑπερορχῇ, *sublimitas orationis*. 36, 4. ὑπ. τοῦ πάθους, *gravissimus affectus*. 38, 3.
- ὑπερτείνειν, *nimis intendere*. 38, 1. τὰ ὑπερτεταμένα, *gravissima*. 10, 1. Sic ὑπερτετ. ὕψος est i. q. Δημοσθενικόν. 12, 5.
- ὑπερφρονεῖν i. q. ὑπερορᾶν. 35, 2.
- ὑπερφυεῖς ὄρκοι, *sublime jurandum*. 16, 2. Sic omnino τὰ ὑπερφυᾶ *sublimia*. 1, 4. 9, 4 et 6.
- ὑπερφυᾶς, *elate; cum sublimitate*. 43, 2.
- ὑπέχειν. *vid. εὐθύνας.*
- ὑπογυίου (ἔξ), *ex tempore*. 18, 2. 22, 3.
- ὑποδρομεῖν. ὑποδεδρόμακε, *ex oda Sapphus*. 10, 2.
- ὑπόθεσις, *fundamentum, causa*. 5, 4. *argumentum*; Gall. *le sujet*. 1, 1. 9, 12. 38, 2. 39, 4.
- ὑποκειμένον (τὸ) i. q. ὑπόθεσις, *argumentum*. 1, 1. Sic et τὰ ὑποκ. (vulg. male ὑπερκειμένα) *res, de quibus agitur*. 23, 4.
- ὑποκρούειν, *supplodere pedem, significandi rhythmica causa*. 44, 2.
- ὑπολαμβάνων ἔργον, *statim respondendi*. 44, 6.
- ὑπόμνημα, *disputatio, liber*. 36, 4. 44, 12.
- ὑπομνηματίζεσθαι. 1, 2.
- ὑπουοστέιν πρὸς τὸ εὐκαταρρήντων. 3, 1.
- ὑποπτῶν. 17, 1.

- ὑποτίθεσθαι, *constituere, definire.* 5, 1. *fingere, quasi verum ponere.* 14, 2.
- ὑποτίμησις. 32, 3.
- ὑποφέρειν, *subjicere, addere.* 16, 4. ὑποφέρεσθαι ἐπὶ τι, *deferri sive delabi ad aliquid.* 3, 3. *subsidere, decrescere.* 9, 11.
- ὑποχωρῶν εἰς ἑαυτὸν ὠκεανὸς *comparatur cum Homero sene.* 9, 13.
- ὑστεροφημία. 14, 3.
- ὑφηγεῖσθαι, *docere.* 1, 4.
- ὑφίστάναι. ὑφέστηκες ἰ. q. ἐστὶ. 2. 2. ὑπεστήσατο, *fecit, instituit.* ὑφίστασθαι μετὰ τινος, *adjunctam habere aliquam rem.* 12, 1.
- ὑφος ὅλον τῶν λόγων, *tota oratio, quatenus partibus singulis opponitur.* 1, 4.
- ὑψηγορία. 8, 1. 14, 1.
- ὑψηλὸν (τὸ). 1, 1. et alibi.
- ὑψηλαὶ λίαν φύσεις, *ingenia ad insignem sublimitatem apta.* 44, 1. ὑψηλότερα, *res, quæ habent aliquid dignitatis.* 43, 3.
- ὑψηλοποιὸν ἢ περιφρασὶς. 28, 1. αἱ μεταφοραὶ. 32, 6.
- ὑψηλοφανές ἰd. q. ὑψηλοποιόν. 24, 1.
- ὕψος, *sublimitas.* 1, 1. 7, 2. et alibi. *dictum sublime.* 36, 2. Sic τὰ ὕψη. 3, 4. ἀληθινὰ ὕψη. 7, 4. Ὑψος an possit arte tradi. 2, 1. ss. quibus notis agnosci possit. 7, 2. ss. Partes ejus sive, ut auctor appellat, fontes. 8, 1. ss. Quomodo quis hanc in scribendo virtu-
- tem acquirere possit. 9, 1-3. Quibus rebus vis ejus minuat. Sect. 41-43.
- ὕψουν, *cum sublimitate eloqui.* 14, 1.
- Φ.
- φάναι, *pleon.* 9, 9. φησὶ et φήσει scil. τις. 2, 1. 9, 2. Τι δ' ἐκεῖνα φῶμεν, τὰς π., etc. 18, 1.
- φαντάζεσθαι. 15, 2. ss.
- φαντασία, *species, imago.* 7, 1. 43, 3. *visio animi quæcumque, et idios præterea clarissima visio, quam quis et aliis oratione ob oculos ponit.* 15, 1. Finis hujus ap. poetas et oratores. ib. § 2. ss.
- φάντασμα, ἰ. q. φαντασία ἰδῶς dicta. 9, 6.
- φειδῶ ἔστω (cum genit.), *supersedebo.* 22, 4.
- φέρειν ἔμφασιν, *asserre speciem; Germ. den Schein geben.* 19, 2. φέρων ἀπέδωκε, *studiose et sedulo detulit ac reddidit.* 36, 2. Ita φ. ἔθηκε. 43, 3. φέρεσθαι πρώτεϊον, *victoriam reportare in certamine laudis.* 33, 1 et 4. φερόμενοι κεραυνοὶ, *fulmina hinc inde per cælum erumpentia.* 34, 4.
- φθάνειν τὸν ἀκροατὴν, *de oratore aliquid auditoribus objiciente, ne tacita cogitatione ipsi aliquid opponant.* 16, 4. De verbis. 19, 1. Similis huic locus. 27, 1.
- φθέγγεσθαι, *de scriptore.* 14, 3.

- φιλεῖ εἶναι. 21, 1. φ. γίνεσθαι. 5, 4.
 φιληθονία. 44, 6.
 Φίλιππος, rex Macedoniae. 34, 4.
 Φιλιστος, historicus Siculus. 40, 2.
 φιλολογεῖσθαι, *disputare*. 29, 2.
 φιλόμυθος (τό). 9, 41.
 φιλονεικία. 32, 8.
 φιλονεικότερον, *adv.* 43, 4.
 φιλόπονος, *cum infin.* 15, 3.
 φιλοτιμότητος (*per o scribendum*). 35, 2.
 φιλοχρηματία. 44, 6.
 φλογιον, *flamma ab hominibus accensa*, *opponitur*, τοῖς οὐρανίοις. 35, 4.
 φλοιῶδης ἀνήρ. 3, 2. φλοιῶδες. 40, 7.
 φοβερός. 3, 1. 9, 7.
 φοιδάζειν τοὺς λόγους. 8, 4.
 φοιδαστικός. 13, 2.
 φοιδόληπτος. 16, 2.
 φορά καὶ ἀμαθῆς τόλμα. 2, 2. φ. τῶν θεόντων. 24, 2. τὸ ῥόθιον τῆς φ. 32, 4. φορὰ ψυχῆς dicitur τὸ πάθος. 20, 2. *Vid. et ἐπάλληλος.*
 φορβειά. 3, 2.
 φορταγωγεῖν. 43, 4.
 φράζειν. *πέφρασται ὁ χειμῶν, tempestas descripta est.* 43, 1.
 φράσις, *elocutio*. 3, 1. 8, 1. 30, 1. φράσεις ποιητικαὶ, *loca, ubi dictio est poetica.* 43, 4.
 φραστικὸν τὸ μέρος, *pars hujus libri, quæ pertinet ad elocutionem.* 30, 1. φραστικός, *materia, quæ capit in signem et splendidam elocutionem.* 32, 6. *Sic et τὰ φραστικά.* 42, 5.
 φρονεῖν *opponitur* τῷ ἀλογεῖν. 40, 3. φρονεῖν μικρὰ καὶ δουλοπρεπῆ. 9, 3. φρ. ἔλαττον ἐπὶ τινι. 16, 2.
 φρόνημα ταπεινὸν καὶ ἀγενές. 9, 3. τὰ φρ. τῶν μεγαλοφρόνων. 44, 2. ἐξ ἀπαλῶν ἔτι φρ. *jam ex eo tempore, quo pueruli sequimur puerulorum studia et sensus, sive a teneris.* 44, 3.
 φρονηματίας. 9, 4.
 φρουρεῖν τὸν βίον, *de malis e corruptione morum natis, grassari inter homines.* 44, 6.
 Φρύνη (vulg. Φρυγία). 34, 3.
 Φρύνιχος, *poeta.* 24, 1.
 φυλάττειν, *cavere, evitare.* 20, 3.
 φυσᾶν *σμηχροῖς ἀλίσκοισι*, e Sophoclis fragmento. 3, 2.
 φυσικῶς πῶς ἀγεσθαι. 35, 4.
 φυσιολογίαι, *descriptiones (orationis) rerum naturalium.* 42, 5.
 φύσις, *natura.* 35, 2. *naturalis rei vis, forma, compositio*, etc. *Sic* 16, 2. *bis.* et φύσις θεῶν. 9, 7. et ὁ κατὰ φύσιν εἰρμός (νοήσεων καὶ λέξεων). 22, 1. *ingenium* (Euripidis). 15, 3. *Ita φύσεις, ingenia hominum (ad eloquentiam apta).* 44, 1. *Sæpe occurrit dat. absol. φύσει, ut* 3, 1 et 3. 45, 11. 23, 4. 33, 3, etc.
 φυσῶδης, *magno flatu strepens, metaph.* 28, 4.
 Φωκαεὺς non Phocensis, sed Phocæensis, 22, 1.
 φωναὶ, *verba.* 43, 5.

φωνεῖν. πεφώνηται, *sonum magnificum habet*. 39, 4.
 φωνήεις, *vere sonorus*. 40, 1.
 φωνητική ψυχή. 30, 1.
 φώριον. 4, 5.
 φῶς, *res grata*. 30, 1.

X.

χαίρειν τινί, de rebus (ut Lat. *gaudere commode aliquid recipere, aptum et opportunum esse alicui rei*). 32, 6.
 χαίρῃτω ἕκαστος, οἷς ἤδεται (proverbii forma). 36, 4.
 χαιρώνεια, oppidum Bœotiae, maxime clade Atheniensium nobile, (metonymice). 16, 3.
 χαλᾶν. 38, 1.
 χαλινός, metaph. 2, 2.
 χαρακτήρ πάθους ἀληθέστατος dicitur hyperbaton. 22, 1.
 χάρις. εἰς τὴν σὴν χάριν, *ut tibi gratum faciam*. 1, 2. χάριτες Λυσιακαὶ tribuuntur Hyperidi. 34, 2.
 χάρται βιβλίων (Toup. leg. χύτραι βολβῶν) e Theopompo. 43, 2.
 χαῦνος, *inanis*, 3, 4. 7, 1.
 χεῖν. κέχυται εἰς μέγεθος, καθάπερ τι πέλαιος, de copioso scriptore. 12, 3. Ita κεχυμένος. 34, 2. χυθεῖς εἰς τὰ πληθυντικὰ ὁ ἀριθμὸς. 23, 3.
 χεῦμα, *late fusa verborum copia*. 13, 1.
 χηραῖεν, *expertem esse*. 8, 3.
 χαιρίδια κλαιόντα, e Zoili dicto. 9, 14.
 χορηγήματα πρὸς τρυφήν. 43, 4.

χρειώδης. 30, 2.
 χρησμοφθεῖν, *oracula edere*. 13, 2.
 χρηστομάθεια. 44, 1.
 χρηστομαθεῖν, *arti studere*. 2, 3.
 χρόνος, *verbum artis metricæ, minima mensura*. 39, 4. 40, 4.
 χροῦς. χροῦ ὑποδεδρόμακεν, *per cutem manat*, e carmine Sapphus. 10, 2.
 χύσις, *late fusa copia*, de Ciceronis dictione. 12, 4 et 5.
 χωρεῖν, *animo concipere*. 9, 9.

Ψ.

ψήγματα, *ramenta*. 10, 7.
 ψιλή νόσις, *tenuis sive non magnifica sententia*. 28, 2.
 ψ. καθ' ἐαυτὴν ἔνοια, *nuda sive verbis non expressa sententia*. 9, 2.
 ψύχεσθαι, proprie. 10, 3. tropice, de oratione. 12, 3. 27, 1.
 ψυχρὸν (τὸ) unde maxime oritur. 3, 3. et 5, 1. Conf. et sect. 4.
 ψυχρότης. 3, 4.

Ω.

ὠδάριον, *cantiuncula*, dimin. cum contemptu positum. 41, 2.
 ὠκεανός. 35, 4.
 ὠνεῖσθαι τῆς ψυχῆς. 44, 9.
 ὡς, *quasi*, tropi index. 7, 4. pro repetendo ὅτι positum. 8, 1. extr. E conjectura positum. 29, 2.

ERRATA

POUR LE TEXTE GREC.

Page 123, ligne 27, lisez : *λόγων*, au lieu de *λόγον*.

Page 142, ligne 13, lisez dans quelques exemplaires : *ἐπίδοσιν*
au lieu de *ἐπίδοσιν*.

Page 144, ligne 18, lisez : *ἡμῖν*, au lieu de *ἡμῖν*.

Page 158, ligne 17, lisez : *ἀναμφίλεκτον*, au lieu de *ἀναμ-
φιλεκτον*.

Page 174, ligne 10, lisez : *ἰζάνει*, au lieu de *ἰζάνει*.

Page 188, ligne 5, lisez : *ὄμηρος*, au lieu de *Ομηρος*.

Page 192, ligne 2, lisez : *ὀχημάτων*, au lieu de *ὀχημάτων*.

Page 218, ligne 2, lisez : *αὐτὸν*, au lieu de *αὐτὸν*.

Page 225, lisez : *ἀναγκοφαγεῖν*, au lieu de *ἀναγκόφαγειν*.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

~~NOV 22 '57~~ H

~~FEB 1 '62~~ H

GI 21.45

Traite du sublime de Longin;

Widener Library

005838854



3 2044 085 136 281